BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID
253
7 C
6

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME SIXIÈME.

A Paris,
DE L'IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE-RUSAND,
IMPRIMEUR DE S. A. R. M. LE DUC DE BORDEAUX,
rue de Sèvres, n. 2.

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
VOYAGES

PAR J. F. DE LA HARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée et augmentée d'un extrait des voyages les plus récens

Par M. le Baron de Roujoux,

AUTEUR DE LA TRADUCTION DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DE LINGARD, D'UN DICTIONNAIRE DE GÉOGRAPHIE, D'UN PRÉCIS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE.

A l'usage des Maisons d'Education.

ASIE. — TOME I.

VITTORIO EMANUELE BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE DE RUSAND ET Cie,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N. 8.

A LYON,

CHEZ RUSAND ET Cie, LIBRAIRES,

rue Mercière, n. 26.

1830.

VOYAGES EN ASIE.

LIVRE PREMIER.

ILES DE LA MER DES INDES.

CHAPITRE PREMIER.

Voyages et infortunes de François Pyrard.

L'émulation [1], source de tant de vertus et de grandes entreprises, paraît avoir été le premier sentiment qui porta des marchands de Bretagne à marcher sur les traces des Portugais et des Espagnols : depuis près d'un siècle l'Europe avait retenti des exploits de ces deux nations ;

[1] Je crois que l'*auri sacra fames* y a contribué un peu. G....

les Indes orientales étaient devenues leur proie, et l'on ne parlait qu'avec admiration des richesses qu'ils tiraient continuellement de ce fonds inépuisable sans que les Français, leurs plus proches voisins, aspirassent encore à les partager : une compagnie formée à Saint-Malo, à Laval, à Vitré, entreprit, suivant les termes de l'auteur, (1) de sonder le gué et de chercher le chemin des Indes pour aller puiser à la source ; elle équipa dans cette vue deux navires, dont l'un de quatre cents tonneaux, nommé *le Croissant*, était sous la conduite de La Bardelière ; l'autre, nommé *le Corbin*, de deux cents, sous celle de François Grout de Clos-Neuf. Pyrard, qui s'embarqua sur le second, ne s'attribue pas d'autre motif que le désir de voir des choses nouvelles et d'acquérir du bien : ce désir lui coûta cher ; jamais voyage n'offrit une plus grande variété d'infortunes, et jamais le malheur ne parut s'attacher à un homme avec plus d'obstination.

On arriva le 17 novembre 1601 à Sainte-Hélène : cette île est au 16e degré de latitude sud, à six cents lieues du cap de Bonne-Espérance : son air et ses eaux, qui sont d'une pureté admirable, ses fruits et la chair de ses animaux rétablirent la santé de tous les malades. On partit pour s'avancer vers le cap de Bonne-Espérance ;

[1] Le voyageur Pyrard, dont on suit ici la relation.

trois jours après on doubla les Abrolhos, qui sont des bancs et des écueils vers la côte du Brésil, auxquels les Portugais ont donné ce nom pour tenir les voyageurs en garde contre le danger : ce nom signifie *ouvre les yeux*, conseil nécessaire à ceux qui seraient tentés de s'y engager parce qu'il leur serait fort difficile d'en sortir.

On croyait s'avancer vers le cap de Bonne-Espérance, et l'on voyait déjà sur les flots cette espèce de roseaux qui sont joints dix ou douze ensemble par le pied, sans compter une multitude d'oiseaux blancs tachetés de noir, que les Portugais ont nommés *manches de velours*, et qui commencent à se montrer à cinquante ou soixante lieues du Cap, lorsque dans une nuit obscure, dont l'horreur était redoublée par la pluie et par un grand vent, *le Corbin* se trouva fort près de terre, et n'aurait pas évité de se briser contre des rochers qui s'avançaient dans la mer si quelques matelots ne s'étaient aperçus du danger. On se hâta de reprendre le large, et d'avertir le général par un coup de canon. Le jour suivant fit remarquer qu'on avait passé le cap de Bonne-Espérance, et qu'on avait devant les yeux le cap des Aiguilles. Pyrard observe qu'il porte ce nom parce que vis-à-vis le Cap les aiguilles, ou compas de mer, demeurent fixes et regardent directement le nord sans décliner vers l'est, ni l'ouest et qu'après l'avoir doublé elles commencent à décliner au nord-ouest.

L'intention du général était de prendre sa route en dehors de l'île de Madagascar ; mais l'ignorance de son pilote lui fit suivre d'abord la terre de Natal, qu'il eut le bonheur à la vérité de passer sans tempête quoiqu'elles y soient très fréquentes depuis le 33e degré jusqu'au 28e : le 7 février 1602, s'étant aperçu qu'il s'était trompé, et voulant repasser la même côte pour aller en dehors de Madagascar, les deux vaisseaux éprouvèrent tout ce que les flots ont de plus redoutable dans cette mer : une tempête, qui dura quatre jours, présenta mille fois à Pyrard toutes les horreurs de la mort. Elle ne cessa que pour jeter les gens du *Corbin* dans une autre inquiétude ; non seulement ils avaient perdu de vue le général, mais apercevant un grand mât qui flottait autour d'eux, ils ne doutèrent pas que ce ne fût celui du *Croissant*, et que ce malheureux vaisseau n'eût été submergé. Ils étaient épuisés de fatigue, et la plupart accablés de maladies : Grout du Clos-Neuf, leur capitaine, prit conseil pour savoir où aller parce que son pilote, qui était Anglais, n'avait jamais fait le voyage des Indes : on le supplia d'aborder à la terre qui était le plus près ; c'était l'île de Madagascar ; mais cette entreprise même n'était pas sans danger parce que dans tout l'équipage il n'y avait qu'un canonnier flamand qui eût quelques connaissances des côtes, et qu'on avait peu de confiance en ses lumières. A trente

ou quarante lieues de l'île la mer parut changer; elle était jaunâtre et fort écumeuse, couverte de châtaignes de mer, de cannes, de roseaux et d'autres herbes flottantes : ce spectacle ne cessa point jusqu'au rivage; enfin l'on découvrit la terre le 18 février, et le 19 au matin on jeta l'ancre dans la baie de Saint-Augustin : Pyrard met sa situation à vingt-trois degrés et demi au sud sous le tropique du capricorne.

Vers le milieu du même jour on vit paraître un grand vaisseau, qni fut bientôt reconnu pour *le Croissant :* il avait été beaucoup plus maltraité que *le Corbin,* et la plus grande partie de son équipage était malade. Pendant qu'on travaillait à réparer les vaisseaux il ne fut pas difficile de liet connaissance avec les habitans de l'île, et de se procurer des vivres : après quelques incertitudes qui venaient de leur défiance ils convinrent par divers signes de fournir toutes sortes de provisions pour de petits ciseaux, des couteaux et d'autres bagatelles dont ils paraissaient faire beaucoup de cas; ainsi l'on se trouva bientôt dans une grande abondance de bestiaux, de volaille, de lait, de miel et de fruits; pour deux jetons ou pour une cuiller de cuivre ou d'étain on obtenait d'eux une vache ou un taureau; mais il ne fallait espérer d'eux ni bœufs ni moutons. Un grand bois qui bordait la rivière servait de promenade pendant le jour à ceux qui avaient la force de marcher; ils trouvaient quan-

tité de petits singes, un nombre surprenant de toutes sortes d'oiseaux, surtout des perroquets de divers plumages, et différentes espèces de fruits, dont quelques-uns étaient fort bons à manger. Malgré tous ces secours on avait à combattre une chaleur si ardente qu'avec des bas et des souliers on ne laisait pas d'avoir les jambes et les pieds brûlés, ce qui non seulement empêchait de marcher mais causait souvent des ulcères difficiles à guérir. Les mouches et d'autres insectes volans étaient une incommodité dont il fallait se défendre nuit et jour. D'un autre côté les matelots après avoir jeûné sur la mer se livraient à leur appétit sans discrétion, et se remplissaient de viande, dont l'excès de la chaleur rendait la digestion difficile; aussi loin de se rétablir la plupart furent attaqués d'une fièvre chaude, qui les emportait dans l'espace de deux ou trois jours : quarante-un Français moururent de leur intempérance ou du scorbut. Après six semaines de travail les vaisseaux se trouvèrent en état de remettre à la voile.

On leva l'ancre le 15 mai avec si peu de confiance sur l'état des deux vaisseaux qu'au lieu de penser au terme du voyage on se proposa de gagner les îles de Comorre, où les rafraîchissemens sont plus sains pour les malades : on les découvrit le 23 à douze degrés et demi d'élévation du sud, entre l'île de Madagascar et la terre ferme d'Afrique. Ces îles sont peuplées de différentes nations

de la côte d'Éthiopie, de Cafres, de mulâtres, d'Arabes et de Persans, qui font tous profession de la religion mahométane, et qui sont en commerce avec les Portugais de Mozambique, dont elles ne sont éloignées que d'environ soixante-dix lieues.

Grout du Clos-Neuf, capitaine du *Corbin*, ne s'était pas rétabli si parfaitement aux îles de Comorre qu'il ne fût retombé dans une langueur dangereuse pour la sûreté de son vaisseau. Après avoir repassé la ligne le 21 de juin on eut un temps assez favorable jusqu'au 5e degré du nord. Le 2 de juillet on reconnut de fort loin de grands bancs qui entouraient quantité de petites îles : le général et son pilote prirent ces îles pour celles de Diégo de Reys quoiqu'on les eût laissées quatre-vingts lieues à l'ouest; en vain les gens du *Corbin* soutinrent que c'étaient les Maldives, et qu'il fallait s'armer de précaution. Cette dispute dura tout le jour; et l'opiniâtreté que le général eut dans son opinion lui fit négliger indiscrètement d'attendre de petites barques, qui venaient, comme on en fut informé depuis, pour lui servir de guides. Son intention était de passer par le nord des Maldives entre la côte de l'Inde et la tête des îles; mais en suivant ses ordres on allait au contraire s'y engager avec une aveugle imprudence. Pour comble de témérité chacun passa la nuit dans un profond sommeil, sans en excepter ceux mêmes qui devaient veiller pour les autres; le

maître et le contre-maître étaient ensevelis dans l'ivresse d'une longue débauche. Le feu qui éclaire ordinairement la boussole s'éteignit parce que celui qui tenait le gouvernail eut aussi le malheur de s'endormir. Enfin tout le monde était dans un fatal assoupissement lorsque le navire heurta deux fois avec beaucoup de force; et tandis qu'on s'éveillait au bruit il toucha une troisième fois et se renversa sur le banc.

Quels furent les cris et les gémissemens d'une troupe de malheureux qui se voyaient échoués au milieu de la mer et dans les ténèbres sur un rocher où la mort devait leur paraître inévitable! L'auteur représente les uns pleurant et criant de toute leur force, les autres en prière, et d'autres se confessant à leurs compagnons. Au lieu d'être secourus par leur chef ils en avaient un qui ne faisait qu'augmenter leur pitié; depuis un mois sa langueur le retenait au lit. La crainte de la mort le força néanmoins d'en sortir, mais ce fut pour pleurer avec les autres. Les plus hardis se hâtèrent de couper les mâts dans la vue d'empêcher que le vaisseau ne se renversât davantage. On tira un coup de canon pour avertir *le Croissant* du malheur où l'on était tombé: tout le reste de la nuit se passa dans la crainte continuelle de couler à fond. La pointe du jour fit découvrir au-delà des bancs plusieurs îles voisines à cinq ou six lieues de distance, et *le Croissant*, qui passait à la vue des écueils sans pouvoir donner

le moindre secours à ceux qu'il voyait périr. Cependant le navire tenait ferme sur le côté, et semblait promettre dans cette situation de résister quelque temps aux flots parce que le banc était de pierre. Pyrard et ses compagnons conçurent l'espérance de sauver au moins leur vie : ils entreprirent de faire une espèce de grande claie ou de radeau d'un grand nombre de pièces de bois sur lesquelles ils clouèrent plusieurs planches tirées de l'intérieur du navire. Cette machine était suffisante pour les contenir tous et pour sauver avec eux une partie du bagage et des marchandises; chacun prit aussi ce qu'il put emporter de diverses sommes d'argent qui se trouvaient dans le vaisseau. On avait employé plus de la moitié du jour à tous ces soins; mais lorsqu'on eut achevé la machine il fut impossible de la passer au-delà des bancs pour la mettre à flot. Dans les mouvemens de ce nouveau désespoir on aperçut une barque qui venait des îles, et qui semblait s'avancer droit au vaisseau pour le reconnaître : elle s'arrêta malheureusement à la distance d'une demi-lieue; ce spectacle jeta tant tant d'amertume dans le cœur d'un matelot français que s'étant jeté à la nage, il alla au devant d'elle en suppliant par des cris et des signes ceux qui la conduisaient d'accorder leur assistance à de malheureux étrangers, dont ils ne pouvaient attendre qu'une reconnaissance égale à ce bienfait; mais leur voyant rejeter sa prière il fut

obligé de revenir avec beaucoup de peine et de danger. Pyrard apprit dans la suite qu'il était rigoureusement défendu à tous les insulaires d'approcher des navires qui faisaient naufrage s'ils n'en avaient reçu l'ordre exprès du roi. Cependant plusieurs matelots malgré la présence de la mort ne laissaient pas de boire et de manger avec excès sous prétexte qu'étant à l'extrémité de leur vie ils aimaient mieux mourir à force de boire qu'en se noyant dans l'eau de la mer. Après s'être enivrés ils se querellèrent avec d'affreux juremens; quelques-uns pillèrent les coffres de ceux qu'ils voyaient en prière pour se disposer à la mort; et, ne reconnaissant plus l'autorité du capitaine, ils lui disaient qu'après avoir perdu leur voyage, ils n'étaient plus obligés de lui obéir. Enfin la crainte et la fatigue devant être comptées pour rien dans une si étrange situation on se crut trop heureux après avoir vu la mort sous mille formes de venir échouer avec un navire brisé dans une des îles qui se nomment *Pouladou*.

Les habitans étaient assemblés sur le rivage : quoique leur contenance n'annonçât rien de fâcheux ils firent connaître par des signes qu'ils ne permettraient de descendre qu'à ceux qui se laisseraient désarmer : il fallut s'abandonner à leur discrétion. On s'aperçut bientôt qu'on s'était trop hâté de prendre ce parti : l'île n'avait pas une lieue de tour, et le nombre des habitans n'était que de vingt-cinq; il aurait été facile à des gens

armés, qui étaient au nombre de quarante, de leur faire la loi, et de se saisir de leurs bateaux.

Les prisonniers (car l'auteur ne se donne plus d'autre nom) furent conduits dans une loge au milieu de l'île, où ils reçurent quelques rafraîchissemens de cocos et de limons. Un vieux seigneur, nommé Ibrahim ou Pouladou Quilague, qui était le maître de l'île et qui savait quelques mots portugais, leur fit diverses questions dans cette langue; après quoi ils furent fouillés par ses gens, qui leur ôtèrent tout ce qu'ils portaient comme appartenant au roi des Maldives depuis que leur navire était perdu sur ses côtes. Le capitaine avait sauvé une pièce d'écarlate : on lui demanda ce que c'était; il répondit que c'était un présent qu'il voulait faire au roi, et qu'il n'avait tiré cette pièce du vaisseau que pour l'offrir plus entière dans la crainte qu'elle ne fût altérée par les flots. Cette déclaration inspira tant de respect aux insulaires qu'ils n'osèrent y mettre la main, ni même y porter leurs regards. Le capitaine et ses compagnons résolurent néanmoins d'en couper deux ou trois aunes, et d'en faire présent au seigneur de l'île pour lui inspirer quelques sentimens de bonté en leur faveur; mais apprenant bientôt qu'on voyait venir les officiers du roi il rendit l'écarlate au capitaine, et le conjura de ne pas dire même qu'il y eût touché.

Quelques officiers, qui arrivèrent effectivement, prirent le maître du *Corbin* avec deux matelots,

et les menèrent à quarante lieues de Pouladou, dans l'île de Malé, qui est la capitale de toutes les Maldives et le séjour ordinaire du roi. Le maître, ayant porté avec lui la pièce d'écarlate, et l'ayant présentée à ce prince, reçut un traitement fort civil et fut logé dans le palais. Un prince, nommé Ranabandery Tacourou, beau-frère du roi, reçut ordre d'aller recueillir tous les débris du navire échoué : il en tira non seulement les marchandises mais le canon même, et ce qu'il y avait de plus pesant. De là passant dans l'île de Pouladou il prit avec lui le capitaine français et cinq ou six de ses compagnons, qui furent fort bien reçus du roi. Ce monarque promit au capitaine de faire équiper une barque pour le conduire dans l'île de Sumatra, où *le Croissant* devait être arrivé. L'auteur doute s'il aurait tenu parole; mais le malheureux Grout du Clos-Neuf mourut six semaines après dans l'île de Malé.

Les autres captifs ayant été distribués dans plusieurs îles Pyrard fut conduit avec deux de ses compagnons dans celle de Paindoué, qui n'a pas plus d'étendue que celle de Pouladou, et qui n'en est éloignée que d'une lieue. Il raconte ici que, dans le partage qui s'était fait de l'argent qu'on avait pu sauver du vaisseau ceux qui s'en étaient chargés avaient mis leur fardeau dans des ceintures de toile qu'ils s'étaient liées autour du corps. L'usage de cet argent devait être pour les

nécessités communes, et dès la première nuit on avait eu soin de l'enterrer de concert dans l'île de Pouladou pour le dérober à l'avidité des habitans. Pyrard et ses deux compagnons n'avaient pas eu le temps de reprendre leurs ceintures lorsqu'on leur avait fait quitter cette île; et comme on ignorait encore ce qu'ils avaient sauvé de leur naufrage ils reçurent d'abord assez d'assistance dans celle de Paindoué. Mais les autres qui étaient demeurés à Pouladou, ne se trouvant pas dans l'abondance qu'ils auraient désirée, furent obligés de déterrer l'argent et de l'offrir pour obtenir des vivres. Aussitôt que les habitans leur connurent cette ressource ils prirent le parti de ne plus leur accorder aucun secours qn'en payant, et le bruit s'en étant répandu dans les autres îles ceux qui étaient partis comme Pyrard sans avoir pris leur ceinture se trouvèrent réduits à la dernière nécessité; il arriva même aux autres qu'ignorant l'usage des Indes, où l'argent de toute marque est reçu lorsqu'il est de bon aloi, et où il peut être coupé en petites parties, qu'on donne au poids à mesure qu'on a besoin de l'employer, ils offraient leurs piastres aux insulaires, qui ne leur donnaient jamais de retour, de sorte qu'une marchandise du plus vil prix leur coûtant toujours une pièce d'argent ceux qui en avaient le plus épuisèrent bientôt leur ceinture, et ne se virent pas moins exposés que les plus pauvres à toutes sortes de misères. Pyrard fait une triste peinture

de la sienne : il allait chercher sur le sable avec ses compagnons des limaçons de mer ou quelque poisson mort qui avait été jeté par les flots ; pour assaisonnement ils les faisaient bouillir avec des herbes inconnues et de l'eau de mer qui leur tenait lieu de sel. Ce qui leur arrivait de plus heureux était de trouver quelques citrons dont ils y mêlaient le jus. Ils vécurent assez long-temps dans cette extrémité ; mais les insulaires, reconnaissant enfin qu'ils étaient sans argent, recommencèrent à leur donner quelques marques de compassion ; ils les employèrent à la pêche et à d'autres ouvrages, pour lesquels ils leur offraient des cocos, du miel et du millet. Pour logement Pyrard n'eut pendant l'hiver du pays, qui est le mois de juillet et d'août, qu'une loge de bois qu'on avait dressée sur le bord du rivage pour y construire uu bateau, couverte à la vérité par-dessus, mais tout ouverte par les côtés, de sorte qu'y étant exposé pendant toute la nuit aux vents, à la pluie, qui est continuelle dans cette saison, et souvent aux flots même de la mer, il ne dut la conservation de sa santé qu'à une faveur extraordinaire du ciel. Ses deux compagnons, que leur métier de matelots devait rendre moins sensibles à la fatigue, tombèrent dangereusement malades.

Pendant son travail il s'efforçait de retenir quelques mots de la langue du pays : ce soin, auquel il apportait toute son attention le mit en état de se

faire entendre. Le seigneur de l'île, qui se nommait *Aly Pandio Atacourou*, et qui avait épousé une parente du roi, conçut de l'affection pour lui, et prit plaisir à son entretien : c'était un homme d'esprit et versé même dans les sciences, qui avait eu en partage les boussoles et les cartes marines du vaisseau; comme elles ne ressemblaient point à celles du pays la curiosité lui faisait souhaiter des explications; il n'en avait pas moins pour se faire instruire des mœurs et des usages de l'Europe. Cette conversation hâta les progrès de Pyrard dans la langue, et lui en fit faire encore de plus utiles dans l'estime d'Aly Pandio; il obtint des vivres et d'autres secours, qui lui rendirent sa situation plus supportable.

Aly Pandio était parent d'Ibrahim, seigneur de Pouladou, et l'amitié, jointe aux liens du sang, le portait à lui rendre de fréquentes visites. Les compagnons de Pyrard, qui étaient restés dans l'île de Pouladou, mouraient les uns après les autres; le capitaine, le premier commis, le contre-maître et quantité de matelots étaient déjà morts. Le maître, qui après avoir été conduit dans l'île de Malé était revenu à Pouladou, voyant que depuis la mort du capitaine le roi ne parlait plus de la barque qu'il lui avait promis d'équiper pour l'île de Sumatra, forma l'entreprise de se sauver. Il ne communiqua son dessien qu'à douze de ses compagnons, qui se conduisirent avec tant d'adresse qu'enfin ils surprirent la barque d'Aly

Pandio dans une visite que ce seigneur rendit à Ibrahim : ils se fournirent d'eau douce et de cocos, qu'ils avaient secrètement cachés dans un bois voisin, et s'embarquèrent en plein midi, c'est à dire dans le temps qu'on s'en défiait le moins. Cependant les insulaires s'en aperçurent bientôt; mais n'ayant pas d'autres barques pour les poursuivre ils tournèrent leurs ressentimens contre les infortunés qui restaient entre leurs mains au nombre de huit, quatre sains et quatre malades; ils les maltraitèrent avec tant de cruauté que les malades en moururent, et furent jetés à la mer; le lieutenant du vaisseau était de ce nombre.

Il s'était passé trois mois et demi depuis leur naufrage lorsqu'on vit arriver dans l'île de Paindoué un des premiers seigneurs de la cour chargé des ordres du roi pour achever de faire tirer du vaisseau tout ce qui pouvait y être demeuré, et pour faire une recherche exacte de l'argent que les insulaires de Pouladou avaient arraché de leurs captifs.

Pyrard ayant été présenté à l'envoyé par Aly Pandio eut le bonheur de lui plaire : sa physionomie, qui était heureuse, le faisait prendre pour quelque seigneur de l'Europe; cette opinion lui était si avantageuse qu'il se gardait bien de détromper ses maîtres. Mais rien ne lui fut si utile que d'avoir appris la langue du pays. L'envoyé, charmé de son entretien, ne lui permettait pas un moment de le quitter; il le mena dans une

île éloignée de dix lieues, qui se nomme *Toula-dou*, où il avait alors une de ses femmes. Lorsqu'il partit pour retourner à la cour non seulement il le prit avec lui, mais il lui permit de se faire accompagner d'un des autres captifs, avec lequel il était lié d'une amitié particulière; et la considération qu'il eut pour lui s'étendit jusqu'à ses autres compagnons, qu'il daigna consoler par l'espérance d'un meilleur sort.

Le jour du départ on relâcha vers le soir dans une petite île nommée *Maconodou*, parce que l'usage des Maldivos est de ne jamais tenir la mer dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain, étant arrivé à Malé, l'envoyé donna ordre à ses gens de conduire Pyrard dans son palais en attendant qu'il allât rendre compte au roi de sa commission. Ce prince, à qui il ne manqua pas de parler de son captif, eut aussitôt la curiosité de le voir : Pyrard fut appelé; mais on le fit entrer dans une cour, où le roi était occupé à voir ce qu'on avait apporté du navire; c'étaient des canons, des boulets, des armes et divers instrumens de guerre et de marine, qui furent renfermés dans le magasin de l'île.

Pyrard s'étant approché fit son compliment au roi non seulement dans la langue, mais encore selon les usages du pays. Un spectacle si nouveau causa tant de satisfaction à ce monarque que prenant plaisir à s'entretenir avec lui il lui demanda plusieurs explications sur quelques restes du na-

vire dont il ne pouvait pas comprendre l'usage; ensuite, lui ayant recommandé de se présenter tous les jours au palais avec les autres courtisans, il donna ordre à l'envoyé de lui procurer un logement commode et de le bien traiter. Les jours suivans Pyrard eut peine à répondre aux empressemens du roi, qui voulait être informé des mœurs et des usages de la France : son étonnement parut extrême lorsqu'il eut appris la grande supériorité d'étendue et de force que la France a sur le Portugal; il demanda pourquoi les Français avaient abandonné la conquête des Indes à d'autres nations de l'Europe, et comment les Portugais avaient la hardiesse de faire passer leur roi pour le plus puissant de tous les chrétiens. Pyrard fut présenté aux reines des Maldives, qui l'occupèrent pendant plusieurs jours à satisfaire aussi leur curiosité : elles lui firent mille questions sur la figure, les habits, les mariages et le caractère des dames de France. Souvent elles le faisaient appeler sans la participation du roi, et ces entretiens ne finissaient pas.

De quinze ou seize captifs qui avaient été conduits avant lui dans cette île il ne restait que deux Flamands, ce qui faisait le nombre de quatre avec Pyrard et le compagnon qu'il avait amené; tous les autres étaient morts ou de maladie ou par de funestes accidens : enfin des quarante qui étaient échappés à la fureur des flots il n'en restait que cinq dans les autres îles, et les quatre de Malé.

Pyrard employa toute sa faveur pour obtenir du moins qu'ils fussent tous rassemblés dans la même île : cette grâce lui fut accordée ; ils se trouvèrent ainsi au nombre de neuf, quatre Français et cinq Flamands, tous assez humainement traités du roi et des seigneurs.

Cependant l'abondance et la liberté dont Pyrard jouissait ne l'empêchèrent pas de tomber dans une fièvre ardente, qui est la plus dangereuse maladie du pays ; elle est connue dans toute l'Inde sous le nom de *maléons* ou *fièvre des Maldives*. Un étranger qui échappe à sa malignité passe pour naturalisé dans ces îles, et reçoit le nom de *Dive*, qui est celui des habitans. La fièvre ne l'eut pas plus tôt quitté que ses jambes et ses cuisses s'enflèrent comme dans l'hydropisie ; ses yeux s'affaiblirent jusqu'à lui faire craindre de perdre entièrement la vue ; il lui resta une opilation de rate qui lui rendait la respiration difficile, et dont il ne fut jamais délivré parfaitement pendant tout son séjour aux Maldives. Ce mal est commun parmi les habitans, qui le nomment *ont cori*. Les médecins et les remèdes ne manquaient pas à Pyrard ; mais il n'en reçut aucun soulagement, jusqu'à ce que ses jambes s'étant crevées les eaux qui en causaient l'enflure s'évacuèrent d'elles-mêmes, et ses yeux reprirent leur ancienne force. Il se forma néanmoins dans ses jambes des ulcères si profonds et si douloureux qu'il en perdit le

sommeil; il passa quatre mois dans cette situation.

Le roi ne cessait pas de s'intéresser à sa santé, et de le faire traiter avec beaucoup de soin. Il fit venir d'une petite île nommée *Bandou*, qui est à la vue de celle de Malé, un homme célèbre pour la guérison de cette maladie, par le conseil duquel Pyrard fut transporté dans cette île, où l'air est plus favorable aux malades. Son absence devint funeste à quatre des cinq Flamands qu'il laissait derrière lui; l'embarras de se trouver sans interprète, et le retranchement des secours qu'ils recevaient de lui leur rendirent le séjour de Malé si insupportable qu'ayant fait secrètement quelques provisions pour leur fuite, et s'étant saisis d'une petite barque destinée à la pêche, ils s'embarquèrent à l'entrée de la nuit: malheureusement pour eux il s'éleva une furieuse tempête qui brisa leur barque au milieu des bancs et des rochers; on en reconnut le lendemain quelques pièces, qui firent juger que les quatre fugitifs avaient péri dans les flots. Deux jours après le compagnon de Pyrard, qui était de Bretagne comme lui, et qui lui avait toujours rendu les devoirs d'une fidèle amitié, mourut d'une maladie dont il était affligé depuis longtemps. La douleur de Pyrard en fut si vive qu'elle retarda encore sa guérison de deux mois, surtout lorsqu'il eut apprit que le roi faisait un crime aux autres de l'évasion des quatre Fla-

mands, et le soupçonnait lui-même d'y avoir contribué par ses conseils. Les deux Français et le seul Flamand qui restaient à Malé furent examinés avec beaucoup de rigueur, et quoiqu'ils ne fussent pas reconnus coupables on leur retrancha les provisions qu'ils recevaient de la cour en leur permettant seulement de recevoir des vivres de la charité de ceux qui voudraient leur en donner. Pyrard après son rétablissement prit la résolution de demeurer dans l'île de Bandou pour y cacher sa tristesse et se mettre à couvert de la colère du roi; mais on lui conseilla de retourner à la cour, comme le seul moyen de se justifier: à son arrivée il se présenta au palais, et le hasard lui ayant fait rencontrer le roi qui sortait dans une de ses cours il eut la hardiesse de le saluer sans aucune marque d'embarras. Ce prince en tira une conclusions favorable pour son innocence : il lui demanda s'il était bien guéri; il voulut même s'en assurer en regardant les traces de ses plaies. Cependant loin de lui rendre son ancienne faveur il donna ordre qu'il fût traité comme ses compagnons, ce qui était d'autant plus humiliant que les plus grands seigneurs du royaume se croyant honorés de recevoir de la cour du riz et d'autres provisions c'était une espèce d'infamie d'en être privé. Dans le cours de sa disgrâce, et lorsque ses amis lui représentaient pour le consoler non seulement qu'elle

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ne serait pas de longue durée, mais qu'il ne devait pas cesser de se rendre au palais suivant l'usage du pays, où les seigneurs disgraciés se présentent sans cesse au roi pour attendre qu'il recommence à leur parler, le bruit se répandit qu'il avait formé le dessein de prendre la fuite avec ses compagnons : il fut appelé au palais par les six principaux moscoulis ou officiers du roi, qui lui défendirent de fréquenter les trois autres captifs, et même de leur parler français. L'exécution de cet ordre étant fort difficile parce qu'ils étaient logés les uns près des autres, on ne laissa pas de leur faire un crime de l'avoir violé, et deux des trois compagnons de Pyrard en portèrent la peine ; ils furent conduits dans une île nommée *Souadou*, à quatre-vingts lieues de Malé, vers le sud : le troisième aurait eu le même sort si les services qu'il rendait à quelques moscoulis en qualité de tailleur et de trompette ne les eussent portés à solliciter pour lui. Le roi fit à Pyrard des reproches fort vifs de sa désobéissance; mais ayant ajouté avec plus de douceur qu'il aurait été fâché d'apprendre qu'il se fût noyé comme les quatre Flamands il lui donna occasion de se justifier avec tant de force que cette aventure servit à le remettre en grâce. Il fut logé au palais et servi avec abondance; on lui donna un esclave pour les offices domestiques, une somme d'argent et diverses commodités. Il obtint bientôt le rappel des deux exilés à l'occa-

sion d'un ouvrage que l'un des deux, qui était Flamand, fit avec la seule pointe d'un couteau; c'était un petit navire à la manière de Flandre, qui n'avait qu'une coudée de longueur, mais auquel il ne manquait ni voiles, ni cordages, ni le moindre des ustensiles comme dans un navire de cinq cents tonneaux. Le roi, charmé de son habileté, consentit à son retour, et fit grâce en sa faveur à son compagnon.

Pyrard passa quelques années dans une situation si douce qu'il n'avait, dit-il, à regretter que l'exercice de sa religion. Il voyait tous les jours le roi, qui le comblait de bienfaits; il était caressé des grands, et plusieurs d'entre eux lui portaient une sincère affection; il acquit même quantité de cocotiers, qui sont une des richesses du pays, et, trafiquant avec les navires étrangers que le commerce amenait souvent à Malé, il se trouva dans une véritable opulence. Les marchands avaient pris tant de confiance en sa bonne foi qu'ils lui laissaient dans leur absence des marchandises à vendre pour leur retour. Il se conformait d'ailleurs aux usages et aux manières des habitans; jamais personne n'avait dû les mieux connaître, et son dessein dans cette étude n'était pas moins de plaire à la nation que de se mettre en état de donner quelque jour une fidèle relation des Maldives lorsqu'il plairait au ciel de lui accorder la liberté. C'est de cette re-

lation que nous tirerons bientôt quelques détails sur ces îles.

Il y avait cinq ans qu'il était dans le pays lorsque des pirates du Malabar, conduits par un pilote des Maldives qui connaissait parfaitement les passages, et qui s'était laissé corrompre par argent, vinrent piller Malé, en emportèrent toutes les richesses, tuèrent le roi, et emmenèrent ses femmes captives. Pyrard se trouva néanmoins dans une haute faveur auprès du général des pirates : la meilleure artillerie de l'île était celle qu'on avait sauvée du naufrage des Français ; les ennemis, charmés de se voir maîtres de ces belles pièces, mais fort embarrassés à les monter, apprirent de lui des méthodes qu'ils ignoraient; d'ailleurs étant informés de la considération que le roi et toute la cour avaient eue pour lui ils se flattaient d'en tirer diverses lumières pour la connaissance de ces îles.

Pyrard fut conduit vers le golfe de Bengale. En passant par la dernière des îles Maldives, qui se nomme *Oustimé,* les pirates y mouillèrent parce que le roi qu'ils venaient de massacrer y était né; et faisant main-basse sur tous les habitans ils y laissèrent d'horribles traces de leur barbarie. Ensuite ils employèrent trois jours pour gagner une petite île nommée *Malicut,* où ils jetèrent l'ancre pour s'y rafraîchir pendant deux jours : cette île, qui n'a que quatre lieues de tour, est d'une fertilité admirable en millet,

en cocos, en bananes et en quantité d'autres fruits. La pêche y est excellente, et l'air beaucoup plus tempéré qu'aux Maldives; le langage et les mœurs y sont les mêmes. Elle avait été soumise au même gouvernement; mais le roi l'ayant donnée en partage à un de ses frères elle était passée dans les mains d'une princesse qui relevait du roi de Cananor. Cette reine reçut Pyrard avec beaucoup de caresses; elle l'avait vu plusieurs fois à la cour du roi des Maldives, dont elle était proche parente : elle se fit raconter la fin tragique de cet infortuné monarque, et elle donna beaucoup de larmes à ce triste récit. Les pirates, ayant remis à la voile, s'avancèrent vers les îles de Divandurou, à trente lieues de Malicut, vers le nord : elles sont au nombre de cinq, chacune d'environ sept lieues de tour, à quatre-vingts lieues de la côte de Malabar, et sous l'obéissance du roi de Cananor. Leurs habitans sont des mahométans malabares, la plupart fort riches par le trafic qu'ils font dans toutes les parties de l'Inde, surtout aux Maldives, d'où ils tirent quantité de marchandises, et où ils ont habituellement des facteurs. Les coutumes et le langage n'y sont pas différens de ceux de Cananor, de Cochin, de Calicut et de toute la côte de Malabar; le terroir y est fertile et l'air extrêmement sain. Ces îles sont comme un entrepôt pour toutes les marchandises de la Terre-Ferme, des Maldives et de Malicut. De là, tirant vers le

sud, on alla doubler le cap de Galle, qui fait la pointe de l'île de Ceylan : le nombre des baleines est si grand dans cette route qu'elles mirent les galères en danger, et que les pirates furent obligés d'employer leurs tambours, leurs poêles et leurs chaudrons pour les éloigner par le bruit.

Après un mois de navigation on arriva au port de Chartican dans le royaume de Bengale, où Pyrard fut présenté au gouverneur de la province, qui prend le titre de roi suivant l'usage de toutes ces contrées. Il se trouvait à Chartican un navire de Calicut, dont le maître assura Pyrard qu'on voyait souvent des navires hollandais à Calicut, et lui offrit cette voie pour retourner en France. Toutes les caresses du gouverneur ne l'empêchèrent pas d'accepter ; il partit, et rejoignit deux de ses compagnons dans la route.

Le séjour de Calicut fut d'environ huit mois ; on était à la fin de février : les trois Français firent marché avec quelques matelots pour se faire transporter dans une almadie jusqu'au port de Cochin, qui n'est qu'à vingt lieues de Calicut ; mais ils reconnurent bientôt que leurs guides étaient des traîtres, et leurs infortunes allaient recommencer. Pyrard était convenu avec eux de partir à la haute marée. Ils vinrent l'appeler vers minuit, et, lui laissant le temps de faire ses derniers préparatifs avec ses compa-

gnons, ils feignirent d'aller attendre dans le lieu où ils devaient s'embarqner : la lune était fort claire; il se mit en chemin avec les deux autres Français. Chargés tous trois de leur bagage, et suivant le bord de la mer, ils marchèrent quelque temps sans obstacle; mais lorsqu'ils furent proches de l'almadie ils se virent environnés tout d'un coup de gens du pays, amis des Portugais, qui s'étaient mis en embuscade pour les attendre, et qui fondirent sur eux en criant *matao! matao!* c'est à dire *tue! tue!* et leur donnant même quelques coups pour augmenter leur frayeur. Pyrard s'écria qu'il était catholique, et les supplia de ne pas le tuer du moins sans confession. Ils parurent peu sensibles à sa prière, et le traitèrent de luthérien; ensuite l'ayant saisi au collet, lui et ses compagnons, ils leur lièrent étroitement les mains derrière le dos, et les menacèrent de la mort s'ils ouvraient la bouche pour parler. Ils leur tinrent l'épée sur la gorge pendant plus d'une heure pour se donner le temps de rendre compte aux facteurs portugais du succès de leur entreprise. Le chef de ces brigands était un métis de Cochin, nommé *Jean Furtado*, qui était depuis quelque temps à Calicut pour se faire restituer un navire que les corsaires voisins lui avaient enlevé. Aussitôt que son messager fut revenu il fit dépouiller les trois Français de tout ce qu'ils avaient apporté; et les fit jeter nus et liés dans une almadie presque

remplie d'eau, où ils s'imaginèrent d'abord qu'on voulait les noyer; cependant il leur promit avec serment de ne leur faire aucun mal. L'almadie fut mise en mer; on s'avança jusqu'à la côte de Chaly, où l'on prit terre : peu de temps après ils arrivèrent à Cochin.

Pendant qu'ils étaient dans leur barque, attendant le retour d'un des guides qui était allé porter au gouverneur la lettre de Furtado, ils admirèrent la foule du peuple que la curiosité amenait pour les voir : chacun leur disait qu'ils seraient pendus le lendemain, et leur montrait une grande place à droite de la rivière en entrant dans la ville; l'on y voyait encore une potence où deux ou trois Hollandais avaient été accrochés depuis peu de temps. Ils n'avaient pour habits qu'une simple pièce de coton, car en les congédiant Furtado leur avait ôté ceux qu'il leur avait fait prendre à Chaly. Bientôt ils virent paraître un seigneur portugais, accompagné de sept ou huit esclaves armés de pertuisanes, qui les conduisit chez le gouverneur : ils y furent interrogés, et leurs réponses furent regardées comme autant d'impostures. Cependant la femme et les filles du gouverneur, qui obtinrent la liberté de les voir, parurent touchées de quelques sentimens de compassion qui les auraient portées, dit-il, à leur faire du bien si la crainte ne les eût arrêtées. Ils furent menés de là chez l'*oydor de cidade,* ou le juge criminel, pour être traités comme des vo-

leurs; mais heureusement cet officier refusa d'être leur juge parce qu'ils étaient prisonniers de guerre. Enfin le gouverneur les fit conduire dans la prison publique pour attendre l'occasion de les envoyer à Goa, devant le tribunal du vice-roi des Indes. C'est par ces traitemens que les Portugais s'efforçaient d'épouvanter les négocians d'Europe que la curiosité ou l'intérêt pouvait attirer dans les Indes.

La prison de Cochin se nomme le *tronco*; c'est une grande et haute tour carrée, sous le toit de laquelle est un plancher avec une espèce de trappe qui ferme à clef, et par où l'on descend les prisonniers sur une planche soutenue par quatre cordes; on les retire de même. La profondeur de cette espèce de puits est de six à sept toises; il n'a pas de porte par le bas, et ne reçoit de jour que par une grande fenêtre pratiquée dans le mur, qui est d'une brasse et demie d'épaisseur, et fermée par de gros barreaux de fer, au travers desquels on peut passer un pain de la grosseur de deux livres. C'est par cette ouverture que le geôlier fournit aux captifs, avec une sorte de pelle à long manche, ce qu'on juge à propos de leur accorder. La grille de fer est triple, c'est à dire qu'il y en a une en dedans, une en dehors et une au milieu. Pyrard ne peut s'imaginer qu'il y ait de plus effroyable prison dans le reste du monde. Lorsqu'on l'eut fait monter au sommet de la tour avec ses compagnons on écrivit leurs noms sur le

registre commun : ils observèrent que ce sommet était une autre prison, et leur espérance pendant quelques momens fut de n'être pas menés plus loin. Ils y trouvèrent un Hollandais qu'ils avaient vu aux Maldives, où il avait perdu son vaisseau, et qui avait été tiré depuis peu de la prison d'en bas à l'occasion d'une violente maladie, et surtout à la recommandation des jésuites. Mais ils furent beaucoup plus surpris d'y voir un gentilhomme qui avait été à Marseille, et qui, parlant bien la langue française, leur demanda des nouvelles de M. le duc de Guise, au service de qui il avait été : il leur fit présent d'une pièce d'or de la valeur d'une cruzade. Enfin le geôlier les fit descendre dans la prison inférieure, qui contenait alors cent vingt ou cent trente prisonniers portugais, métis, indiens, chrétiens, mahométans et gentils. L'usage entre ces malheureux est de choisir parmi eux un ancien auquel ils obéissent: chacun lui paie un droit d'entrée, dont il donne la moitié au geôlier, et sur lequel il est obligé d'entretenir une lampe devant une image de Notre-Dame. La messe se dit tous les jours de fête du côté extérieur de la grille : comme ce lieu est le plus sale et le plus infect qu'on puisse se représenter on a besoin d'une force extraordinaire pour résister long-temps aux vapeurs empoisonnées qu'on y respire. La lampe qu'on y entretient allumée pendant toute la nuit s'éteint souvent faute d'air. On est forcé par l'excès de la chaleur d'être

nu jour et nuit; à la vérité quelques esclaves, payés par l'ancien, rafraîchissent l'air avec un grand éventail; mais le principal soulagement, sans lequel on périrait dès les premiers jours, vient d'une confrérie portugaise de la Miséricorde, qui donne tous les jours à chaque prisonnier chrétien une demi-tengue, c'est à dire la valeur de cinq sous, et aux autres une fois le jour du riz cuit et du poisson; on fournit aussi de l'eau pour se laver. Pyrard et ses deux compagnons n'eurent pas demeuré neuf à dix jours dans ce terrible cachot qu'ils se trouvèrent le corps enflé et couvert de bubes fort douloureuses.

Quelques prisonniers portugais leur conseillèrent d'écrire aux pères jésuites du collége de Cochin : le supérieur ne tarda pas à les venir visiter, et, les ayant reconnus Français et catholiques, il entreprit d'obtenir leur liberté. Le gouverneur lui répondit qu'ayant déjà écrit au vice-roi il n'en était plus le maître, mais que son dessein était de les envoyer à Goa, et que dans l'intervalle il consentait qu'ils fussent élargis à condition que les jésuites s'obligeraient à les représenter : ainsi quittant leurs chaînes ils furent assez bien traités jusqu'à leur départ; et l'usage que Pyrard fit de sa liberté fut d'observer ce qu'il y a de remarquable à Cochin.

Une flotte portugaise devait retourner à Goa, qui n'est qu'à cent lieues de Cochin au nord. Pyrard ayant employé les jésuites pour obtenir

d'y être embarqué avec ses compagnons cette grâce leur fut accordée; mais le gouverneur de Cochin commença par leur remettre aux pieds des fers qui pesaient trente ou quarante livres, et les livra dans cet état au général. Pyrard eut le malheur d'être mis dans la galiotte d'un capitaine barbare, qui se nommait *Pedro de Poderoso*, et qui, le prenant pour un Hollandais, le traita pendant toute sa navigation avec la dernière cruauté. D'autres incidens le jetèrent dans une dangereuse maladie, à laquelle il eût mille fois succombé sans le secours d'un religieux dominicain, dont il reçut tous les bons offices de la charité. Les Portugais mouillèrent à Cananor, qui est éloigné de Cochin d'environ quarante lieues, et, ne s'y étant arrêtés que trois jours, ils arrivèrent à Goa au commencement de juin.

Tant d'infortunes et de maladies avaient réduit Pyrard et l'un de ses compagnons dans un si triste état que lorsqu'on voulut leur ôter leurs fers pour les conduire devant le général il leur fut impossible de marcher; un reste d'humanité fit prendre le parti de les porter à l'hôpital du roi : on les y plaça d'abord à la porte, sur des siéges, pour attendre les officiers qui devaient leur en permettre l'entrée. Ils furent si frappés de la beauté de l'édifice qu'ils le prirent moins pour un hôpital que pour un vaste palais; cependant ils remarquèrent au-dessus de la porte l'inscription *d'hôpital du roi*, avec les armes de Castille et de

Portugal et une sphère. On les fit bientôt entrer dans un grand portique, où des médecins vinrent les visiter; de là ils furent transportés par un grand escalier de pierre dans la chambre où ils devaient être traités; et le directeur général, qui était un jésuite, ordonna qu'on leur fournît promptement tout ce qui était convenable à leur situation.

Ce n'est pas sans raison que l'auteur s'attache à ces légères circonstances; comme il ne croit pas qu'il y ait au monde un hôpital comparable à celui de Goa il en donne une description dont il espère que l'utilité se fera sentir pour le bien public à toutes les nations où son ouvrage sera connu. Cet édifice est de fort grande étendue, et situé sur le bord de la rivière; c'est une fondation des rois de Portugal avec un revenu de vingt-cinq mille pardos, qui valent, dit-il, chacun vingt sous de notre monnaie, et trente-deux du pays, mais fort augmenté par les libéralités de divers seigneurs. D'ailleurs le seul fonds royal est un revenu considérable dans un pays où les vivres sont à très bon marché; et l'excellente administration des jésuites qui le gouvernent[1] sert encore à le multiplier de jour en jour : ils envoient jusqu'à Cambaye pour en faire apporter le froment et d'autres provisions. Les autres officiers sont des Portugais et des esclaves chrétiens.

[1] On sait que les jésuites depuis leur expulsion de l'Espagne et du Portugal n'ont plus aucune administration dans les Indes; mais on se conforme ici au temps où écrivait l'auteur.

Il y a quantité de médecins, de chirurgiens et d'apothicaires qui sont obligés deux fois le jour de visiter les malades; mais aussi le nombre en est fort grand quoiqu'on n'y reçoive pas les Indiens, qui ont un hôpital à part, ni les femmes, qui sont aussi dans un bâtiment séparé. Lorsque Pyrard y fut admis on en comptait quinze cents, tous Portugais, et la plupart soldats. Ils ont chacun leur lit, à deux pieds l'un de l'autre, composé de plusieurs matelas de coton et de taffetas. Les bois ont peu d'élévation, mais ils sont peints fort proprement de diverses couleurs. Chaque espèce de maladie a des chambres qui lui sont propres, et l'on n'y dresse des lits qu'à mesure qu'il y entre des malades. Tout le linge est de coton très fin et fort blanc. On commence par raser le poil à ceux qui arrivent; on les lave soigneusement; après quoi rien n'est épargné pour les entretenir dans cette propreté. Le nombre des objets qu'on leur fournit forme un détail surprenant, et tout est changé de trois en trois jours. Les étrangers n'ont la liberté d'entrer dans l'hôpital que le matin depuis huit heures jusqu'à onze, et l'après-midi depuis trois jusqu'à six; il est permis aux malades de manger avec leurs amis, et quand les serviteurs s'aperçoivent qu'un ami vient les visiter ils apportent quelque chose de plus qu'à l'ordinaire; ils donnent du pain autant qu'on en demande : les pains y sont petits, et l'on en porte trois ou quatre

à un malade quoique le plus souvent il n'en puisse manger qu'un. Ce qui est desservi ne se présente pas une seconde fois : on ne donne jamais moins qu'un poulet entier, rôti ou bouilli, et chacun obtient ce qu'il demande, riz, excellens potages, œufs, poissons, confitures, et toute sorte de fruits, à moins que le médecin ne lui en ait interdit l'usage. Les plats et les assiettes sont de porcelaine de la Chine. Après le repas un officier portugais demande tout haut dans chaque chambre si chacun a sa nourriture ordinaire, et s'il y a quelque sujet de plainte.

Les bâtimens sont d'une grande étendue : on y voit quantité de galeries, de portiques et d'agréables jardins, où les malades qui commencent à se rétablir ont la liberté d'aller respirer l'air. On leur fait changer de chambre à mesure qu'ils commencent à se porter mieux, et chacun est placé avec ceux qui sont au même degré de convalescence. Au milieu de l'hôpital est une grande cour, bien pavée, dont le centre est un bassin d'eau, où les malades vont quelquefois se baigner. Toutes les parties de l'édifice sont éclairées la nuit par un mélange de lampes, de lanternes et de chandelles : au lieu de verres les lanternes sont d'écailles d'huîtres comme toutes les vitres des églises et des maisons de Goa. Les galeries sont revêtues de fort belles peintures, dont les sujets sont tirés de l'histoire sainte. L'hôpital a deux églises éclatantes de richesses et d'orne-

mens. En un mot l'air de grandeur, de propreté et d'abondance qui règne dans cette belle fondation forme un spectacle si magnifique que le vice-roi, l'archevêque et les principaux seigneurs vont souvent s'y promener. Cet établissement fait honneur au gouvernement de Goa.

Dans l'espace de vingt jours Pyrard et son compagnon se trouvèrent si parfaitement rétablis qu'osant se promettre tout de l'humanité de leur hôte ils ne doutèrent pas que de si heureux commencemens ne fussent comme le prélude de leur liberté; on leur avait même envoyé le troisième Français, qui ne se louait pas moins des soins qu'on avait eus de sa santé quoiqu'il ne fût malade que de fatigue. Ils se joignirent tous trois pour demander au directeur la permission de se retirer : loin de paraître empressé à les satisfaire le directeur employa pendant trois mois divers prétextes pour retarder leur départ; il n'ignorait pas apparemment de quelle manière ils devaient être traités : enfin, cédant à leurs instances, il leur dit de le suivre puisqu'ils désiraient si ardemement de sortir; il les mena dans un magasin où il leur fit donner des habits neufs, et à chacun un pardo, ou trente-deux sous du pays. Il les pressa de déjeuner malgré l'impatience qu'ils avaient de le quitter, et, paraissant s'attendrir sur leur sort, il leur donna sa bénédiction. A peine se fut-il éloigné de leurs yeux qu'ils se virent rudement saisis par

deux sergens accompagnés de leurs recors : on leur lia les mains, et sans écouter leurs plaintes on les conduisit dans une prison de la ville. Le geôlier et sa femme étaient métis : ayant appris que ces trois étrangers étaient Français et catholiques ils les traitèrent avec assez de douceur; les prisons de Goa sont d'ailleurs moins rigoureuses et moins infectes que celles de Cochin. L'ordonnance du roi de Portugal oblige de nourrir tous les prisonniers de guerre et les étrangers; mais une partie de l'argent qu'on leur destine est volée par les officiers. Cependant les confrères de la Miséricorde y suppléent généreusement : Pyrard se trouva moins misérable qu'il ne s'y était attendu; après avoir passé un mois dans cette situation il fut reconnu pour Français par un jésuite qui venait visiter les prisons, et dans l'entretien qu'il eut avec lui il apprit qu'il y avait au collége de Saint-Paul de Goa un jésuite français qui se nommait le Père Etienne de La Croix; il ne balança point à lui écrire, et dès le lendemain cet honnête missionnaire, étant venu à la prison, le consola non seulement par ses exhortations, mais par le partage de sa bourse, et plus encore par la promesse de demander au vice-roi sa liberté et celle de ses compagnons. Il était de Rouen : son zèle se refroidit si peu qu'il ne cessa pas d'importuner pendant l'espace d'un mois le vice-roi et l'archevêque. On lui répondit long-temps que

les trois Français méritaient la mort; qu'ils étaient venus aux Indes contre l'intention de leur propre roi et depuis la conclusion de la paix entre l'Espagne et la France. Le vice-roi paraissait résolu de les envoyer en Espagne pour y être jugés par le roi même; mais le jésuite mit tant d'ardeur dans ses instances qu'il obtint enfin la liberté des trois prisonniers.

Ils se crurent sortis du tombeau; cependant leur sort en revoyant la lumière fut d'être réduits à la qualité de soldats dans les troupes portugaises, et de vivre deux ans à Goa de la paie commune : ils trouvaient à la vérité beaucoup de secours dans les maisons des seigneurs, où l'usage du pays n'est pas d'épargner les vivres; mais ils furent obligés de suivre leurs corps dans diverses expéditions jusqu'à Diu et Cambaye, et du côté opposé jusqu'au cap de Comorin et l'île de Ceylan. Ce fut dans les intervalles de ces courses que Pyrard s'attacha souvent à recueillir ce qu'il observa de plus remarquable dans la capitale des Indes portugaises; il confesse néanmoins que s'il lui était resté quelque espérance de revoir jamais sa patrie il aurait apporté beaucoup plus de soin à ce travail; mais depuis le jour de son naufrage il avait vu si peu d'apparence à son retour qu'il ne s'était jamais flatté sérieusement d'une si douce idée. D'ailleurs les Portugais sont si jaloux de tout ce qui appartient à leurs établissemens que s'ils eussent pu le soupçonner

d'y porter un coup d'œil curieux il devait s'attendre à périr misérablement dans les horreurs d'une éternelle prison : divers exemples lui servaient de leçon; il savait qu'ayant pris vers la côte de Mélinde la chaloupe d'un navire anglais dans laquelle ils avaient trouvé un matelot de cette nation la sonde à la main ils avaient ôté la vie à ce malheureux par un cruel supplice : ainsi loin de chercher à leur faire prendre une haute idée de son esprit il affectait d'en marquer peu, jusqu'à feindre de ne savoir ni lire ni écrire, et de ne pas entendre la langue portugaise. Il exécutait leurs ordres avec une soumission aveugle, et s'il découvrait quelques marques de haine ou de mauvaises dispositions pour lui il ne dormait tranquillement qu'après avoir obtenu par ses services l'amitié de ceux qu'il redoutait. Malgré toutes ces précautions il lui est impossible, dit-il, d'exprimer les affronts, les injures et les opprobres qu'il essuya dans une si longue captivité.

Pendant son séjour à Goa il apprit de quelques Anglais qui avaient été faits prisonniers dans la rivière de Surate que *le Croissant*, l'un des deux vaisseaux avec lesquels il était parti de Saint-Malo, avait mouillé dans l'île de Sainte-Hélène à son retour, et que se trouvant en fort mauvais état il avait tenté de surprendre un navire anglais qui avait relâché dans la même rade : les Anglais, plus faibles d'hommes, se dérobè-

rent pendant la nuit. *Le Croissant*, qui faisait eau de toutes parts, ne put arriver en France, et ne sauva ses marchandises que par un événement dont l'auteur fut informé dans un autre lieu. Il apprit aussi à Goa que le maître de son propre vaisseau et les onze matelots qui s'étaient échappés des Maldives étaient arrivés à Ceylan, pays de la dépendance des Portugais; mais que le maître y était mort de maladie avec quelques autres, et que de ceux qui restaient les uns s'étaient embarqués pour le Portugal, et les autres avaient pris parti dans les troupes de la même nation.

Le général, satisfait des services de Pyrard dans l'île de Ceylan, lui avait promis sa recommandation auprès du vice-roi pour lui faire obtenir la liberté de retourner en Europe au départ des caraques. Ses compagnons étant compris dans cette promesse ils formaient tous trois les mêmes vœux pour l'heureuse navigation de la flotte, et le moindre vent qui pouvait l'éloigner de Goa leur causait de mortelles alarmes : ils y arrivèrent enfin; mais tandis qu'ils se repaissaient de leurs espérances le vice-roi, sur quelques défiances qu'il conçut des étrangers qui se trouvaient dans la ville, fit arrêter tous ceux qui n'étaient pas venus aux Indes dans les navires de Portugal. Quelques Anglais arrivés nouvellement furent conduits les premiers dans une étroite prison, et les trois Français ne furent pas exempts du même

sort. Il fallut encore avoir recours aux jésuites, qui recommencèrent leurs sollicitations à la cour du vice-roi : Pyrard nomme le P. Gaspard Aléman, qu'on honorait du titre de père des chrétiens; le P. Thomas Stevens, Anglais de nation; le P. Jean de Cènes, de Verdun; le P. Nicolas Trigault, de Douai; le P. Etienne de La Croix, de Rouen. Leur zèle fut si actif et si pressant que dans l'espace de six semaines il fit ouvrir aux trois Français les portes de leur prison.

Avant la fin de l'hiver on vit arriver au port de Goa quatre grandes caraques, chacune du port d'environ deux mille tonneaux : quatre mois furent employés à les réparer : elles furent équipées pour le retour, et chargées de poivre. Dom Antoine Furtado de Mendoza, qui sortait de l'administration, en devait prendre le commandement jusqu'à Lisbonne. On était persuadé que ce seigneur, qui était malade depuis long-temps, avait été empoisonné par la main d'une femme : l'usage des poisons lents est commun dans les Indes. C'était néanmoins un des plus grands hommes que le Portugal eût employés dans la dignité de vice-roi : il était venu fort jeune à Goa, et la fortune l'avait accompagné dans toutes ses guerres. Le roi d'Espagne ne l'avait rappelé que sur sa réputation et par le désir de voir un sujet dont il avait reçu d'importans services; aussi promettait-il au peuple, dont il était adoré, de revenir aux Indes lorsqu'il aurait satisfait aux ordres du

roi; mais il n'acheva pas son voyage; la mort le surprit sur mer à la vue des îles Açores.

Le passeport de Pyrard et de ses compagnons contenait seulement un ordre aux officiers de la quatrième caraque de les faire embarquer avec leur bagage, et de leur donner une certaine mesure d'eau et de biscuit, telle qu'elle est réglée pour les mariniers : le roi fournissait toutes les commodités à ceux qui allaient aux Indes; mais il n'accordait que du biscuit et de l'eau à ceux qui en revenaient dans la crainte que trop de facilité pour le retour ne fît perdre à quantité de Portugais l'envie d'y demeurer.

Pyrard observa d'abord avec étonnement la grandeur du navire : il le compare à un château non seulement pour son étendue, mais encore par le nombre d'hommes qu'il portait et par la quantité incroyable de ses marchandises : il en était si chargé qu'elles s'élevaient presque à la moitié du mât, et qu'il restait à peine des passages pour marcher. Quatre jours se passèrent avant qu'on mît à la voile : dans cet intervalle on n'entendit que le bruit des instrumens de musique, de la mousqueterie et du canon d'une infinité de barques où les Portugais de la ville venaient dire adieu à leurs amis, d'autant plus qu'une flotte qui allait faire la conquête de Coësme, entre Sofala et Mozambique, était prête alors à lever l'ancre. Le lendemain de l'embarquement un officier voyant Pyrard oisif tandis qu'on travail-

lait au navire lui donna un soufflet, et le traita de luthérien, avec menace de le jeter dans la mer s'il ne se rendait pas plus utile au bien public. Cette leçon lui donna de l'ardeur pour le travail; en effet d'environ huit cents personnes qui étaient sur la caraque, en y comprenant les esclaves et soixante femmes indiennes ou portugaises, il y en avait peu qui ne parussent empressés pour la sûreté commune.

En sortant de la barre de Goa on aperçoit à douze lieues vers le nord des îles fort sèches et comme brûlées, que les Portugais nomment *ilas quimadas*, écueils dangereux pour la navigation: c'est la première terre qu'on découvre en venant de Lisbonne à Goa. Lorsqu'on fut à la voile Pyrard et ses compagnons, qui s'étaient attendus à être traités comme sur les vaisseaux français, furent extrêmement surpris de ne voir donner aux gens de l'équipage qu'une petite portion de pain et d'eau : ayant compté jusqu'alors qu'on leur fournirait des vivres ils n'avaient pris qu'une petite quantité de rafraîchissemens, qui ne leur devait pas durer plus de quatre jours; ils se présentèrent au capitaine et à l'écrivain, et leur montrèrent leur passeport, qu'ils n'avaient fait voir encore qu'aux gardes du navire en y entrant. Le capitaine parut étonné d'avoir trois Français sur son bord; mais il le fut beaucoup plus de trouver que le passeport n'était pas dans la forme qui ordonne les vivres quoique l'usage soit de

nourrir aux dépens du roi ceux qui sont embarqués par ses ordres : il plaignit les Français de n'avoir pas mieux pourvu à leurs besoins, et s'emportant contre le vice-roi et les officiers il les traita de voleurs, qui ne manqueraient pas de mettre sur leur compte la nourriture des trois étrangers comme s'ils l'avaient reçue. Il ajouta que le pain et l'eau qu'on leur donnerait pendant la route serait une diminution de la portion des mariniers. Cependant leur situation inspira tant de pitié à ceux qui en furent informés qu'elle leur attira du moins un traitement plus doux : leur misère fut respectée, mais ils eurent beaucoup à souffrir du côté de la nourriture; on leur donnait par mois trente livres de biscuit et vingt-quatre pintes d'eau, et comme ils n'avaient pas de lieu formé pour y garder cette provision il arrivait souvent qu'on leur en dérobait quelques parties, surtout pendant la nuit; ils n'avaient pas même de quoi se mettre à couvert de la pluie. Une autre incommodité, qui n'était pas moins nuisible à leur repos qu'à leurs alimens, était la multitude d'une sorte d'insectes ailés, fort semblables aux hannetons, qui sont un tourment continuel dans le retour des Indes, et qu'on apporte de cette contrée : ils jettent une puanteur insupportable lorsqu'on les écrase; ils mangent le biscuit, ils percent les coffres et les tonneaux, ce qui cause souvent la perte du vin et des autres liqueurs. La caraque était remplie de ces fâcheux

animaux. Pyrard trouvait d'ailleurs le biscuit portugais de très bon goût : il est aussi blanc, dit-il, que notre pain de chapitre, aussi n'y emploie-t-on que le pain le plus blanc, qu'on coupe en quatre morceaux plats, et qu'on remet deux fois au feu pour le faire cuire. Tout le monde avait la même portion d'eau que les officiers du navire : l'épargne est recommandée sur cet article parce que les provisions générales ne devant durer que trois mois on se trouve réduit à de terribles extrémités lorsque le voyage est beaucoup plus long. Quelques honnêtes gens invitaient quelquefois les trois Français à manger avec eux, ou leur envoyaient ce qui sortait de leur table; mais les vivres étant salés Pyrard ne mangeait qu'avec précaution parce qu'avec si peu d'eau par jour il craignait la soif dans les calmes et les grandes chaleurs qu'on souffrait continuellement.

Après neuf ou dix jours de navigation l'alarme se répandit sur la caraque à la vue de trois vaisseaux qui allaient des côtes de l'Arabie vers les Maldives : on les prit pour des Hollandais, et la plupart des gens de l'équipage se souvenant d'avoir été maltraités par cette nation le ressentiment et la crainte les faisaient déjà penser à tourner leur vengeance sur les trois Français, qu'ils regardaient comme les amis des Hollandais, ou que dans leur prévention ordinaire ils comprenaient avec eux sous le nom de *lutheranos* ; quelques-uns proposaient de les jeter dans la mer. Mais

cette petite escadre ayant suivi tranquillement sa route on jugea que c'étaient des Arabes qui allaient aux Maldives ou à Sumatra.

On passa la terre de Natal sans essuyer aucun outrage de la mer et des vents; mais les grandes afflictions étaient réservées au passage du Cap. Pyrard observe qu'on était parti trop tard de Goa : l'usage est de se mettre en mer à la fin de décembre ou au commencement de janvier, et ceux qui s'en écartent ne manquent pas d'être exposés à tout ce que la mer a de plus redoutable. Il serait inutile de s'étendre avec l'auteur sur tous les obstacles qui retinrent deux mois la caraque à la vue du cap de Bonne-Espérance, et qui la rendirent le jouet pitoyable des vents et des flots : elle était si ouverte que dans un si long espace de temps les deux pompes ne furent abandonnées ni nuit ni jour ; quoique tout le monde y travaillât, jusqu'au capitaine, on ne pouvait suffire à vider l'eau qui entrait de toutes parts. La grande vergue se rompit deux fois dans le milieu, et les voiles furent mises plusieurs fois en pièces. Trois matelots et deux esclaves furent emportés au loin dans la mer. Le péril devint si pressant qu'on résolut de soulager le vaisseau en jetant toutes les marchandises : mais cette fatale nécessité fut l'occasion d'un autre désordre ; comme il fallait commencer par les coffres et les ballots qui s'offraient les premiers il s'éleva une si furieuse querelle qu'on en vint aux coups d'épée. Le

capitaine, quoique appelé par d'autres soins, fut contraint d'employer tous ses efforts pour arrêter les plus furieux, et leur faire mettre les fers aux pieds. Ce qui augmentait la douleur et les regrets c'est qu'en arrivant à la vue du Cap on n'aurait eu besoin du même vent que six heures de plus pour le doubler.

Dans cette extrémité, qui paraissait sans remède, le capitaine ayant tenu conseil avec les gentilshommes et les marchands, tout le monde penchait à retourner aux Indes, d'autant plus qu'il était défendu par le roi d'Espagne de s'efforcer dans cette saison de doubler le cap de Bonne-Espérance, et qu'en supposant même qu'on y pût arriver il était impossible à un bâtiment tel que la caraque d'y aborder et d'y prendre port; mais les pilotes combattirent cet avis parce que la caraque n'était pas en état de recommencer une si longue route, surtout ayant à repasser la terre de Natal, où il fallait s'attendre à de nouvelles tempêtes. On se trouvait assez près de la terre pendant le conseil; à peine fut-il fini qu'on y fut pris d'un calme qui rendit les voiles inutiles pour se retirer au large. La caraque fut portée par l'agitation des flots ou la violence des courans dans une grande baie dont il était impossible de sortir sans le secours du vent; cependant on voyait sur les côtes un prodigieux nombre de sauvages qui paraissaient s'attendre à profiter des débris du vaisseau; le capitaine exhortait déjà tout le monde

à prendre les armes, et l'on était également occupé de la crainte de se briser contre la côte et de celle de tomber entre les mains de ces barbares; mais le ciel permit dans ce danger qu'il s'élevât un petit vent de terre qui sauva la caraque en la jetant hors de la baie.

Ce ne fut que le dernier jour de mai après quantité d'autres infortunes que le vent devint propre à doubler le Cap : les pilotes reconnurent le lendemain que nous l'avions passé, et la joie commença aussitôt à renaître dans l'équipage avec l'espérance d'arriver heureusement à Lisbonne : les Portugais ne s'y livrent jamais qu'après avoir passé le Cap, et se croient toujours menacés jusque là de retourner sur leurs traces. On aborda le 5 juin dans l'île de Sainte-Hélène.

Cette île, qui n'a que cinq ou six lieues de circuit, est entourée de grands rochers contre lesquels la mer bat sans cesse avec furie, et qui retiennent dans leurs concavités l'eau que la chaleur du soleil épaissit et change en fort beau sel : l'air y est pur, les eaux sont fort saines; elles descendent des montagnes en plusieurs gros ruisseaux, qui n'ont pas beaucoup de chemin à faire pour se jeter dans la mer. On trouve dans un si petit espace des chèvres, des sangliers, des perdrix blanches et rouges, des ramiers, des poules d'Inde, des faisans et d'autres animaux; mais ce qu'il produit de plus utile à la navigation est une quantité extraordinaire de citrons, d'oranges et

de figues, qui avec la pureté de l'air et la fraîcheur des eaux servent de remède certain à ceux qui viennent y chercher du soulagement pour le scorbut. Pyrard est persuadé que l'île doit tous ces fruits, et même ces animaux, aux premiers Portugais qui la découvrirent : ils y laissaient autrefois leurs malades, et les autres nations suivirent leur exemple; mais depuis neuf ans les Hollandais y avaient commis tant de ravage qu'il ne fallait plus faire de fond sur les fruits. La nature y prenait soin de la rade, qui est bonne dans toutes les saisons, et si profonde que les caraques même peuvent s'approcher jusqu'au rivage.

Avec quelque soin que la caraque eût été réparée un nouvel accident fit douter si elle était capable d'achever le voyage : on avait levé une des deux ancres de devers la terre; mais lorsqu'on voulut lever la seconde elle se trouva prise dans un gros câble qui était demeuré depuis longtemps au fond de la mer, et qui, la faisant couler à mesure qu'on s'efforçait de la tirer, fit approcher le navire fort près du rivage. Le capitaine, qui s'en aperçut, fit couper aussitôt le câble de l'ancre, et donna ordre qu'on mît à la voile : malheureusement le vent changea tout à coup, et, venant de la mer, il poussa la caraque avec tant de violence qu'elle demeura couchée l'espace de cinq heures avec fort peu d'eau; on vit même sortir quelques planches du fond;

chacun se crut perdu. On ne balança point à décharger les eaux douces qu'on venait de prendre dans l'île, et les marchandises de moindre prix. On fit porter les ancres bien loin en mer pour tirer le navire à force de bras. Enfin il recommença heureusement à flotter; mais il faisait beaucoup d'eau, et le capitaine, jugeant après un long travail qu'on avait besoin de quelqu'un qui sût plonger, promit cent cruzades à celui qui rendrait un si important service : un des compagnons de Pyrard, ancien charpentier du *Corbin*, fut le seul qui s'offrît quoiqu'il doutât lui-même du succès parce qu'il fallait demeurer très long-temps sous l'eau, et visiter entièrement le dessous du navire; d'ailleurs il faisait assez froid, car le soleil était alors au tropique du cancer, ce qui est l'hiver de l'île; cependant excité par les promesses de tout le monde et par ses propres offres, il alla plusieurs fois sous le vaisseau, rapporta même quelques planches brisées; mais il jugea que la quille n'était point endommagée, et son témoignage rassura le capitaine. On regretta de n'avoir pas connu plus tôt l'utilité qu'on pouvait tirer des Français, et leur situation en devint plus douce. On fit une quête dans la caraque en faveur du charpentier, et le capitaine l'assura d'une grosse récompense s'il voulait aller jusqu'en Portugal. Quoiqu'on eût employé dix jours à remédier à ce mal on n'en prit pas moins la résolution d'aller se radouber

au Brésil. Pyrard admire ici la bonté du ciel : sans ce favorable accident on aurait continué la navigation vers le Portugal, et la caraque ne pouvait manquer de périr; on s'aperçut en la visitant que le gouvernail ne tenait presque plus, et la moindre tempête l'aurait précipité dans les flots.

On commença le 8 août à découvrir la terre du Brésil, qui paraît blanche de loin comme des toiles tendues pour sécher, ou comme un grand amas de neige, aussi les Portugais lui donnent-ils le nom de *Terre des Linceuls*. Le 9 on jeta l'ancre à quatre lieues de la baie de tous les Saints, où le pilote n'osa s'engager sans guide. Trois caravelles qui arrivèrent bientôt chargées de rafraîchissemens jetèrent la joie dans tout l'équipage : il y était mort deux cent cinquante personnes depuis Goa, et tous les autres se ressentaient de la fatigue d'un voyage de six mois. On entra le 10 au matin dans la baie du côté du nord, où l'on voit une fort belle église et un couvent de l'ordre de Saint-Antoine : l'entrée de cette baie est large d'environ dix lieues dans son milieu; il y a une petite île dont les deux côtés offrent un passage également sûr aux navires; cependant en approchant de la ville il arriva, par un malheur d'autant plus étrange qu'on avait deux bons pilotes du pays, que la caraque toucha sur un banc de sable, et qu'elle s'y renversa. Les caravelles et les barques s'y présentèrent en

grand nombre pour recevoir les hommes et les marchandises : lorsque le bâtiment fut soulagé il se remit à flot, et l'on alla mouiller sous le canon de la ville, qui se nomme *San-Salvador*. Le vice-roi dépêcha aussitôt une caravelle à Lisbonne pour donner avis de l'arrivée et du triste état de la caraque : elle fut jugée incapable de servir plus long-temps à la navigation, et tout le reste des marchandises fut déchargé.

Pyrard avait passé deux mois au Brésil dans l'attente d'une occasion pour retourner en Europe lorsque trois gentilshommes portugais, qui avaient conçu pour lui beaucoup d'affection, lui proposèrent de s'embarquer avec eux : c'était Dom Fernando de Sylva, qui avait été général de la flotte du nord à Goa, et deux de ses beaux-frères. Il accepta leurs offres, et le vaisseau était près de partir; mais le capitaine refusa de recevoir Pyrard sous prétexte qu'ayant une fois porté un Français qui lui avait causé plus d'embarras que tout le reste de l'équipage il avait fait serment de n'en jamais porter d'autre. Ce refus devint une faveur du ciel pour l'auteur : il apprit en arrivant à Lisbonne que le navire de ce farouche capitaine portugais avait été pris par les corsaires. Ses regrets tombèrent sur les trois gentilshommes auxquels il devait de la reconnaissance, et qui furent menés en Barbarie.

Deux Flamands, naturalisés Portugais, et liés par une société de commerce, dont l'un devait

retourner à Lisbonne dans une hourque de deux cent cinquante tonneaux qui leur appartenait, s'estimèrent fort heureux de trouver Pyrard et ses deux camarades pour les servir dans ce voyage : on convint de part et d'autre que les trois Français ne paieraient rien pour leur passage, mais qu'ils travailleraient dans le vaisseau sans être payés. Ils regardèrent aussi comme un bonheur de pouvoir gagner leur passage et leur dépense par leur travail; car il en coûtait ordinairement plus de 120 livres. La hourque était chargée de sucre, bien fournie d'artillerie et d'autres armes, et le nombre des passagers d'environ soixante. Pyrard, ne pouvant éviter de descendre en Portugal, n'oublia pas de prendre un passeport du vice-roi du Brésil.

On mit à la voile le 7 octobre avec un vent si contraire qu'on fut vingt-cinq jours à doubler le cap de Saint-Augustin, quoiqu'il ne soit qu'à cent lieues de San-Salvador; mais le reste de la navigation ayant été fort heureux on découvrit dès le 15 janvier la terre de Portugal, qui se nomme *la Brelingue*, à huit lieues de Lisbonne, au nord. Le capitaine s'était proposé d'entrer dans le Tage; mais le vent devint contraire, et il fallut tourner vers les îles de Bayonne : la tempête fut bientôt si violente qu'on employa cinq jours à gagner les îles. Le navire faisait eau de toutes parts, et le vent, qui était de mer, le jetait sans cesse vers la côte. Pyrard assure qu'il se

fit plus de quinze cents écus de vœux; le principal marchand en fit un de huit cents cruzades, la moitié pour marier une orpheline, et le reste pour donner une lampe à Notre-Dame : il s'acquitta de ces deux engagemens aussitôt qu'il eut pris terre. C'est le caractère des Portugais de penser plutôt à faire des vœux qu'à résister au danger par l'industrie et le travail. Depuis l'embouchure du Tage jusqu'aux îles Pyrard se crut dix fois enseveli dans les flots : il regarde ce danger comme le plus terrible qu'il eût essuyé depuis dix ans dans toutes ses courses.

Après avoir heureusement pris terre il se souvint que pendant sa prison de Goa il avait promis au ciel que si le cours de ses aventures le conduisait jamais en Espagne il ferait le voyage de Saint-Jacques en Galice; ses deux compagnons l'ayant quitté, il se rendit à Compostelle, dont il n'était éloigné que d'environ dix lieues; de là il prit le chemin de la Corogne dans l'espérance d'y trouver l'occasion de retourner en France : elle ne se présenta qu'à deux lieues de ce port, dans une petite rade où il s'embarqua sur une barque de La Rochelle, dont le maître, charmé du récit de ses aventures, lui accorda libéralement son passage. Il fut regardé avec admiration des principaux habitans de La Rochelle, et retenu quelques jours par leurs caresses; mais n'aspirant qu'à revoir Laval, sa chère patrie, il y arriva le 16 février 1611.

CHAPITRE II.

Iles Maldives.

Ces îles, qui portent parmi leurs habitans le nom de *Malé-Raqué*, et qui sont nommées Maldives et leurs peuples Dives par les autres peuples de l'Inde, commencent à 8 degrés de latitude nord, et finissent à 4 degrés du sud, ce qui fait en longueur une étendue d'environ deux cents lieues quoiqu'elles n'en aient que trente ou trente-cinq de largeur. Leur distance de la terre ferme, c'est à dire du cap de Comorin, de Ceylan et de Cochin, est de cent cinquante lieues. Les Portugais comptent quatre mille cinq cents lieues depuis l'embouchure du Tage jusqu'aux bancs des Maldives.

Elles sont divisées en treize provinces, qui se nomment *atollons*, division qui est l'ouvrage de la nature, car chaque atollon est séparé des autres, et contient quantité de petites îles : c'est un spectacle singulier que de voir chacun de ces atollons environné d'un grand banc de pierre ; ils sont presque ronds ou de figure ovale, ayant chacun environ trente lieues de tour, et s'entre-suivant du nord au sud sans se toucher ; ils sont séparés par des canaux de plus ou moins de lar-

geur. Du centre d'un atollon on voit autour de soi le banc de pierre qui l'environne, et qui défend les îles contre l'impétuosité de la mer. Les vagues s'y brisent avec tant de fureur que le pilote le plus hardi n'en approche pas sans effroi. Les habitans assurent que le nombre des îles dans les treize atollons monte jusqu'à douze mille, et le roi des Maldives prend le titre de *sultan de treize provinces et de douze mille îles;* mais Pyrard s'imagine qu'il faut entendre par ce nombre une multitude qui ne peut être comptée, d'autant plus qu'une grande partie de ce qui porte le nom d'îles n'offre que de petites mottes de sable inhabitées, que les courans et les grandes marées rongent et emportent tous les jours. Il y a beaucoup d'apparence que toutes ces petites îles et la mer qui les sépare ne sont qu'un banc continuel, si l'on n'aime mieux penser que c'était anciennement une seule île que la violence des flots a coupée comme en pièces. Les canaux intérieurs sont tranquilles, et l'eau n'y a pas plus de vingt brasses dans sa plus grande profondeur; on voit presque partout le fond, qui est de pierre de roche et de sable blanc. Dans la basse marée on passerait d'une île et même d'un atollon à l'autre sans être mouillé plus haut que la ceinture, et les habitans n'auraient pas besoin de bateaux pour se visiter si deux raisons ne les obligeaient de s'en servir : l'une est la crainte des paimones, es-

pèce de grands poissons qui brisent les jambes aux hommes et qui les dévorent; l'autre est le danger de se briser entre des rochers aigus et fort tranchans.

La plupart des îles sont entièrement désertes, et ne produisent que des arbres et de l'herbe; d'autres n'ont aucune verdure et sont de pur sable mouvant, dont une partie est sous l'eau dans les grandes marées. On y trouve dans tous les temps quantité de gros crabes et d'écrevisses de mer avec un si prodigieux nombre de pinguys qu'on n'y peut mettre le pied sans écraser leurs œufs et leurs petits; mais quoique la chair de ces oiseaux soit fort bonne les habitans n'en font aucun usage. Il n'y a d'eau douce que dans les îles habitées, non qu'elles aient aucune rivière, mais on y creuse facilement des puits, et l'eau se présente en abondance à trois ou quatre pieds de profondeur; la nature n'en refuse pas jusqu'au bord de la mer et dans les lieux même qu'elle inonde : ces eaux sont froides le jour, particulièrement à midi, et la nuit fort chaudes.

Quoique les atollons soient séparés entre eux par des canaux on n'en compte que quatre où les grands navires puissent passer, et le péril ne laisse pas d'y être extrême pour ceux qui n'en connaissent pas les écueils : les habitans ont des cartes marines, où les rochers et les basses sont exactement marqués; ils se servent aussi de boussoles dans ces grands canaux. Le premier est au

côté du nord, et ce fut à l'entrée que le vaisseau de Pyrard fit naufrage sur le banc de l'atollon de Malos-Madou. Le second est entre Pouladou et Malé, d'environ sept lieues, et l'eau de la mer y paraît aussi noire que de l'encre, quoique puisée dans un vase elle ne diffère pas de toute autre. On la voit continuellement bouillonner comme de l'eau qui serait sur le feu, et le mouvement des flots y étant ordinairement fort léger ce spectacle cause une sorte d'horreur aux insulaires même. Le troisième canal est au-delà de Malé, mais vers le sud. Le quatrième, qui est celui de Souadou, et qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur, est directement sous la ligne. En général le plus sûr de ces quatre passages a ses dangers, aussi s'efforce-t-on de fuir les Maldives lorsqu'on n'y est pas appelé nécessairement; mais elles sont si longues et leur situation est telle qu'il est difficile de les éviter, surtout dans les calmes et les vents contraires, où les navires, ne pouvant bien s'aider de leurs voiles, y sont entraînés par les courans.

A l'égard des canaux de chaque atollon, quoique la mer y soit toujours tranquille, les basses et les rochers y rendent la navigation si dangereuse que les habitans même ne s'y exposent jamais pendant la nuit. Le nombre des barques y est infini pendant le jour; mais l'usage est de prendre terre le soir, ce qui n'empêche pas que les naufrages n'y soient fréquens malgré l'habi-

leté des insulaires, qui sont peut-être la nation du monde la plus exercée aux fatigues de la mer. Les ouvertures des atollons ont peu de largeur, et chacune est bordée de deux îles qui pourraient être aisément fortifiées : la plus large de ces entrées n'a pas plus de deux cents pas ; le plus grand nombre en a trente ou quarante, et par une disposition admirable de la nature chaque atollon a quatre ouvertures qui répondent presque directement à celles des atollons voisins, d'où il arrive qu'on peut entrer et sortir par les unes ou les autres de toutes sortes de vents et malgré l'impétuosité ordinaire des courans.

La situation des Maldives étant si proche de la ligne on doit juger que la chaleur y est excessive et l'air fort malsain ; cependant comme le jour et la nuit y sont toujours égaux la longueur des nuits y amène d'abondantes rosées qui les rendent très fraîches, aussi les grandes îles ne manquent-elles ni d'herbe, ni d'arbres malgré l'ardeur du soleil. L'hiver commence au mois d'avril, et dure six mois ; il est sans gelée, mais continuellement pluvieux ; les vents sont alors d'une extrême impétuosité du côté de l'onest : au contraire il ne pleut jamais pendant les six mois de l'été, et les vents sont de l'est.

Ceux qui cherchent l'origine des Maldivois dans l'île de Ceylan ne se fondent pas sur d'assez fortes raisons pour nous persuader que deux nations qui n'ont aucune ressemblance entre

elles, quoique situées à peu près sous le même climat, puissent venir d'une source commune : les insulaires de Ceylan sont noirs et mal formés; les Maldivois sont olivâtres et d'une si belle taille qu'à l'exception de la couleur ils diffèrent peu des Européens. Il y a plus d'apparence qu'ils viennent des côtes de l'Inde quoiqu'ils en soient plus éloignés que de Ceylan; et l'on trouverait le fond d'une comparaison plus juste non seulement entre leur figure et celle des Indiens, mais même entre leur caractère et leurs usages, surtout dans ceux qui habitent depuis Malé jusqu'à la pointe du nord. Les Maldivois du sud ont plus de grossièreté dans leurs manières et dans leur langage; du côté du nord les usages diffèrent peu de ceux des Indes, et la civilité n'y est pas moins établie : c'est là que toute la noblesse fait sa demeure, que le roi lève ordinairement sa milice. Il est vrai qu'indépendamment de l'origine on peut en apporter pour raison le commerce avec les étrangers, qui a toujours été plus fréquent dans cette partie, et le passage de tous les navires, qui enrichit et civilise tout à la fois le pays. Mais en général le peuple des Maldives est spirituel, industrieux, porté à l'exercice des arts, capable même de s'instruire dans les sciences, dont il fait beaucoup de cas, surtout de l'astronomie, qu'il cultive soigneusement; il est courageux, exercé aux armes, ami de l'ordre et de la police. Les

femmes sont belles, et quoique le plus grand nombre soient de couleur olivâtre il s'en trouve d'aussi blanches qu'en Europe.

Tous les habitans de l'un et de l'autre sexe ont les cheveux noirs, et regardent cette couleur comme une beauté. Les filles ne portent jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans qu'une petite pagne qui met l'honnêteté à couvert; et les garçons ne commencent aussi à se vêtir qu'à l'âge de sept ans, c'est à dire après qu'ils ont été circoncis. L'habillement commun des Maldivois est une sorte de haut-de-chausse, ou caleçon de toile, qui leur pend depuis la ceinture jusqu'au dessous des genoux, et pardessus lequel ils portent une pagne de soie ou d'autre étoffe ornée diversement, suivant les degrés du rang ou de la richesse; le reste du corps est nu. L'habit des femmes est fort différent de celui des hommes; elles portent de véritables robes d'une étoffe légère de soie ou de coton. Il n'y a point de barbiers publics aux Maldives; chacun se fait le poil avec des rasoirs d'acier, ou des ciseaux de cuivre et de fonte; quelques-uns se rendent mutuellement ce service. Le roi et les principaux seigneurs se font raser par des gens de qualité, qui se font un honneur de cette fonction sans en tirer aucun salaire. Mais leur superstition est extrême pour les rognures de leur poil et de leurs ongles; ils les enterrent dans leurs cimetières avec beaucoup de soin pour n'en rien

perdre : c'est une partie d'eux-mêmes qui demande, disent-ils, la sépulture comme le corps. La plupart vont se raser à la porte des mosquées.

La langue commune des Maldives est particulière à ces îles, mais plus grossière et plus rude dans les atollons du sud quoiqu'elle y soit la même : l'arabe s'apprend dès l'enfance comme le latin en Europe. Ceux qui ont des liaisons de commerce avec les étrangers parlent les langues de Cambaye, de Guzarate, de Malacca et même le portugais.

L'île principale, qui se nomme *Malé*, et dont toutes les autres tirent leur nom, auquel on joint *dives*, qui signifie amas de petites îles, est à peu près au centre de cet archipel ; son circuit est d'environ une lieue et demie. Le séjour du roi, qui y tient sa cour, y attire tant de monde que c'est la plus peuplée comme la plus fertile ; mais elle est aussi plus malsaine : la raison que les insulaires en apportent est qu'il s'élève des vapeurs fétides de la multitude des corps qu'on y enterre. Les eaux y sont aussi fort mauvaises ; le roi et les seigneurs s'en font apporter de quelques autres îles où l'on n'accorde la sépulture à personne. Dans toutes les Maldives, sans en excepter l'île de Malé, il n'y a pas de villes qui soient environnées de murs ; chaque île habitée est remplie de maisons, dont les unes sont séparées par des rues et les autres dispersées : celles du peuple sont composées de bois de co-

cotier et couvertes de feuilles du même arbre, cousues en double les unes dans les autres. Les seigneurs et les riches marchands en font bâtir d'une sorte de pierre blanche et polie, mais un peu dure à scier, qui se trouve en abondance au fond des canaux, et qui devient tout à fait noire après avoir été long-temps mouillée de la pluie ou de toute autre eau douce. La méthode qu'on emploie pour la tirer mérite d'être observée. Il croît dans les îles une sorte d'arbre qui se nomme *candou*, de la grosseur du noyer, semblable au tremble par les feuilles, et aussi blanc, mais extrêmement mou; il ne porte aucun fruit, et n'est pas même propre à brûler : lorsqu'il est sec on le scie en planches qui sont aussi légères que le liége. Si on a quelques grosses pierres à tirer du fond de l'eau on y attache un câble, ce que les insulaires font d'autant plus aisément qu'ils savent tous plonger; ensuite ils prennent une planche de candou, qu'ils lient ou enfilent au câble fort près de la pierre : ils en mettent pardessus une ou plusieurs autres, en un mot autant qu'il en est besoin, jusqu'à ce que le bois flottant au-dessus de l'eau soulève la pierre, qu'ils conduisent alors très facilement jusqu'au bord de leur île. Pyrard assure qu'ils tirèrent ainsi jusqu'à l'artillerie de son navire submergé. Les planches du même bois leur servent à faire des radeaux bordés pour la pêche, qu'ils nomment *candoupatis*. Une autre pro-

priété de ce bois est qu'il produit du feu en frottant une pièce contre une autre, et les habitans n'emploient pas d'autres fusils pour en allumer. A l'égard de la chaux qui sert à lier les pierres des édifices ils la font, comme dans la plus grande partie des Indes, d'écailles et de coquilles qui se trouvent au bord de la mer.

La religion des Maldives est le pur mahométisme avec toutes ses fêtes et ses cérémonies : chaque île a ses temples et ses mosquées. Ceux qui ont fait le voyage de la Mecque et de Médine reçoivent des marques particulières d'honneur et de respect quelque vile que soit leur naissance, et jouissent de divers priviléges : on les nomme *hadgis* [1], c'est à dire saints; et pour être reconnus ils portent des pagnes de coton blanc et de petits bonnets ronds de la même couleur, avec une sorte de chapelet qui leur pend à la ceinture.

L'éducation des enfans est un des principaux objets de la législation dans toutes ces îles : aussitôt qu'un enfant est né on le lave dans de l'eau froide six fois le jour, après quoi on le frotte d'huile, et cette pratique s'observe long-temps. Les mères doivent nourrir les enfans de leur propre lait sans en excepter les reines : on ne les enveloppe d'aucun linge; ils sont couchés nus et libres dans de petits lits de corde suspendus

[1] Ce mot ressemble beaucoup au mot grec *αγιος*, qui signifie *saint*.

en l'air, où ils sont bercés par des esclaves; cependant on n'en voit pas de contrefaits, et dès l'âge de neuf mois ils commencent à marcher. Ils reçoivent la circoncision à sept ans; à neuf on doit les appliquer aux études et aux exercices du pays : ces études sont d'apprendre à lire et à écrire, et d'acquérir l'intelligence de l'Alcoran. On leur enseigne trois sortes de lettres; l'arabique, avec quelques lettres et quelques points qu'ils y ont ajoutés pour exprimer les mots de leur propre langue; une autre, dont le caractère est particulier à la langue des Maldives; et une troisième, qui est en usage dans l'île de Ceylan et dans la plus grande partie des Indes. Ils écrivent leurs leçons sur de petits tableaux de bois qui sont blanchis, et lorsqu'ils les savent par cœur ils effacent ce qu'ils ont écrit, et reblanchissent leur tableau. Ce qui doit durer est écrit sur une sorte de parchemin, composé de feuilles d'un arbre qui se nomme *macaraqueau;* ces feuilles ont une brasse et demie de long sur un pied de large : ils en font des livres qui résistent mieux au temps que les nôtres. Pour épargner le parchemin en montrant à écrire aux enfans ils ont des planches de bois fort polies, sur lesquelles ils étendent du sable pour y former des lettres qu'ils font imiter à leurs élèves, et qu'ils effacent à mesure qu'elles ont été copiées. Quoique le temps des études soit borné il se trouve parmi eux quantité de particuliers qui les continuent, surtout celle

de l'Alcoran et des cérémonies de leur religion ; les mathématiques ne sont pas moins cultivées ; ils s'attachent principalement à l'astrologie, et leur superstition va si loin en ce genre qu'ils n'entreprennent rien sans avoir consulté leurs astrologues. Le roi entretient à sa cour un grand nombre de ces mathématiciens, et se conduit souvent par leurs lumières ou plutôt par leurs rêveries.

Le gouvernement de l'état des Maladives est royal et fort ancien ; mais quoique l'autorité du roi soit absolue elle est exercée généralement par les prêtres. La division naturelle des treize atollons forme celle du gouvernement : on en a fait treize provinces, dont chacune a son chef, qui porte le titre de *naïbe;* ces naïbes sont des docteurs de la loi qui ont l'intendance de tout ce qui appartient non seulement à la religion, mais encore à l'exercice de la justice. Chaque île qui contient plus de quarante et un habitans est gouvernée par un autre docteur qui se nomme *catibe*, et qui a sous lui les prêtres particuliers des mosquées. Leurs revenus consistent dans une sorte de dîme qu'ils lèvent sur les fruits, et dans certaines rentes qu'ils reçoivent du roi suivant leur degré ; mais l'administration principale est entre les mains de naïbes ; ils sont les seuls juges civils et criminels : leur emploi les oblige de faire quatre fois l'année la visite de leur atollon. Ils ont néanmoins un supérieur qui fait sa résidence continuelle dans l'île de Malé, et qui

ne s'éloigne jamais de la personne du roi ; il est distingué par le titre de *pandiare :* c'est tout à la fois le chef de la religion et le juge souverain du royaume. On appelle à son tribunal de la sentence des naïbes ; cependant il ne peut porter de jugement dans les affaires importantes sans être assisté de trois ou quatre graves personnages, qui se nomment *mocouris,* et qui savent l'Alcoran par cœur : ces mocouris sont au nombre de quinze, et forment son conseil. Le roi seul a le pouvoir de réformer les jugemens de ce tribunal : lorsqu'on lui en fait quelques plaintes il examine le cas avec six de ses principaux officiers, qui se nomment *moscoulis,* et la décision est exécutée sur-le-champ. Les parties plaident elles-mêmes leur cause : s'il est question d'un fait on produit trois témoins, sans quoi l'accusé est cru sur le serment qu'il prête en touchant de la main le livre de la loi. Il est rigoureusement défendu au juge d'accepter le moindre salaire, même à titre de présent; mais ses sergens, qui se nomment *devanits,* ont droit de prendre la douzième partie des biens contestés. Un esclave ne peut servir de témoin devant les tribunaux de justice, et le témoignage de trois femmes n'est compté que pour celui d'un homme.

Les esclaves sont ceux qui se vendent volontairement ou ceux que la loi réduit à cette condition pour n'avoir pu payer leurs dettes, ou des étrangers amenés et vendus en cette qualité.

Le naufrage ne donne aucun droit aux insulaires sur la liberté des étrangers; malgré l'humanité de cette loi le sort des esclaves est fort dur aux Maldives; ils ne peuvent prendre qu'une femme quoique toutes les personnes libres puissent en avoir trois; ceux qui les maltraitent ne reçoivent que la moitié du châtiment que les lois imposent pour avoir maltraité une personne libre; l'unique salaire de leurs services est leur nourriture et leur entretien; ceux qui deviennent esclaves de leur créancier ne peuvent être vendus pour servir d'autres maîtres; mais après leur mort le créancier se saisit de tout ce qu'ils peuvent avoir acquis, et s'il reste à payer quelque chose de la dette les enfans continuent d'être esclaves jusqu'à ce qu'elle soit entièrement acquittée.

A l'égard des crimes il faut que l'offensé se plaigne pour s'attirer l'attention de la justice, et qu'ils soient dénoncés formellement pour être punis. Si les enfans sont en bas âge lorsque leur père est tué par quelque meurtrier on attend qu'ils aient atteint l'âge de seize ans pour savoir d'eux-mêmes s'ils veulent être vengés par la justice : dans l'intervalle celui qui est connu pour l'auteur du meurtre est condamné seulement à les nourrir et à leur faire apprendre quelque métier; lorsqu'ils arrivent à l'âge réglé il dépend d'eux ou de demander justice ou de pardonner au coupable sans que dans la suite il puisse être recherché : les peines ordinaires sont le bannisse-

ment dans quelque île déserte du sud, la mutilation de quelque membre, ou le fouet, qui est le châtiment le plus commun et le plus cruel; le plus souvent on en meurt: c'est le supplice ordinaire des grands crimes. On coupe le doigt aux voleurs lorsque le vol est considérable.

La nation est distinguée en quatre ordres, dont le premier comprend le roi et tout ce qui lui touche par le sang, les princes des anciennes races royales et les grands seigneurs. Le second ordre est celui des dignités et des offices, que le roi seul a le pouvoir de distribuer, et dans lesquels les rangs sont fort soigneusement observés. Le troisième est celui de la noblesse, et le quatrième celui du peuple. Comme la noblesse ne doit ses distinctions qu'à la naissance c'est par elle qu'il est naturel de commencer. Outre les nobles d'ancienne race, dont quelques-uns font remonter leur origine jusqu'aux temps fabuleux, le roi est toujours libre d'anoblir ceux qu'il veut honorer de cette faveur; il accorde des lettres dont la publication se fait dans l'île de Malé au son d'une sorte de cloche, qui est une plaque de cuivre sur laquelle on frappe avec un marteau. Le nombre des nobles est fort grand; ils sont répandus dans toutes les îles. Les personnes du peuple, sans en excepter les plus riches marchands, qui n'ont pas obtenu la noblesse ne peuvent s'asseoir avec un noble, ni même en sa présence lorsqu'il se tient debout; ils doivent

s'arrêter lorsqu'ils le voient paraître, le laisser passer devant eux, et s'ils étaient chargés de quelque fardeau ils sont obligés de le mettre bas. Les femmes nobles quoique mariées avec un homme du peuple ne perdent pas leur rang, et communiquent la noblesse à leurs enfans. Celles de l'ordre populaire qui épousent un homme noble ne sont pas anoblies par leur mariage quoique les enfans qui viennent d'elles participent à la noblesse de leur père. Ainsi chacun demeure dans l'ordre où il est né, et n'en peut sortir que par la volonté du souverain.

L'honneur du pays consiste à manger du riz accordé par le roi; les nobles même obtiennent peu de considération lorsqu'ils ne joignent pas cet avantage à celui de la naissance: tous les soldats en jouissent, surtout ceux de la garde du roi, qui sont au nombre de six cents, divisés en six compagnies, sous le commandement de six moscoulis. Le roi entretient habituellement dix autres compagnies commandées par les plus grands seigneurs du royaume, mais qui ne le suivent qu'à la guerre, et qui sont employées à l'exécution de ses ordres: leurs priviléges sont fort distingués; ils portent leurs cheveux longs; ils ont au doigt un gros anneau pour les aider à tirer de l'arc, ce qui n'est permis qu'à eux. Outre le riz du roi on assigne pour leur subsistance diverses petites îles et certains droits sur les passages. La plupart des riches insulaires s'ef-

forcent d'entrer dans ces deux corps ; mais cette faveur ne s'accorde qu'avec la permission du roi, et se paie assez cher, comme la plupart des emplois civils et militaires.

Dans les quatre ordres il y a divers usages communs, auxquels les grands et les petits sont également attachés : ils ne mangent jamais qu'avec leurs égaux en richesse comme en naissance ou en dignité, et comme il n'y a point de règle bien sûre pour établir cette égalité dans chaque ordre il arrive de là qu'ils mangent bien rarement ensemble. Ceux qui veulent traiter leurs amis font préparer chez eux un service de plusieurs mets, qu'on arrange proprement sur une table ronde couverte de taffetas, et l'envoient chez celui qu'ils veulent traiter ; cette galanterie est reçue comme une grande marque d'honneur. Lorsqu'ils mangent en particulier ils seraient fâchés d'être vus, et, se retirant dans leurs appartemens les plus intérieurs, ils abaissent toutes les toiles et les tapisseries qui sont autour d'eux. Leur table est le plancher d'une chambre, couvert à la vérité d'une natte fort propre, sur laquelle ils sont assis, les pieds croisés : ils ne se servent pas de linge ; mais pour conserver leur natte ils emploient de grandes feuilles de bananier, qui tiennent lieu de nappes et de serviettes ; cependant leur propreté va si loin qu'il ne leur arrive jamais de rien répandre. La vaisselle est une sorte de faïence qui leur

vient de Cambaye, ou de la porcelaine qu'ils tirent de la Chine, et qui est fort commune dans toutes les conditions : mais on ne leur sert jamais un plat de porcelaine ou de terre qui ne soit dans une boîte ronde d'un assez beau vernis de leurs îles, avec son couvercle de la même matière; et cette boîte, toute fermée qu'elle est, ne se présente point sans être couverte encore d'une pièce de soie de même grandeur. Les plus pauvres ont l'usage de ces boîtes non seulement parce qu'elles coûtent fort peu, mais beaucoup plus à cause des fourmis, dont le nombre est si étrange qu'il s'en trouve partout, et qu'il est difficile d'en préserver les alimens. La vaisselle d'or ou d'argent est défendue par la loi quoique la plupart des grands seigneurs soient assez riches pour en user; ils se servent de cuillers pour les choses liquides, mais ils prennent tout le reste avec les doigts. Leurs repas sont fort courts, et se passent sans qu'on leur entende prononcer un seul mot. Ils ne boivent qu'une fois, après s'être rassasiés : la boisson la plus commune est de l'eau ou du vin de coco tiré le même jour. L'usage du bétel et de l'arec est aussi commun aux Maldives que dans le reste des Indes; chacun en porte sa provision dans les replis de sa ceinture; on s'en présente mutuellement lorsqu'on se rencontre : les grands et les petits ont les dents rouges à force d'en mâcher, et cette rougeur passe pour une beauté dans toute

la nation. Dans leurs bains, qui sont très fréquens, ils se nettoient les dents avec des soins particuliers afin que la couleur du bétel y prenne mieux.

Leur médecine consiste plus dans des pratiques superstitieuses que dans aucune méthode ; cependant ils ont divers remèdes naturels, dont les Européens usent quelquefois avec succès : pour le mal d'yeux, auquel ils sont fort sujets après avoir été long-temps au soleil, ils font cuire le foie d'un coq, et l'avalent. Pyrard et ses compagnons, attaqués du même mal, suivirent leur exemple, mais sans vouloir souffrir l'application des caractères et des charmes que les insulaires joignent à ce remède; ils en reconnurent sensiblement la vertu. Pour l'opilation de la rate, maladie commune qu'on attribue à la mauvaise qualité de l'air, et qui est accompagnée d'une enflure très douloureuse, ils appliquent un bouton de feu sur la partie enflée, et mettent sur la plaie du coton trempé dans de l'huile. Pyrard ne put se résoudre à faire usage de ce remède quoiqu'il en reconnût la bonté par l'expérience d'autrui; mais il se guérit des ulcères qui lui étaient venus aux jambes en y appliquant des lames de cuivre à l'exemple des insulaires. Ils ont aussi des simples et des drogues d'une vertu éprouvée, surtout pour les blessures; l'application s'en fait en onguent, dont ils frottent les parties affligées sans aucun bandage.

Outre une espèce de fièvre, si commune et si dangereuse dans toutes leurs îles qu'elle est connue dans toute l'Inde sous le nom de *fièvre des Maldives*, de dix en dix ans il s'y répand une sorte de petite-vérole, dont la contagion les force de s'abandonner les uns les autres, et qui emporte toujours un grand nombre d'habitans. Tels sont les présens de la zone torride.

Le déréglement de leurs mœurs ne contribue pas moins que les qualités du climat à ruiner leur santé et leur constitution.

Les femmes sortent rarement le jour; toutes leurs visites se font la nuit avec un homme qu'elles doivent toujours avoir à leur suite, ou pour les accompagner. Jamais on ne frappe à la porte d'une maison; on n'appelle pas même pour la faire ouvrir; la grande porte est toujours ouverte pendant la nuit. On entre jusqu'à celle du logis, qui n'est fermée que d'une tapisserie de toile de coton, et toussant pour unique signe on est entendu des habitans, qui se présentent aussitôt, et reçoivent ceux qui demandent à les voir.

Les appartemens intérieurs du palais sont ornés des plus belles tapisseries de la Chine, de Bengale et de Masulipatan; l'or et la soie y éclatent de toutes parts avec une diversité admirable dans les couleurs et dans l'ouvrage. Les Maldives ont aussi leurs manufactures de tapisseries et d'étoffes, mais la plupart de coton pour l'usage du peuple. Les lits du roi comme ceux de

ses principaux sujets sont suspendus en l'air par quatre cordes à une barre de bois qui est soutenue par deux piliers; les coussins et les draps sont de soie et de coton suivant l'usage général de l'Inde. On donne cette forme aux lits parce que l'usage des seigneurs et des personnes riches est de se faire bercer comme un remède ou préservatif pour le mal de rate dont la plupart sont attaqués. Le gens du commun couchent sur des matelas de coton posés sur des ais montés sur quatre piliers.

Lorsque le roi sort accompagné de sa garde on soutient sur sa tête un parasol blanc, qui est aux Maldives la principale marque de la majesté royale. Le roi a un droit exclusif sur tout ce que la mer jette au rivage soit par le naufrage des étrangers, soit par le cours naturel des flots, qui amènent au bord des îles quantité d'ambre gris et de corail, surtout une sorte de gros cocos, que les Maldivois nomment *tavarcarré*, et les Portugais *coco des Maldives*. Pyrard ne nous en apprend pas l'origine; mais ses vertus sont vantées par les médecins, et il le représente aussi gros que la tête d'un homme: il s'achète à grand prix. Lorsqu'un Maldivois fait fortune on dit en proverbe qu'il a trouvé de l'ambre gris ou du tavarcarré, pour faire entendre qu'il a découvert quelque trésor.

La monnaie des Maldives est d'argent, et ne consiste qu'en une seule espèce, qui se bat dans

l'île de Malé, et qui porte le nom du roi en caractères arabesques; ce sont des pièces qu'on nomme *larins*, de la valeur d'environ huit sous de France. Au lieu de petites monnaies on se sert de bolys, petites coquilles qui sont une des richesses de ces îles : elles ne sont guère plus grosses que le bout du petit doigt ; leur couleur est blanche et luisante. La pêche s'en fait deux fois chaque mois; trois jours avant la nouvelle lune et trois jours après : on laisse ce soin aux femmes, qui se mettent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour les ramasser dans le sable de la mer. Il en sort tous les ans des Maldives la charge de trente ou quarante navires, dont la plus grande partie se transporte dans le Bengale, où l'abondance de l'or, de l'argent et des autres métaux n'empêche pas qu'elles ne servent de monnaie commune. Les rois même et les seigneurs font bâtir exprès des lieux où ils conservent des amas de ces fragiles richesses, qu'ils regardent comme une partie de leur trésor : on les vend en paquets de douze mille, qui valent un larin, dans de petites corbeilles de feuilles de cocotier, revêtues en dedans de toile du même arbre. Ces paquets se livrent comme des sacs d'argent dans le commerce de l'Europe, c'est à dire sans compter ce qu'ils contiennent[1].

Les autres marchandises des Maldives sont les

[1] Ces petites coquilles portent dans le commerce le nom de *cauris*, et sont en usage en Afrique et ailleurs.

cordages et les voiles de cocotier, l'huile et le miel du même arbre, et les cocos mêmes, dont on transporte chaque année la charge de plus de cent navires, le poisson cuit et séché, les écailles d'une sorte de tortues qui se nomment *cambes*, et qui ne se trouvent qu'aux environs de ces îles et des Philippines; les nattes de jonc colorées; diverses étoffes de soie et de coton qu'on y apporte crues, et qu'on y met en œuvre, de toute sorte de grandeur, pour en faire des pagnes, des turbans, des mouchoirs et des robes. Enfin l'industrie des habitans est renommée pour toutes les marchandises qui sortent de leurs îles, et cette réputation leur procure en échange ce que la nature leur a refusé, du riz, des toiles de coton blanches, de la soie et du coton crus, de l'huile d'une graine odoriférante qui leur sert à se frotter le corps, de l'arec pour le bétel, du fer et de l'acier, des épiceries, de la porcelaine, de l'or même et de l'argent qui ne sortent jamais des Maldives lorsqu'une fois ils y sont entrés, parce que les habitans n'en donnent jamais aux étrangers, et qu'ils l'emploient en ornemens pour leurs maisons, ou en bijoux pour leurs parures et pour celles de leurs femmes. Les Portugais, ayant profité des divisions de quelques princes maldivois, s'étaient rendus maîtres de la plupart des îles, et jouirent paisiblement de leurs conquêtes l'espace d'environ dix ans; mais ils en furent chassés sans retour.

CHAPITRE III.

Ile de Ceylan.

Des îles Maldives en retournant vers le nord et au-delà du cap Comorin on trouve l'île de Ceylan, située entre le 6e et le 8e degré de latitude nord. Les Portugais ont possédé autrefois une partie de ses côtes, d'où ils faisaient des incursions jusqu'à la capitale, qu'ils brûlèrent plus d'une fois sans épargner le palais du roi ni les temples : ils s'y étaient rendus si formidables qu'ils avaient forcé le roi de leur payer un tribut annuel de trois éléphans, et d'acheter la paix à d'autres conditions humiliantes. Ce prince eut enfin recours aux Hollandais de Batavia, qui, ayant joint leurs armes aux siennes, battirent les Portugais, et les chassèrent de tous les lieux où ils s'étaient fortifiés, mais ce fut pour s'établir à leur place : ils refusèrent après la guerre, surtout après s'être rendus maîtres de Colombo en 1555, d'abandonner une conquête dont ils se voyaient en possession, et depuis ce temps-là ils ont apporté tous leurs soins à se fortifier sur les côtes. Leurs principaux établissemens sont Jasnapatan et l'île de Manaar au nord, Trinquenale et Batticalon à l'est, la ville de Pointe-de-Galle au sud, et

Colombo à l'ouest, sans parler de Negombo et Calpentine, qui sont deux autres villes, et de plusieurs forts à l'embouchure des rivières, ou dans les ouvertures des montagnes pour la garde des passages. On peut donc regarder les Hollandais comme les maîtres absolus de la plus grande partie des côtes dans une île qui a cent lieues de long, et cinquante dans sa plus grande largeur : sa figure est à peu près celle d'une poire.

L'intérieur de l'île, qui avait été peu connu avant la relation de l'Anglais Knox, dont nous tirons ce morceau, est soumis à un seul souverain, qui porte le titre de roi de *Candy* ou *Candiuda :* les habitans se nomment *Chingulais*. Le pays est arrosé d'un grand nombre de belles rivières qui tombent des montagnes : la plupart sont trop remplies de rochers pour être navigables ; mais il s'y trouve du poisson en abondance.

Le royaume de Candiuda est défendu naturellement par sa situation : dès l'entrée on va presque toujours en montant, et l'accès des montagnes n'est ouvert que par de petits sentiers où deux hommes ne passeraient pas de front ; elles sont entrecoupées de grands rochers qui font éprouver beaucoup de difficulté pour parvenir au sommet, et chaque ouverture est munie d'une forte barrière d'épines avec quelques gardes qui veillent continuellement au passage.

C'est une variété fort remarquable que celle de l'air et des pluies dans les différentes parties de

l'île : quand les vents d'ouest commencent à souffler la partie occidentale a de la pluie, et c'est alors le temps d'y remuer et labourer la terre ; mais dans le même temps la partie orientale jouit d'un temps fort sec, et c'est alors qu'on y fait la moisson : au contraire lorsque le vent d'est règne on laboure les parties orientales de l'île, et les grains se récoltent dans la partie exposée à l'occident. Ainsi la moisson et le labourage occupent pendant toute l'année les insulaires quoique dans des saisons opposées. Le partage de la pluie et de la sécheresse se fait ordinairement au milieu de l'île, et souvent il est arrivé à Knox d'avoir de la pluie d'un côté de la montagne de Cauragahing tandis qu'il faisait très sec et très chaud de l'autre côté ; il remarque même que cette différence n'est pas aussi légère qu'elle est prompte, car en sortant d'un lieu mouillé il se trouvait tout d'un coup sur un terrain qui brûlait les pieds. Il pleut beaucoup plus sur les terres hautes que sur celles qui sont au-dessous des montagnes. Cependant la partie septentrionale de l'île n'est pas sujette à la même humidité ; on y voit quelquefois, pendant trois ou quatre ans entiers, une si grande sécheresse que la terre n'y peut recevoir de culture ; il est même difficile d'y creuser des puits assez profonds pour en tirer de l'eau qu'on puisse boire, et la meilleure conserve une âcreté qui la rend fort désagréable. Quoique les bourgs et les villages de Ceylan soient en fort grand nombre il

y en a peu qui méritent l'attention d'un voyageur : les habitans les abandonnent lorsque les maladies y deviennent un peu fréquentes, et qu'ils voient mourir en peu de temps deux ou trois personnes : ils s'imaginent que le diable en a pris possession, et, cherchant à s'établir dans des lieux plus heureux, ils laissent leurs maisons et les terres.

Knox distingue dans le royaume de Candy deux sortes d'habitans; les uns qu'il nomme *Vadas*, et qui paraissent avoir été le premier peuple de l'île; c'est une sorte de sauvages qui sont encore répandus dans les bois de plusieurs provinces, et qui se conduisent par des lois particulières : quelques-uns sont soumis au roi, et lui paient un tribut; les autres ne reconnaissent pas de maîtres, et n'ont ni maisons ni villes : ils ne labourent jamais la terre, et ne se nourrissent que de leur chasse; leur demeure est sur les bords des rivières, où ils passent la nuit sous le premier arbre que le hasard leur présente avec la seule précaution de mettre quelques branches autour d'eux pour être avertis de l'approche des bêtes féroces par le bruit qu'elles font en les traversant. Knox vit dans sa fuite divers lieux où quelques troupes de ces sauvages avaient passé la nuit; c'est apparemment des Vadas qu'il faut entendre ce qu'on lit dans le journal de Pyrard, qui compare la figure des insulaires de Ceylan à celle des nègres d'Afrique.

La nation principale est celle des Chingulais, qui ressemblent moins aux nègres d'Afrique qu'à de véritables Européens. Knox est moins porté à suivre l'opinion des Portuguais, qui les font venir de la Chine, qu'à les croire sortis des Malabares, avec lesquels il convient néanmoins qu'ils ont peu de ressemblance : ils sont fort bien faits, et mieux même que la plupart des Indiens; ils ont beaucoup d'adresse et d'agilité; leur contenance est grave comme celle des Portugais; ils ont l'esprit fin, leur langage est agréable, et leurs manières obligeantes; mais ils sont naturellement trompeurs et remplis d'une présomption insupportable : ils ne regardent pas le mensonge comme un vice honteux; le larcin est celui qu'ils abhorrent le plus, et il n'est presque plus connu parmi eux. Ils estiment la chasteté quoiqu'ils l'observent peu, la tempérance, la douceur, le bon ordre dans les familles. On ne leur voit guère d'emportement dans le caractère, et s'ils se fâchent on les apaise facilement. Ils sont propres dans leurs habits et dans leurs alimens. Enfin leurs inclinations et leurs usages n'ont rien de barbare. Knox met néanmoins de la différence entre ceux qui habitent les montagnes et ceux qui font leur demeure dans les vallées et les plaines : ceux-ci sont obligeans, honnêtes envers les étrangers; mais les autres sont de mauvais naturel, trompeurs et désobligeans quoiqu'ils affectent de paraître civils et officieux,

et que leur langage et leurs manières aient même plus d'agrément que dans les vallées.

L'habillement commun des Chingulais est un linge autour des reins, et un pourpoint semblable, dit Knox, à celui des Français, avec des manches qui se boutonnent au poignet, et se plissent sur l'épaule comme celles d'une chemise[1] : ils portent au côté gauche une espèce de coutelas et un couteau dans leur sein, aussi du côté gauche. Les femmes ont ordinairement une camisole de toile qui leur couvre tout le corps, et qui est parsemée de fleurs bleues et rouges ; elle est plus ou moins longue suivant leur qualité, la plupart portent un morceau d'étoffe de soie sur la tête, des joyaux aux oreilles et d'autres ornemens autour du cou, des bras et de la ceintures. Elles n'ont pas la figure moins agréable que les Portugaises : l'usage du pays leur accorde une liberté dont il est rare qu'elles abusent ; elles peuvent recevoir des visites et s'entretenir avec des hommes sans être gênées par la présence de leurs maris. Quoiqu'elles aient des suivantes et des esclaves pour exécuter leurs ordres elles se font honneur du travail, et ne se croient pas avilies par les soins domestiques.

Le luxe des femmes de qualité surpasse beaucoup celui des maris, et les hommes mettent même une partie de leur gloire à faire paraître

[1] C'était l'habillement des Français du temps où ce voyageur écrivait.

leurs femmes avec éclat; mais avec tous leurs ornemens elles ne portent pas de souliers, non plus que les hommes, parce que cet honneur est réservé au roi seul. Les rangs, ou les degrés de distinction, ne viennent ni des richesses ni des emplois, mais de la seule naissance, et sont par conséquent héréditaires; de là vient que personne ne se marie et ne mange avec un inférieur.

La plus haute noblesse est composée de ceux qui se nomment *hondreous*, nom tiré apparemment de celui de *hondroume*, qui est le titre que l'on donne au roi, et qui signifie majesté: c'est dans cet ordre que le roi choisit ses grands officiers et les gouverneurs des provinces; ils sont distingués par leurs noms et par la manière dont ils portent leurs habits; les hommes les portent jusqu'à la moitié de la jambe, et leurs femmes jusqu'aux talons; elles font passer ainsi un bout de leur robe sur leur épaule, au lieu que pour les autres femmes les jupes ne passent pas les genoux, à moins qu'il ne fasse un froid extrême, car alors tout le monde a la liberté de se couvrir le dos, et n'est obligé qu'à faire des excuses aux hondreous qui se trouvent dans les lieux publics. Une autre distinction est celle de leurs bonnets, qui sont en forme de mitres avec deux oreilles au dessus la tête, et d'une seule couleur, soit blanche ou bleue: la couleur du bonnet et des oreilles doit être différente pour ceux d'une naissance inférieure.

Knox s'étend sur ces différences. L'ordre qui suit les hondreous est celui des orfèvres, des peintres, des taillandiers et des charpentiers : ces quatre professions tiennent le même rang entre elles, et sont peu distinguées de la noblesse par leurs habits, mais ne peuvent manger ni s'allier avec elle par des mariages. Les taillandiers ont perdu néanmoins quelque chose de leur ancienne considération, et Knox en rapporte la cause comme une preuve singulière de la délicatesse des Chingulais sur le rang. Un jour quelques hondreous étant allés chez un taillandier pour faire raccommoder leurs outils cet artisan, qui était appelé par l'heure de son dîner, les fit attendre si long-temps dans sa boutique qu'indignés de cet affront ils sortirent pour l'aller publier; sur quoi il fut ordonné que les personnes de ce rang-là seraient pour jamais privées de l'honnour qu'elles avaient eu jusqu'alors de faire manger les hondreous dans leurs maisons. Cependant les taillandiers ont peu rabattu de leur fierté, surtout ceux qui sont employés pour les ouvrages du roi : ils ont un quartier de la ville dans lequel d'autres qu'eux n'osent travailler, et leur ouvrage ordinaire consistant à raccommoder les outils ils reçoivent pour paiement au temps de la moisson une certaine quantité de grains en forme de rente. Les outils neufs se paient à part suivant leur valeur, et le prix est ordinairement un présent de riz, de volaille et d'autres provi-

sions ; ceux qui ont besoin de leurs services apportent du charbon et du fer. Le taillandier est assis gravement, avec son enclume devant lui, la main gauche du côté de la forge, et un petit marteau dans la main droite : on est obligé de souffler le feu et de battre le fer avec le gros marteau, tandis que, le tenant, il se contente de donner quelques coups pour lui faire prendre la forme nécessaire. S'il est question d'émoudre quelque chose on fait la plus grosse partie du travail, et le taillandier donne la dernière perfection. C'est la nécessité qui paraît avoir attiré tant de distinction à ce métier, parce que les Chingulais, ayant peu de commerce au dehors, ne peuvent tirer leurs instrumens que de leurs propres ouvriers.

Après ces quatre professions vient celle de barbiers, qui peuvent porter des camisoles, mais avec lesquels personne ne veut manger, et qui n'ont pas le droit de s'asseoir sur des chaises. Cette dernière distinction n'appartient qu'aux rangs qui les précèdent. Les potiers sont au-dessous des barbiers : ils ne portent point de camisoles, et leurs habits ne passent point le genou; ils ne s'asseyent point sur des chaises, et personne ne mange avec eux; cependant, parce qu'ils font les vaisseaux de terre, ils ont ce privilége qu'étant chez un hondreou ils peuvent se servir de son pot pour boire à la manière du pays, qui consiste à se verser de l'eau dans la bouche sans toucher au pot du bord des lèvres. Les lavandiers, qui viennent après eux,

sont en très grand nombre dans la nation ; ils ne blanchissent que pour les rangs supérieurs à eux.

Les tisserands forment le degré suivant. Outre le travail de leur profession ils sont astrologues et prédisent les bonnes saisons, les jours heureux et malheureux, le sort des enfans à l'heure de leur naissance, le succès des entreprises, tout ce qui appartient à l'avenir. Ils battent du tambour, ils jouent du flageolet, ils dansent dans les temples et pendant les sacrifices, ils emportent et mangent toutes les viandes qu'on offre aux idoles. Les kildoas, ou les faiseurs de paniers, sont au-dessous des tisserands : ils font des vans pour nettoyer les grains, des paniers, des lits et des chaises de canne. On compte ensuite les faiseurs de nattes, nommés *rinnerasks*, qui travaillent avec beaucoup d'adresse et de propreté ; mais dans cet ordre il est défendu aux personnes de l'un et de l'autre sexe de se couvrir la tête. Les gardes d'éléphans forment aussi une profession particulière, comme les djagheris, qui font le sucre : jamais ces artisans ne changent de métier; le fils demeure attaché à la profession de son père; la fille se marie à un homme de son ordre; on leur donne pour principale dot les outils qui appartiennent au métier de leur famille.

Les poddas forment le dernier ordre du peuple, qui est composé de manœuvres et de soldats, gens dont l'extraction passe pour la plus vile sans qu'on en puisse donner d'autre raison

que d'être nés tels de père en fils. Knox en parlant des esclaves ne nous apprend pas mieux comment ils se trouvent réduits à cette condition : leurs maîtres, dit-il, leur donnent des terres et des bestiaux pour leur subsistance; mais plusieurs d'entre eux méprisent cette manière de gagner leur vie, et ne sont guère moins riches que leurs maîtres, excepté qu'on ne leur permet pas de se faire servir eux-mêmes par d'autres esclaves. On ne leur ôte jamais ce qu'ils ont amassé par leur diligence et leur industrie. Lorsqu'on achète un nouvel esclave on le marie d'abord et on lui forme un établissement pour lui faire perdre l'envie de s'enfuir. Les esclaves qui descendent des hondreous conservent l'honneur de leur naissance : ce qu'on peut recueillir d'une observation si vague c'est qu'il n'y a point de pays connu où l'esclavage ait moins de rigueur. Knox donne des idées plus claires d'une autre partie de la nation, qui forme encore une particularité de l'île de Ceylan; ce sont, dit-il, les gueux qui pour leurs mauvaises actions ont été réduits par les rois au dernier degré de l'abjection et du mépris : ils sont obligés de donner à tous les autres insulaires les titres que ceux-ci donnent aux rois et aux princes, et de les traiter avec le même respect. On raconte que leurs ancêtres étaient des *dodda vadda*, c'est à dire des chasseurs, qui fournissaient le gibier pour la table du roi; mais qu'un jour au lieu de ve-

naison ils présentèrent de la chair humaine à ce prince, qui l'ayant trouvée excellente demanda qu'on lui en servît de la même espèce. Mais cette horrible tromperie fut découverte, et le ressentiment du roi en fut si vif qu'il regarda la mort des coupables comme un châtiment trop léger : il ordonna par un décret public que tous ceux qui étaient de cette profession ne pourraient plus jouir d'aucun bien, ni exercer aucun métier dont ils pussent tirer leur subsistance, et qu'étant privés de tout commerce avec les autres hommes pour avoir outragé si barbarement l'humanité ils demanderaient l'aumône de génération en génération dans toutes les parties du royaume, enfin seraient regardés de tout le monde comme des infâmes, et en horreur dans la société civile. En effet ils sont si détestés qu'on ne leur permet pas de puiser de l'eau dans les puits; ils sont réduits à celle des trous et des rivières. On les voit mendier en troupe, hommes, femmes, enfans, portant leur bagage et leurs alimens dans des paniers au bout d'un bâton : leurs femmes ne portent rien; elles dansent et font divers tours de souplesse pendant que les hommes battent du tambour; elles font tourner un bassin de cuivre sur le bout du doigt avec une vitesse incroyable; elles ont l'adresse de jeter successivement neuf balles, et de les recevoir l'une après l'autre, de sorte qu'il y en a toujours sept en l'air. Lorsqu'ils demandent l'aumône ils donnent aux hommes le

titre d'altesse, de majesté, et aux femmes celui de comtesse et de reine, ce qui n'est pas rare non plus parmi nous. Leurs demandes sont aussi pressantes que s'ils étaient autorisés à les faire par lettres-patentes du roi; ils ne peuvent souffrir qu'on les refuse. D'un autre côté comme il n'est pas permis de les maltraiter ni de lever même la main sur eux, on est obligé malgré soi de tout accorder à leurs importunités. Ils se bâtissent des cabanes sous des arbres, dans des lieux éloignés des villes et des grands chemins. Les aumônes qu'ils arrachent de toutes parts leur font mener une vie d'autant plus aisée qu'ils sont exempts de toutes sortes de droits et de services. On ne les assujettit qu'à faire des cordes de la peau des vaches mortes pour prendre et lier les éléphans, ce qui leur procure un autre privilége, qui est d'en prendre la chair et de l'enlever aux tisserands. Ils prétendent qu'ils ne peuvent servir le roi et faire de bonnes cordes lorsque les peaux sont déchiquetées par d'autres mains, et sous ce prétexte ils résistent aux tisserands, qui dans la crainte de se souiller en touchant une race détestée prennent le parti de fuir et d'abandonner leurs droits.

Le gouvernement du royaume de Candy a ses lois et ses maximes, qui rendent la nation fort heureuse lorsque le roi n'abuse pas de son autorité pour les violer : il y a deux officiers principaux, ou deux premiers juges, qui se nomment

adigars, qui sont chargés de l'administration civile et militaire; c'est à leur tribunal qu'on appelle en dernier ressort dans toutes les affaires où l'on ne s'en tient pas au jugement des gouverneurs particuliers des provinces ou des villes. Ces deux officiers en ont de subalternes qui portent pour marque de leur dignité un bâton crochu par le haut : de quelques ordres qu'on leur confie l'exécution la vue de ce bâton est aussi respectée que le sceau même des adigars. Si l'adigar ignore ses fonctions ces officiers l'en instruisent : dans toutes les autres charges il y a des officiers inférieurs qui suppléent à l'ignorance du premier par leur expérience et leurs lumières.

Les noms d'honneur qu'on donne aux grands sont celui d'*oussai* lorsqu'ils sont à la cour, ce qui revient à notre messire, et lorsqu'ils sont éloignés du roi ceux de *sibatta* et de *dishoudren*, qui signifient seigneurie ou excellence : s'ils sortent à pied c'est toujours en s'appuyant sur le bras d'un écuyer; l'adigar joint à cette marque de grandeur un homme qui marche devant lui, avec un grand fouet qu'il fait claquer, pour avertir le peuple de se tenir à l'écart. Ces courtisans au milieu de leurs plus grands honneurs sont exposés à des infortunes qui rendent leur situation peu digne d'envie : c'est une disgrâce fort ordinaire pour un seigneur d'être enchaîné dans une obscure prison. Ils sont toujours prêts

à mettre la main l'un sur l'autre pour exécuter l'ordre du roi, et ravis même d'en être chargés parce que celui dont le ministère est employé pour la ruine d'autrui est revêtu ordinairement de sa dépouille.

Le pouvoir du roi consiste dans la force naturelle de son pays, dans ses gardes et dans l'artifice plutôt que dans le courage des soldats; il n'a pas d'autres châteaux fortifiés que ceux qui le sont par la nature. La milice est composée des gardes du roi, qui viennent faire alternativement leur service à la cour, et de ce qu'on appelle soldats du pays haut, qui sont dispersés dans toutes les parties de l'île : les gardes se succèdent de père en fils sans être enrôlés, et jouissent au lieu de paie de certaines terres qu'on leur abandonne, mais qu'ils perdent lorsqu'ils négligent leur devoir. S'ils veulent quitter leur service ils en ont la liberté en renonçant à leurs terres, qui sont données à d'autres pour les remplacer. Leurs armes sont l'épée, la pique, un arc, des flèches et de bons fusils. Ils n'ont jamais pu défendre les côtes de leur île, qui sont plus nues que leurs montagnes; cependant ils ont acquis beaucoup d'expérience par les longues guerres qu'ils ont eues avec les Portugais et les Hollandais. La plupart de leurs généraux, ayant servi sous les Européens dans les intervalles de la paix, ont pris le goût de notre discipline, qui les a rendus capables de battre quelquefois les

Hollandais, et de leur enlever plusieurs forts. Le roi donnait autrefois un prix réglé à ceux qui lui apportaient la tête d'un ennemi; mais ce barbare usage ne subsiste plus.

La religion des Chingulais est l'idolâtrie. Ils rendent des adorations à plusieurs divinités qu'ils distinguent par différens noms, et dont la principale est celle qu'ils appellent *Ossa-polla-maoup*, c'est à dire dans leur langue créateur du ciel et de la terre : ils croient que ce dieu suprême envoie d'autres dieux sur notre globe pour y faire exécuter ses ordres, et que ces dieux inférieurs sont les âmes des gens de bien qui sont morts dans la pratique de la vertu. Une autre divinité du premier ordre est celle qu'ils nomment *Bouddou*, à laquelle il appartient de sauver les âmes, et qui, étant descendue autrefois sur la terre, se montrait de temps en temps sous un grand arbre nommé *bogaha*, qui est depuis ce temps-là un des objets de leur culte : elle remonta au ciel du sommet d'une haute montagne où l'on voit encore l'empreinte d'un de ses pieds. Le soleil et la lune sont aussi des dieux pour les Chingulais : ils donnent au soleil le nom d'*Irri*, et à la lune celui de *Haouda*, auquel ils joignent quelquefois celui de *Hamui*, titre d'honneur des personnes les plus relevées; et celui de *Dio*, qui signifie dieu dans leur langue, mais qu'ils ont emprunté apparemment des Portugais.

Le nombre de leurs pagodes et de leurs temples est immense; on en voit plusieurs d'un travail exquis, bâtis de pierres de taille, ornés de statues et d'autres figures, mais si anciens que les habitans mêmes en ignorent l'origine : ce qui peut faire croire qu'ils les doivent à des ouvriers plus habiles que les Chingulais c'est que la guerre en ayant ruiné plusieurs ils n'ont pas été capables de les rebâtir.

Les Chingulais ont trois sortes de prêtres, comme trois sortes de dieux et de temples : le premier ordre du sacerdoce est celui des *tirinanxes*, qui sont les prêtres de Bouddou; leurs temples se nomment *œlsars ;* ils ont une maison à Diglighi, où ils tiennent leurs assemblées. On ne reçoit dans cet ordre que des personnes d'une naissance et d'un savoir distingués; ce n'est pas même tout d'un coup qu'elles sont élevées au rang sublime des tirinanxes : ceux qui portent ce titre ne sont qu'au nombre de trois ou quatre, qui font leur demeure à Diglighi, où ils jouissent d'un immense revenu, et sont comme les supérieurs de tous les prêtres de l'île. On nomme *gonnis* les autres ecclésiastiques du même ordre. L'habit des uns et des autres est une casaque jaune, plissée autour des reins, avec une ceinture de fil. Ils ont les cheveux rasés, et vont nu-tête, portant à la main une espèce d'éventail rond pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils sont également respectés du roi et du peuple.

Leur règle les oblige de ne manger de la viande qu'une fois le jour, mais il ne faut pas qu'ils ordonnent la mort des animaux dont ils mangent, ni qu'ils consentent qu'on les tue. Quoiqu'ils fassent profession du célibat ils sont libres de renoncer à leur ordre lorsqu'ils veulent se marier. Le second ordre des prêtres est de ceux qui se nomment *koppouhs*, et qui appartiennent aux temples des autres divinités. Leur habit n'est pas différent de celui du peuple lors même qu'ils exercent leurs fonctions; ils ne sont obligés qu'à se laver et à changer de linge avant la cérémonie. Comme on ne sacrifie jamais de chair aux dieux dont ils sont les ministres tout leur service se réduit à présenter à l'idole du riz bouilli et d'autres provisions. Leurs temples, qui se nomment *deovels*, ont peu de revenu, aussi labourent-ils la terre et ne sont-ils pas exempts des charges de la société. Les prêtres du troisième ordre sont les *djaddeses*, employés au service des esprits qui se nomment *dagoutans*, et dont les temples s'appellent *cavels*. Un homme dévot bâtit à ses dépens un temple, dont il devient le prêtre ou le djaddese : il fait peindre sur les murs des hallebardes, des épées, des flèches, des boucliers et des images; mais ces temples sont peu respectés du peuple.

L'emploi le plus commun des djaddeses est pour les sacrifices qui sont offerts au diable dans les maladies ou dans d'autres dangers, non que

les Chingulais prétendent l'adorer ; mais ils le croient redoutable, et pour écarter les maux qu'ils le croient capable de leur causer ils lui sacrifient souvent de jeunes coqs.

Voici ce que dit le voyageur Knox, zélé protestant, sur les possédés de Ceylan : « J'ai vu « souvent des hommes et des femmes si étran- « gement possédés qu'on ne pouvait s'empêcher « de reconnaître que leur agitation venait d'une « cause surnaturelle : dans cet état les uns « fuyaient au milieu des bois en poussant des « cris ou plutôt des hurlemens ; d'autres demeu- « raient muets et tremblans, faisant des contor- « sions ou parlant comme des fous sans aucune « liaison dans leurs discours : quelques-uns en « guérissent, d'autres en meurent. Je puis affir- « mer que souvent le diable crie la nuit d'une « voix inintelligible qui ressemble à l'aboiement « d'un chien ; je l'ai moi-même entendu. Les « habitans du pays remarquent, et j'ai fait la « même observation, qu'immédiatement avant « qu'on l'entende ou bientôt après le roi fait « toujours mourir quelqu'un. Les raisons qu'on « a de croire que c'est la voix du diable sont « celles-ci : 1° qu'il n'y a point de créature dans « l'île dont la voix ressemble à celle qu'on en- « tend ; 2° qu'on l'entend souvent dans un lieu « d'où elle part tout d'un coup pour aller se « faire entendre dans un autre plus éloigné, et « plus vite qu'aucun oiseau ne peut voler ;

« 3° que les chiens mêmes tremblent à ce bruit; « enfin que c'est l'opinion de tout le monde. » Il est aisé de juger que dans ces idées l'auteur devait trembler autant que les Chingulais et leurs chiens; mais voilà de singulières preuves. Knox est-il bien sûr de connaître le cri de tous les animaux d'une île aussi vaste que Ceylan? Ignorait-il que les habitans de la zone torride ne connaissent pas à beaucoup près tous les animaux de leur contrée? Et d'ailleurs quand on se souvient du moumbo-diombo et des ventriloques de l'Afrique est-on si étonné des diables de Ceylan?

Les Chingulais croient à la résurrection des corps, à l'immortalité de l'âme et à un état futur de récompense et de punition.

Leurs livres ne traitent que de religion et de médecine, et sont écrits sur des feuilles de talipot. Ils se servent pour leurs lettres et leurs écrits ordinaires d'une sorte de feuilles qui se nomment *taoucoles*, et qui reçoivent plus aisément l'impression quoiqu'elles n'aient pas tant de facilité à se plier. Leurs plus habiles astronomes sont des prêtres du premier ordre, ce qui n'empêche pas que les opérations annuelles d'astronomie ne soient réservées aux tisserands : ils prédisent les éclipses de soleil et de lune. Knox aurait bien dû nous dire si leurs prédictions sont justes, cette connaissance annoncerait un peuple beaucoup plus avancé dans les

sciences qu'on ne suppose celui de Ceylan. Ils font pour le cours de chaque mois des almanachs où l'on voit l'âge de la lune, les bonnes saisons pour labourer et semer la terre, les jours heureux pour commencer un voyage et d'autres entreprises. Ils se prétendent fort versés dans la science des étoiles, qui est la source de leurs lumières sur tout ce qui appartient à la santé et à la bonne fortune : ils comptent neuf planètes, c'est à dire sept comme nous, auxquelles il ajoutent la tête et la queue du dragon. Le temps se compte parmi eux depuis un ancien roi qu'ils nomment *Sacavarly*. Leur année est de trois cent soixante-cinq jours, et commence le 28 du mois de mars, mais quelquefois le 27 ou le 29 pour l'ajuster au cours du soleil ; elle est divisée en douze mois, et leurs mois en semaines, qui sont de sept jours comme les nôtres. Les Chingulais partagent le jour en trente heures, qui commencent au lever du soleil, et la nuit en autant de parties, qui commencent au coucher de cet astre ; mais n'ayant ni horloges ni cadrans solaires ils ne jugent du temps que par conjectures ou par l'état d'une fleur commune, qui s'ouvre régulièrement sept heures avant la nuit. Le roi est le seul qui emploie pour la mesure du temps une espèce de clepsydre, dont le soin forme un emploi particulier du palais ; c'est un plat de cuivre percé d'un petit trou, qu'on fait nager dans un vase

plein d'eau jusqu'à ce qu'il se remplisse et qu'il aille au fond.

En général l'argent étant fort rare dans le royaume tout se vend et s'achète ordinairement par des échanges. Les habitans, dit Robert Knox, font très peu de commerce avec les étrangers : le négoce des Chingulais est resserré entre eux; il se borne aux productions du pays parce que celles d'un canton ne ressemblent point à celles d'un autre : en rassemblant ainsi tout ce la nature accorde aux différentes parties du royaume ils ont de quoi subsister sans le secours des régions étrangères. L'agriculture est leur principal emploi, et les grands ne dédaignent pas de s'y appliquer : un homme de la première qualité travaille sans honte à la terre pourvu que ce soit pour lui-même; mais il se déhonore s'il travaille pour autrui ou dans la vue de quelque salaire. La seule profession qu'il ne puisse exercer sous aucun prétexte est celle de portefaix parce qu'elle passe pour la plus vile. Il n'y a point de marché dans l'île entière; les villes ont quelques boutiques où l'on vend de la toile, du riz, du sel, du tabac, de la chaux, des drogues, des fruits, des épées, de l'acier, du cuivre et d'autres marchandises.

Leur langue est si particulière à leur nation que Knox ne connaît aucune partie des Indes où elle soit entendue : ils ont à la vérité quelques expressions qui leur sont communes avec les

Malabares; mais le nombre en est si petit qu'ils ne peuvent mutuellement s'entendre. Leur idiome tient du caractère de ces insulaires, qui aiment la flatterie, les titres et les complimens : ils n'ont pas moins de douze titres pour les femmes, suivant le rang et la qualité; toi et vous s'expriment de sept ou huit manières différentes, qui sont proportionnées aussi à l'état, à l'âge, au caractère de ceux à qui l'on parle et qu'on veut honorer. Ces affectations de politesse ne sont pas moins familières aux laboureurs et aux manœuvres qu'aux courtisans : ils donnent au roi des titres qui l'égalent à leurs dieux, et lorsqu'ils lui parlent d'eux-mêmes c'est avec un excès d'humiliation. Ils éloignent jusqu'à l'idée de leurs personnes en y substituant les êtres les plus vils : aussi au lieu de dire : J'ai fait, ils disent : Un chien a fait telle chose. S'il est question de leurs enfans, il les transforment de même, et quand le prince leur demande combien ils en ont ils répondent qu'ils ont tel nombre de chiens et de chiennes. Faut-il qu'en parcourant la terre on trouve si souvent cette incroyable dégradation de la nature humaine!

Avec un respect si extraordinaire pour leur souverain on ne sera pas surpris qu'ils n'aient pas d'autres lois que sa volonté; cependant ils ont un certain nombre de vieilles coutumes qui se conservent par la force de l'habitude. Leurs terres passent des pères aux enfans

à titre d'héritage, et le partage dépend du père.

Les règles fixées par l'habitude ne sont pas moins constantes pour la distinction des biens, pour le paiement des dettes, pour les mariages et les divorces. Il règne dans les mariages une grande licence; ils ne sont qu'une pure cérémonie qui consiste dans quelques présens qu'un homme fait à une femme, et qui lui donnent droit de la prendre pour épouse s'ils sont acceptés. Les pères ne laissent pas de donner pour dot à leurs filles des bestiaux, des esclaves, de l'argent; mais si les deux parties ne se conviennent pas, elles ne tardent point à se séparer, et le mari en est quitte pour rendre ce qu'il a reçu; la femme cependant ne peut disposer d'elle-même qu'après qu'il s'est engagé dans un autre mariage. S'ils ont des enfans les garçons demeurent au père, et les filles suivent la mère. Les femmes jouissent d'une grande considération; il leur est cependant défendu, sans aucune distinction de naissance et de qualité, de s'asseoir sur un siége en présence d'un homme. L'autorité des pères sur leurs enfans va jusqu'à pouvoir les donner, les vendre ou leur ôter la vie dans l'enfance lorsqu'ils les prennent en aversion ou qu'ils se trouvent incommodés du nombre.

Les Chingulais brûlent leurs morts avec beaucoup de cérémonies, du moins les morts de qualité; le peuple est enterré fort simplement dans les bois.

Ils n'ont ni médecins ni chirurgiens; mais ils trouvent au milieu de leurs bois, dans l'écorce et les feuilles de leurs arbres, des remèdes et des préservatifs pour tous les maux dont ils sont affligés. Leur régime sert aussi beaucoup à la conservation de leur santé : ils se tiennent le corps fort net; ils dorment peu, et la plupart de leurs alimens sont simples; du riz à l'eau et au sel, avec quelques feuilles vertes et du jus de citron, passe pour un bon repas : ils ne mangent point de bœuf, et cette chair est en abomination parmi eux; les autres viandes et le poisson même les tentent si peu qu'ils les vendent ou les abandonnent aux étrangers qui se trouvent dans leur pays. Ils auraient des bestiaux et de la volaille en abondance si les bêtes féroces ne leur en enlevaient beaucoup sans compter que le roi croit son repos intéressé à tenir ses sujets dans la misère, et permet même à ses officiers de prendre à très vil prix leurs poules et leurs porcs.

Cette vie sobre entretient également leur santé et la gaîté de leur humeur : ils chantent sans cesse, jusqu'en se mettant au lit, et la nuit même lorsqu'ils s'éveillent. Leur manière de se saluer est libre et ouverte; elle consiste à lever les mains, la paume en haut et à baisser un peu la tête : le plus distingué ne lève qu'une main pour son inférieur, et s'il est fort au-dessus par la naissance il remue seulement la tête. Les femmes se saluent en portant les deux mains au front; leur compli-

Digitized by Google

ment est *ay*, qui signifie comment vous portez-vous? Ils répondent *hundoï*, c'est à dire fort bien. Tous leurs discours ont le même air de politesse.

Avec tant d'humanité dans le fonds du caractère Knox admira long-temps que ces insulaires eussent besoin d'être conduits avec beaucoup de rigueur, et que la justice s'exerçât par des supplices cruels; mais il reconnut enfin qu'il ne fallait en accuser que le penchant de ce prince; qui le portait naturellement à la cruauté. Cette malheureuse inclination se déclarait non seulement par la nature des peines, mais encore par leur étendue; souvent des familles entières étaient punies des fautes d'un seul. Le roi dans sa colère ne condamnait pas sur-le-champ un criminel à la mort; il commençait par le faire tourmenter en lui faisant arracher avec des tenailles, ou brûler avec un fer chaud, diverses parties de la chair pour lui faire nommer ses complices; ensuite il lui faisait lier les mains autour du cou, et le forçait de manger ses membres; on vit des mères manger ainsi leur propre chair et celle de leurs enfans. Ces misérables étaient menés ensuite par la ville jusqu'au lieu de l'exécution, suivis des chiens dont ils devaient être la proie, et qui étaient si accoutumés à cette boucherie que d'eux-mêmes ils suivaient les prisonniers lorsqu'ils les voyaient traîner au supplice. On voyait ordinairement dans ce lieu plusieurs personnes empalées, et d'autres pendues ou écartelées. Le roi se servait

aussi des éléphans pour exécuter les sentences de mort : ils percent le corps d'un homme, ils le déchirent en pièces et dispersent ses membres : on couvre leurs dents d'un fer bien aiguisé, à trois tranchans, car les éléphans apprivoisés ont les dents coupées par le bout afin qu'elles croissent mieux. Les prisons n'étaient jamais sans un grand nombre de malheureux, les uns chargés de chaînes, et à qui l'on fournissait leur subsistance; d'autres qui avaient la permission de l'aller demander de porte en porte avec un garde : on en faisait toujours mourir quelques uns sans aucune forme de procès, et toute leur famille était souvent enveloppée dans leur châtiment. Ceux qui étaient capables de travailler obtenaient la permission d'élever une boutique dans la rue, vis-à-vis la prison, et de sortir pendant le jour pour vendre leur ouvrage; mais ils étaient renfermés à l'approche de la nuit. Enfin ce roi sanguinaire fit mourir son propre fils sur le simple soupçon d'un projet de révolte, et prenait souvent plaisir à faire couper la tête à de jeunes gens des meilleures familles du royaume pour la faire mettre ensuite dans leur ventre sans déclarer de quels crimes il les croyait coupables. On lit dans le journal de Knox qu'il se nommait *Radiasenga*, mot qui signifie le roi lion, et qui certainement était beaucoup trop noble pour lui : mais quel nom donner à de pareils monstres ?

Ce qu'on raconte du riz et de la manière de

le cultiver prouve l'industrie des habitans. On sait que l'eau est nécessaire pour la culture du riz, et l'on conçoit facilement qu'avec le secours des réservoirs et des canaux les plaines du royaume de Gandy peuvent devenir aussi fertiles que les plus humides vallées; mais si l'on se rappelle que le pays est un amas de montagnes il paraît surprenant qu'elles n'en soient pas moins cultivées. Les insulaires ont trouvé le moyen de les aplanir en forme d'amphithéâtre, dont les siéges ont depuis trois pieds jusqu'à huit de largeur, les uns plus ou moins bas que les autres, à proportion que la colline a plus ou moins de raideur : on les unit en les rendant un peu creux, ce qui forme une sorte d'escaliers par lesquels on peut monter jusqu'au dernier siége. Comme l'île est fort pluvieuse, et que d'un autre côté les sources sont si communes sur les montagnes qu'il s'en forme un grand nombre de rivières, on a pratiqué de grands réservoirs jusqu'au niveau des plus hautes sources, d'où l'on fait tomber l'eau sur les premiers siéges, et couler par degrés aux autres rangs. Ces réservoirs sont en très grand nombre et de différentes grandeurs : les uns ont une demi-lieue de long, d'autres un quart de lieue seulement, et leur profondeur est de deux ou trois brassées. A présent qu'ils sont bordés d'arbres on les prendrait pour de simples coteaux. On ne les fait pas plus profonds parce que l'expérience a fait connaître qu'ils seraient

moins commodes, et qu'après les grandes sécheresses qui tarissent quelquefois jusqu'aux sources ils seraient plus difficiles à remplir. Dans les parties septentrionales du royaume on ne trouve ni sources ni rivières; on est borné à l'eau de pluie, qu'on retient dans des réservoirs en forme de croissant : chaque village a le sien, et lorsqu'ils sont pleins on regarde la moisson comme assurée.

Les Chingulais ont quantité d'excellens fruits; mais ils en auraient beaucoup plus s'ils les aimaient assez pour donner quelque soin à leur culture : ils s'attachent peu à ceux qui n'ont d'agréable que le goût, et qui ne sont pas propres à leur servir d'aliment lorsque le grain commence à leur manquer, ce qui semble prouver une grande population. Ainsi les seuls arbres qu'ils plantent sont ceux qui produisent des fruits nourrissans : les autres croissent d'eux-mêmes; et ce qui diminue encore les soins des habitans c'est que dans tous les lieux où la nature fait croître des fruits délicats les officiers du pays attachent au nom du roi une feuille autour de l'arbre, et font trois nœuds à l'extrémité de cette feuille : on ne peut alors y toucher sans s'exposer aux plus sévères châtimens, et quelquefois même à la mort. Lorsque le fruit est mûr l'usage est de le porter dans un linge blanc au gouverneur de la province, qui met le plus beau dans un autre linge, et l'envoie soigneusement à la cour sans qu'il en revienne rien au pro-

priétaire. L'île produit d'ailleurs tous les fruits qui croissent aux Indes. Mais elle en a de particuliers; tels que le mango, fruit du manguier, qui est commun aux environs de Columbo; le Jack, qui se nomme *polos* lorsqu'il commence à pousser, *cose* lorsqu'il est tout vert, et *ouaracha* ou *vellas* dans sa maturité. Ce fruit, qui est d'un grand secours pour la nourriture du peuple, croît sur un fort grand arbre; sa couleur est verdâtre; il est hérissé de pointes et est de la grosseur d'un pain de huit livres. Sa graine, à laquelle on donne le nom d'œufs, est éparse comme les pepins dans une citrouille. On mange le jack comme nous mangeons le chou, et son goût en approche; un seul suffit pour rassasier six ou sept personnes; il peut se manger cru lorsqu'il est mûr. Sa graine ou ses œufs ressemblent aux châtaignes par la couleur et le goût.[1]

Le iombo est encore un fruit que Knox n'a vu dans aucun endroit des Indes : il a le goût d'une pomme; il est plein de jus, et n'est pas moins sain qu'agréable; sa couleur est un blanc mêlé de rouge qu'on prendrait pour l'ouvrage du pinceau. Entre les fruits sauvages qui viennent dans les bois on distingue les mouvros, qui sont ronds, de la grosseur d'une cerise, et dont le goût est très agréable; les dongs, qui ressemblent aux cerises noires; les ambellos, qu'on peut comparer à nos groseilles; des carollos, des cabellas, des

[1] C'est le jaquier ou arbre à pain.

poukes, qui peuvent passer pour autant d'espèces de bonnes prunes; des parrâghiddes, qui ont quelque ressemblance avec nos poires.

L'île de Ceylan produit trois arbres dont les fruits à la vérité ne peuvent se manger, mais qui sont remarquables par d'autres utilités : le premier, qui se nomme *talipot*, est fort droit, et ne peut être comparé pour la hauteur et la grosseur qu'à un mât de vaisseau. Ses feuilles sont si grandes qu'une seule peut couvrir quinze ou vingt hommes et les défendre de la pluie : elles se fortifient en séchant sans cesser d'être souples et maniables. La nature ne pouvait faire un présent plus convenable au pays. Quoique ces feuilles aient beaucoup d'étendue lorsqu'elles sont vertes elles peuvent être resserrées comme un éventail; et n'étant pas alors pas plus grosses que le bras, elles pèsent fort peu dans la main. Elles sont naturellement rondes; mais les insulaires les coupent en pièces triangulaires dont ils se couvrent en voyageant avec le soin de mettre le bout pointu par devant pour s'ouvrir le passage au travers des buissons : elles les garantissent tout à la fois de la pluie et du soleil. Les soldats en font des tentes. Knox apporta dans sa patrie une de ces feuilles. Elles croissent au sommet de l'arbre comme celles du cocotier, mais il ne porte de fruit que l'année de sa mort : c'est une autre singularité qui doit attirer d'autant plus d'attention qu'alors uniquement il pousse de grandes

branches chargées de très belles fleurs jaunes, d'une odeur à la vérité trop forte, qui se changent en un fruit rond et dur de la grosseur de nos belles cerises; mais ce fruit n'est bon que pour semer. Le talipot ne porte donc qu'une seule fois; mais il si est couvert de fruits et de graines qu'un seul arbre suffit pour ensemencer toute une province. Cependant l'odeur des fleurs est si insupportable près des maisons qu'on ne manque jamais d'y abattre ces arbres lorsqu'ils commencent à pousser des boutons, d'autant plus que si on les coupe auparavant on y trouve une fort bonne moelle, qu'on réduit en farine pour faire des gâteaux qui ont le goût du pain blanc. C'est encore une ressource pour les insulaires lorsque le riz leur manque vers le temps de la moisson.

Le second arbre dont Knox parle avec admiration c'est le kétoule, qu'il représente aussi droit que le cocotier, mais moins haut et beaucoup moins gros : sa principale propriété consiste à rendre une espèce de liqueur qui se nomme *telléghie*, extrêmement douce; très saine et très agréable, mais sans aucune force; on la reçoit deux fois par jour, et trois fois des meilleurs arbres, qui en donnent jusqu'à douze pintes dans un seul jour. On la fait bouillir jusqu'à la réduire en consistance, et c'est alors une espèce de cassonade noire que les habitans nomment *djaggory* : avec un peu de peine ils peuvent la rendre

aussi blanche que le sucre, auquel d'ailleurs elle ne cède rien en bonté. Knox explique la manière dont on tire cette liqueur : lorsque l'arbre est dans sa maturité il pousse vers sa pointe un bouton qui se change en un fruit rond, et qui est proprement sa semence; mais on ouvre ce bouton en y mettant divers ingrédiens, tels que du sel, du poivre, du citron, de l'ail et diverses feuilles qui l'empêchent de mûrir; chaque jour on en coupe un petit morceau vers le bout, et la liqueur en tombe. A mesure qu'il mûrit et qu'il se fane il en croît d'autres plus bas chaque année jusqu'à ce qu'ils gagnent la tête des branches; mais alors l'arbre cesse de porter, et meurt après avoir subsisté huit ou dix ans. Ses feuilles ressemblent à celles du cocotier, et tiennent à une écorce fort dure et pleine de filets dont on se sert pour faire des cordes : elles tombent pendant tout le temps qu'il croît; mais lorsqu'ils est arrivé à sa grosseur elles demeurent plusieurs années sur l'arbre sans tomber, et lorsqu'elles tombent la nature ne lui en rend pas d'autres. Son bois, qui n'a pas plus de trois pouces d'épaisseur, sert comme d'enveloppe à une moelle fort blanche : il est fort dur et fort lourd, mais sujet à se fendre de lui-même; la couleur en est noire; on le croirait composé de pièces de rapport. Les insulaires en font des pilons pour battre le riz.

Le troisième arbre est celui qui porte la can-

nelle, et qui rend l'île de Ceylan si chère aux Hollandais : on le nomme dans le pays *gorondagouhah :* il croît dans les bois comme les autres arbres, et ce qui doit paraître surprenant les Chingulais n'en font pas plus de cas. On en trouve beaucoup dans diverses parties de l'île, surtout à l'ouest de la grande montagne de Mavelagongue, fort peu dans d'autres, et quelques-unes n'en portent pas du tout. L'arbre est d'une grandeur médiocre; son écorce est la cannelle, qui paraît blanche sur le tronc, mais qu'on enlève et qu'on fait sécher au soleil. Les insulaires ne la prennent que sur de petits arbres quoique l'écorce des grands ait l'odeur aussi douce, et le goût de la même force. Le bois est sans odeur; il est blanc, et de la dureté du sapin; on s'en sert à toutes sortes d'usages : sa feuille ressemble à celle du laurier par la couleur et l'épaisseur, et avec cette seule différence que la feuille du laurier n'a qu'une côte droite, sur laquelle le vert s'étend des deux côtés, et que celles de la cannelle en ont trois par le moyen desquelles elles s'élargissent. En commençant à pousser, elles ont la rougeur de l'écarlate. Frottées entre les mains, elle ont l'odeur du clou de girofle plus que celle de la cannelle. Le fruit, qui mûrit ordinairement au mois de septembre, ressemble au gland, mais il est plus petit; il a moins d'odeur et de goût que l'écorce. On le fait bouillir dans l'eau pour en tirer une huile qui

surnage, et qui étant congelée devient aussi blanche et aussi dure que du suif. L'odeur en est fort agréable : les habitans s'en oignent le corps; ils en brûlent aussi dans leurs lampes, mais on n'en fait des chandelles que pour le roi.

Knox parle dans son journal du bogahas, que les Européens ont nommé l'arbre-dieu parce que les Chingulais le croient sacré et lui rendent une sorte d'adoration. Cet arbre est fort grand, et ses feuilles tremblent sans cesse comme celle du peuplier. Toutes les parties de l'île en offrent un grand nombre, que les Chingulais se font un mérite de planter, et sous lesquels ils allument des lampes et placent des images; on en trouve dans les villes et sur les grands chemins, la plupart environnés d'un pavé, qui est entretenu fort proprement : ils ne portent aucun fruit, et ne sont remarquables que par la superstition qui les a fait planter. Cet arbre est le figuier des pagodes.

Les Chingulais ont un nombre extraordinaire de simples ou d'herbes médicinales : leurs boutiques de pharmacie sont dans les bois; c'est là qu'ils composent leurs médecines et leurs emplâtres avec des herbes, des feuilles et des écorces. L'auteur vante sans les nommer celles qui guérissent si promptement un os rompu qu'il se rejoint dans l'espace d'une heure et demie. Il vérifia par sa propre expérience la vertu

d'une écorce d'arbre qui se nomme *amaranga*, et qui s'emploie pour des abcès dans la gorge : on lui en fit mâcher pendant un jour ou deux, en avalant sa salive, et quoiqu'il fût très mal il se trouva guéri en vingt-quatre heures.

Ils ont quantité de belles fleurs sauvages, qu'un peu de culture ne manquerait pas d'embellir, surtout leurs fleurs odoriférantes, que les jeunes gens des deux sexes se contentent de cueillir pour orner leurs cheveux et les parfumer. Leurs roses rouges et blanches ont l'odeur des nôtres. Rien ne mérite tant d'attention qu'une fleur nommée *sindrié-mal*, qui croît dans les bois, et que son utilité fait transporter dans les jardins : sa couleur est rouge ou blanche ; elle s'ouvre sur les quatre heures après midi, et, demeurant épanouie jusqu'au matin, elle se ferme alors pour ne s'ouvrir qu'à quatre heures. C'est une sorte d'horloge qui sert à faire connaître l'heure dans l'absence du soleil. Le pikhamols est une fleur blanche dont l'odeur tire sur celle du jasmin : on en apporte au roi chaque matin un bouquet enveloppé dans un linge blanc et suspendu à un bâton. Ceux qui le rencontrent en chemin sont obligés de se détourner dans la crainte apparemment qu'ils ne l'infectent par leur haleine. Quelques officiers tiennent des terres du roi pour ce service, et, leur charge les obligeant de planter ces fleurs dans les lieux où elles croissent le mieux, ils ont le droit de choisir le terrain qui

est de leur goût, sans examiner à qui il appartient.

Knox vit parmi les animaux du roi un tigre noir, un daim blanc et un éléphant moucheté. Les singes sont non seulement en grande abondance dans les bois, mais de diverses espèces, dont quelques-unes ne peuvent être comparées à celles des autres pays. La variété des fourmis n'est pas moins admirable dans l'île de Ceylan que leur abondance : elles y exercent les mêmes ravages que dans toute l'Afrique.

On voit dans le pays une sorte de sangsues noirâtres qui vivent sous l'herbe, et qui sont fort incommodes aux voyageurs qui vont à pied. Elles ne sont pas d'abord plus grosses qu'un crin de cheval; mais en croissant elles deviennent de la grosseur d'une plume d'oie, et longues de deux ou trois pouces : on n'en voit que dans la saison des pluies; c'est alors que, montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nus suivant l'usage du pays, elles les piquent et leur sucent le sang avec plus de vitesse qu'ils n'en peuvent avoir à s'en délivrer. On aurait peine à concevoir une action si prompte si l'auteur n'ajoutait que le principal embarras vient de leur multitude, qui ferait perdre le temps, dit-il, à vouloir leur faire quitter prise, aussi prend-on le parti de souffrir leurs morsures d'autant plus qu'on les croit fort saines. Après le voyage on se frotte les jambes avec de la cendre, ce qui n'empêche pas qu'elles ne con-

tinuent à saigner long-temps. On voit aussi des sangsues d'eau qui rassemblent aux nôtres.

Les petits perroquets verts y sont en grand nombre, et ne peuvent apprendre à parler. En récompense le malcrouda et le cancouda, deux autres oiseaux de la grosseur d'un merle, dont le premier est noir, et l'autre d'un beau jaune d'or, apprennent très facilement. Les bois et les champs sont remplis de plusieurs sortes de petits oiseaux remarquables par la variété et l'agrément de leur plumage; leur grosseur est celle de nos moineaux; on en voit de blancs comme la neige, qui ont la queue d'un pied de long et la tête noire avec une touffe de plumes qui les couronne. D'autres, qui ne diffèrent qu'en couleur, sont rougeâtres comme une orange mûre, et couronnés d'une touffe noire. L'oiseau qu'on nomme *carlo* ne se pose jamais à terre, et se perche toujours sur les plus hauts arbres; il est aussi gros qu'un cygne, de couleur noire, les jambes courtes, la tête d'une prodigieuse grosseur, le bec rond, avec du blanc des deux côtés de la tête, qui lui forme comme deux oreilles, et une crête blanche de la figure de celle d'un coq.

Un pays chaud, pluvieux et rempli d'étangs et de bois ne saurait manquer de produire un grand nombre de serpens: celui que les habitans nomment *pimberah* est de la grosseur d'un homme et d'une longueur proportionnée; c'est un boa qui ressemble à ceux que nous avons déjà

décrits. Le noya est grisâtre, et n'a pas plus de quatre pieds de longueur; il tient quelquefois la moitié de son corps élevée pendant deux ou trois heures, ouvrant sa gueule entière, au dessus de laquelle on croit lui voir une paire de lunettes; cependant il n'est pas nuisible, et par cette raison les indiens lui donnent le nom de *noya rodghèrah*, qui signifie *serpent royal*. Lorsqu'il rencontre le polonga, autre serpent qui est venimeux, ils commencent un combat qui ne finit que par la mort de l'un ou de l'autre. Le caroula, long d'environ deux pieds et fort venimeux, se cache dans les trous et les couvertures des maisons, où les chats lui donnent la chasse et le mangent. Les gherendés sont en grand nombre, mais sans venin, et ne font la guerre qu'aux œufs des petits oiseaux. L'hiécanella est une sorte de lézard venimeux qui se cache dans le chaume des maisons, mais qui n'attaque pas les hommes s'il n'est provoqué. On ne se représente pas sans frémir une grosse araignée de Ceylan nommée *démocoulo*, longue, noire, velue, tachetée et luisante, qui a le corps de la grosseur du poing, et les pieds à proportion; elle se cache ordinairement dans le creux des arbres et dans d'autres trous: rien n'est plus venimeux que cet insecte; sa blessure n'est pas mortelle, mais la qualité de son venin trouble l'esprit et fait perdre la raison. Les bestiaux sont souvent mordus ou piqués de cet animal monstrueux, et meurent sans qu'on y

puisse remédier. Les hommes trouvent du secours dans leurs herbes et leurs écorces lorsqu'ils emploient promptement cette ressource.

L'île de Ceylan a plusieurs sortes de pierres précieuses; mais le roi, qui en possède un fort grand nombre, ne permet pas qu'on en cherche de nouvelles : dans les lieux où l'on sait qu'elles se trouvent il fait planter des pieux pointus, qui menacent ceux qui en approcheraient d'être empalés vifs. On tire de plusieurs rivières des rubis, des saphirs et des yeux de chat pour ce prince. Knox vit plusieurs petites pierres transparentes de diverses couleurs, dont quelques-unes étaient de la grosseur d'un noyau de cerise, et d'autres plus grosses; il vit aussi des rubis et des saphirs. Le fer et le cristal sont communs dans l'île, et les habitans font de l'acier de leur fer. Ils ont aussi du soufre; mais le roi défend qu'on le tire des mines. Ils ont quantité d'ébène, beaucoup de bois à bâtir, de la mine de plomb, des dents d'éléphant, du turmeric, du musc, du coton, de la cire, de l'huile, du riz, du sel, du poivre qui croît fort bien, et qu'ils recueilleraient en abondance s'ils avaient occasion de s'en défaire. Mais les marchandises qui sont véritablement propres au pays sont la cannelle et le miel sauvage.

Un roi de Candy avait conçu une telle haine contre les Portugais que lorsqu'en 1602 l'amiral hollandais Spilber aborda à Ceylan ce prince

ne voyant dans ces nouveaux venus que les ennemis naturels du Portugal, et apprenant qu'ils avaient des vues d'établissement dans l'île, leur dit ces propres paroles : « Vous devez « compter que s'il plaît aux états et aux princes « vos maîtres de faire bâtir une forteresse sur « mes terres la reine, le prince et la princesse que « vous voyez ici seront les premiers à porter « sur leurs épaules des pierres, de la chaux « et tous les matériaux nécessaires. Ceux qui « seront envoyés de la part de vos maîtres au- « ront la liberté de choisir la baie ou le lieu qui « leur conviendra. » Les rois de Ceylan durent s'apercevoir dans la suite qu'ils n'avaient fait que changer de tyrans : les Hollandais sont depuis long-temps seuls en possession de tout le commerce de l'île, et en état de donner des lois à ses souverains quoiqu'ils paraissent borner leur domaine le long des côtes, à douze lieues d'étendue dans les terres.

CHAPITRE IV.

Ile de Sumatra.

De Ceylan, située comme nous l'avons vu, presque vis-à-vis le cap Comorin, à l'entrée du golfe de Bengale, en voguant directement vers l'est vous rencontrez à l'autre extrémité de ce golfe l'île de Sumatra, séparée de Malaca par le détroit qui porte ce nom.

Sumatra, île plus grande que l'Angleterre et l'Ecosse, s'étend depuis la pointe d'Achem, à cinq degrés et demi de latitude du nord, jusqu'au détroit de la Sonde, vers cinq degrés et demi du sud, ce qui fait environ trois cents lieues françaises pour sa longueur. L'intérieur du pays est rempli de hautes montagnes; mais proche la mer, la plus grande partie de l'île est basse, et ne manque ni de bons pâturages, ni d'excellentes terres pour le riz et pour les fruits des Indes. Elle est arrosée de plusieurs belles rivières : les petites sont en si grand nombre qu'elles rendent la terre continuellement humide, et dans quelques endroits fort marécageuse, indépendamment des pluies, qui commencent régulièrement au mois de juin, et qui ne finissent que dans le cours d'octobre. L'air est dangereux alors pour

les étrangers, surtout dans les parties les plus proches de la ligne, telles que le pays de Tikou et de Passaman; les Achémois mêmes n'y demeurent pas sans crainte, surtout pendant les pluies. Les vents qui règnent alors sur cette côte s'y rompent avec de grands tourbillons et d'horribles tempêtes. Des calmes succèdent presque tout d'un coup, pendant lesquels l'air n'étant plus agité, et la terre continuant d'être abreuvée de pluies continuelles, le soleil attire des vapeurs très puantes, qui causent des fièvres pestilentielles, dont l'effet le plus commun est d'emporter les étrangers dans l'espace de deux ou trois jours, ou de leur laisser des enflures douloureuses et très difficiles à guérir.

La ville d'Achem étant à la pointe du nord on y respire un air plus pur et plus tempéré: elle est située sur une rivière de la grandeur de la Somme, à la distance d'environ une demi-lieue du rivage de la mer, au milieu d'une grande vallée large de six lieues. La terre est propre à y produire toutes sortes de grains et de fruits; mais on n'y sème que du riz, qui est la principale nourriture des habitans. Quoique les cocotiers y soient les arbres les plus communs on y trouve comme dans le reste de l'île tous les arbres fruitiers des Indes, mais peu de légumes et d'herbes potagères. Les pâturages, qui sont d'une beauté admirable, nourrissent quantité de buffles, de bœufs et de cabris. Les che-

vaux y sont en grand nombre, mais de petite taille. Les moutons n'y profitent point. L'abondance des poules et des canards est extraordinaire : on les nourrit avec soin pour en vendre les œufs. Beaulieu parle avec étonnement du nombre des sangliers, qu'il dit être infini : ils se trouvent, dit-il, dans les campagnes, dans les pâturages, et jusque dans les haies des maisons; ils ne sont ni si grands, ni si furieux qu'en France. Les cerfs et les daims surpassent les nôtres en grandeur. Les lièvres et les chevreuils sont rares dans toutes les parties de l'île; mais tout autre gibier de chasse y est fort commun. On voit beaucoup d'éléphans sauvages dans les montagnes et dans bois, des tigres, des rhinocéros, des buffles sauvages, des porcs-épics, des civettes, des singes, des couleuvres et de fort gros lézards. Les rivières sont assez poissonneuses, mais la plupart sont infestées de crocodiles.

Le roi d'Achem possède la meilleure et la plus grande partie de l'île; le reste est divisé entre cinq ou six rois, dont toutes les forces réunies n'approchent pas des siennes. La côte occidentale est bordée d'un grand nombre d'îles, quelques-unes assez grandes, d'autres plus petites, qui n'en sont qu'à trois ou quatre lieues. Les habitans de celles qui ne sont pas désertes paraissent de la même race que les anciens originaires de la grande île, dont ils ont été

chassés apparemment par les Malais. Vers le cinquième degré de latitude sud est l'île d'Enganno, habitée par une espèce de sauvages très cruels, qui sont nus, avec une longue chevelure, et qui massacrent sans pitié tous les étrangers dont ils peuvent se saisir. A trois degrés et demi on trouve une île de quatorze ou quinze lieues de longueur, que les Hollandais ont nommé l'*île de Nassau*. Quatre ou cinq lieues au-dessus, vers la ligne équinoxiale, est une autre île habitée, et longue de sept ou huit lieues : elle est suivie de celle de Mintou, qui n'est qu'à un degré et demi de la ligne. Les habitans sont vêtus, et font un commerce régulier avec ceux de Tikou quoiqu'ils n'aient pas le même langage.

Le royaume d'Achem avait autrefois quantité de poivre; mais un de ses rois, ayant observé que le commerce faisait négliger l'agriculture aux habitans, fit détruire la plus grande partie des poivriers. A six lieues de la capitale, vers Pédir, s'élève une haute montagne en forme de pic, d'où l'on tire quantité de soufre; Poulo-Ouai, une des îles de la rade d'Achem, en fournit beaucoup, et c'est de ces deux sources que toute l'Inde le reçoit pour faire de la poudre. Le territoire de Pédir est si fertile en riz qu'on le nomme *le grenier d'Achem*. Il n'est pas moins favorable aux vers à soie, qui fournissent de la matière aux manufactures d'Achem pour fabriquer diverses étoffes, dont le commerce est con-

sidérable dans toutes les parties de l'île. Les habitans de la côte de Coromandel achètent le reste de la soie crue : elle n'est pas blanche comme celle de la Chine, ni si fine et si bien préparée ; mais quoique jaune et dure on en fait d'assez beau taffetas. De Pacem jusqu'à Déli on trouve plusieurs cantons assez riches des bienfaits de la nature pour aider ceux qui sont moins heureusement partagés. Beaulieu vante à Déli une source d'huile inextinguible, c'est à dire qui, ne cessant point de brûler lorsqu'une fois elle est allumée, conserve son ardeur jusqu'au milieu de la mer. Le roi d'Achem s'en était servi dans un combat contre les Portugais pour mettre le feu à deux galions, qui furent entièrement consumés. Daya est fertile en riz et très riche en bestiaux. Cinquel produit beaucoup de camphre, que les marchands de Surate et de la côte de Coromandel achètent à grand prix. Barros est une fort belle ville située sur une grosse rivière dans une campagne bien cultivée. On y fait beaucoup de benjoin, qui sert de monnaie aux habitans, et qui est célèbre aux Indes sous le nom même de la ville dont il vient : le plus blanc est le plus estimé. On recueille beaucoup de camphre à Barros, mais celui de Bataham, qui est en plus petite quantité, passe pour le meilleur.

Passaman, où commencent les poivriers, est située au pied d'une très haute montagne qu'on

découvre de trente lieues en mer lorsque le ciel est serein; le poivre y croît parfaitement. Tikou, qui est sept lieues plus loin, en offre encore plus. Priaman est bien peuplée : la situation en est plus agréable que celle de Tikou, et l'air plus sain. Les vivres y sont en plus grande abondance; mais le poivre y est moins fertile. Les habitans sont dédommagés par le commerce de l'or avec Manincabo. Padang a peu de poivre; mais le commerce de l'or y est considérable, et sa rivière forme un port naturel, qui peut recevoir de grands vaisseaux. Les Hollandais se sont établis à Palimban.

Toutes ces villes et les lieux voisins sont fort bien peuplés jusqu'au pied des montagnes; les terres y sont régulièrement cultivées. Entre les habitans étrangers ou naturels il se trouve des personnes riches qui jouissent heureusement de leur fortune; mais ils ne doivent leur tranquillité qu'au bonheur de vivre loin d'Achem. Beaulieu, que nous suivons ici[1] parle de la présence du roi comme d'un fléau terrible, qui fait autant de malheureux qu'il y a d'habitans dans sa capitale : il ajoute qu'ils méritent leur sort parce qu'ils sont d'une méchanceté odieuse. Mais rendant justice à leurs bonnes qualités il leur attribue de l'esprit et de l'éloquence, de la correction dans leur langage, une belle main pour

[1] Il écrivait en 1621.

l'écriture, dans laquelle ils s'attachent tous à se perfectionner; une profonde connaissance de l'arithmétique, suivant l'usage des Arabes; du goût pour la poésie, qu'ils mettent presque toujours en chant; une propreté dans leurs habits et dans leurs maisons qu'ils porteraient volontiers jusqu'à la magnificence si le roi ne faisait tomber ses principales vexations sur les personnes riches. Les arts sont en honneur dans la ville d'Achem; il s'y trouve d'excellens forgerons, qui font toutes sortes d'ouvrages de fer; des charpentiers qui entendent fort bien la construction des galères; des fondeurs pour tous les ouvrages de cuivre. Ils sont extrêmement sobres; le riz fait leur seule nourriture; les plus riches y joignent un peu de poisson et quelques herbages. Il faut être un grand seigneur à Sumatra pour avoir une poule rôtie ou bouillie, qui sert pendant tout le jour; aussi disent-ils que deux mille chrétiens dans leur île l'auraient bientôt épuisée de bœufs et de volaille. Ils sont tous mahométans, et feignent beaucoup de zèle pour leur religion; « Mais, dit Beaulieu, on « découvre aisément leur hypocrisie, surtout « dans l'affection qu'ils font éclater pour leur « roi, à qui tous ils désireraient d'avoir mangé « le cœur. Ils le redoutent jusqu'au point que « dans la crainte continuelle que leurs voisins « ou les témoins de leur conduite n'attirent sur « eux sa colère par quelque rapport malicieux

« ils s'efforcent eux-mêmes de les prévenir par « de fausses accusations : de là vient sa cruauté, « parce que sans cesse obsédé de délateurs il « s'imagine qu'on en veut sans cesse à sa vie, et « que tous ses sujets sont autant de mortels en- « nemis dont il ne peut trop se défier. Le frère « accuse le frère ; un père est accusé par son fils. « Lorsqu'on leur reproche cet excès d'inhuma- « nité, qu'on les rappelle aux droits de la cons- « cience, ils répondent que Dieu est loin, mais « que le roi est toujours proche. »

La pluralité des femmes est établie à Sumatra comme dans tous les pays mahométans, et les lois du mariage y sont les mêmes. Le débiteur insolvable est abandonné aux créanciers, dont il est l'esclave jusqu'à son paiement. Beaulieu parle avec admiration du respect que les Achémois ont pour la justice : un criminel arrêté par une femme ou par un enfant n'ose prendre la fuite, et demeure immobile; il se laisse conduire avec la même docilité devant le juge, qui le fait punir sur-le-champ. Le châtiment ordinaire pour les fautes communes est la bastonnade : après l'exécution chacun s'en retourne tranquillement sans qu'on puisse distinguer le coupable entre les accusateurs, c'est à dire qu'on n'entend d'une part aucune plainte, ni de l'autre aucun reproche. Un jour que les affaires de Beaulieu l'avaient conduit au tribunal, et qu'il avait été reçu fort civilement par le juge, il fut témoin de plusieurs procès,

entre autres de celui d'un homme qui avait eu la curiosité de voir la femme de son voisin par-dessus une haie tandis qu'elle était à se laver : cette femme en avait fait des plaintes à son mari, qui s'étant saisi du coupable l'amenait lui-même en justice, où il fut condamné à recevoir sur les épaules trente coups de rotang.[1] Aussitôt il fut conduit hors de la salle par l'exécuteur, qui commençait à lever le bras; mais entrant alors en capitulation pour éviter le supplice il proposa six mazes : l'exécuteur en demanda quarante, et le voyant incertain il lui donna un coup si rude que le marché fut bientôt à vingt mazes. La sentence n'en fut pas moins exécutée, mais avec tant de douceur que le rotang ne faisait que toucher aux habits. Cette capitulation s'était faite à la vue du juge et de ses assesseurs, qui ne s'y étaient pas opposés, et le coupable demeurant libre après l'exécution il se mêla tranquillement parmi les spectateurs pour entendre le jugement de quelque autre cause. Beaulieu apprit de son interprète que c'était l'usage commun; mais que celui qui avait payé les vingt mazes était sans doute un homme riche, et que ceux qui l'étaient moins aimaient mieux subir la punition que de s'en exempter à prix d'argent. Le roi ne laissant guère passer de jour sans quelque exécution sanglante, telle que faire couper le nez, crever les

[1] Plante chinoise très menue, mais très dure, dont on se sert comme d'un bâton.

yeux, couper les pieds, les poings ou les oreilles, les exécuteurs demandaient aux coupables combien ils voulaient donner pour avoir le nez ou le poing coupé d'un seul coup, ou si la sentence était capitale, pour recevoir la mort sans languir. Le marché se concluait à la vue des spectateurs, et la somme était payée sur-le-champ. Celui qui manquait d'argent, ou qui le préférait à sa sûreté, s'exposait à se voir couper le nez si haut que le cerveau demeurait à découvert; à se voir hacher le pied de deux ou trois coups, à perdre une partie de la joue ou de l'oreille. Mais Beaulieu admire qu'à l'âge même de cinquante ou soixante ans toutes ces mutilations soient rarement mortelles quoiqu'on n'y apporte point d'autre remède que de mettre dans l'eau les parties mutilées, d'arrêter le sang et de bander la plaie. Il ne reste d'ailleurs aucune tache aux coupables qui ont subi cette rigoureuse justice; ils seraient en droit de tuer impunément ceux qui leur feraient le moindre reproche. « Tout homme, disent les Achémois, est sujet à faillir, et le châtiment expie la faute. » Il ne manque rien à cette belle *justice* puisqu'il plaît aux historiens de l'appeler ainsi si ce n'est que le bourreau, qui doit être un des hommes les plus riches du royaume, devrait en conscience partager avec le despote l'argent qu'il reçoit pour le nez et les oreilles qu'il *coupe proprement*.

Le chef de la religion, qui porte le titre de

cadi dans le royaume d'Achem, juge toutes les affaires qui concernent les mœurs et le culte établi; le sabandar préside à celles du commerce. Quatre mérignes, ou chefs de patrouilles, veillent nuit et jour à la sûreté publique. Chaque orencaie participe à l'administration dans un canton qu'il gouverne; et cette distribution d'autorité sert beaucoup à l'entretien de l'ordre. Elle n'expose jamais celle du roi parce que dans la petite étendue de chaque gouvernement les orencaies n'ont point assez de forces pour se rendre redoutables, et qu'ils servent entre eux comme d'espions pour s'observer.

La garde royale est de trois mille hommes, qui ne sortent presque jamais des premières cours du château. Les eunuques, au nombre de cinq cents, forment une garde plus intérieure, dans l'enceinte où nul homme n'a la liberté de pénétrer: c'est proprement le palais, qui n'est habité que par le roi et par ses femmes.

Les éléphans du roi d'Achem sont toujours au nombre de neuf cents, dont on exerce la plupart au bruit des mousquetades et à la vue du feu: ils sont si bien instruits qu'en entrant dans le château ils font la *sombaie*, ou le salut, devant l'appartement du roi en pliant les genoux et levant trois fois la trompe. On rend tant d'honneurs à ceux qui passent pour les plus courageux et les mieux instruits qu'on fait porter devant eux des espèces de parasols,

nommés *quitasols*, distinction réservée d'ailleurs pour la personne du roi. Le peuple s'arrête lorsqu'ils passent dans une rue, et quelqu'un marche devant eux avec un instrument de cuivre, dont le son avertit toute la ville du respect qu'on leur doit : ce respect me paraît très bien placé. Il s'en faut de beaucoup que les habitans de Sumatra vaillent leurs éléphans.

Le roi hérite de tous ses sujets lorsqu'ils meurent sans enfans mâles. Ceux qui ont des filles peuvent les marier pendant leur vie ; mais si le père meurt avant leur établissement elles appartiennent au roi, qui les entretient dans l'intérieur du palais. De là vient la multitude extraordinaire de ses femmes.

Il tire un profit immense de la confiscation des biens, qui est le châtiment ordinaire des plus riches coupables. Il s'attribue la succession de tous les étrangers qui meurent dans ses états : ce n'était pas sans peine que les Européens s'étaient fait excepter de cette loi. Quelques marchands de Surate et de Coromandel étant morts à Achem pendant le séjour que Beaulieu fit dans cette ville, non seulement tous leurs effets furent saisis au nom du roi, mais on mit leurs esclaves à la torture pour leur faire déclarer s'ils n'avaient pas détourné quelques diamans ou d'autres richesses. Un ancien usage le met en droit de confisquer tous les navires qui font naufrage sur les terres

de son obéissance, et d'après la situation de ces côtes ce malheur arrive souvent aux étrangers : hommes et marchandises tout est enlevé par ses ordres. On sait que la même barbarie a régné long-temps en Europe.

CHAPITRE V.

Ile de Java.

L'île de Java est séparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde. Après des tentatives réitérées les Hollandais s'établirent à Bantam, capitale de cette île, malgré les obstacles qu'ils éprouvèrent de la part des Anglais, qui s'y étaient fixés avant eux : ces obstacles furent surmontés par une patience infatigable, par les efforts d'une puissance maritime qui prenait tous les jours de nouveaux accroissemens, et cette nation est parvenue à fonder des comptoirs florissans dans cette île, ainsi qu'aux Moluques et dans tout l'archipel indien.

Marc-Pol donne à l'île de Java trois cents lieues de circuit; les géographes la placent entre 6 et 9 degrés de latitude sud. Les habitans se croient originaires de la Chine : leurs ancêtres, disent-ils, ne pouvant supporter l'esclavage où il étaient réduits par les Chinois s'échappèrent en grand nombre, et vinrent peupler cette île. Si l'on s'arrêtait à leur physionomie cette opinion ne serait pas sans vraisemblance; la plupart ont comme les Chinois le front large, les joues grandes, les yeux fort petits. Cette idée se trouve encore confirmée par le témoignage de Marc-Pol, qui ayant

vécu parmi les Tartares avait appris d'eux que la grande Java leur payait anciennement un tribut; et qu'aussitôt que les Chinois se furent révoltés contre eux les Javanais secouèrent le joug. On voit encore à Bantam un grand nombre de Chinois qui viennent s'y établir pour se dérober aux rigoureuses lois de la Chine.

On ne saurait douter du moins que les habitans de Java n'aient depuis long-temps leurs propres rois: il est arrivé dans cette île comme dans d'autres pays que faute de lois ou d'ordre bien établi dans la succession quantité de particuliers ont aspiré au titre de souverain, et se sont formé de petits états par la force ou par l'adresse; chaque ville en composait un avec les terres de sa dépendance; mais le royaume de Bantam a toujours été le plus puissant.

Parmi les principales villes de Java on trouve d'abord Balambouam, ville célèbre et revêtue de bonnes murailles : elle a vis-à-vis d'elle l'île de Bali, dont elle n'est séparée que par un détroit d'une demi-lieue de large, qu'on nomme le détroit de Balambouam. A dix lieues au nord de cette ville on trouve celle de Panaroucan, où quantité de Portugais s'étaient établis parce qu'ils y étaient amis du roi, et que le port y est excellent: il s'y fait un grand commerce d'esclaves, de poivre long et de ces habits de femmes qui portent le nom de *conjorins* dans le pays. Au-dessus de Panaroucan est une grande montagne ardente qui

s'ouvrit pour la première fois en 1586 avec tant de violence qu'elle couvrit la ville de cendres et de pierres, et tous les environs d'une épaisse fumée qui obscurcit pendant trois jours la lumière du soleil. Cet horrible embrasement fit périr dix mille insulaires.

On trouve six lieues plus loin la ville de Passarouan, où l'on fait un commerce de toiles de coton. Dix lieues plus à l'ouest se présente la ville de Ioartan, située sur une belle rivière, avec un bon port, où relâchent les vaisseaux qui reviennent des Moluques à Bantam : on y trouve toutes sortes de rafraîchissemens. Guerrici est une autre ville qui est située sur le bord occidental de la même rivière. On charge dans ces deux villes quantité de sel pour Bantam.

A dix lieues au nord-nord-ouest on trouve Toubaon, ou Touban, ville marchande et bien murée, c'est la plus belle ville de l'île : son roi, que les Hollandais virent dans leur second voyage, se distinguait par la magnificence de sa cour. Un jour qu'ils étaient descendus au rivage il s'y rendit pour leur faire honneur, et les conduisit ensuite à son palais : il leur montra ses éléphans, chacun sous un petit toit particulier soutenu par quatre colonnes; on leur fit remarquer le plus grand et le plus beau, dont on leur raconta des choses fort extraordinaires. Lorsqu'on lui commandait de tuer quelqu'un il exécutait aussitôt cet ordre, et prenant le cadavre qu'il se

mettait sur le dos avec sa trompe il allait le jeter aux pieds du roi. La moitié de sa trompe était blanche. Il etait si bien dressé aux combats que le roi n'en montait pas d'autre pendant la guerre: on lui donnait une arme dont il se servait aussi habilement avec sa trompe que le soldat le plus exercé. Les Hollandais en comptèrent douze autres, tous d'une beauté extraordinaire, mais moins grands que le premier, auquel ils donnent la hauteur de deux hommes l'un sur l'autre.

Le premier appartement qu'on leur fit voir contenait le bagage du roi dans des caisses entassées les unes sur les autres: on porte toutes ces caisses avec le roi dans ses moindres voyages. De là ils entrèrent dans l'appartement des coqs de joûte, dont chacun occupe une cage particulière, de la forme de celles où l'on renferme les alouettes de Hollande, mais dont les bâtons ont deux doigts d'épaisseur: il y a des officiers commis pour en prendre soin et pour régler leurs combats. Cet usage de les tenir renfermés à la vue l'un de l'autre les rend si vifs et si colères qu'ils se battent avec une furie surprenante.

Les Hollandais passèrent dans l'appartement des perroquets, qui leur parurent beaucoup plus beaux que ceux qu'ils avaient vus dans d'autres lieux, mais d'une grosseur médiocre. Les Portugais leur donnent le nom de *noiras*: ils ont un rouge vif et lustré sous la gorge et sous l'estomac, et comme une belle plaque d'or sur

le dos; le dessus des ailes est mêlé de vert et de bleu, et le dessous paraît d'un bel incarnat. Cette espèce est si recherchée dans les Indes qu'on donne volontiers jusqu'à dix piastres pour un noiras. On lit dans les voyages de Linschoten que les Portugais ont tenté inutilement de transporter quelques-uns de ces beaux oiseaux en Europe parce qu'ils sont trop délicats pour résister à la navigation; cependant les Hollandais en apportèrent à Amsterdam en 1598. Les noiras sont d'un agrément admirable pour leur maître; ils les caressent avec une douceur et une familiarité surprenantes; mais ils mordent les étrangers avec fureur.

Les Hollandais furent conduits de cet apparment dans celui des chiens, qui avaient leurs loges à part, et chacun son maître particulier, qui l'instruisait pour la chasse ou pour d'autres exercices. Le roi demanda s'il y avait de grands chiens en Hollande : on lui répondit qu'il y en avait d'aussi grands que ses petits chevaux, et si furieux qu'ils étaient capables de tuer un homme. Il demanda si les chevaux y étaient grands; on lui dit qu'ils s'en trouvait d'aussi grands que ses petits éléphans. Ces deux réponses furent reçues d'abord comme une plaisanterie, mais lorsqu'on les eut renouvelées sérieusement il offrit un prix considérable pour un des plus grands chevaux et un des plus grands chiens de Hollande. Sa surprise devint encore plus grande en apprenant

que la différence des climats ne permettait pas d'amener facilement ces animaux jusqu'aux Indes.

Après avoir admiré l'appartement des chiens on conduisit les Hollandais dans celui des canards: ils les trouvèrent semblables à ceux de Hollande, excepté qu'ils étaient un peu plus gros, et que la plupart étaient blancs. Leurs œufs sont plus gros du double que ceux de nos plus belles poules. Un satirique s'amuserait à faire d'une pareille cour une allégorie plaisante, et un misanthrope dirait qu'elle en vaut bien une autre. Après leur avoir montré tous les animaux on leur fit voir l'appartement des femmes.

Ce prince fit conduire un autre jour les Hollandais dans sept écuries, dont chacune ne contenait qu'un cheval : elles étaient fermées par les côtés d'un treillage de bois, et le dessous n'était aussi qu'une sorte de plancher à jour, par laquelle la fiente des chevaux pouvait passer pour être emportée aussitôt. Les chevaux de Java ne sont pas grands; mais ils sont bien faits et légers à la course : en général les chevaux sont assez rares dans les Indes, et par conséquent d'un grand prix.

Après avoir passé les canaux qui séparent les îles du golfe d'Iacatra on arrive enfin devant Bantam, dont le port est sans comparaison le plus grand et le plus beau de l'île entière, aussi est-il comme le centre du commerce. La ville

est située dans un pays bas, au pied d'une haute montagne, à la distance d'environ vingt-cinq lieues de Sumatra : trois rivières qui l'arrosent, c'est à dire une de chaque côté, et la troisième au milieu, n'y laisseraient rien à désirer pour la facilité du commerce si elles avaient plus de profondeur; mais la plus profonde n'a guère plus de trois pieds d'eau : elles ne peuvent recevoir les bâtimens qui en tirent davantage. Au lieu d'arbres pour les former on n'emploie que de gros roseaux. Bantam est à peu près de l'ancienne grandeur d'Amsterdam.

La plupart des maisons sont environnées de cocotiers, et la ville en est remplie : elles sont faites de paille et de roseaux, et soutenues par huit ou dix piliers de bois qui sont chargés d'ornemens de sculpture. Le toit est de feuilles de cocotier. Elles sont ouvertes par le bas pour recevoir de la fraîcheur, car le froid n'est pas connu dans l'île. Pour les fermer pendant la nuit elles ont de grands rideaux qui se tirent et s'attachent. Les cloisons des chambres, ou des appartemens, sont composées de lattes de bambou, espèce de gros roseau de la dureté du bois, qui est fort commun dans l'île et dans toutes les Indes. Ainsi les habitans de Bantam se logent à peu de frais.

Bantam a trois grandes places publiques où le marché se tient chaque jour autant pour le commerce que pour les nécessités de la vie : le plus

grand, qui est du côté oriental de la ville, et qui s'ouvre dès la pointe du jour, est le rendez-vous d'une infinité de marchands portugais, arabes, turcs, chinois, pégouans, malais, bengales, guzarates, malabares, abyssins et de toutes les régions des Indes : cette assemblée dure jusqu'à neuf heures du matin. C'est dans la même place qu'on voit la grande mosquée de Bantam environnée d'une palissade. On trouve en chemin quantité de femmes qui se tiennent assises avec des sacs et une mesure nommée *gantan*, qui contient environ trois livres de poivre, pour attendre les paysans qui apportent leur poivre au marché ; elles sont fort entendues dans ce commerce; mais les Chinois, encore plus fins, vont au-devant des paysans, et s'efforcent d'acheter en gros toute leur charge. On trouve d'autres femmes dans l'enceinte de la palissade qui vendent du bétel, de l'arec, des melons d'eau, des bananes ; et plus loin d'autres encore qui vendent toutes sortes de pâtisseries toutes chaudes. D'un côté de la place on vend diverses espèces d'armes, telles que des pierriers de fonte, des poignards, des pointes de javelots, des couteaux et d'autres instrumens de fer : ce sont des hommes qui se mêlent exclusivement de ce commerce. Ensuite on trouve le lieu où se vend le sandal blanc et jaune, et successivement dans les lieux séparés du sucre, du miel et des confitures, des fèves noires, rouges, jaunes, grises, vertes, de l'ail et des

ognons. Devant ce dernier marché se promènent ceux qui ont des toiles et d'autres marchandises à vendre en gros. Là sont aussi ceux qui assurent les vaisseaux et les autres entreprises de commerce. A droite du même lieu est le marché aux poules, où se vendent en même temps les cabris, les canards, les pigeons, les perroquets et quantité d'autres volailles. Ici le chemin se divise en trois, dont l'un conduit aux boutiques des Chinois, l'autre au marché aux herbes, et le troisième à la boucherie : dans le premier on trouve à main droite les joailliers, la plupart coracons ou arabes, qui présentent aux passans des rubis, des hyacinthes et d'autres pierreries, et à main gauche les Bengalis, qui étalent toutes sortes d'émaux et de merceries. Plus loin on arrive aux boutiques des Chinois, qui offrent des soies de toutes sortes de couleurs, des étoffes précieuses, telles que des damas, des velours, des satins, des draps d'or, du fil d'or, des porcelaines et mille sortes de bijoux, dont il y a deux rues entières garnies des deux côtés. Par le second chemin on trouve d'abord à droite des boutiques d'émaux, et à gauche le marché au linge pour les hommes; ensuite est le marché au linge pour les femmes, dans l'enceinte duquel il est défendu aux hommes d'entrer sous peine d'une grosse amende. Un peu plus loin on arrive au marché aux herbes et aux fruits, qui s'étend jusqu'au bout des places, et en retournant on trouve la poissonnerie. Un peu

au-delà la boucherie à main gauche, où l'on vend soutout beaucoup de grosses viandes, telles que du bœuf ou du buffle. Plus loin encore est le marché aux épices et aux drogues, où les boutiques ne sont tenues que par des femmes. Ensuite on trouve à main droite le marché au riz, à la poterie et au sel, et à gauche le marché à l'huile et aux cocos, d'où l'on revient par le premier chemin à la grande place, où les marchands s'assemblent, et qui leur sert de bourse.

Nous avons cru ne devoir rien retrancher de cette description, qui offre le tableau complet d'une ville commerçante, et qui pourrait servir de modèle à plus d'une capitale, où notre police européenne, si admirable en quelques parties et si imparfaite dans d'autres, laisse encore tant de désordre et de malpropreté.

La religion dans l'île de Java n'est point uniforme : les habitans du centre de l'île et de ce que les Hollandais nomment les hauts pays sont véritablement païens et fort attachés à l'opinion de la métempsycose, qui leur fait respecter les animaux jusqu'à les élever avec soin dans la seule vue de prolonger leur vie : c'est un crime parmi eux de les tuer, et surtout de les faire servir à la nourriture. Il se trouve aussi quelques païens le long de la mer, particulièrement sur la côte occidentale, qui est la plus connue; mais en général la plupart des Javanais sont mahométans. Les Hollandais apprirent dans leur pre-

mier voyage qu'il n'y avait pas plus de cinquante à soixante ans que l'île avait embrassé la religion de Mahomet, et qu'elle tire de la Mecque et de Médine la plus grande partie de ses docteurs, aussi les superstitions et les pratiques de cette croyance y sont-elles encore dans toute leur force.

Les parens marient leurs enfans dès l'âge de treize à quatorze ans. Une des raisons qui les portent à tant se hâter, c'est le désir de leur assurer leur succession. C'est un droit établi à Bantam qu'à la mort d'un homme le roi se saisit de sa femme, de ses enfans et de son bien : ainsi pour dérober leurs enfans à la rigueur de la loi les pères s'empressent de les marier quelquefois dès l'âge de huit ou dix ans. On a vu plus haut que la même coutume règne à Sumatra, dans le royaume d'Achem.

La dot des femmes, du moins entre gens de qualité, consiste dans une somme d'argent et dans un certain nombre d'esclaves. Pendant le séjour des Hollandais à Bantam le second fils du sabandar épousa une jeune fille de ses parentes, à qui l'on donna pour dot cinquante hommes, cinquante jeunes filles et trois cent mille caxas, qui montent à peu près à la valeur de cinquante-six livres cinq sous monnaie de Hollande.

Les femmes de qualité sont gardées si étroitement que leurs fils mêmes n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres ; elles sortent rarement, et tous les hommes que le hasard leur fait

rencontrer, sans en excepter le roi, sont obligés de se retirer à l'écart; le plus grand seigneur ne peut leur parler sans la permission de leur mari. Elles ont toute la nuit du bétel auprès d'elles pour en mâcher continuellement, et une esclave qui leur gratte la peau.

Les magistrats de Bantam tiennent le soir leurs assemblées au palais pour rendre justice à ceux qui la demandent : l'entrée est ouverte à tout le monde; point d'avocats ni de procureurs, et les procès ne sont jamais fatigans par les longueurs. On attache à un poteau les criminels condamnés à mort, et l'unique supplice est de les poignader dans cette situation. Les étrangers qui ont commis quelque meurtre peuvent se racheter pour une somme d'argent qu'ils paient au maître ou à la famille du mort, loi de pure politique, dont le but est de favoriser le commerce : les Hollandais eurent obligation plus d'une fois à cet établissement; mais les habitans du pays ne sont pas traités avec la même indulgence.

C'est pendant la nuit et à la clarté de la lune qu'on traite les affaires d'état, et qu'on prend les plus importantes résolutions. Le conseil s'assemble sous un arbre fort épais; il doit être au moins de cinq cents personnes lorsqu'il est question d'imposer quelques nouveaux droits ou de faire quelque levée de deniers sur la ville. Les conseillers donnent audience, et reçoivent les impositions qui regardent le bien public. S'il est ques-

tion de guerre on appelle au conseil les principaux officiers militaires, qui sont au nombre de trois cents. Il ne faut pas omettre un usage fort singulier : si le feu prend à quelque maison les femmes sont obligées de l'éteindre sans le secours des hommes, qui se tiennent seulement sous les armes pour empêcher qu'on ne les vole.

Lorsqu'un des principaux seigneurs, qui sont distingués par le nom de capitaines, se rend à la cour avec son train il fait porter devant lui une ou deux javelines et une épée dont le fourreau est rouge ou noir : à cette marque le peuple de l'un et de l'autre sexe s'arrête dans les rues, se retire à côté des maisons et se met à genoux pour attendre que le seigneur soit passé. Tous les habitans de quelque distinction marchent dans la ville avec beaucoup de faste : ils sont suivis de leurs domestiques, dont l'un porte une boîte de bétel, l'autre un pot de chambre, d'autres un parasol qu'ils tiennent sur la tête de leur maître. Ils vont pieds nus, et ce serait une infamie dans ces occasions de marcher chaussés quoique dans l'intérieur des maisons ils aient des sandales de de cuir rouge qui viennent de la Chine, de Malaca et d'Achem. Le maître porte entre ses mains un mouchoir brodé d'or, et sur la tête un turban de Bengale dont la toile est très fine; quelques uns ont sur les épaules un petit manteau de velours ou de drap; leur poignard prend à la ceinture, par derrière ou par devant, et cette arme, qu'ils

regardent comme leur principale défense, ne les quitte jamais.

Les insulaires de Java sont naturellement perfides, méchans et d'un caractère atroce. Le meurtre les effraie peu dans leurs querelles, et le sort commun de celui qui a le dessous est de périr par la main de son adversaire. Mais la certitude du châtiment produit un effet fort étrange : celui qui a tué son ennemi dans un combat s'abandonne à sa fureur, et perce à droite et à gauche tout ce qui se rencontre dans son chemin, sans épargner les enfans, jusqu'à ce que le peuple attroupé se saisisse de lui et le livre à la justice.

Il arrive rarement qu'on l'arrête en vie parce que dans la crainte d'être poignardés ceux qui le poursuivent se hâtent de le percer de coups. De toutes les nations connues c'est la plus adroite aux larcins. Ils sont si vindicatifs qu'étant blessés par leurs ennemis ils ne craignent pas de s'enferrer dans leurs armes pour le seul plaisir de les frapper à leur tour, et de se venger en périssant.

Ils portent ordinairement les cheveux et les ongles fort longs; mais leurs dents sont limées. Ils ont le teint aussi brun que les Brésiliens : la plupart sont grands, robustes et bien proportionnés.

Malgré leur naturel féroce leur soumission est admirable pour ceux qui les gouvernent et

pour tout ce qui porte le caractère d'une juste autorité; la certitude de la mort n'est pas capable de refroidir leur obéissance. Avec toutes ces qualités ils sont nécessairement bons soldats et d'une intrépidité qui ne connaît aucun danger; mais ils ne savent ni manier le canon, ni se servir d'un fusil : leurs armes sont de longues javelines, des poignards qu'ils nomment *crics* ou *cris*, des sabres et des coutelas: leurs boucliers sont de bois ou de cuir étendu autour d'un cercle; ils ont aussi des cottes d'armes composées de plusieurs plaques de fer qu'ils joignent avec des anneaux. Leurs poignards sont bien trempés, et le fer en est si uni qu'il paraît émaillé : ils les portent ordinairement à leur ceinture. Le roi en donne un à chaque enfant dès l'âge de cinq ou six ans avec le droit de le porter.

La milice ne reçoit point de solde; mais pendant la guerre on lui donne des habits, des armes et la nourriture, qui est du riz et du poisson. La plupart des soldats sont attachés aux seigneurs et aux personnes riches qui les logent et les nourrissent : c'est dans le nombre de ces esclaves qu'on fait consister la puissance et la grande distinction des seigneurs de Java. Ils apportent beaucoup de soin à nettoyer leurs armes, qui sont presque toujours teintes de quelque poison subtil, et aussi tranchantes que nos rasoirs. La nuit comme le jour ils ne

prendraient pas un moment de repos sans les avoir auprès d'eux; ils les tiennent sous leur tête en dormant. Craignant sans cesse ou méditant la trahison ils ne prennent jamais confiance aux liens du sang ni à ceux de l'amitié : un frère ne reçoit pas son frère dans sa maison sans avoir son poignard prêt, et trois ou quatre javelines à portée de ses mains; on voit même quelques pierriers dans leurs avant-cours quoiqu'ils aient rarement de la poudre pour les charger. Ils ont aussi l'usage de certains tuyaux qui leur servent à souffler de petites flèches d'os de poisson, dont la pointe est empoisonnée et affaiblie par quelques entailles, afin que, venant à se rompre plus aisément, elle demeure dans le corps pour y répandre son infection : en effet les plaies s'enflamment de manière qu'elles sont presque toujours mortelles. Quelques Hollandais qui avaient été blessés de ces flèches ne laissèrent pas de se rétablir; mais les habitans, qui connaissaient la force du poison, en témoignèrent beaucoup de surprise.

La dissimulation, la ruse et la fraude sont des vices communs à tous les marchands de Bantam : ils falsifient particulièrement le poivre en y mêlant du sable et des petites pierres qui en augmentent le poids. Cependant leur commerce est florissant non seulement dans leur pays et dans les villes voisines, mais jusqu'à la Chine et dans la plus grande partie des Indes : on leur

apporte du riz de Macassar et de Sombaia; il leur vient des cocos de Balambouam; Joartem, Gherrici, Pati, Jouama et d'autres lieux leur envoient du sel, qu'ils transportent eux-mêmes dans l'île de Sumatra, où ils l'échangent pour du laque, du benjoin, du coton, de l'écaille de tortue et d'autres marchandises. Le sucre, le miel et la cire leur viennent de Jacatra, de Joupara, de Cravaon, de Timor et de Palimban; le poisson sec de Cravaon et de Bandjer-Massing; le fer de Crimata, dans l'île de Bornéo; la résine de Banica, ville capitale d'une île du même nom; l'étain et le plomb de Para et de Caselan, villes de la côte de Malaca; le coton et diverses sortes d'étoffes ou d'habits de Bali et de Camboge.

Ils écrivent sur des feuilles d'arbre avec un poinçon en fer, ensuite on roule les feuilles, ou, s'il est question d'en faire un livre, on les met entre deux planches, qui se relient fort proprement avec de petites cordes. On écrit aussi sur du papier de la Chine, qui est très fin et de diverses couleurs. L'art d'imprimer n'est pas connu des insulaires, mais ils écrivent fort bien de la main. Leurs lettres sont au nombre de vingt, par lesquelles ils peuvent tout exprimer : ils les ont empruntées des Malais, dont ils parlent aussi la langue. Elle est facile et d'un usage commun dans toutes les Indes; mais ils ont des écoles pour l'arabe, dont l'étude fait une partie de leur éducation.

Quoique les bâtimens de mer indiens soient fort inférieurs à ceux de l'Europe on voit à Bantam quelques fustes et quelques galères; mais tous les soins qu'on y apporte à les conserver sous de grands toits n'empêchent pas que dans un climat si chaud il ne s'y fasse des ouvertures qui demandent une réparation continuelle : on ne les emploie guère que pour les grandes expéditions, telles qu'un siége, où l'on voit quelquefois des flottes indiennes de deux ou trois cents voiles. Les galiotes de Java ressemblent beaucoup à nos galères, excepté qu'elles ont une galerie à l'arrière, et que les esclaves ou les rameurs sont seuls dans le bas bien enchaînés, et les soldats au-dessus d'eux sur un pont pour combattre avec plus de liberté : elles ont quatre pierriers à l'avant, et seulement deux mâts. Les parcs ou les pirogues servent de garde-côtes contre les pirates et les autres accidens : elles ont un pont, un grand mât et un mât d'artimon, six hommes à l'avant qui rament dans le besoin, et deux à l'arrière qui gouvernent; car tous les bâtimens du pays, sans excepter les jonques, ont deux gouvernails, c'est à dire un de chaque côté. Les jonques ont un mât de beaupré, et quelquefois un mât de misaine, avec un grand mât et un mât d'artimon; elles ont un pont courant devant et arrière en forme de toit de maison, sous lequel on se met à couvert de la chaleur du soleil et de la pluie,

sans autre chambre d'ailleurs que celle du capitaine et du maître. Le fond de calle est séparé en divers petits espaces où l'on place les marchandises, et les cheminées sont entre ces espaces.

C'est à Java que se trouvent les poules de Bantam; c'est l'oiseau le plus colère qu'il y ait au monde, aussi ne les élève-t-on que pour le plaisir de les faire battre, et ces combats sont si furieux qu'ils ne finissent ordinairement que par la mort de la poule vaincue.

L'île de Java produit le mango, fruit excellent. Le manguier est à peu près semblable à nos noyers : ses feuilles répandent une fort bonne odeur quand on les broie. La grosseur du fruit est celle d'un gros œuf d'oie, sa forme oblongue, et sa couleur d'un vert jaune qui tire quelquefois sur le rouge : il contient un gros noyau, dans lequel est une amande assez longue, qui est amère lorsqu'on la mange crue; mais rôtie sur les charbons elle devient plus douce, et sa vertu est extrêmement vantée contre les vers et le flux de sang. Les mangos mûrissent aux mois d'octobre, de novembre et de décembre; leur goût surpasse celui des meilleures pêches : on les confit verts avec de l'ail et du gingembre, et on s'en sert au lieu d'olives quoique leur goût soit alors plutôt aigre qu'amer. Il y a une autre espèce de mangos que les Portugais ont nommé *mangos-bravas*, dont le poison est très subtil; il cause la mort à

l'instant, et l'on n'a pas encore trouvé de remède qui puisse en arrêter l'effet. Ce funeste fruit est d'un vert clair et plein d'un jus blanc; il a peu de pulpe, son noyau est couvert d'une écorce fort dure, et sa grosseur est à peu près celle d'un coing.

Les ananas de Java passent pour les meilleurs des Indes. La plante du poivre de Java s'attache et croît le long de certains gros roseaux, que les habitans de l'île nomment *bambous*, [1] au-dedans desquels on prétend que se trouve le tabaxir, nommé par les Portugais *sacar* ou *sucre de bambou*. Ce qu'il y a d'étrange c'est que les bambous de Java n'ont pas de tabaxir quoiqu'il s'en trouve dans ceux qui croissent sur toute la côte de Malabar, sur la côte de Coromandel, à Bisnagar et à Malaca. Ce sucre, qui n'est qu'une sorte de sucre blanc semblable à du lait caillé, est néanmoins si estimé des Arabes et des Perses qu'ils l'achètent au poids de l'argent; mais le détail de ses vestus appartient à l'histoire naturelle des Indes.

Le fruit que les Malais appellent *durion*, et que les Portugais ont voulu faire passer pour une production particulière de Malaca et des lieux voisins, est plus parfait dans l'île de Java que dans aucun autre lieu : l'arbre qui le porte se nomme *batan;* il est aussi grand que les plus grands pommiers. Le fruit est de la blancheur

[1] Le bambou.

du lait, de la grosseur d'un œuf de poule et d'un goût qui surpasse en bonté la gelée de riz, de blanc de chapon et d'eau rose, qui se nomme en Espagne *mangaz-blanco* ou *blanc-manger*. C'est un des meilleurs, des plus sains et des plus agréables fruits des Indes. On parle avec admiration de l'inimitié qui se trouve entre le durion et le bétel : qu'on mette une feuille de bétel dans un magasin rempli de durions ils se pourriront presque aussitôt ; d'ailleurs si l'on a mangé de ces fruits avec assez d'excès pour en avoir l'estomac trop chargé une feuille de bétel qu'on se met sur le creux de l'estomac dissipe immédiatement l'incommodité, et l'on ne craint jamais d'en manger trop lorsqu'on a sur soi quelques feuilles de bétel.

L'arbre qui se nomme *lantor* est aussi d'une beauté extraordinaire dans l'île de Java ; ses feuilles sont de la longueur d'un homme : elles sont si unies qu'on peut écrire dessus avec un crayon ou un poinçon, aussi les habitans de l'île s'en servent-ils au lieu de papier, et leurs livres en sont composés. Ils ont néanmoins une autre sorte de papier qui est fait d'écorce d'arbre, mais qu'on n'emploie que pour faire des enveloppes.

Le cubèbe, le mangoustan et le jaquier n'ont point de propriété plus remarquable que celle d'exciter au plaisir, et c'est l'effet d'un grand nombre de productions de ces climats, où

l'homme, esclave et avili, semble n'avoir de consolation que la volupté.

Il croît dans l'île de Java de gros melons d'eau fort verts et d'un agrément particulier dans le goût. Le benjoin est encore une des productions les plus estimées ; c'est une sorte de résine qui ressemble à l'encens ou à la myrrhe, mais qui est beaucoup plus précieuse par ses usages dans la médecine et dans les parfums. Elle découle par incision du tronc d'un grand arbre fort touffu, dont les feuilles diffèrent peu de celles des citronniers. Les plus jeunes produisent le meilleur benjoin, qui est noirâtre et d'une très bonne odeur ; le blanc, qui vient des vieux arbres, n'approche pas de la bonté du premier; mais pour tout vendre on les mêle ensemble. Cette gomme est nommée par les Maures *louan Iovy*, c'est à dire *encens de Java*. C'est une des plus précieuses marchandises de l'Orient. On trouve du bois de sandal rouge à Java; mais il est moins estimé que le jaune et le blanc qui viennent des îles de Timor et de Solor.

La noix d'acajou, qui s'appelle *anacardium* ou *fruit du cœur* à cause de sa ressemblance avec le cœur humain, croît aussi dans les îles de la Sonde, et particulièrement à Java. Les Portugais le nomment *fava de Malaca* parce qu'il ressemble aussi à la féve quoiqu'il soit un peu plus gros. Les Indiens en prennent avec du lait pour l'asthme et pour les vers; mais préparé comme

les olives il se mange fort bien en salade. Sa substance est épaisse comme le miel, et aussi rouge que du sang.

C'est dans l'île de Java et dans l'île de la Sonde que croît la racine que les Portugais nomment *pao de cobra*, les Hollandais *bois de serpent*, et les Français *serpentaire* ou *serpentine* : elle est d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, amère et fort dure. Les Indiens la broient avec de l'eau et du vin pour s'en servir dans les fièvres chaudes et contre les morsures des serpens. Elle a été connue par le moyen d'un petit animal nommé *quil* ou *quirpel*, de la grandeur et de la forme du furet, qu'on entretient dans les maisons des Indes pour prendre les rats et les souris. Ces petits animaux portent une haine naturelle aux serpens, et comme il arrive souvent qu'ils en sont mordus ils ont recours à cette racine, dont l'effet est toujours certain pour leur guérison. Depuis cette découverte il s'en fait un grand commerce aux Indes.

On ferait un dictionnaire d'histoire naturelle si l'on voulait détailler tous les végétaux de ces contrées orientales, dont la plupart ont des propriétés bienfaisantes faites pour combattre les influences pernicieuses d'un climat brûlant.

Dans le détroit et devant une baie de Sumatra est située l'île de Lampoun ou des Assassins, ainsi nommée parce que leur occupation continuelle est le meurtre et le brigandage : ils entrent au-

dacieusement dans les villes et les maisons; ils volent en plein jour, et coupent la tête à ceux qui leur résistent. Des voyageurs anglais rapportent qu'un jour ces brigands entrèrent dans une maison voisine du comptoir anglais, où ne trouvant qu'une femme ils lui coupèrent la gorge; mais les cris du mari, qui arriva au même moment, les forcèrent de prendre la fuite sans qu'ils eussent le temps d'emporter la tête. En vain les Anglais se mirent à les poursuivre; ils sont fort prompts à la course, sans compter que leur ressemblance avec les Javanais leur donne la facilité de se mêler dans la foule et de se contrefaire avec tant d'adresse que souvent ils reviennent parmi les curieux au lieu même d'où la crainte du châtiment vient de les chasser. Un voyageur anglais raconte que plusieurs femmes de la ville prirent cette occasion de se défaire de leurs maris en leur coupant la tête pendant la nuit, et la vendant aux Lampouns. Il donne la raison qui portait ces brigands à couper tant de têtes : ils étaient gouvernés par un roi qui leur donnait une somme pour chaque tête d'étranger qu'ils lui apportaient, de sorte, continue l'auteur, qu'ils déterraient quelquefois les morts pour tromper leur roi par un faux présent.

CHAPITRE VI.

Batavia.

Un des principaux établissemens hollandais dans les Indes a été fondé sur les ruines de la ville de Iacatra, dans cette même île de Java dont nous venons de parler, et porte aujourd'hui le nom de Batavia.

Sa situation est à 6 degrés de latitude méridionale, au côté septentrional de l'île de Java, dans une plaine unie, mais basse, qui a la mer au nord et de grandes forêts avec de hautes montagnes au sud. Une rivière qui sort de ces montagnes divise la ville en deux parties : les murs dont elle est entourée sont de pierres.

Batavia est environnée de fossés larges et profonds, dans lesquels il y a toujours beaucoup d'eau, surtout pendant les hautes marées, qui répandent leurs inondations jusque dans les chemins les plus proches de la ville. Les rues sont à peu près tirées au cordeau, et larges de trente pieds; elles ont de chaque côté le long des maisons un chemin pavé de briques pour les gens de pied. On compte huit grandes rues droites ou de traverse, qui sont bien bâties et proprement entretenues : celle du prince, qui va du milieu du château jusqu'à l'hôtel de ville, et qui est la prin-

cipale, est croisée en deux endroits par des canaux. Tous les espaces qui sont derrière les édifices sont propres et bien ornés, car la plupart des maisons ont des cours de derrière pour entretenir la fraîcheur, et de beaux jardins où l'on trouve, suivant le goût et la fortune des habitans, toutes sortes d'arbres, de fleurs et d'herbes potagères.

Les habitans de Batavia sont ou libres ou attachés au service de la compagnie; c'est un mélange de divers peuples : on y voit des Chinois, des Malais, des Amboiniens, des Javanais, des Macassars, des Mardikres, des Hollandais, des Portugais, des Français, etc. Les Chinois y font un négoce considérable, et contribuent beaucoup à la prospérité de la ville. Ils surpassent beaucoup tous les autres peuples des Indes dans la connaissance de la mer et de l'agriculture : c'est leur diligence et leur attention continuelle qui entretient la grande pêche, et c'est par leur travail qu'on est pourvu à Batavia de riz, de cannes à sucre, de grains, de racines, d'herbes potagères et de fruits. Ils affermaient autrefois les plus gros péages et les droits de la compagnie. On les laisse vivre en liberté suivant les lois de leurs pays et sous un chef qui veille à leurs intérêts. Ils portent de grandes robes de coton ou de soie avec des manches fort larges : leurs cheveux ne sont pas coupés à la manière des Tartares comme dans leur patrie; ils sont longs et tressés avec beau-

coup de grâce. La plupart de leurs maisons sont basses et carrées; elles sont répandues en différens quartiers, mais toujours dans ceux où le commerce est le plus florissant.

Les Malais n'approchent pas des Chinois pour la subtilité et l'industrie; ils s'attachent particulièrement à la pêche, et l'on admire la propreté avec laquelle ils entretiennent leurs bateaux : les voiles en sont de paille à la manière des Indiens. Ils ont un chef auquel ils sont soumis, et qui a sa maison, comme la plupart d'entre eux, sur le quai du Rhinocéros. Leurs habits sont de coton ou de soie; mais les principales femmes de leur nation portent des robes flottantes de quelque belle étoffe à fleurs ou à raies. L'usage des hommes est de s'envelopper la tête d'une toile de coton pour retenir leurs cheveux sous cette espèce de bonnet informe. Leurs maisons, qui ne sont couvertes que de feuilles d'olé ou d'iager, ne laissent pas d'avoir quelque apparence au milieu des cocotiers dont elles sont environnées. On les voit continuellement ou mâcher du bétel, ou fumer avec des pipes de canne vernissées.

Les Maures, ou les Mahométans, diffèrent peu des Malais : ils habitent les mêmes quartiers, et leurs habits sont les mêmes; mais ils s'attachent un peu plus aux métiers. La plupart sont colporteurs, et vont sans cesse dans les rues avec différentes sortes de merceries, du corail et des perles de verre. Les plus considérables exercent le

négoce, surtout celui de la pierre à bâtir, qu'ils apportent des îles dans leurs barques.

Tout le gouvernement des Hollandais dans les Indes est partagé en six conseils : le premier et le supérieur est composé des conseillers des Indes, auquel le général préside toujours : c'est dans cette assemblée qu'on délibère sur les affaires générales et sur les intérêts de l'état ; on y lit les lettres et les ordres de la compagnie pour les faire exécuter ou pour y répondre. Ceux qui ont quelque demande ou quelque proposition à faire à cette chambre suprême peuvent tous les jours avoir audience. Le second conseil, qui est plus proprement le conseil des Indes, est composé de neuf membres et d'un président ; il est le dépositaire d'un grand sceau sur lequel est représentée une femme dans un lieu fortifié, tenant une balance dans une main et dans l'autre une épée, avec cette inscription autour de la figure : *sceau du conseil de justice du château de Batavia*. Ce conseil porte le nom de chambre ou de cour de justice. Toutes les affaires qui regardent les seigneurs de la compagnie et les chambres des comptes y ressortissent ; on y peut appeler de la cour des échevins en payant vingt-cinq réales d'amende lorsque la première sentence est confirmée.

Le troisième conseil est celui de la ville, composé des échevins, qui sont au nombre de neuf, entre lesquels on compte toujours deux Chinois :

c'est là que se plaident toutes les affaires qui s'élèvent entre les bourgeois libres ou entre eux et les officiers de la compagnie avec la liberté de l'appel au conseil de justice. Le quatrième est la chambre des directeurs des orphelins, dont le président est toujours un conseiller des Indes : il est composé de neuf conseillers, de trois bourgeois et de deux officiers de la compagnie, dont le devoir est d'administrer le bien des orphelins, de veiller à la conservation de leurs héritages, et de ne pas souffrir qu'un homme qui a des enfans les quitte sans leur laisser de quoi vivre pendant son absence. Le cinquième conseil est établi pour *les petites affaires*, et ne porte pas d'autre titre : son président doit être aussi un conseiller des Indes, et ses fonctions consistent à faire signer les bans de mariage devant des témoins, à faire comparaître les parties, à juger les obstacles qui surviennent, et à tenir la main pour empêcher qu'un infidèle ne se marie avec une femme hollandaise, ou un Hollandais avec une femme du pays qui ne parle pas la langue flamande. Enfin le sixième conseil est celui de la guerre : il a pour président le premier officier des bourgeois libres. Comme la garde de la ville est entre leurs mains c'est le commandant actuel de la garde qui porte toutes les affaires de son ressort à ce tribunal, et la décision s'en fait sur-le-champ. Cette cour s'assemble à l'hôtel-de-ville et donne audience deux fois la semaine.

Avec de si sages établissemens pour l'entretien de l'ordre et de la justice le voyageur Graaf se plaint que rien n'est si mal observé à Batavia, et la peinture qu'il fait des vices publics justifie ses plaintes.

Son pinceau s'exerce d'abord sur les femmes : il en distingue quatre sortes, les Hollandaises, les Hollandaises indiennes et celles qu'il nomme les Kastices et les Mestices. « En général, dit-il, elles sont insupportables par leur arrogance, par leur luxe et par le goût emporté qu'elles ont pour les plaisirs. On appelle Hollandaises celles qui sont venues par les vaisseaux qui arrivent tous les ans; Hollandaises indiennes celles qui sont nées dans les Indes d'un père et d'une mère hollandais ; Kastices celles qui viennent d'un Hollandais et d'une mère mestice, et Mestices celles qui viennent d'un Hollandais et d'une Indienne. » Il ajoute qu'on donne ordinairement aux enfans des Hollandaises indiennes le nom de *Liblats*, et que les femmes de cet ordre ont le timbre un peu fêlé. Toutes ces femmes se font servir nuit et jour par des esclaves de l'un et de l'autre sexe, qui doivent sans cesse avoir les yeux respectueusement attachés sur elles, et deviner leurs intentions au moindre signe : la plus légère méprise expose un esclave non seulement à des injures grossières, mais encore à des traitemens cruels : on les fait lier à un poteau pour la moindre faute; on les fait fouetter si rigoureusement

à coups de cannes fendues, que le sang ruisselle du corps, et qu'ils demeurent couverts de plaies. Ensuite dans la crainte de les perdre par la corruption qui pourrait se mettre dans leurs blessures on les frotte avec une espèce de saumure mêlée de sel et de poivre sans faire plus d'attention à leur douleur que s'ils étaient privés de raison et de sentiment.

« Une Hollandaise, une Indienne de Batavia n'a pas la force de marcher dans son appartement; il faut qu'elle soit soutenue sur les bras de ses esclaves, et si elle sort de sa maison elle se fait porter dans un palanquin sur leurs épaules. Elles ont perdu l'usage si bien établi en Hollande de nourrir elles-mêmes leurs enfans; c'est une nourrice moresque ou esclave qui les élève, aussi presque tous les enfans parlent-ils le malabare, le bengalais et le portugais corrompus comme les esclaves dont ils ont reçu la première éducation; mais à peine savent-ils quelques mots de la langue flamande, ou s'ils la parlent ce n'est pas sans y mêler quantité de *lipe tyolé*, c'est à dire de mauvais portugais. Ils évitent d'employer une langue qu'ils savent si mal, et la plupart ne rougissent pas d'avouer qu'ils n'entendent point ce qu'on leur dit. Des mêmes maîtres ils tirent la semence et le goût de tous les vices.

« Les Mestices et les Kastices valent encore moins que les femmes nés d'un père et d'une

mère hollandais : elles ne connaissent point d'autre occupation que de s'habiller magnifiquement, de mâcher du bétel, de fumer des bonkes, de boire du thé et de rester couchées sur leurs nattes. On ne les entend parler que de leurs ajustemens, des esclaves qu'elles ont achetés ou vendus, et des penchans honteux auxquels elles paraissent entièrement livrées. Elles mangent rarement avec leurs maris, et ce désordre est passé comme en usage; d'ailleurs elles mangent très malpropremcnt et sans se servir de cuiller, à l'exemple des esclaves qui les ont élevées : leur sert-on du riz assaisonné, elles le remuent avec les doigts, et se le fourrent dans la bouche à pleines mains sans se mettre en peine du dégoût qu'elles causent aux spectateurs. Cette grossièrcté, qui vient d'un défaut d'éducation, et dont la plus grande abondance ne les corrige pas, éclate particulièrement dans les repas où elles sont invitées par les officiers de la compagnie qui arrivent de Hollande. Leur embarras fait pitié; elles n'ont point de contenance; elles n'osent ni parler ni répondre, et leur ressource est de s'approcher les unes contre les autres pour s'entretenir ensemble. »

Cependant si l'on en croit l'auteur, le mari d'une Kastice est un homme heureux en comparaison de ceux qui sont assez ennemis d'eux-mêmes pour épouser une Moresque. Il s'en trouve peu dont la figure soit agréable même dans la fleur de la jeu-

nesse; mais elles deviennent en vieillissant d'une affreuse laideur, et la plupart s'abandonnent au libertinage le plus effréné. L'auteur n'entreprend pas d'expliquer ce qui peu porter quantité de Hollandais à ces tristes mariages; mais il assure qu'ils ne sont pas plus tôt faits que le mari s'en repent, parce qu'il se bannit tout à la fois de sa patrie et de sa famille, avec laquelle il ne peut plus espérer de communication qu'après la mort de sa femme; et si elle laisse des enfans il ne peut quitter le payer sans leur assurer une certaine somme qui suffise pour leur nourriture et leur entretien.

L'auteur ne s'étend pas moins sur les fraudes et les abus du commerce; mais dans quel grand commerce n'y a-t-il pas de grands abus!

Il part chaque année de Batavia quatre, cinq ou six vaisseaux pour le Japon, qui en est à sept cent cinquante lieues. Leur échange consiste en tables de bois de siampan, en armoisins, *pansjes*, soies crues, épices, curiosités de l'Europe et autres marchandises que les Hollandais troquent contre de l'or, du cuivre, des ouvrages de laque, des robes de chambre, de la porcelaine, etc. Les vaisseaux qui vont droit au Japon font ordinairement voile de Batavia vers la fin de juillet; mais ceux qui doivent passer par Siam, où ils prennent des peaux d'élans, de cerfs et d'autres peaux sans apprêt, partent au mois de mai, et reviennent vers le mois de jan-

vier. On verra dans la suite comment le commerce du Japon est demeuré tout entier entre les mains des seuls Hollandais[1].

Les navigations les plus courtes de Hollande à Batavia sont ordinairement de sept mois, de six, quelquefois même de cinq et de quatre et demi ; mais on emploie souvent huit, neuf, dix et quinze mois dans les voyages malheureux.

[1] Article *du Japon*.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Bornéo.

On appelle communément Java, Sumatra et Bornéo les trois grandes îles de la Sonde.

Cette dernière, qui est la plus grande de toutes celles des Indes orientales et peut-être du monde, s'étend de 4 degrés et demi au sud à 8 degrés au nord de l'équateur, ce qui fait 12 degrés et demi en latitude.

Si l'île est grande elle n'est pas moins riche; mais on en connaît peu l'intérieur. Elle est partagée entre plusieurs rois, qu'on désigne par les noms des principales villes; *Bandjar-Massing, Souccadana, Landak, Sambas Hermata, Iathou* et *Bornéo :* celui de Bandjar-Massing passe pour le plus puissant de tous, et c'est aussi celui qu'on connaît le mieux.

Le climat de la partie septentrionale de Bornéo ressemble beaucoup à celui de Ceylan; la vaste étendue des forêts y rafraîchit l'air, de sorte que l'on n'y est pas exposé aux vents brûlans de terre, comme sur la côte de Coromandel.

Il se fait dans ce royaume un très grand commerce avec plusieurs nations étrangères tant de l'Europe que des Indes : les productions de l'île

sont de l'or en quantité, soit en poudre ou en lingots, des diamans, surtout dans le royaume de Souccadana; des perles sur la côte septentrionale, du poivre presque partout, des clous de girofle et des noix muscades en petite quantité; et dans les montagnes du sud-ouest du camphre, du benjoin, du sang-de-dragon, du bois de calambac, du bois d'aigle, des rotangs ou cannes, du fer, du cuivre, de l'étain, des bézoards, des toutombos, ou coffrets faits de joncs fins et de feuilles, de la cire et autres marchandises. Les marchandises qui ont le plus de débit dans cette île sont les agates rouges, les bracelets de cuivre, toutes sortes de coraux, la porcelaine, le riz, l'amfion ou opium, le sel, les oignons, les aulx, le sucre et les toiles.

Toutes les années il arrive dix ou douze jonques de la Chine, de Siam et de Djohor : ce sont les Portugais de Macao qui leur en ont appris le chemin.

On suppose que l'intérieur du pays est rempli de hautes montagnes et de grandes forêts. Le voisinage des côtes, sur une largeur de cinq à dix lieues, est presque entièrement occupé par des marécages et des broussailles impénétrables; on n'y peut avancer qu'en navigant sur les fleuves que l'on remonte en bateau jusqu'à vingt lieues de la mer; mais il paraît que l'on ne peut aller au-delà, ce qui a jusqu'à présent empêché de connaître l'intérieur. S'il faut s'en rapporter

aux récits des Malais plusieurs marchandises vendues aux Européens viennent de plus de vingt journées de distance de la mer.

Les forêts sont peuplées d'une infinité de singes : cette île est surtout la patrie des orangs-outangs, qui ont tant de ressemblance avec l'homme. Ces bois nourrissent aussi de nombreux troupeaux d'axis, espèce de cerfs, et beaucoup de sangliers; ces animaux n'ayant pas à redouter les attaques des tigres paissent en liberté.

« La supériorité du camphre de Bornéo est si bien reconnue, dit Raynal[1], que les Japonais donnent cinq ou six quintaux du leur pour une livre de celui de Bornéo, et que les Chinois, qui le regardent comme le premier des remèdes, l'achètent jusqu'à huit cents francs la livre. Les Gentous se servent dans tout l'Orient de camphre commun pour des feux d'artifice, et les Mahométans le mettent dans la bouche de leurs morts lorsqu'ils les enterrent.

« Les Portugais cherchèrent vers l'an 1526 à s'établir à Bornéo : trop faibles pour s'y faire respecter par les armes ils imaginèrent de gagner la bienveillance d'un des souverains du pays en lui offrant quelques pièces de tapisserie. Ce prince imbécile prit les figures qu'elles représentaient pour des hommes enchantés qui

[1] *Histoire philosophique et politique du commerce des Européens dans les Deux-Indes.*

l'étrangleraient durant la nuit s'il les admettait auprès de sa personne : les explications qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs ne le rassurèrent pas, et il refusa opiniâtrément de recevoir ces présens dans son palais et d'admettre dans sa capitale ceux qui les avaient apportés.

« Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la suite, mais ce fut pour leur malheur; ils furent tous massacrés. Un comptoir que les Anglais y formèrent quelques années après eut la même destinée. Les Hollandais, qui n'avaient pas été mieux traités, reparurent en 1748 avec une escadre : quoique très faible elle imposa tellement au prince qui possède seul le poivre qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif; seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cent mille livres aux Chinois, qui de tout temps fréquentaient ses ports. Depuis ce traité la compagnie envoie à Bandjar-Massing du riz, de l'opium, du sel, de grosses toiles; elle en tire quelques diamans et environ six cent mille pesant de poivre à trente et une livres le cent. Le gain qu'elle fait sur ce qu'elle y porte peut à peine balancer les dépenses de l'établissement quoiqu'elles ne montent qu'à trente-deux mille livres. »

CHAPITRE VIII.

Iles Moluques.

En poursuivant notre route dans l'océan Oriental nous rencontrons les Moluques, célèbres par la production de leurs épices, qui sont devenues un objet de commerce si important pour les nations d'Europe, et une source si féconde de richesses pour les Hollandais : nous avons vu ce peuple entreprenant et infatigable arracher aux Portugais cette partie de l'archipel indien, qui depuis est demeurée en sa possession.

Moluc, qui se prononce *Moloc* dans la langue du pays, signifie tête ou chef. D'autres néanmoins le font venir de *maluco*, mot arabe qui signifie le royaume. Mais dans l'un et l'autre sens il paraît que le nom des Moluques emporte une idée d'excellence et de distinction : il appartient originairement et proprement à cinq petites îles, qui n'occupent guère plus de vingt-cinq lieues d'étendue, toutes à la vue les unes des autres, et qui sont situées à l'ouest de Gilolo ; ce sont Ternate, Tidor, Motir, Bakian ou Batchian et Makian. Plusieurs autres îles, composant l'archipel qui s'étend au sud de Gibolo, sont aussi comprises sous le nom de *Moluques*.

La forme des cinq îles nommées plus haut est ronde et presque la même : on ne donne pas plus de huit lieues de tour à la plus grande : elles sont séparées les unes des autres par des bras de mer et par quelques autres îles beaucoup plus petites, et la plupart désertes. L'accès en est dangereux par la multitude de bancs de sable et d'écueils dont elles sont environnées; cependant on y trouve quelques rades où les vaisseaux peuvent mouiller. En général le terroir est si sec et si spongieux que malgré l'abondance des pluies les ruisseaux et les torrens qui tombent des montagnes ne parviennent pas jusqu'à la mer. Quelques-uns n'en trouvent pas la perspective agréable parce qu'elles sont trop couvertes d'herbes et de broussailles qui s'y entretiennent dans une verdure perpétuelle : au contraire d'autres sont charmés de cette vue, et se plaignent seulement que l'air n'y est pas sain, surtout pour les étrangers. On fait une triste description du berber, maladie fort commune dans les cinq îles. Elle fait enfler tout le corps; elle affaiblit les membres, et les rend presque inutiles; cependant les habitans ont découvert un préservatif dont l'effet passe pour certain lorsqu'il n'est pas employé trop tard; c'est un vin des Philippines pris avec du clou de girofle et du gingembre. Les Hollandais attribuent la même vertu au suc des citrons.

Les Moluques produisent une quantité sur-

prenante d'épices et de plantes aromatiques, surtout de clous de girofle, de noix et de fleurs de muscade, de bois de sandal, d'aloës, d'oranges, de citrons et de cocos. Elles n'ont ni blé ni riz; mais la nature et l'industrie suppléent à ce défaut. Les habitans pilent le bois d'un arbre qui ressemble beaucoup au palmier sauvage, et qui rend une sorte de farine très blanche, dont ils font des petits pains de la forme des pains de savon d'Espagne : cet arbre ou cette plante, qu'ils nomment *sagou*, s'élève de quinze ou vingt pieds, et pousse des branches qui approchent de celles du palmier : son fruit, qui est rond et fort semblable à celui du cyprès, contient une sorte de fils ou de petits poils déliés qui causent de l'inflammation lorsqu'ils touchent à la chair. En coupant les branches tendres de la plante on en fait sortir, comme de la plupart des palmiers, une liqueur qui sert de breuvage aux Indiens; cette liqueur, qu'ils nomment *toual*, a la blancheur du lait. Le nipa et le cocotier sont deux autres arbres dont les habitans tirent beaucoup d'utilité. Ils trouvent encore une liqueur plus douce dans l'espèce de roseau qu'ils nomment *bambou*. Quelques relations hollandaises ne leur accordent ni poissons ni viandes, ce qui ne doit être entendu que de la quantité nécessaire pour fournir les vaisseaux, car tous les autres voyageurs assurent qu'ils en ont assez pour leur provision. Le ciel, soit dans

sa colère ou dans sa bonté, ne leur a donné aucune mine d'or ni d'argent, ni même d'autres métaux inférieurs ; mais ils ne sont pas éloignés de Lambaco, île abondante en fer et en acier ; ils en tirent la matière de leurs sabres qu'ils nomment *campillanes*, et celle de leurs poignards, auxquels ils donnent le nom de *crics*, comme dans plusieurs autres parties des Indes. D'ailleurs les Portugais et les Hollandais leur ont fourni des mousquets, des canons et toutes les armes qui sont connues en Europe.

On prétend que les Chinois occupèrent autrefois les Moluques lorsqu'ils subjuguèrent la plus grande partie des pays orientaux, et qu'après eux elles eurent successivement pour maîtres les Javanais, les Malais, les Persans et les Arabes. C'est aux derniers qn'on attribue l'introduction du mahométisme, dont les superstitions s'y mêlèreut avec celles de l'idolâtrie. Il s'y trouve d'anciennes familles, qui se font honneur de tirer leur origine des premières divinités du pays sans en être moins attachées à l'Alcoran. Les lois y sont grossières et barbares; elles permettent la pluralité des femmes sans en fixer le nombre et sans aucune règle pour le bon ordre des mariages; cependant la première femme du roi est distinguée par le nom de *poutriz*, et ses enfans sont estimés plus nobles que ceux des autres femmes. Leur droit à la succession n'est jamais contesté par les enfans d'une autre mère. Les lois pardonnent difficilement le larcin.

Les hommes portent des turbans de diverses couleurs, ornés de plumes et quelquefois de pierres précieuses : celui du roi est distingué des autres; c'est une espèce de mitre qui lui tient lieu de couronne. L'habit commun est un poupoint ou une veste, qu'ils appelent *chenines*, avec des hauts-de-chausses de damas bleu, rouge, vert ou violet. Ils portent aussi des manteaux courts de la même étoffe, quelquefois étendus et quelquefois raccourcis et noués sur l'épaule. Les femmes entretiennent soigneusement leur chevelure, qu'elles laissent flotter de toute sa longueur, ou qu'elles relèvent en nœuds entremêlés de fleurs, de plumes et d'aigrettes. Leurs robes sont à la turque ou à la persane; elles portent des bracelets, des pendans d'oreilles, des colliers de diamans et de rubis et de grands tours de perles. Ces ornemens sont communs à tous les états. Les étoffes de soie et d'écorce d'arbre sont en usage aussi sans aucune distinction pour les deux sexes, et leur viennent de toutes les parties de l'Inde, qui s'empressent de les apporter en échange pour du girofle et du poivre. On doit juger que ce n'est pas pour se garantir du froid qu'elles apportent tant de soin à leur parure; ce goût de propreté leur est venu sans doute avec le mahométisme. Les hommes le portent jusqu'à parfumer leurs habits.

Les femmes s'occupent ordinairement à filer du coton, qui croît en abondance dans toutes leurs

îles. Les plus riches ne possèdent point d'argent; la principale richesse de ces insulaires consiste en clous de girofle : il est vrai qu'avec cette précieuse marchandise il n'y a rien qu'ils ne puissent se procurer. Les hommes sont un peu basanés, ou plutôt d'une couleur jaunâtre plus obscure que celle du coing. Ils ont des cheveux plats, et plusieurs se les parfument d'huiles odoriférantes. La plupart ont les yeux grands et le poil des sourcils fort long; ils le colorent d'une sorte de peinture aussi bien que celui des paupières. Ils sont robustes, infatigables à la guerre et sur mer, mais paresseux pour tout autre exercice : ils vivent long-temps quoiqu'ils blanchissent de bonne heure. Ils sont doux et officieux à l'égard des étrangers, se familiarisent aisément; mais ils sont importuns par leurs demandes continuelles, intéressés dans le commerce, soupçonneux, trompeurs, et, pour joindre plusieurs vices en un seul, ils sont ingrats.

Les îles de Ternate, de Tidor et de Bakian ont chacune leur roi particulier; mais le plus puissant de ces trois princes est celui de Ternate, qui compte dans ses états la plupart des îles voisines. Le terrain de cette île est haut, et l'eau de puits y est fort douce. Elle a deux ports qui regardent l'orient; l'un est Télingamma, et l'autre à une lieue de là, Toloco. Leurs quais sont revêtus de pierre, et commodes pour les vaisseaux. Le roi tient sa cour à Gammalamma, ville située sur le

rivage, mais sans rade parce que la mer y a trop de profondeur, et que le fond en est pierreux. Les habitans y ont fait une jetée de pierre pour se mettre à couvert des surprises, de sorte que les vaisseaux étrangers vont mouiller ordinairement devant Télingamma, où la rade est fort bonne entre cette place et l'île de Tibor. A une demi-lieue de Télingamma, dans les terres, est Maléca, petite ville qui est revêtue d'un mur de pierres sèches.

Gammalamma, qui peut passer pour la capitale de Ternate, quoique d'autres donnent ce titre à Maléca, ne contient qu'une rue assez longue, mais sans pavé. La plupart des édifices sont de roseaux; le reste est de bois; et les deux rangs qui forment la rue s'étendent le long du rivage. On découvre au milieu de l'île une très haute montagne, couverte de palmiers et d'autres arbres, au sommet de laquelle on trouve une profonde caverne, qui semble pénétrer jusqu'au fond de la montagne, et dont l'ouverture est si large qu'à peine reconnaîtrait-on quelqu'un d'un côté à l'autre.

Elle contient un espace en forme d'aire, composé de pierre et de terre mouvante. C'est un volcan d'une nature extraordinaire : on en voit sortir une fontaine; mais on ne sait si l'eau en est douce, aigre ou amère, car personne n'a la hardiesse d'en goûter. Un Espagnol, nommé Gabriel Rébélo, ayant eu la curiosité de mesurer

avec des cordes la profondeur de la caverne la trouva de deux mille cinq cents pieds. Antoine Galvan, qui commandait les Portugais dans ces îles en 1538, en a donné une description un peu embrouillée; c'est pourquoi nous l'omettons.

Les relations hollandaises rapportent plus simplement que près de la ville où le roi tient sa cour il y a un volcan qui paraît terrible, surtout dans le temps des équinoxes, parce qu'alors on voit toujours régner certains vents dont le souffle embrase la matière qui nourrit le feu. Elles ajoutent qu'il fait toujours froid sur le haut de la montagne, et qu'elle ne jette point de cendre, mais seulement une matière légère qui ressemble à la pierre ponce; qu'elle s'élève en forme de pyramide, et que depuis le bas jusqu'au sommet elle est couverte d'arbrisseaux et de broussailles, qui conservent toujours leur verdure sans que le feu qui brûle dans ses entrailles paraisse jamais les altérer; qu'au contraire il semble contribuer à les arroser et à les rafraîchir par des ruisseaux qui se forment des vapeurs qu'il exhale.

Un Hollandais de la suite du gouverneur Timbe, qui allait commander aux Moluques en 1626 dans les établissemens de la compagnie de Hollande, déclare dans la relation de son voyage que malgré le témoignage de plusieurs personnes qui se sont vantées d'avoir visité le sommet de la montagne de Ternate il ne peut se persuader

que cette entreprise ait jamais été véritablement exécutée. « Ce n'est pas seulement, dit-il, par les roseaux pointus dont presque tout le bas de cette montagne est environné, ni par la multitude des rochers escarpés qu'un curieux serait arrêté; il y trouverait un obstacle invincible dans la quantité de cendre et de pierre brûlée qui sont entre ces roseaux, et qui remplissent tous les endroits par lesquels on pourrait espérer de s'ouvrir un passage. Toutes les séparations qu'on croit voir entre les roseaux et les broussailles sont bouchées de cette cendre, dont les monceaux ont plus de hauteur que les pointes mêmes des buissons, et qui sont comme autant de petites montagnes taillées à pied droit : la hauteur du volcan n'est pas d'ailleurs très extraordinaire; ceux qui l'ont mesurée le plus exactement ne la font aller qu'à trois cent six toises. »

Vers le même temps l'île de Ternate était fort bien peuplée; la ville de Maleye se trouvait environnée de bonnes palissades; elle était habitée par des bourgeois libres et par des Mardicres; les Hollandais y avaient élevé au côté du nord le fort Orange, à quatre bastions revêtus de pierre; les murailles des courtines étaient épaisses, et les fossés profonds; on y voyait des appartemens commodes pour les officiers et les subalternes, de grands magasins, un hôpital, un grand atelier pour les ouvriers, et quantité de canons :

en sortant de la ville on découvrait le grand chemin de la Compagnie et une nouvelle négrerie, avec une petite redoute de pierre du côté de l'eau.

La négrerie ou la petite ville, qui était au côté septentrional de la forteresse, consistait en une grande et large rue qui avait plus de mille pas de long : on y voyait la mosquée royale et la sépulture des rois; le prince, frère du roi, y faisait sa demeure avec sa sœur, qu'on nommait la princesse de Gammalamma; au bout de la rue étaient les palais du roi et ses jardins. Les édifices étaient dans le goût du pays, c'est à dire fort mal entendus, encore avaient-ils été ruinés par les dernières guerres.

L'île de Tidor est plus grande que celle de Ternate, au sud de laquelle elle est située : son nom signifie fertilité et beauté dans l'ancien langage du pays; mais il paraît qu'il s'écrivait Tidoura, du moins en caractères arabes et persans. Elle n'est pas moins fertile ni moins agréable que celle de Ternate; sa côte orientale est couverte de bois. Du nord au sud le rivage est défendu par un retranchement de pierre de la longueur de deux ou trois portées de mousquet. A l'extrémité méridionale est une montagne ronde et assez haute, au pied de laquelle est la ville capitale, qui porte comme l'île le nom de Tidor.

Bakian est aussi un royaume particulier, mais

tombé en décadence par la mollesse de ses habitans. L'historien des Moluques traite cette île de grand pays désert quoique abondant en sagou, en fruit, en poisson, en diverses sortes de denrées; mais il ne fait pas connaître autrement son étendue; il ajoute seulement qu'on y recueillait peu de clous, et que les girofliers s'y étaient insensiblement détruits quoiqu'ils y crussent mieux qu'en aucun autre endroit.

Le circuit de Makian est d'environ sept lieues: c'est après Bakian la plus fertile des Moluques en sagou, dont elle a non seulement sa provision, mais assez pour en faire part aux îles voisines.

Le roi de Ternate a étendu sa puissance sur soixante-douze îles; il règne encore sur Makian et Motir, sur la partie septentrionale de Gilolo, sur Mortaï, sur quelques portions de Célèbes et même sur une partie de la Nouvelle-Guinée.

On distingue dans l'archipel des Moluques, outre Gilolo, les îles de Céram, Bouro, Amboine, le groupe de Banda, Timor-Laout et Vaiguiou.

La forme de Gilolo est très irrégulière; l'intérieur renferme des montagnes très hautes à cimes aiguës: cette île abonde en buffles, chèvres, daims, sangliers; mais les moutons y sont peu nombreux. Il y a beaucoup d'arbres à pain et de sagous; les forêts, de même que la plu-

part de celles de cet archipel, renferment probablement des girofliers et des muscadiers malgré les soins que les Hollandais ont mis à les extirper.

Bouro offre aux navigateurs une côte très escarpée : un lac de figure ronde occupe l'intérieur ; il paraît qu'il croît et diminue comme le lac de Czirnitz en Carniole. L'air de Bouro est très humide.

Céram a de grandes forêts de sagous qui forment un objet considérable d'exportation : cette île est traversée de l'est à l'ouest par plusieurs chaînes de montagnes parallèles. C'est là que vivent les Alfouriens, dont il sera question plus tard.

Amboine, qui fut découvert par les Portugais en 1515, c'est à dire en même temps que Ternate, et que les Hollandais leur enlevèrent le 23 février 1603, est située à 4° de latitude sud, au-dessous de Céram. Dès l'an 1607 la compagnie de Hollande y avait un gouverneur, qui se nommait Frédéric Houtman. L'amiral Matelief, qui y passa dans le même temps, en fait la description suivante : « Cette île, dit-il, est divisée en deux parties, et presque en deux îles, par deux golfes qui s'enfoncent dans les terres. On y comptait vingt habitations d'insulaires, qui pouvaient mettre deux mille hommes sous les armes, tous convertis au christianisme par les Portugais. La

grande partie de l'île, nommée Pito, avait quatre villes ou quatre habitations principales, dont chacune en avait sept autres sous sa juridiction : elles pouvaient fournir quinze cents hommes pour la guerre, la plupart Maures, c'est à dire mahométans, et qui, relevant du fort, étaient sous la domination des Hollandais.

« Le fort tenait en bride non seulement toute l'île, mais encore les îles voisines jusqu'à celle de Banda ; mais il avait proprement dans sa dépendance quatre autres îles qui se nommaient en général îles d'Uliaser, et qui abondaient en sagous. Leurs habitans s'attribuaient la qualité de chrétiens ; c'étaient au moins des chrétiens sauvages puisqu'ils mangeaient encore la chaire de leurs ennemis lorsqu'ils les pouvaient prendre. »

Toutes les relations hollandaises du même temps donnent vingt-deux ou vingt-quatre lieues de circuit à l'île d'Amboine, et s'expliquent dans les mêmes termes sur les deux parties dont elle est composée : au côté occidental, suivant la relation du premier voyage, on trouve un grand port qui s'enfonce dans l'espace de six lieues dans les terres, et qui peut contenir un nombre infini de vaisseaux ; il est presque partout sans fond excepté vers le fort, où le fond est de bonne tenue : sa largeur, qui est d'abord de deux lieues, se resserre ensuite de la moitié. Au

côté oriental est un grand golfe qui répond à ce port : le terrain qui les sépare n'est que d'environ quatre-vingts perches ; il est si bas qu'en le creusant de la hauteur d'un homme on aurait joint facilement les deux golfes ; déjà même les pirogues et les caracores qui venaient de l'est au golfe occidental aimaient mieux se faire tirer pardessus cette espèce d'isthme que de faire le tour de l'île, et ce travail ne demandait pas plus de deux heures.

L'air du pays est sain quoique la chaleur y soit excessive : l'eau est excellente ; le riz, le sagou et les fruits y sont en abondance; le bois de construction n'y manque pas, et le brou de coco y fournit des cordages. La plus grande partie de l'île était alors inculte par l'indolence des habitans, qui ne se donnaient pas la peine de planter des girofles ; mais la nature leur en fournissait assez pour en faire un continuel commerce; leurs mœurs, leurs usages et leurs armes étaient à peu près les mêmes qu'à Ternate.

Les rois de Ternate ont consenti à brûler tous les girofliers de leur île pour rendre ce commerce plus avantageux aux Hollandais, qui en ont confiné la culture dans Amboine.

Nous devons au Hollandais Valentyn des détails plus intéressans sur l'île d'Amboine, que nous ne déroberons pas à la curiosité des lecteurs.

L'aspect intérieur du pays n'offre d'abord

qu'un désert très rude; de quelque côté qu'on tourne les yeux on se voit environné de hautes montagnes dont le sommet se perd dans les nues, d'affreux rochers entassés les uns sur les autres, de cavernes épouvantables, d'épaisses forêts et de profondes vallées qui en reçoivent une obscurité continuelle, tandis que l'oreille est frappée par le bruit des rivières qui se précipitent dans la mer avec un fracas horrible, surtout au commencement de la mousson de l'est, temps auquel les vaisseaux arrivent ordinairement de l'Europe; cependant les étrangers qui s'arrêtent dans le pays jusqu'à la mousson de l'ouest y trouvent des agrémens sans nombre : ces montagnes qui abondent en sagou et en girofle, ces forêts toujours vertes et remplies de beaux bois, ces vallées fertiles, ces rivières qui roulent des eaux pures et argentines, ces rochers mêmes, et ces cavernes qui sont comme les ombres dans un tableau, tous ces objets, diversifiés en tant de manières, forment le plus magnifique tableau du monde.

Il est vrai que quelques personnes y ont été atteintes de paralysie, et que d'autres en rapportent un teint olivâtre, ce qu'on appelle avec beaucoup d'injustice la maladie du pays; mais si l'on excepte les tempéramens faibles la plupart de ceux qui perdent l'usage de leurs membres ne doivent attribuer cet accident qu'à leur imprudence : on en a vu qui pour s'être endormis en

chemise au clair de la lune dans les soirées fraîches se sont trouvés perclus à leur réveil, surtout après quelque débauche. Le vin de palmier donne à ceux qui ont pris l'habitude d'en boire avec excès cette couleur pâle qu'on nomme la maladie du pays. Les insulaires, qui usent de la même liqueur avec plus de modération, et qui ne s'exposent point à l'air pendant les nuits froides, ne sont pas sujets à ces inconvéniens.

Les grosses pluies et les tremblemens de terre sont les deux principales incommodités du pays; pendant la mousson de l'est, qui commence au mois de mai et qui finit en septembre, on voit quelquefois pleuvoir sans discontinuation plusieurs semaines entières : malgré l'abondance d'eau qui tombe à plomb, et les torrens impétueux qui coulent des montagnes dans les lieux bas, le terrain est si spongieux que les campagnes sont bientôt desséchées. Mais on remarque comme une merveille de la nature moins facile à comprendre que la saison de ces pluies n'est pas la même pour toutes ces îles : quand il pleut dans celle d'Amboine il fait beau à Bouro et dans d'autres îles situées à l'occident. Ce qui paraît encore plus surprenant c'est qu'à l'ouest on ait à la fois la mousson sèche, et à l'est celle des pluies. Cette dernière saison est souvent accompagnée de violens ouragans; mais les tremblemens de terre sont plus fréquens dans l'autre, qui commence au mois de novembre et qui règne aussi pendant

cinq mois. Dans les mois d'avril et d'octobre on n'a point de vents réglés : ceux de l'est et du sud-est amènent les pluies ; ceux de l'ouest et du nord-ouest causent la sécheresse, mais ils tempèrent les grandes chaleurs, qui sans cela seraient excessives. L'ardeur du soleil dure depuis neuf heures jusqu'à cinq; après quoi l'on commence à respirer un grand air de fraîcheur, qui devient même assez vif par les fortes rosées qui tombent à l'entrée de la nuit. La chaleur est cependant si rude pour la terre qu'elle y forme souvent des ouvertures de vingt pieds de profondeur; elle fait tarir les rivières et sécher sur pied de vieux arbres : les girofliers, qui demandent de l'humidité, en souffrent surtout beaucoup de dommage.

Les tremblemens de terre ne sont jamais plus à craindre qu'après les pluies qui suivent ces grandes chaleurs : dans cette saison de sécheresse on est aussi effrayé de temps en temps par de furieux coups de tonnerre, et la foudre en tombant sur les mâts des vaisseaux et sur les plus gros arbres les fend quelquefois du haut en bas. On assure d'après une expérience réitérée que c'est l'effet de véritables carreaux, et qu'on en a réellement trouvé plusieurs à l'ouverture des fentes; mais ces observations auraient besoin d'être constatées par de meilleurs physiciens que ne le sont la plupart des voyageurs que nous suivons ici.

Les mers d'Amboine offrent un spectacle plus étrange dans la différence de leurs eaux : deux fois l'an avec la nouvelle lune de juin et d'août la plaine liquide paraît de nuit comme coupée par plusieurs gros sillons qui ont la blancheur du lait, et qui semblent ne faire qu'un composé avec l'air quoique pendant le jour on n'y remarque aucun changement. Cette eau blanche, qui ne se mêle pas avec l'autre, a plus ou moins d'étendue à proportion que les vents de sud-est, les orages et les pluies en augmentent le volume : mais celle du mois d'août est la plus abondante ; on la voit principalement des îles de Key et d'Arou, autour du sud-est, jusqu'à Ténember et Timor-Laout au sud; à l'ouest jusqu'à Timor; au nord près de la côte méridionale de Céram : mais elle ne passe pas au nord d'Amboine. Personne ne sait d'où elle vient, ni quelles en peuvent être les causes : l'opinion la plus commune est qu'elle commence au sud-est, et qu'elle sort de ce grand golfe qui est entre le continent des terres australes et la Nouvelle-Guinée; quelques-uns l'attribuent à de petits animaux qui luisent de nuit. Quand l'eau blanche est passée la mer décharge sur ses bords une plus grande quantité d'écume et d'ordure qu'à l'ordinaire : cette eau est fort dangereuse pour les petits bâtimens parce qu'elle empêche de distinguer les brisans ; les vaisseaux qui y sont exposés pourrissent aussi plus tôt, et l'on observe que les poissons suivent l'eau noire.

Un autre objet d'admiration qu'on trouve dans ces mers ce sont certains vermisseaux de couleur roussâtre qu'on nomme *vavo*, et qui paraissent tous les ans à un temps réglé le long du rivage en divers endroits de l'île d'Amboine : vers le temps de la pleine lune d'avril on en voit une infinité qui s'étendent à l'est du château de la Victoire sur une grande lisière du rivage, particulièrement dans les endroits pierreux, où l'on peut les ramasser par poignées. Ils jettent le soir une lueur semblable au feu, qui invite les insulaires à sortir pour en aller faire leur provision parce que ces insectes ne se font voir que trois ou quatre jours dans l'année. Les Amboiniens les savent confire; ils en font une espèce de bacassoum, qui leur paraît excellent; mais si l'on diffère seulement un jour de les saler ils s'amollissent si fort qu'il n'en reste qu'une humeur glaireuse et tout à fait inutile.

Les Amboiniens sont de moyenne stature, plus maigres que gros et fort basanés. Ils n'ont pas le nez camus; ils l'ont bien formé, et les traits du visage réguliers; on en voit même plusieurs qui peuvent passer pour de beaux hommes, et les femmes n'y sont pas sans agrémens. On trouve parmi ces insulaires une espèce d'hommes qu'on nomme *cakerlaks*, presque aussi blancs que les Hollandais, mais d'une pâleur de mort qui a quelque chose d'affreux, surtout quand on en est proche : leurs cheveux sont fort jaunes et comme

roussis par la flamme; ils ont quantité de grosses lentilles aux mains et au visage; leur peau est galeuse, rude et chargée de rides; leurs yeux, qu'ils clignotent continuellement, paraissent de jour à moitié fermés, et sont si faibles qu'ils ne peuvent presque pas supporter la lumière; mais ils voient fort clair de nuit; ils les ont gris, au lieu que ceux des autres insulaires sont noirs. L'auteur a connu un roi de Hitto et son frère qui étaient cakerlaks, et qui avaient non seulement des frères et des sœurs, mais même des enfans dont le teint était le brun ordinaire de ces îles. On voit aussi quelques femmes de cette espèce quoiqu'elles soient plus rares. Les cakerlaks sont méprisés de leur propre nation, qui les a en horreur; c'est une sorte d'albinos : il s'en trouve aussi parmi les Nègres en Afrique et ailleurs. Leur nom vient de certains insectes volans des Indes, qui muent tous les ans, et dont la peau ressemble assez à celle des cakerlaks.

L'habillement des Amboiniens paraît être un mélange de leurs anciens usages et de ceux qu'ils ont empruntés des Hollandais. Quoique les joyaux de prix soient rares parmi ces insulaires on en voit plusieurs en or, en argent, en diamans et en perles : un des plus anciens ornemens des Orientaux, connu du temps d'Abraham, est celui que les femmes portaient au milieu du front, et qui leur descendait entre les sourcils; cette espèce de joyaux semble ne s'être

conservée qu'ici, où Valentyn eut l'occasion d'en examiner quelques-uns des plus étranges : le principal avait six pendans qui couvraient presque tout le visage ; mais la plupart n'en ont qu'un qui tombe jusqu'au nez, et d'autres sont sans pendans. On compte parmi les plus précieux ornemens des princes du pays les serpens d'or, qui sont ordinairement à deux têtes, et qui valent jusqu'à cent cinquante florins ou plus. Ces insulaires mettent au-dessus de l'or même le sovassa, qui est une composition de ce métal avec certaine quantité de cuivre. L'auteur croit que c'est le véritable orichalcum des anciens : on en fait des anneaux, des pommes de canne, des boutons et toutes sortes de petits vaisseaux. Au reste il ne se trouve de ces joyaux que parmi les chefs ; tous les autres sont fort pauvres. Les radjas, les patis et les orancaies tirent un revenu assez honnête de leurs terres et de leurs clous de girofle, pour lesquels on leur paie encore le droit d'un sou pour chaque livre ; ils pourraient amasser des richesses s'ils ne dépensaient tout en festins, en présens et en procès, ne faisant pas difficulté de sacrifier à la chicane une centaine de ducats pour un giroflier contesté. Malgré cette prodigalité des grands et la pauvreté des autres il est remarquable qu'on ne voit jamais ici de mendians : on en sera moins surpris si l'on considère que les arbres y produisent en abondance des fruits dont on n'interdit pas l'usage aux passans, et que personne

ne refuse aux indigens qui la demandent la liberté de couper autant de bois à brûler qu'ils en ont besoin pour un jour. Un insulaire qui n'est pas trop paresseux peut gagner facilement trois escalins par jour en revendant ses fagots, tandis qu'il ne lui faut que deux sous pour vivre.

L'ignorance, mère de l'idolâtrie et de la superstition, a introduit dans le culte et dans la manière de vivre de ces insulaires une infinité d'usages aussi bizarres que leurs préjugés sont ridicules; les démons partagent leurs principaux soins, et sont le continuel objet de leurs inquiétudes. La rencontre d'un corps mort qu'on porte en terre, celle d'un impotent ou d'un vieillard si c'est la première créature qu'on voie dans la journée, le cri des oiseaux nocturnes, le vol d'un corbeau au-dessus de leurs maisons sont pour eux autant de présages funestes, dont ils croient pouvoir prévenir les effets en rentrant chaque fois chez eux ou par certaines précautions : quelques gousses d'ail, de petits morceaux de bois pointus et un couteau, mis à la main ou sous le chevet d'un enfant pendant la nuit, leur paraissent des armes efficaces contre les esprits malins. Jamais un Amboinien ne vendra le premier poisson qu'il prend dans des filets neufs; il en appréhenderait quelque malheur; mais il le mange lui-même ou le donne en présent. Les femmes qui vont au marché le matin avec quelques denrées donneront toujours la première pièce pour

le prix qu'on leur en offre, sans quoi elles croiraient n'avoir aucun débit pendant le reste du jour, aussi lorsqu'elles ont vendu quelque chose elles frappent sur leurs paniers en criant de toute leur force que cela va bien. On ne fait pas plaisir aux insulaires de louer leurs enfans parce qu'ils craignent que ce ne soit avec le dessein de les ensorceler; à moins qu'on n'ajoute à ces éloges des expressions capables d'éloigner toute défiance : lorsqu'un enfant éternue on se sert d'une espèce d'imprécation comme pour conjurer l'esprit malin qui cherche à le faire mourir. Ces idées sont si invétérées dans la nation qu'on entreprendrait vainement de les détruire; les personnes mêmes qui ont embrassé le christianisme n'en sont pas exemptes. On n'admet point auprès d'un malade ceux qui seraient entrés peu auparavant dans la maison d'un mort. Les filles du pays ne mangeront pas d'une double banane ou de quelque autre fruit double; une esclave n'en présentera point à sa maîtresse de peur que dans sa première couche elle ne mette deux enfans au monde, ce qui augmenterait le travail domestique. Une des plus singulières opinions des Amboiniens est celle qu'ils se forment de leur chevelure, à laquelle ils attribuent la vertu de soutenir un malfaiteur dans les plus cruels tourmens sans qu'on puisse lui arracher l'aveu de son crime à moins qu'on ne le fasse raser; et ce qui doit faire admirer la force de l'imagination cette

idée est vérifiée par l'effet : l'auteur en rapporte deux exemples arrivés de son temps.

Avec tant de penchant à la superstition on se figure aisément que les Amboiniens sont fort portés à la nécromancie : cette science réside dans certaines familles renommées parmi eux; quoiqu'ils les haïssent mortellement, parce qu'ils les croient capables de leur nuire, ils ne laissent pas d'avoir recours aux sortiléges, soit pour favoriser leurs inclinations ou pour d'autres vues. Ce vice règne principalement parmi les femmes. Mais si l'on examine à fond leur magie, on trouve qu'elle ne consiste le plus souvent que dans l'art de préparer subtilement des poisons, et que le reste n'est qu'un tissu d'impostures.

Les Amboiniens ont divers usages qui leur sont communs avec d'autres peuples de l'Orient, comme de laisser croître leurs ongles, qu'ils teignent en rouge; de se laver souvent dans les rivières, mais les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, avec des vêtemens particuliers à ces bains par respect pour la pudeur; de s'oindre le corps d'huiles odoriférantes, et d'en parfumer aussi leur chevelure en s'arrachant le poil de toutes les autres parties, et de s'asseoir sur une natte les jambes croisées sous le corps.

Dès qu'un enfant est né sa mère lui donne un nom de lait indépendamment de celui qu'il reçoit ensuite au baptême : ce nom a toujours rapport à quelques circonstances de sa naissance.

On ne sait ce que c'est que d'emmaillotter les enfans, mais on les enveloppe négligemment dans un linge après leur avoir appliqué un bandage sur le nombril : d'autres soins seraient mortels dans un pays si chaud, et plusieurs Européens en ont fait anciennement l'expérience. Au lieu de porter les enfans sur le bras l'usage est de les porter ici sur la hanche en passant le bras gauche sous leurs aisselles, autour du dos, dans une attitude fort aisée. On ne voit parmi ces peuples que des corps bien formés dans tous leurs membres, et jamais d'estropiés que par accident: Après la naissance d'un enfant on plante un cocotier, ou quelque autre arbre dont le nombre des nœuds successifs indique celui de ses années.

A la mort du père l'aîné des fils est le maître de tout ce qu'il possédait : cet aîné ne donne à sa mère et à ses frères et sœurs que ce qu'il juge nécessaire à leur subsistance : mais il ne succède pas à son père dans les dignités héréditaires; elles passent aux collatéraux.

On peut mettre comme au second ordre des naturels du pays les Alfouriens ou Alfouras, montagnards sauvages qui habitent les hauteurs de plusieurs îles, et notamment de Céram, et qui sont fort différens des insulaires établis sur le rivage : en général ils sont beaucoup plus grands, plus charnus et plus robustes, mais d'un naturel farouche et barbare. La plupart

n'ont pour tout vêtement qu'une large et épaisse ceinture, teinte en plusieurs raies, qui leur couvre uniquement le milieu du corps : ces ceintures sont composées de l'écorce d'un arbre nommé *sacca,* que l'auteur prend pour le sycomore blanc. Sur la tête ils portent une coque de coco, autour de laquelle ils entortillent leurs cheveux ; ils les attachent aussi quelquefois à un morceau de bois, qui leur sert en même temps d'étui pour leur peigne : cet étrange bonnet est encore orné de trois ou quatre panaches. Leur chevelure est liée d'un cordon, auquel ils enfilent de petits coquillages blancs, dont ils se garnissent de même le cou et les doigts des pieds; quelquefois leur collier est un chapelet de verre. Ils portent aussi de gros anneaux jaunes aux oreilles, et jamais ils ne paraissent plus propres qu'avec des rameaux d'arbre aux bras et aux genoux, dont ils ne manquent pas de se parer, surtout lorsqu'ils doivent se battre.

Tous ces montagnards, quoique partagés en factions, ont les mêmes manières, les mêmes mœurs et le même culte. C'est une loi inviolable parmi eux qu'aucun jeune homme ne peut se marier ni travailler s'il n'apporte pour chacune de ces installations autant de têtes d'ennemis dans son village, où elles sont posées sur une pierre consacrée à cet usage : celui qui compte le plus de têtes est réputé le plus noble, et peut aspirer aux meilleurs partis. On n'examine point

à la rigueur si ce sont des têtes d'hommes, de femmes ou d'enfans; il suffit que la taxe soit remplie. Par cette politique il est facile à leurs chefs de détruire en peu de temps un village ennemi, et de faire la guerre sans qu'il leur en coûte la moindre dépense.

Dans leurs maraudes pour chercher des têtes les jeunes Alfouriens battent la campagne en petites troupes de huit ou dix, le corps tellement couvert de verdure, de mousse et de rameaux que, cachés sur les chemins, au milieu des bois, on les prend facilement pour des arbres : dans cet état s'ils voient passer quelqu'un de leurs ennemis ils lui jettent une zagaie par derrière, et s'élançant sur lui ils lui coupent la tête, qu'ils emportent dans les habitations, où ils font leur entrée solennelle tandis que les jeunes femmes et les filles, chantant et dansant autour d'eux, célèbrent cette victoire par des réjouissances publiques. Les têtes sont suspendues aux maisons ou jetées en certains lieux comme une offrande aux divinités du pays. Il arrive souvent à ces jeunes Alfouriens de rôder un mois ou deux avant qu'ils puissent trouver l'occasion de se pourvoir de têtes parce qu'ils n'attaquent guère l'ennemi qu'à coup sûr. S'ils le manquent ils reviennent les mains vides, quelquefois blessés, et si remplis de frayeur qu'ils ne pensent plus de longtemps au mariage. Lorsqu'ils ont perdu quelques-uns de leurs gens dans un combat, et que les

têtes en sont emportées, ils jettent les cadavres sur un arbre comme indignes de la sépulture; mais si les morts ont encore leur tête il est permis aux parens de les enterrer dans la crainte que leurs ennemis n'en puissent faire trophée.

On conçoit qu'avec des lois aussi barbares les Alfouriens ont besoin d'autres maximes assorties à cette politique, et capables de perpétuer les occasions de les exercer avec quelque apparence de justice. Leur extrême délicatesse sur le point d'honneur est la principale source des guerres continuelles qui règnent entre eux. Lorsqu'un Alfourien en visite un autre rien ne doit manquer à l'accueil qu'on lui fait : cette réception consiste à lui présenter d'abord une banane et du tabac. Oublie-t-on volontairement ou par malheur de joindre à la banane les feuilles de siri nécessaires, c'est assez pour mettre en colère l'Alfourien étranger, qui pour témoigner son ressentiment au maître de la maison en sort sur-le-champ, et va s'escrimer devant la porte en dansant le sabre à la main jusqu'à ce que l'affront soit réparé par quelques présens. Si pendant cette visite les petits enfans de la maison crachent ou se mouchent c'est un outrage sanglant; s'ils jettent quelque chose à l'étranger ou s'ils lui rient au nez le père est tenu de laver chaque fois l'opprobre par d'autres présens, et la paix est faite alors; mais s'il le refuse l'offensé s'en plaint à ses amis, et revient deux ou trois ans après demander

satisfaction à son hôte. La querelle peut encore être apaisée par un présent, sinon la vengeance est résolue contre un opiniâtre qui non content d'un premier affront ose encore après tant d'années pousser le mépris jusqu'à ne rien offrir en faveur de la réconciliation. L'offensé meurt-il sans avoir exécuté sa résolution, ce soin passe à ses descendans, qui ne manquent pas de le venger tôt ou tard. Quelquefois tous les habitans du village prennent parti pour le mort, et vont enlever dans celui de l'agresseur quelques têtes sans distinction et les premières qu'ils peuvent abattre; sur quoi naît ordinairement une guerre ouverte. Mais avant d'en venir à cette extrémité l'un d'entre eux élève la voix, appelle les cieux, la terre, la mer, les rivières et tous leurs ancêtres à leur secours. Après cette invocation il se tourne vers les ennemis et leur annonce à haute voix les motifs qui les forcent à la guerre, protestant qu'ils ne viennent pas clandestinement comme des voleurs, mais à découvert, et dans la seule vue de se procurer par la force le présent de la réconciliation qu'on a l'injustice de leur refuser. De retour dans leur village avec une ou deux têtes qu'ils ont coupées à leurs ennemis ils les portent en cérémonie, accompagnés de leurs femmes, qui ne cessent de chanter et de danser autour d'eux. On donne ensuite un grand festin où les têtes ont leur place et sont servies chacune par un guerrier qui leur présente des bananes, du

tabac et d'autres rafraîchissemens : on verse neuf gouttes d'huile sur chacune; après quoi deux hommes les prennent et les jettent. Ils sont persuadés que s'ils manquaient à la moindre de ces cérémonies ils n'auraient pas de bonheur à se promettre dans leur entreprise; cependant pour s'en assurer d'avance ils ont recours au démon, qu'ils consultent de différentes manières, et dont ils attendent la réponse par certains signes; si les présages sont constamment favorables ils n'hésitent plus à commencer la guerre.

Les Alfouriens se nourrissent de rats, de serpens, de grenouilles et de diverses autres sortes de reptiles. La chair de sanglier et le riz, qu'ils commencent à cultiver eux-mêmes, entrent aussi dans leurs alimens; mais ils y sont moins accoutumés. Le sagou est pour eux un mets friand; ils en font une bouillie épaisse qu'ils mettent dans des bambous, et la mangent froide lorsqu'ils sont en voyage : ces bambous leur tiennent lieu de marmites, de pots et de verres. L'eau est leur boisson commune; mais le sagouvet, espèce de liqueur fermentée qu'ils tirent du sagou, anime leurs festins. Ils enterrent cette liqueur dans les marais pour la rendre plus forte; elle y prend aussi une couleur plus jaune, et s'y conserve toujours fraîche quoiqu'elle perde beaucoup de son goût agréable et qu'elle devienne même fort âpre. Ces montagnards aiment l'eau-de-vie à la fureur, et savent la distinguer du vin d'Espagne. Va-

lentyn rapporte que Montanus, ministre hollandais, étant arrivé le soir à Elipapoutelh, on lui dit que le radja Sahoulau, un des plus puissans rois des Alfouriens, descendu des montagnes avec une nombreuse suite, souhaitait de le saluer. Montanus, qui connaissait ce prince de réputation, consentit à le recevoir sur-le-champ pour en être plus tôt délivré. Après un court compliment, le radja demanda de l'eau-de-vie, ajoutant en mauvais malais qu'il l'aimait beaucoup. La crainte des effets désagréables que cette liqueur pouvait produire fit répondre au ministre hollandais qu'étant au terme de son voyage ses provisions étaient presque finies; cependant il fit apporter un petit reste de vin d'Espagne qu'il voulut faire boire au radja pour de l'eau-de-vie; mais ce prince n'en eut pas plus tôt goûté qu'il le rejeta. « Ce que vous m'offrez, dit-il en secouant la tête, n'est pas une boisson d'homme; c'est une boisson de femme : si c'est de l'eau-de-vie il faut que j'aie perdu la mémoire. » Le ministre, fort embarrassé, se vit obligé de faire paraître sa bouteille d'eau-de-vie; et le radja, qui en reconnut l'odeur, s'écria que c'était une boisson d'homme : en effet la bouteille fut bientôt vidée. Alors le prince alfourien, commençant à s'échauffer, tira de sa corbeille quelques morceaux de serpent et de sagou qu'il offrit à Montanus; et les lui voyant refuser sous divers prétextes il voulut du moins pour signaler sa reconnaissance

lui faire accepter le spectacle d'un combat de ses Alfouriens. Les objections et les excuses ne purent le faire changer de dessein ; il fit commencer à la lumière de quantité de flambeaux un combat, qui n'ayant d'abord été que simulé devint bientôt sérieux : la terre fut jonchée de cadavres, le sang ruisselait et les membres volaient de toutes parts tandis que le radja ne cessait d'animer les combattans par ses promesses et ses menaces sans que les représentations et les instances du ministre pussent l'engager à terminer une scène si tragique. « Ce sont mes sujets, lui répondit-il ; ce ne sont que des chiens morts, dont la perte n'est d'aucune importance, et je ne me fais pas une affaire d'en sacrifier mille pour vous marquer mon estime. Montanus, changeant de ton, répliqua que c'était beaucoup d'honneur pour lui, mais que les lois hollandaises ne permettaient pas de répandre inutilement le sang, et qu'il en deviendrait lui-même responsable au gouverneur, qui ne manquant d'espions nulle part serait bientôt informé de cette scène. Le radja, cédant à ses remontrances, fit enfin terminer le combat ; et Montanus en eut d'autant plus de joie qu'il craignait sérieusement que les Alfouriens las de se massacrer les uns les autres dans l'idée de l'amuser ne se donnassent à leur tour le divertissement de le tailler en pièces lui et toutes les personnes de sa suite.

Avant que ces peuples connussent le girofle,

dont ils tirent aujourd'hui leur subsistance, ils ne vivaient que de leurs pirateries, mangeaient les corps de leurs ennemis, et marchaient nus à la réserve d'une ceinture : c'est des Portugais qu'ils ont appris à se vêtir, et des Hollandais qu'ils ont reçu les lumières de l'Evangile. Mais la profession qu'ils font d'être chrétiens n'empêche pas qu'ils ne reviennent encore quelquefois à leur ancienne barbarie; on en rapporte des exemples qui font voir que la chair humaine a toujours de grands appas pour eux lorsqu'ils trouvent l'occasion de s'en rassasier sans témoins. Le roi de Titavay, vieillard de soixante ans, avoua en 1687 que dans sa jeunesse il avait mangé plusieurs têtes de ses ennemis après les avoir fait rôtir sur des charbons, ajoutant que de toutes les viandes il n'y en avait pas de si délicate, et que les plus friands morceaux étaient les joues et les mains. En 1702 un vieux messager du conseil d'état d'Amboine, originaire de cette île, et d'ailleurs fort honnête homme, fut convaincu d'avoir enlevé du gibet et mangé un bras du cadavre d'un esclave, dont l'embonpoint l'avait tenté : il fut puni par une amende de cinq cents piastres, heureux d'en être quitte à si bon marché. Il y a des ordonnances très sévères pour réprimer cette horrible passion, et de temps en temps on a soin de les renouveler.

Il paraît que tout le terrain des Moluques est

imprégné de ces matières sulfureuses qui forment les volcans; Valentyn en fit l'épreuve sur les montagnes d'Omer : « J'étais, dit-il, sans la moindre inquiétude dans ma chaise à porteurs, fermée de tous côtés pour me garantir contre l'ardeur du soleil, lorsque après avoir fait environ un quart de lieue de chemin au-dessous du vent toute cette vaste campagne que nous avions derrière nous parut en feu dans un instant, et les flammes qui s'élevaient jusqu'aux nues du milieu d'une horrible fumée gagnaient avec une telle rapidité qu'à peine eus-je le temps de sortir de ma chaise pour prendre la fuite avec tous mes gens, dont le nombre était d'environ quarante. Notre effroi ne nous aurait cependant prêté que de vaines forces si le vent ne s'était tourné tout à coup, et si l'embrasement n'eût été coupé par un espace aride et sans herbe. J'appris de mon guide qu'il s'était déjà trouvé une fois dans le même péril, mais beaucoup plus grand puisqu'il n'avait pu l'éviter, et qu'il s'était vu obligé de se jeter le visage contre terre pour n'être pas suffoqué par la fumée; que lui et ses compagnons eurent le visage un peu défiguré, leurs cheveux brûlés, et leurs vêtemens fort endommagés; il est vrai que, l'herbe étant alors moins haute et plus verte, les flammes n'avaient pas le même degré de violence, mais la fumée était d'autant plus épaisse. »

Au sud-est d'Amboine s'élève le petit groupe

volcanique de Banda, ainsi nommé d'après l'île principale que l'on appelle aussi Lanfor. L'on cultive le muscadier dans ces petites îles, qui sont toutes volcaniques.

Timor-Laout et Vaigiiou sont deux grandes îles bien boisées, mais peu connues.

Il reste à joindre ici quelques propriétés des îles Moluques, qui regardent l'histoire naturelle. Argensola, remontant aux anciennes traces du girofle, prétend que les Chinois ont été les premiers qui en ont connu le prix : ces peuples, dit-il, attirés par l'excellence de son odeur en chargèrent leurs jonques pour le porter dans les golfes de Perse et d'Arabie; mais il n'ajoute rien qui puisse faire connaître le temps de cette découverte. Pline a connu le girofle, et le décrit comme une espèce de poivre-long qu'il appelle *cariophyllum*. Les Perses l'ont nommé *calafou*. Il n'est pas question d'examiner ici lequel de ces deux noms a pris naissance de l'autre. Les Espagnols le nommaient anciennement *girofa*, ou *girofle*, et depuis ils l'ont appelé *clavo*, ou *clou*, à cause de sa figure. Les habitans des Moluques nomment l'arbre *sigher*, la feuille *varaqua*, et le fruit *chimque* ou *chamque*.

L'arbre du girofle ressemble beaucoup au laurier par la grandeur et par la forme des feuilles, mais la tête est plus épaisse, et les feuilles sont un peu plus étroites. Le goût du clou se trouve dans les feuilles et jusque dans le bois. Les

branches, qui sont en grand nombre, jettent une quantité prodigieuse de fleurs, dont chacune produit son clou. Les fleurs sont d'abord blanches; ensuite elles deviennent vertes, puis rouges et assez dures : c'est alors qu'elles sont proprement clous. En séchant les clous prennent une autre couleur, qui est un brun jaunâtre, lorsqu'ils sont cueillis ils deviennent d'un noir de fumée: ils ne se cueillent pas avec la main comme les autres fruits; on attache une corde à la branche qu'on secoue avec force, ce qui ne se fait pas sans fatiguer les arbres; mais ils en deviennent plus fertiles l'année d'après. Cependant quelques-uns les battent avec des gaules après avoir nettoyé soigneusement l'espace qui est dessous.

Les clous pendent aux arbres par de petites queues, auxquelles la plupart tiennent encore lorsqu'ils sont tombés; on les vend même avec ces queues, car les insulaires ramassent tout ensemble, et ne se donnent pas la peine de les trier; mais ceux qui les achètent prennent celle de les nettoyer pour les transporter en Europe. Les clous qui restent aux arbres portent le nom de *mères*, y demeurent jusqu'à l'année suivante, et passent pour les meilleurs parce qu'ils sont plus forts et mieux nourris; les Javanais du moins les préfèrent aux autres; mais les Hollandais prennent par choix les plus petits. On ne plante point de girofliers; les clous qui tombent et qui se répandent en divers en-

droits le reprodnisent assez, et les pluies fréquentes hâtent si fort leur accroissement qu'ils donnent du fruit dès la huitième année. Ils durent cent ans. Quelques-uns prétendent qu'ils ne croissent pas bien lorsqu'ils sont plantés trop près de la mer, et qu'ils viennent également dans toutes ces îles, sur les montagnes comme dans les vallées. Les clous mûrissent depuis la fin du mois d'août jusqu'au commencement de janvier.

On lit dans les *Mémoires portugais* que les pigeons ramiers, qui sont en grand nombre dans l'île de Gilolo, mangent le reste des clous qui vieillissent sur les arbres, et que les rendant avec leur fiente il en renaît d'autres girofles, raison qui les fait multiplier partout, et qui s'opposera toujours aux efforts qu'on pourrait faire pour les détruire. Ils rapportent aussi qu'après la conquête des Portugais les rois des Moluques, indignés de l'insolence et de la cruauté de leurs vainqueurs, ne trouvèrent pas d'autre moyen pour s'en délivrer que de détruire les funestes richesses qui les exposaient à cette tyrannie; le désespoir leur mit le feu à la main pour brûler tous les girofliers; mais cet incendie répondit si mal à leurs vues qu'au lieu de répandre une éternelle stérilité dans leurs îles il en augmenta beaucoup la fertilité : en effet l'expérience a fait connaître que la cendre mêlée à la terre est capable de l'engraisser; dans plusieurs endroits de l'Europe on

brûle le chaume sur les terres stériles, et l'on embrase de grandes campagnes pour les rendre plus fécondes.

On confit aux Indes le clou de girofle dans le sucre, ou dans le sel et le vinaigre. Quantité de femmes indiennes ont l'habitude de mâcher du clou pour donner plus de douceur à leur haleine; mais les excellentes qualités du girofle sont d'ailleurs assez connues. Nous avons parlé plus haut du sagou.

Le muscadier est un bel arbre haut de trente pieds, remarquable par le beau vert de son feuillage et par la disposition de ses branches; quand il végète avec force il pousse une grande quantité de rameaux grêles qui lui forment une tête bien arrondie et extrêmement touffue. Les fleurs naissent en petites grappes le long des petits rameaux : elles sont jaunes et petites. Un même arbre ne porte que des fleurs ou fécondes ou stériles, c'est à dire femelles ou mâles; cet arbre est continuellement en fleur et en fruit de tout âge; il commence à rapporter à l'âge de sept ou huit ans; le fruit qui succède à la fleur femelle ne parvient à l'état de maturité que neuf mois après l'épanouissement de cette fleur; il ressemble alors à une pêche-brugnon de couleur moyenne. Le brou qui enveloppe la noix a la chair d'une saveur si âcre et si astringente qu'on ne saurait le manger cru et sans apprêt; on le confit, on en fait des compotes et de la marmelade.

L'usage de la noix muscade est suffisamment connu. En faisant des entailles dans l'écorce du muscadier, en coupant une branche, ou en détachant une feuille il en sort un suc visqueux assez abondant, d'un rouge pâle, et qui teint le linge d'une manière durable. Le bois du muscadier est blanc, poreux, filandreux, d'une extrême légèreté; on peut en faire de petits meubles : il n'a aucune odeur.

Le tabac croît en abondance aux Moluques; mais il n'égale pas en bonté celui des Indes orientales quoique les fruits communs y soient les mêmes, et qu'ils n'aient rien d'inférieur.

On y trouve de ces grands serpens qui ont plus de trente pieds de long, et dont on a déjà parlé.

On remarque que les crocodiles, fort différens de ceux des autres lieux pour la voracité, ne sont dangereux que sur terre, et que dans la mer au contraire ils sont si lâches et si engourdis qu'ils se laissent prendre aisément.

Tous les voyageurs parlent avec admiration de la facilité que les perroquets des Moluques ont à répéter tout ce qu'ils entendent : leurs couleurs sont variées, et forment un mélange agréable; ils crient beaucoup et fort haut. On assure que dans les temps qu'on y formait la ligue qui en chassa les Portugais un perroquet, volant dans l'air, cria d'une voix très forte *je meurs, je meurs*, et que battant en même temps des ailes il tomba

mort. Voilà un présage à opposer au vol des oiseaux chez les anciens; mais on peut croire au babil des perroquets des Moluques sans croire à ceux des historiens. Un Hollandais avait un perroquet qui contrefaisait sur-le-champ tous les cris des autres animaux qu'il entendait.

L'île de Ternate a quantité d'oiseaux de paradis que les Portugais nomment *paxaros del sol* ou *oiseaux du soleil;* les habitans leur donnent le nom de *manucodiata* qui signifie *oiseau des dieux*. Autrefois on racontait fort sérieusement, et plusieurs auteurs l'ont répété, que ces oiseaux vivent de l'air; qu'ils ne viennent jamais à terre; qu'ils n'ont pas de pieds, et qu'ils se reposent en se suspendant aux arbres par les longs filets de leur queue. Telle est l'idée d'après laquelle plusieurs naturalistes anciens les représentent : elle venait de l'usage établi parmi ceux qui les prennent de leur ôter les pieds et de ne leur laisser que la tête, le corps et la queue, qui est composée de plumes admirables; ils les font sécher ensuite au soleil, ce qui fait disparaître toutes les traces des pieds. Ces absurdités étaient d'autant plus accréditées que l'origine et le genre de vie de ces oiseaux étaient totalement ignorés. L'on ne se borna pas aux merveilles que leur attribuaient les insulaires de Ternate; les marchands pour leur donner plus de valeur en ajoutèrent de nouvelles : enfin le préjugé prit une telle force que le premier qui soutint que ces

oiseaux avaient des pieds et étaient conformés comme les autres fut traité d'imposteur. Il est reconnu aujourdhui qu'ils ont des pieds : les uns ne fréquentent que les buissons, d'autres se tiennent dans les forêts, nichent sur les arbres élevés, mais évitent de se percher à la cime, surtout dans les grands vents, qui en jetant le désordre dans leurs faisceaux de plumes, les font tomber à terre. Dans la saison des muscades l'on voit ces oiseaux voler en troupes nombreuses, comme font les grives à l'époque des vendanges, mais ils ne s'éloignent guère. L'archipel des Moluques et la Nouvelle-Guinée bornent leurs plus longs voyages.

CHAPITRE IX.

Timor. Ile Célèbes.

Ces deux îles sont l'une au sud, l'autre au nord des Moluques, et toutes deux en sont à peu de distance. Nous parlerons en premier lieu de Timor : Dampier lui donne environ soixante-dix lieues de long sur quinze ou seize de largeur ; elle est située à peu près du nord-est au sud-ouest, et son milieu est presque à 9° latitude méridionale. Elle n'a point de rivières navigables ni beaucoup de havres ; mais on y trouve un grand nombre de baies, où les vaisseaux peuvent mouiller dans certaines saisons : c'est dans celle d'Anabo, qui la couvre au sud-ouest, que les Hollandais ont le fort Concordia, bâti en pierre sur un rocher qui touche au rivage, une lieue à l'est de la pointe de Coupang, d'où ils chassèrent les Portugais en 1613 ; cependant il en reste un grand nombre dans l'île, et ils y ont plusieurs établissemens, entre autres celui de Laphao. La ville est composée de quarante ou cinquante maisons, dont chacune a son enclos rempli d'arbres fruitiers, tels que des tamariniers, des cocotiers et des toddis : chaque enclos a son puits ; une église à demi ruinée fait

le principal ornement de la perspective. Assez près du rivage une mauvaise plate-forme, accompagnée d'un petit édifice, soutient six canons de fer montés sur des affûts pourris, et quelques hommes y font la garde.

Dampier ne fait pas une peinture avantageuse des habitans de Laphao : « La plupart, dit-il, sont nés aux Indes; ils ont les cheveux noirs et plats, et le visage couleur de cuivre jaune; leur langue est le portugais. Ils se disent catholiques romains, et ne se font pas moins honneur de leur religion que de leur origine : ils se fâcheraient beaucoup contre ceux qui leur refuseraient le nom de *Portugais;* cependant je n'en vis que trois qui méritassent le nom de *blancs;* « deux étaient prêtres. » Ils ont trois ou quatre bâtimens qui servent à leur commerce avec les insulaires, et qu'ils envoient même jusqu'à Batavia pour en tirer des marchandises de l'Europe : l'île leur fournit de l'or, de la cire et du bois de sandal. Quelques Chinois qu'ils ont parmi eux attirent de Macao tous les ans une vingtaine de petites jonques qui leur apportent du riz commun, de l'or mêlé, du thé, du fer, des outils, de la porcelaine, des soies, etc. et qui prennent d'eux en échange de l'or pur, tel qu'on le trouve sur les montagnes, du bois de sandal, de la cire et des esclaves.

Les Portugais ont une autre établissement qu'ils nomment *Poro novo*, au bout oriental

de l'île de Timor, où leur gouverneur général fait sa résidence, ce qui doit faire juger que Laphao ne tient que le second rang. On assura Dampier que dans l'espace de vingt-quatre heures ils pouvaient assembler cinq ou six cents hommes bien armés de fusils, d'épées et de pistolets. Quoiqu'ils se reconnaissent sujets du Portugal leur situation approche beaucoup de l'indépendance; on les a vus pousser la hardiesse jusqu'à renvoyer chargés de fers ceux qui leur apportaient des ordres du vice-roi de Goa : comme ils ne font pas scrupule de s'allier aux femmes de l'île cette indocilité ne fait qu'augmenter à mesure qu'ils se multiplient et que leur sang s'éloigne de sa source.

L'île de Timor est divisée en plusieurs royaumes, dont chacun a son langage quoique la ressemblance de la figure, des usages et des mœurs entre ceux qui les habitent semble prouver que tous ces insulaires ont une origine commune. La bonne intelligence est rare entre tous les princes de ces différens royaumes. La Compagnie hollandaise, qui a son fort et son comptoir dans le royaume de Coupang, trouve de l'avantage à nourrir leurs divisions, tandis que vivant en paix avec chaque puissance de l'île elle tire tous les profits du commerce. Le roi de Coupang, ami particulier des Hollandais, est ennemi mortel de tous les autres rois, qui sont étroitement alliés avec tous les Portugais : il tire du fort de Con-

cordia un secours secret d'hommes et de munitions, qui lui est refusé en apparence comme à tous ses concurrens, mais qui doit être bien réel pour le rendre capable de résister à tant de forces réunies, et de causer quelquefois beaucoup d'inquiétude aux Portugais. La guerre est si cruelle de la part des Coupangois que les nobles du pays mettent leur gloire à placer sur des pieux, au sommet de leurs maisons, les têtes des ennemis qu'ils ont tués de leur propre main, et que les simples soldats sont obligés de porter celles qu'ils peuvent abattre aussi dans des magasins destinés à les recevoir. Le village indien qui est voisin du fort hollandais contient un de ces sanglans dépôts. On doit juger par là que la haine des Portugais, qui voient leurs têtes menacées du même sort, ne tombe pas moins sur les Hollandais que sur le roi de Coupang, et qu'ils n'épargnent rien pour leur nuire : ils se vantent d'être toujours en état de les chasser de l'île s'ils en avaient la permission du roi de Portugal, seule occasion où le respect a la force de les arrêter; mais il paraît que les Hollandais, bien fournis d'artillerie et d'autres munitions, gardés par des soldats européens, et sûrs de recevoir tous les ans de nouveaux secours de Batavia, rient des bravades de leurs ennemis. D'ailleurs ils ont à peu de distance leur établissement de Solor, dont ils pourraient encore se fortifier. Les Portugais en ont un autre aussi dans l'île

d'Ende, qui n'est pas plus éloignée, et leur ville, qui se nomme *Lorentouca*, vers l'extrémité orientale de cette île, est mieux peuplée qu'aucune place de Timor; mais loin de s'entre-prêter de l'assistance les gouverneurs de leur nation dans ces deux îles se haïssent et se déchirent mutuellement. Ende et Solor font partie d'une chaîne d'îles situées au nord de Timor.

Les insulaires de Timor ont la taille médiocre, le corps droit, les membres déliés, le visage long, les cheveux noirs et lisses et la peau fort noire; ils sont naturellement adroits et d'une agilité singulière; mais une extrême paresse, vice commun à toute leur nation, leur fait perdre l'avantage qu'ils pourraient tirer de ces deux qualités. Ils n'ont de la vivacité, suivant l'expression de Dampier, que pour la trahison et la barbarie; leurs habitations ne présentent que la misère. Ils sont nus, à l'exception des reins, autour desquels ils ont un simple morceau de toile; quelques-uns portent un ornement de nacre de perle, ou de petites lames d'or, de figure ovale et de la grandeur d'un écu, assez joliment dentelées: cinq de ces lames, rangées l'une près de l'autre au-dessus des sourcils, servent à leur couvrir le front; elles sont si minces et disposées avec tant d'art qu'elles semblent enfoncées dans la peau; cependant les frontons de nacre ont plus d'éclat. D'autres portent des bonnets de feuilles entrelacées.

Ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent

en nourrir, et quelquefois ils vendent leurs enfans pour se mettre en état d'augmenter le nombre de leurs femmes. Leur nourriture ordinaire est le blé d'Inde, que chacun plante pour soi. Ils ne se fatiguent pas beaucoup à préparer la terre; dans la saison sèche ils mettent le feu aux arbres et aux buissons pour nettoyer leurs champs et les disposer à recevoir leurs grains dans la saison des pluies; d'ailleurs le goût de la chasse qui les occupe sans cesse leur fait négliger leurs plantations : ils ne manquent point de buffles ni de porcs sauvages; leurs armes ne sont que la lance et la zagaie, avec une sorte de rondache ou de bouclier.

Dampier s'informa de leur religion : on l'assura qu'ils n'en avaient point. Il fait observer qu'à la faveur de la langue malaise, qui est en usage dans toutes les îles voisines, le mahométisme s'était répandu dans celles qui faisaient quelque commerce avant que les Européens y fussent venus : c'est ainsi qu'il est devenu la religion dominante de Solor et d'Ende; mais il ne paraît pas qu'il ait pénétré dans l'île de Timor, ni que les Portugais ou les Hollandais y aient obtenu plus de faveur pour le christianisme.

Tout le terrain de l'île est inégal, c'est à dire coupé par des montagnes et de petites vallées : une chaîne de hautes montagnes la traverse presque d'un bout à l'autre : elle est assez bien arrosée dans les temps même de la sécheresse

par quantité de ruisseaux et de fontaines; mais elle n'a point de grandes rivières parce qu'étant fort étroite les sources qui tombent de l'un ou de l'autre côté des montagnes ont peu de chemin à faire jusqu'à la mer. Dans la saison pluvieuse les vallées et les terres basses sont couvertes d'eau; alors les ruisseaux paraissent autant de grosses rivières, et les moindres cascades se changent en torrens impétueux. Vers le rivage la terre est presque généralement sablonneuse quoique assez fertile et couverte de bois. Les montagnes sont remplies de forêts et de savanes. Dans quelques-unes on ne voit que des arbres hauts, frais et verdoyans; dans la plupart des autres ils paraissent tortus, secs et flétris, et les savanes sont pierreuses et stériles; mais plusieurs de ces montagnes sont riches en or et en cuivre. Les pluies entraînent l'or dans les ruisseaux, où les insulaires le pêchent. Dampier ne put être informé comment ils tirent le cuivre.

Il s'attacha particulièrement à connaître les arbres de l'île : elle en produit un grand nombre qui lui étaient inconnus, et pour lesquels il ne se fit pas un vain honneur d'inventer des noms; mais il vit des mangles blanches, rouges et noires; il vit le mahot, l'arbre à la calebasse, qui est ici rempli de piquans, et qui s'élève fort haut en diminuant vers la pointe, au lieu que dans les Indes occidentales il est bas, et ses branches s'étendent beaucoup en dehors; le co-

tonnier, qui n'est pas fort gros à Timor, mais qui est plus dur que celui de l'Amérique.

Le cassier, qui est ici fort commun, a la grosseur de nos pommiers ordinaires ; mais ses branches ne sont ni épaisses ni garnies de feuilles : cet arbre fleurit à Timor pendant les mois d'octobre et de novembre ; ses fleurs ressemblent beaucoup à celles de nos pommiers, et sont presque aussi grandes ; elles sont d'abord rouges, mais lorsqu'elles sont tout à fait épanouies elles deviennent blanches, et jettent une odeur agréable. Le fruit dans sa maturité est rond, gros d'un pouce, long d'environ deux pieds et d'un brun foncé qui tire sur le rouge. Les cellules du milieu sont entre elles à la même distance que celles du même fruit qu'on apporte en Angleterre ; on y trouve aussi une petite semence plate ; en un mot il paraît de la même nature : cependant l'observateur demeura incertain si c'est le véritable cassier parce qu'il n'y trouva point de pulpe noire.

Il vit des figuiers sauvages moins gros que ceux de l'Amérique, et dont les figues ne croissent point à part sur les branches, mais viennent par bouquets de quarante ou cinquante, autour du corps de l'arbre et de ses grosses branches depuis la racine jusqu'au sommet.

Entre quantité d'arbres qui peuvent servir à toutes sortes d'usages on trouve à Timor le sandal, dont les plus hauts ressemblent beaucoup

au pin : ils ont la tige droite et unie, mais il ne sont pas fort épais; le bois en est dur, pesant et rougeâtre, surtout vers le cœur. On voit ici trois ou quatre sortes de palmiers que Dampier n'avait vus dans aucun autre lieu. Les troncs de la première espèce ont sept ou huit pieds de circonférence, et jusqu'à quatre-vingt-dix de hauteur; leurs branches croissent vers le sommet comme celles du cocotier, et leur fruit ressemble aux cocos; mais il est plus petit, de figure ovale, à peu près de la grosseur d'un œuf de cane; la coquille en est noire et dure avant sa maturité : il est rempli d'une chair si dure qu'on ne saurait le manger, et comme il a un petit vide au milieu on y trouve cette eau ou ce petit-lait qui fait rechercher les cocos.

Les fruits de Timor sont les mêmes que dans la plupart des autres contrées des Indes; mais il paraît que les insulaires en doivent une bonne partie aux Portugais et aux Hollandais, qui les y ont transplantés. Dampier y trouva une herbe sauvage qui se nomme calalou [1] en Amérique, et qui ne lui parut pas moins agréable et moins saine que les épinards. L'île produit naturellement du pourpier, du fenouil marin et d'autres herbes connues des Européens; le blé d'Inde y croît avec peu de culture; c'est la nourriture commune des habitans; mais les Portugais et leurs voisins sèment un peu de riz.

[1] *Ketmia Brasiliensis.*

Dampier ne vit des bœufs et des vaches qu'aux environs du fort Concordia. L'île est peuplée de singes et de serpens : on y trouve un grand nombre de serpens jaunes, de la grosseur du bras et longs de quatre pieds; mais les plus dangereux ne sont pas plus gros que le tuyau d'une pipe; leur longueur est de cinq pieds; ils sont verts par tout le corps; ils ont la tête rouge, plate et de la grosseur du pouce.

Entre les volatiles on distingue l'oiseau à répétition, ainsi nommé parce qu'il chante six notes deux fois de suite, et que les commençant d'une voix haute et perçante il les finit d'un ton assez bas : sa grosseur est celle d'une alouette; il a le bec petit, noir et pointu, les ailes bleues, la tête et le jabot d'un rouge pâle et une raie bleue autour du cou.

Dans le nombre infini de poissons que l'on pêche à Timor on remarque les mangeurs d'huîtres : ils ont dans le gosier deux os fort épais, durs et plats, avec lesquels ils cassent la coquille pour avaler ensuite le poisson qu'elle renferme; aussi trouve-t-on toujours dans leur estomac quantité de ces coquilles en pièces.

Au nord-ouest des Moluques est située l'île Célèbes, dont la forme est singulièrement irrégulière tant elle est découpée profondément par plusieurs golfes. Nous rassemblerons les observations dispersées d'un grand nombre de voyageurs, surtout celles des Hollandais, qui pos-

sèdent dans cette île un fort et un excellent comptoir, fondés sur les ruines de l'ancien établissement portugais; c'est d'après eux qu'on s'est accoutumé à l'appeler indifféremment Célèbes ou Macassar, du nom de sa principale ville et du plus puissant de ses états.

Ce royaume que ses habitans nomment *Mancaçar*, et qui depuis les conquêtes d'un de ses rois, vers la fin du dernier siècle, comprend en effet la plus grande partie de l'île, s'étend depuis la ligne équinoxiale jusqu'au 6e degré de latitude méridionale : sa longueur se prend du septentrion au midi; elle est d'environ cent trente lieues sur quatre-vingts de largeur, qui est celle qu'on donne ordinairement à l'île. Mandar et Bonguis étaient deux autres royaumes qui le bornaient au septentrion, mais qui ont suivi la fortune de celui de Toradja, et de quelques autres provinces aujourd'hui soumises aux rois de Macassar. Quelques-uns comptent cette grande île au nombre des Moluques, dont elle n'est éloignée que d'environ quatre-vingts lieues.

Sa situation étant au milieu de la zone torride on s'imagine aisément qu'il y règne une extrême chaleur; peut-être serait-elle inhabitable si ces ardeurs excessives n'étaient modérées par des pluies assez abondantes qui rafraîchissent ordinairement la terre cinq ou six jours avant et après les pleines lunes et pendant les deux mois que le soleil dans son cours annuel emploie à

passer au-dessus de l'île; d'un autre côté ce mélange de pluie et de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les mines d'or et de cuivre, qui sont en assez grand nombre dans le pays, y excite presque tous les jours au coucher du soleil des orages terribles et les plus furieux tonnerres. L'air y serait très malsain s'il n'était purifié par les vents du nord qui s'y font sentir avec violence pendant la meilleure partie de l'année : aussitôt qu'ils viennent à manquer, ce qui est heureusement très rare, le pays est désolé par diverses maladies contagieuses; mais lorsqu'ils soufflent avec leur force ordinaire tous les habitans jouissent d'une santé parfaite. On en voit vivre sans maladies jusqu'à l'âge de cent ou de cent vingt ans.

De toutes les provinces qui composent le royaume de Macassar il n'y en a point que la nature n'ait distinguée par quelque faveur particulière, qui la rend nécessaire à toutes les autres : celles qui ne sont composées que de rochers et de montagnes inaccessibles contribuent à la richesse du pays par leurs carrières et leurs mines; dans les unes on trouve de très belles pierres, avantage rare aux Indes; les autres ont des mines d'or, de cuivre et d'étain. La province de Toradja fournit seule une assez grande quantité de poudre d'or, et lorsque les ravines qui se précipitent des montagnes de Mamadja ont achevé de s'écouler on en découvre souvent

de petits lingots dans les vallées; on raconte même qu'on y en a trouvé de la grosseur du bras.

Les terres de l'île de Célèbes sont remplies d'ébéniers, de bois de calambac[1], de sandal et de quelques espèces qui servent à teindre en vert et en écarlate, teinture si vive et si brillante qu'elle efface la plupart des nôtres. Le bois de charpente et de menuiserie, plus commun que le bois à brûler n'est en Europe, met les habitans en état de construire des bâtimens de mer à meilleur marché qu'en aucun port. Leurs bambous sont si durs et si solides qu'ils en font non seulement des cabanes, mais de petits bateaux et des flèches. Il n'y a point de contrée dans les Indes où cette espèce de roseau croisse mieux; au lieu d'un pied de diamètre, qui est sa grosseur commune, il en a souvent plus de trois dans l'île de Célèbes; et comme il est naturellement creux les Macassarais en font des tambours qui ne rendent pas moins de son que les nôtres.

D'autres provinces ne semblent formées que pour le plaisir de leurs habitans : quantité de petites rivières dont elles sont arrosées leur fournissent d'excellent poisson, qui fait pendant toute l'année la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait du paysage; la variété en est infinie; ce sont des collines et des campagnes remplies

[1] *Agallochum præstantissimum.*

d'arbres toujours verts; des fruits et des fleurs dans toutes les saisons; des oiseaux qui ne cessent jamais de chanter. Entre quantité de fleurs que la terre produit d'elle-même, on donne un rang fort supérieur à celle qui se nomme *bougnagenay-maura :* elle a quelque chose du lis; mais son odeur est infiniment plus douce, et se fait sentir de beaucoup plus loin. Les insulaires en tirent une essence dont ils se parfument pendant leur vie, et qui sert à les embaumer après leur mort. Sa tige est d'environ deux pieds de haut; elle ne sort pas d'un ognon comme le lis, mais d'une grosse racine fort amère, qu'on emploie pour la guérison de plusieurs maladies, surtout des fièvres pourprées et pestilentielles. Les arbres les plus communs dans ces délicieuses plaines sont les citronniers et les orangers. Parmi les oiseaux, dont le nombre est si grand que l'air en est quelquefois obscurci, soit qu'ils y naissent tous ou que la beauté du pays les y attire des îles voisines, celui qu'on vante le plus n'a guère que la grosseur d'une alouette : son bec est rouge, le plumage de sa tête et celui de son dos sont tout à fait verts; celui du ventre tire sur le jaune, et sa queue est du plus beau bleu du monde. Il se nourrit d'un petit poisson qu'il va chasser sur la rivière dans certains endroits où l'instinct est le seul guide qui puisse le conduire : il y voltige en tournoyant à fleur d'eau jusqu'à ce que ce poisson, qui est fort léger, saute en l'air,

et semble vouloir prendre le dessus pour fondre sur son ennemi; mais l'oiseau a toujours l'adresse de le prévenir; il l'enlève avec son bec et l'emporte dans son nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant lesquels son unique occupation est de chanter. Ensuite lorsque la faim le presse il retourne à la chasse, et ne revient pas sans une nouvelle proie. Cet oiseau merveilleux se nomme *ten-rou-joulon*. Le lory est une sorte de perroquet presque entièrement rouge, dont la gorge surtout est d'un rouge de feu très éclatant, et relevé par de petites raies noires : on ne le nomme, entre quantité d'autres espèces de perruches vertes ou bigarrées, que pour faire remarquer une propriété singulière qui lui fait garder un silence triste et mélancolique, tandis que les autres ont toute l'apparence de gaîté qui est ordinaire aux perroquets.

Tous les fruits des Indes, surtout les mangues, les bananes, les oranges et les citrons, croissent admirablement dans l'île de Célèbes : les manguiers y sont si grands et si touffus qu'on trouve en plein midi de la fraîcheur sous leur feuillage, et qu'on peut y être à couvert des plus grosses pluies. Les melons de Célèbes sont si rafraîchissans que malgré leur petitesse la motié d'un suffit pour apaiser la soif la plus ardente, et pour en préserver un voyageur pendant une journée entière dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuste ne l'est pas assez pour porter une

grappe de bananes, qui sont les figues du pays : elles ne sont guère plus grosses que les autres ; mais la plupart ont près d'un pied de long, et le goût en est véritablement délicieux. Les insulaires leur donnent le nom d'*ontis*.

De tous les fruits qui croissent en Europe l'île Célèbes ne produit que des noix : elles y sont moins blanches que les nôtres, et la coquille est incomparablement plus dure; elles ne sont pas même d'aussi bon goût; mais on aurait peine à s'imaginer la quantité d'huile que les habitans en tirent. Entre plusieurs remèdes dans lesquels ils l'emploient avec différentes préparations ils en composent un onguent qui vaut le meilleur baume, et qui a des vertus encore plus certaines pour la guérison des plaies. Ils en font aussi des flambeaux en la faisant bouillir avec la chair blanche du coco, ce qui forme une pâte dont ils enduisent des bâtons fort secs, qu'ils exposent pendant quelques heures au soleil : ces flambeaux sont aussi propres, durent autant et ne donnent pas moins de lumière que ceux qu'on fait ici de la meilleure cire, et lorsqu'ils sont bien allumés on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

L'abondance des palmiers supplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pu faire croître dans l'île, et lui procure continuellement une liqueur que les Hollandais ne font pas difficulté de comparer aux plus excellens vins de France quoiqu'ils ne la trouvent pas tout à fait si saine : on

n'en peut boire avec excès sans s'exposer à la dyssenterie.

On voit dans le royaume de Macassar de vastes plaines qui ne sont couvertes que de cotonniers, et cet arbrisseau s'y distingue aussi par des propriétés singulières : ses fleurs au lieu d'être jaunes comme dans les autres contrées de l'Asie et de l'Afrique y sont d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lis, et très agréables à la vue, mais sans aucune sorte d'odeur. Aussitôt que la fleur est tombée le bouton devient aussi gros qu'une noix verte, et donne un coton qui passe pour le plus fin de l'Inde.

On admire que sous la ligne non seulement plusieurs légumes, tels que les raves, la chicorée et le pourpier, mais les choux mêmes, soient aussi communs dans l'île de Célèbes qu'en Europe. On y trouve du romarin, du baume, du nénuphar et quantité d'excellens simples, dont les habitans connaissent la vertu pour de certaines maladies. L'opium, que les Portugais nomment *ophion*, est celui dont on fait le plus de cas, c'est une sorte d'arbuste qui croît ordinairement sur les tombeaux, dans les antres des montagnes ou dans certains lieux pierreux et sauvages, qui ne sont connus que des insulaires : ses feuilles sont d'un vert fort pâle. On tire une liqueur de ses rameaux par une incision sur laquelle on applique un vaisseau de bambou qui s'en remplit; mais lorsqu'il est plein on observe

soigneusement qu'il n'y puisse entrer d'air : la liqueur s'y épaissit dans l'espace de quelques jours; aussitôt qu'elle acquiert une certaine consistance on la coupe en morceaux pour en faire de petites boules, que les Malais et tous les mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau dans laquelle ils ont fait dissoudre une de ces boules après l'avoir fait passer par deux tamis différens ils arrosent le tabac qu'ils veulent fumer; cette teinture lui donne un goût qu'ils trouvent merveilleux : ils prétendent qu'elle facilite la digestion et qu'elle fortifie l'estomac; mais son effet le plus certain est de les enivrer, et le sommeil qu'elle leur procure dans cette ivresse a tant de charmes pour eux qu'ils la préfèrent à tous les autres plaisirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'usage de l'ophion n'est pas sans danger; il devient si nécessaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'usage que s'ils le quittent on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuse langueur et mourir de faiblesse et d'abattement : mais il est encore plus dangereux d'en prendre avec excès; l'homme le plus vigoureux qui en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'espace de vingt-quatre heures tombe infailliblement en léthargie, ou s'il en prend plus d'un demi-grain en substance il s'endort presque aussitôt; et ce sommeil, de quelque douceur qu'il paraisse accompagné, ne manque point de le conduire à la mort. Un grain de la grosseur du riz est un vio-

lent purgatif : mêlé avec de la thériaque il a des effets tout opposés, et le dévoiement le plus opiniâtre ne lui résiste pas long-temps. Les Macassarais en mêlent avec le tabac qu'ils fument avant d'aller au combat pour échauffer leur courage et se rendre insensibles aux plus sanglantes blessures; ils ont d'ailleurs une quantité surprenante de poisons et d'herbes vénéneuses dont ils composent une liqueur si subtile qu'il suffit, dit-on, d'y toucher ou d'en ressentir l'odeur pour mourir à l'heure même : ils y trempent la pointe de leurs flèches, aussi ne font-elles point de blessure qu'elle ne soit mortelle, et quand elles seraient empoisonnées depuis vingt ans l'effet n'en serait pas moins funeste. On assure qu'il n'y a que la fumée qui puisse leur faire perdre cette malheureuse vertu. Quelques-unes de ces redoutables plantes ressemblent beaucoup à l'ophion, et les insulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper; mais les animaux de l'île, conduits par un instinct plus sûr que la raison, s'éloignent avec une promptitude admirable de tous les poisons qui se trouvent sous leurs pas.

Célèbes n'est pas moins abondante en bestiaux que l'Europe; les bœufs y sont aussi gros, et les vaches y donnent un lait qui n'est pas inférieur au nôtre; il s'y trouve des chevaux et des buffles. On rencontre dans les forêts des troupeaux de cerfs et de sangliers; l'île n'a point de tigres, ni de lions, ni d'éléphans, ni de rhino-

céros; mais les singes y sont comme en possession de l'empire, autant par leur grandeur et leur férocité que par leur nombre : les uns sont absolument sans queue, d'autres ont une queue fort longue et d'une grosseur proportionnée à celle de leur corps. Les seuls ennemis que les singes aient à redouter dans l'île de Célèbes sont d'affreux serpens qui leur donnent la chasse nuit et jour; quelques-uns sont d'une si prodigieuse grandeur que d'un seul coup de gueule ils avalent un singe lorsqu'ils peuvent le surprendre; d'autres, moins gros, mais plus agiles, les poursuivent jusque sur les arbres. Ceux qui ne se sentent point assez forts pour leur faire une guerre ouverte emploient diverses sortes de ruses; ils observent le temps où les singes s'endorment, et chaque jour leur apporte une nouvelle proie : d'autres, dont le sifflement approche de celui de quelques oiseaux, montent sur les arbres, s'y cachent sous les feuilles et se mettent tranquillement à siffler; ce bruit attire les singes, qui sont naturellement curieux, et le serpent, qui a comme le choix de sa victime, saute sur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché sur une branche par sa queue, lui déchire les entrailles, et boit son sang jusqu'à la dernière goutte. Cette antipathie ou plutôt ce goût des serpens de Célèbes pour les singes préserve les villes et les campagnes de ce qu'elles auraient à souffrir de leur excessive multiplication; mais il en reste encore assez pour causer des

alarmes continuelles aux insulaires, qui ont sans cesse leurs femmes et leurs champs à défendre contre des animaux extrêmement voraces : à la vérité le seul mouvement d'un bâton entre les mains d'un homme suffit pour les effrayer.

Tout le royaume de Macassar n'est arrosé que par une grande rivière qui le traverse du septentrion au midi; elle se jette dans le golfe, ou dans le détroit vers le 5e degré de latitude méridionale : sa largeur est de plus d'une demi-lieue à son embouchure; plus haut elle n'a qu'environ trois cents pas, et de là, jusqu'à peu de distance de sa source, elle n'est pas plus large que la Seine à Paris; mais dans toute l'étendue de son cours elle se divise par une infinité de bras qui se répandent dans toutes les parties du royaume, et qui contribuent à l'enrichir en formant les canaux du commerce. Elle est malheureusement infestée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux que dans aucune autre rivière de l'Orient : ces monstres, ne se bornant point à faire la guerre aux poissons, s'assemblent quelquefois en troupes et se tiennent cachés au fond de l'eau pour attendre le passage des petits bâtimens; ils les arrêtent, et, se servant de leur queue comme d'un croc; ils les renversent, et se jettent sur les hommes et les animaux qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve dans la même rivière des lamantins d'une prodigieuse grandeur, dont les nageoires de

devant sont exactement taillées en forme de main.

Quoique le lit de la rivière de Macassar ait assez de profondeur pour les plus grands vaisseaux il est coupé par une si grande quantité de sables qu'une barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demi-heure sans échouer; mais plusieurs provinces ont de forts bons ports qui servent de retraite aux grands bâtimens; on vante beaucoup celui d'Ionpandam, qui est dans le détroit même, et dont la ville est bâtie sur le rivage. Les Hollandais, qui en sont les maîtres, n'ont rien négligé pour s'en assurer la possession; ils y ont construit un fort. Outre les richesses qu'ils tirent de l'île en or, en soie, en coton fin, en bois d'ébène, de sandal et de calambac, que les habitans leur donnent en échange pour des draps de l'Europe et pour du fer qui manque à l'île ils ont fait de cet établissement un entrepôt fort avantageux pour le commerce avec d'autres pays qui n'en sont pas éloignés. De Macassar à l'île de Bornéo, d'où ils reçoivent de l'or, des diamans, du poivre et d'autres marchandises, le trajet n'est que d'un jour de navigation; aux îles d'Amboine, de Banda et de Bouton, qui leur fournissent la muscade et le girofle, on ne compte que deux ou trois jours; il n'y en a pas plus de quatre aux îles de Ternate et de Timor, d'où l'on apporte quantité de cire et de bois de sapan dont on se sert pour la teinture; les Moluques,

comme on l'a déjà remarqué, en sont à quatre-vingts lieues; les royaumes de Siam, de Camboge, de la Cochinchine et du Tonquin, l'empire de la Chine et les îles Philippines n'en sont guère à plus de trois cents lieues, aussi Ionpandam est devenue entre les mains de la Compagnie hollandaise une des plus grandes et des plus importantes places du royaume de Macassar, et par conséquent de l'île entière.

Mancaçara, qui en est la capitale, et que les rois ont choisie pour leur séjour, est une belle et grande ville dont les fortifications ne sont pas méprisables quoique les Hollandais aient ruiné celles qui étaient l'ouvrage des Portugais : elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière, vers le sixième degré de latitude méridionale, dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs et en légumes; ses murailles sont battues d'un côté par la grande rivière; ses rues sont en assez grand nombre, et la plupart fort larges : l'usage du pavé n'y est pas connu; mais le sable, dont elles sont naturellement couvertes, y fait régner beaucoup de propreté : elles sont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les habitans entretiennent avec soin parce que les maisons en reçoivent de l'ombre, et qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre que le palais du roi et quelques mosquées; mais quoique toutes les

autres maisons soient de bois la vue n'en est pas moins agréable par la variété de leurs couleurs : le bois d'ébène, qui domine particulièrement, est d'un éclat qui surprend les étrangers, et les pièces en sont enchâssées avec tant d'art qu'on n'en aperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toises de long sur une ou deux de largeur, les fenêtres en sont fort étroites, et le toit n'est composé que de grandes feuilles, dont l'épaisseur résiste à la pluie; la plupart sont élevés et soutenus en l'air sur des colonnes d'un bois si dur qu'il passe pour incorruptible ; on y monte par une échelle que chacun tire soigneusement après lui lorsqu'il est entré dans la crainte d'être suivi de quelque chien. Cet animal passe pour immonde, et ces insulaires, qui sont les plus superstitieux de tous les mahométans, se croiraient indignes du jour s'ils n'allaient se laver dans la rivière aussitôt qu'un chien les a touchés. Sur le toit, qui est plat et fort bas, chaque maison a toujours trois croissans, dont deux sont droits et font les deux extrémités; celui du milieu est renversé. On trouve à Mancaçara dans un grand nombre de boutiques tout ce qu'on peut désirer pour la commodité d'une grande ville; on y voit de belles places où le marché se tient deux fois par jour, c'est à dire le matin avant le lever du soleil, et le soir une heure avant qu'il se couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes;

un homme se rendrait méprisable s'il osait y paraître, et s'exposerait aux dernières insultes de la part des enfans, qui sont élevés dans l'opinion que le sexe viril est réservé pour des occupations plus sérieuses et plus importantes. On nous représente comme un spectacle agréable de voir arriver chaque jour les jeunes filles des bourgs et des villages voisins, chargées les unes de poissons d'eau douce, qui se prend à cinq ou six lieues de la ville, dans un gros bourg nommé *Galezon*, où la pêche est établie; les autres de marée qu'elles apportent de différens ports, ou de fruits et de vin de palmier, qui viennent particulièrement de Bamtaim, village éloigné de deux lieues, de volaille, de chair de bœuf et de buffle, qui se vendent dans les mêmes marchés que le fruit et le poisson. Autrefois les insulaires portaient leur zèle pour la loi de Mahomet jusqu'à faire scrupule de manger aucune sorte d'animaux à quatre pieds; mais leur abstinence se borne aujourd'hui à la chair du porc; cependant on ne voit point de gibier dans les places publiques parce que le droit de chasser est réservé au roi et aux seigneurs; d'ailleurs le sanglier, qui est le plus commun des animaux sauvages de l'île, est compris dans l'abstinence du porc, et l'usage du roi même est de faire présent aux étrangers de ceux qu'il prend à la chasse.

Tous les voyageurs conviennent que parmi les

peuples des Indes il n'y en a point qui aient reçu de la nature plus de dispositions que les Macassarais pour les arts, les sciences et les armes : ils ont la conception vive, l'esprit juste, et la mémoire si heureuse qu'ils n'oublient presque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de l'âme. Ils sont grands et robustes, laborieux, capables de résister aux plus grandes fatigues ; leur teint est moins basané que celui des Siamois, mais ils ont le nez beaucoup plus plat et plus écrasé : ce nez qui les défigure à nos yeux est chez eux une beauté qu'on se plaît à former dès leur enfance : aussitôt qu'ils voient le jour on les couche nus dans un petit panier, où leurs nourrices prennent soin à toutes les heures du jour de leur aplatir le nez en le pressant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main elles le frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps pour faciliter les développemens de la nature ; de là vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine et dégagée, et qu'on ne voit point dans l'île de bossus ni de boiteux. On les sèvre un an après leur naissance dans l'opinion qu'ils auraient moins d'esprit s'ils continuait plus long-temps d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans tous les enfans mâles de quelque distinction sont mis comme en dépôt chez un parent ou chez un ami

de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leur mère et par l'habitude d'une tendresse mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou seize ans, et la loi leur donne alors le droit de se marier; mais il est rare qu'ils usent de cette liberté avant de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naissent presque tous avec l'inclination pour les armes ils y acquièrent tant d'habileté qu'on ne connaît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une flèche, à tirer un fusil, et même à pointer un canon; il n'y en a point aussi qui manient mieux le cric et le sabre. Le cric, qu'on a souvent nommé dans cet ouvrage, est une arme commune aux Malais, aux Javanais et à d'autres insulaires de l'Inde, mais qui n'est nulle part si redoutable que dans le royaume de Macassar. Sa longueur est d'un pied et demi; il a la forme d'un poignard avec cette différence que la lame s'allonge en serpentant. Les Macassarais s'en servent particulièrement dans leurs duels, qui se font de deux manières; tantôt ils se battent avec le sabre et la rondache; tantôt ils sont armés de deux cries; de celui qu'on tient de la main gauche on écarte et on rabat les coups; de l'autre on pousse quelques bottes, qui finissent bientôt le combat, car la moindre égratignure d'une arme qui est ordinairement empoisonnée devient ordinairement une plaie si

mortelle, qu'on désespère du remède; aussi ces querelles sont-elles presque toujours suivies de la mort des deux combattans. Leur manière de décocher les flèches n'est pas moins extraordinaire : ils les font d'un bois très léger, au bout duquel ils attachent une dent de requin. Au lieu d'arc ils ont une sarbacane de bois d'ébène, longue d'environ six pieds et fort polie en dedans : ils mettent une flèche, qu'ils soufflent plus ou moins loin, suivant la force de leur haleine, mais qui porte ordinairement jusqu'à soixante ou quatre-vingts pas, et si juste que s'il faut en croire les voyageurs ils ne manquent jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils se sont proposé pour but.

Les Macassarais sont vêtus plus proprement qu'aucune autre nation des Indes : en campagne ils ont avec le cric un sabre qu'ils passent aussi du côté droit, et dont la poignée est ordinairement d'or ou d'argent : celle des plus simples soldats est d'ivoire ou de bois précieux. L'usage commun du pays est de marcher pieds nus; cependant les personnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur que celle de sentir le sable, chaussent de petites sandales moresques, brodées d'or et d'argent, à peu près comme les souliers de nos dames. Le chapeau est en horreur aux Macassarais, et leur respect va si loin pour le turban qu'ils ne s'en servent qu'aux jours de fêtes et de réjouissances pu-

bliques ; mais ils portent habituellement un petit bonnet d'étoffe blanche plus ou moins précieuse, suivant le rang ou les richesses, avec un petit bord d'or ou d'argent. C'est non seulement une propreté, mais un usage indispensable pour les personnes de distinction, d'entretenir sur leurs ongles une teinture rouge qu'on y met dès leur enfance. Ils ne sont pas moins curieux de se teindre les dents en vert et en rouge : dans leurs premières années ils se les font polir et limer ; après quoi ils se les frottent avec du jus de citron, qui les rend susceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne se fait pas sans douleur et sans qu'il en coûte du sang; mais l'empire de la mode n'est pas moins respecté à Célèbes qu'en Europe ; souvent même les seigneurs macassarais se font arracher leurs meilleures dents pour en porter d'or, d'argent et de tombac.

Les femmes ont encore plus de passion pour la propreté que les hommes ; mais elles sont moins magnifiques; on leur voit peu de bagues et de pierreries; c'est l'ornement des hommes. Elles n'ont pour collier qu'une petite chaîne d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur noce pour les faire souvenir qu'elles sont leurs premières esclaves.

La noblesse dans le royaume de Macassar n'est pas comme dans la plus grande partie de l'Orient une distinction passagère, attachée sui-

vant le caprice du prince à la personne qu'il lui plaît d'en revêtir, et qui ne passe pas toujours à ses descendans ; elle est fondée sur des titres qui la rendent perpétuelle ; aussi les nobles y sont-ils plus fiers que dans aucun autre endroit du monde : on en distingue plusieurs sortes : les principaux sont ceux dont la noblesse est attachée à des terres anciennement anoblies par les rois en faveur de quelques sujets qui avaient rendu des services considérables à l'état. Les concessions de cette nature rendent une terre inaliénable ; elles obligent les possesseurs de payer une certaine somme à la couronne, et de servir le roi dans ses armées à leurs propres frais lorsqu'ils reçoivent l'ordre de le suivre. Cette noblesse se transmet sans fin aux descendans de la même race, et s'ils meurent sans enfans leurs terres sont réunies au domaine : elle donne d'autant plus de puissance et d'autorité que tous les vassaux d'un seigneur sont obligés sans distinction de sexe de servir leur seigneur par quartier, ou de se racheter du service par une somme équivalente. Ces anciens nobles et leurs descendans sont distingués par le titre de *dacous*, qui répond parmi nous au titre de duc : ils ne paraissent à la cour qu'avec un nombreux cortége ; ils marchent immédiatement après les premiers princes du sang ; ils remplissent les premières charges et les meilleurs gouvernemens du royaume. Le nom de *dacous* est si honorable qu'on le donne

même aux princes de la maison royale : mais comme la multiplication d'une noblesse qui ne veut souffrir aucune concurrence pourrait avilir les autres nobles et devenir préjudiciable à l'état le nombre de ces nobles est fixé; il n'est guère plus grand aujourd'hui que celui de nos ducs. Les anciens s'opposeraient à de nouvelles créations, et le roi se contente de soutenir ces illustres races par les faveurs qu'il leur accorde, soit en leur distribuant les terres nobles qui lui reviennent à l'extraction de ceux qui les ont possédées, soit en leur abandonnant les confiscations et autres profits. On croirait lire une description du gouvernement féodal de notre ancienne Europe.

Le second ordre de noblesse est celui des *carrés*, qui répondent à nos marquis et à nos comtes, et qui ne sont pas moins multipliés : cet honneur dépend uniquement de la volonté du roi. Un Macassarais qui plaît à la cour obtient facilement l'érection de son village en *carré :* ses enfans lui succèdent; mais quoique l'égalité règne dans cet ordre les plus anciens jouissent d'une distinction que les autres ne peuvent attendre que du temps.

Les *lolos,* qui sont la troisième classe, composent la simple noblesse; ils sont anoblis par des lettres particulières et par quelques présens qui répondent à leurs services, ou par l'espérance d'en recevoir. Souvent pour flatter les riches marchands leurs amis leur donnent le nom de

lolos; mais les dacous, les carrés et les vrais lolos se gardent bien de prodiguer ces titres.

Le gouvernement de Macassar est purement monarchique; les rois qui occupent ce trône depuis près de neuf cents ans y ont toujours été fort absolus, toujours craints et respectés de leurs sujets. La couronne est héréditaire; mais les frères y succèdent à l'exclusion des fils soit qu'ils passent pour les plus proches parens, soit qu'on appréhende que la minorité des souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleraient l'ordre et la tranquillité de l'état.

Parmi ces peuples les premiers momens du combat sont furieux, surtout lorsque après avoir épuisé toute leur poudre ils en viennent au sabre et au cric, qui font un ravage terrible; mais cette espèce de transport où l'ophion jette les Macassarais à la vue de leurs ennemis n'est pas ordinairement de longue durée; une résistance de deux heures fait succéder l'abattement à la rage : ceux qui connaissent leur caractère cherchent le moyen de les amuser pour laisser à leur premier feu le temps de s'éteindre, et n'ont pas de peine alors à les mettre en désordre.

La plupart de leurs autres usages ont trop de ressemblance avec ceux des îles voisines et de tous les Indiens mahométans pour demander ici des explications plus étendues; mais l'on ne se dispensera point de quelque détail sur leur religion

et sur la manière dont les Hollandais se sont établis dans leur île.

Il n'y a pas deux cents ans que les Macassarais étaient tous idolâtres : leurs docteurs enseignaient que le ciel n'avait jamais eu de commencement ; que le soleil et la lune y avaient toujours exercé une souveraine puissance, et qu'ils y avaient vécu en bonne intelligence jusqu'au jour d'une malheureuse querelle où le soleil avait poursuivi la lune dans le dessein de la maltraiter ; que s'étant blessée en fuyant devant lui elle avait accouché de la terre, qui était tombée par hasard dans la situation qu'elle garde encore ; que cette lourde masse s'étant entr'ouverte dans sa chute il en était sorti deux sortes de géans ; que les uns s'étaient rendus maîtres de la mer, où ils commandaient aux poissons ; que dans leur colère ils y excitaient des tempêtes, et qu'ils n'éternuaient jamais sans y causer quelque naufrage ; que les autres géans s'étaient enfoncés jusqu'au centre de la terre pour y travailler à la production des métaux de concert avec le soleil et la lune ; que lorsqu'ils s'agitaient avec trop de violence ils faisaient trembler la terre, et qu'ils renversaient quelquefois des villes entières ; qu'au reste le soleil et la lune ayant reconnu par une expérience commune que le monde avait besoin de leur influence ils s'étaient enfin réconciliés à condition que l'empire du ciel se partagerait également entre l'un et l'autre ; c'est à dire que le soleil régnerait

pendant la moitié du jour, et la lune pendant l'autre moitié.

Les Portugais des Moluques et des marchands de Sumatra y prêchèrent en concurrence, les uns la loi de l'Evangile, et les autres celle de l'Alcoran. Le roi de Célèbes balançait entre ces deux religions; il prit le parti de demander au roi d'Achem et au gouverneur des Moluques deux des plus savans docteurs de l'une et de l'autre loi pour terminer ses doutes; mais son conseil, qui craignait que ces disputes ne troublassent les esprits lui proposa d'embrasser la loi de ceux qui arriveraient les premiers, Dieu ne pouvant pas sans doute permettre que l'erreur arrivât avant la vérité. Le roi suivit cet absurde conseil : les Mahométans arrivèrent les premiers, et l'Alcoran fut la loi du pays.

Vers l'année 1550, la Compagnie hollandaise envoya quelques-uns de ses premiers officiers à Sombanco, qui régnait alors dans le Macassar, pour lui demander la permission de trafiquer avec ses sujets : elle leur fut accordée d'autant plus facilement que ce prince ayant déjà tiré de grands avantages du commerce des Portugais ne s'en promit pas moins de celui de Batavia. Des députés de la Compagnie furent traités avec distinction, et partirent satisfaits. Quelques vaisseaux hollandais, qui furent bientôt envoyés pour l'exécution du traité, arrivèrent heureusement au port d'Ionpandam; ils y firent un profit si

considérable qu'ils conçurent le dessein d'y retourner en plus grand nombre; mais ayant rereconnu dès la première fois que leur gain croîtrait au double s'il n'était pas partagé avec les marchands portugais ils prirent la résolution d'employer tous leurs efforts à se défaire de ces dangereux rivaux. L'entreprise devait leur paraître difficile; les Portugais étaient bien établis, ils étaient aimés du peuple et considérés du roi. Mais le conseil de Batavia fonda de grandes espérances sur les moyens qu'il résolut de mettre en œuvre : on y convint de faire monter tous les ans sur les vaisseaux qui devaient aller à Macassar un certain nombre de soldats choisis, qui se disperseraient adroitement dans les provinces sous les prétextes ordinaires du commerce, mais particulièrement dans celles de Bouguis, où il serait plus aisé de jeter des semences de révolte parce qu'elle était nouvellement conquise; qu'entre ces émissaires il n'y en aurait que trois ou quatre, dans chaque province, auxquels on confierait le fond du secret après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables sermens; qu'on attendrait que leur nombre fût assez grand pour lever le masque avec sûreté; que dans l'intervalle on ferait un fonds capable de fournir aux présens continuels par lesquels il était à propos d'amuser le roi et ses ministres; enfin qu'on ménagerait assez les Portugais et les jésuites pour

ne leur donner aucun sujet de défiance et de plainte.

Cet étrange projet eut tout le succès que les Hollandais s'en étaient promis : leurs soldats, bien entretenus et dispersés pendant quelques années dans les provinces, se rassemblèrent au moment qu'on s'y attendait le moins, et vinrent se joindre aux mécontens de Bouguis; ils s'avancèrent en corps d'armée vers la capitale du royaume; leur marche fut si prompte qu'avant que le roi pût en être averti ils avaient déjà passé la rivière qui sépare les deux provinces. Ce prince ne laissa pas de rassembler quelques troupes avec lesquelles il eut la fermeté de se présenter aux rebelles; et les ayant chargés vigoureusement il les força de chercher leur salut dans la fuite : ils repassèrent la rivière pour attendre sur ses bords les secours qu'on leur avait fait espérer de Batavia. Le roi qui eut le temps de former une armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat général; mais ne pouvant leur faire abandonner leur poste il se réduisit à les fatiguer par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits bateaux, qui portaient l'alarme jusque dans leur camp.

Les Hollandais, au désespoir de se voir si mal secondés, et commençant à craindre que leurs partisans ne s'accommodassent avec le roi par quelques traités secrets, employèrent un stratagème abominable, qui prouve que les principes

d'honneur et d'humanité établis chez les peuples de l'Europe leur paraissent anéantis au-delà des tropiques ; après s'être aperçus que l'armée royale venait pendant la nuit boire et se rafraîchir à la rivière ils choisirent dans leurs troupes quelques montagnards qui connaissaient les herbes vénéneuses, et dans l'espace de quelques jours ils s'en firent apporter assez pour empoisonner toutes les eaux. Ce dessein demandait beaucoup de justesse dans leurs mesures : ils avaient observé l'heure que leurs ennemis prenaient pour se rafraîchir; en jetant les herbes quelques lieues au-dessus du camp royal ils les faisaient arriver dans le temps où ces malheureux se croyaient libres de satisfaire leur soif : les uns mouraient immédiatement de la force d'un poison qui n'a nulle part autant de subtilité qu'à Célèbes ; les autres se traînaient avec peine jusqu'à leurs tentes pour mourir dans les bras de leurs compagnons, et les rendre témoins d'un désastre dont ils ne comprenaient pas encore la cause. Enfin le roi et ceux qui étaient échappés à la mort, ouvrant les yeux sur le sort qui les menaçait à leur tour, ne pensèrent qu'à s'éloigner de cette rive fatale, mais ce ne fut pas sans pousser des cris d'horreur, qui devinrent pour eux une nouvelle source d'infortune : les Hollandais, avertis par ce tumulte, repassèrent promptement la rivière, et les poursuivirent jusqu'à la portée du canon de la capitale, où le

roi fut obligé de se renfermer. Ils n'eurent pas la hardiesse de l'assiéger ; mais bloquant la place ils s'efforcèrent de couper la communication des vivres pendant que deux vaisseaux de leur nation gardaient le port et bouchaient le passage de la mer ; en même temps ils mirent le feu de toutes parts au riz, dont on était près de faire la récolte ; ils pillèrent tous les villages voisins ; ils forcèrent les habitans de chercher une retraite dans les montagnes. Les troupes qui restaient au roi dans la ville firent plusieurs sorties sous la conduite de Daen-ma-allé, frère de ce prince ; mais leurs ennemis, se flattant d'obtenir bientôt par la famine ce qu'ils n'étaient pas sûrs d'emporter par la force, prirent toujours le parti de battre en retraite : en effet les provisions qui s'étaient trouvées dans la place furent bientôt épuisées ; le riz s'y vendit au poids de l'or, et pendant plusieurs mois on n'y vécut que du cuir de différens animaux, qu'on faisait bouillir dans de l'eau pure.

Les espérances du roi étaient fondées sur les vaisseaux portugais qui venaient mouiller tous les ans dans le port d'Ionpandam, et qu'il attendait de jour en jour : ils arrivèrent enfin ; mais quelle fut la surprise des Macassarais à la vue de trente autres voiles qui parurent presque aussitôt avec le pavillon de Hollande, et qui enveloppèrent la petite flotte dont ils se promettaient du secours ! Deux des plus gros vaisseaux

hollandais mirent à terre quelques compagnies de soldats, qui avaient ordre de se joindre aux rebelles de Bougis ; cinq autres attaquèrent la forteresse portugaise, et leur artillerie étant fort nombreuse ils n'eurent besoin que d'un jour pour la réduire en poudre. Quantité de braves gens périrent sous les ruines, et ceux qui se trouvèrent vivans lorsque l'ennemi entra dans la place aimèrent mieux périr les armes à la main que d'accepter la composition qu'on leur offrit. Le gouverneur avait été tué dès la première décharge. Sa femme ne pouvant lui survivre, fit une action dont la mémoire se conserve encore : elle rassembla tout ce qu'elle avait de richesses en pierreries et en lingots d'or ; elle en fit charger sous ses yeux les plus gros canons de la forteresse, et pour ôter aux Hollandais le plaisir de posséder de si précieuses dépouilles elle mit de sa propre main le feu aux pièces qui étaient pointées du côté de la mer ; ensuite elle alla se poster courageusement dans l'endroit le plus dangereux, où elle trouva bientôt la mort.

Pendant que les cinq vaisseaux hollandais achevaient de battre la forteresse de la ville d'Ionpandam les autres étaient aux prises avec la petite flotte portugaise, qui se vit aussi forcée de céder à l'inégalité du nombre, mais ce ne fut qu'après un combat fort glorieux : de sept vaisseaux dont elle était composée trois furent brûlés, deux coulés à fond, et les deux autres qui

restaient tombèrent entre les mains de l'ennemi. Les sept capitaines et les principaux officiers avaient perdu la vie dans une si belle défense, et l'avaient vendue si cher qu'ils acquirent plus de gloire dans leur défaite que les Hollandais n'en purent tirer de leur victoire.

Aussitôt la flotte victorieuse s'avança vers la capitale du royaume, qui n'est éloignée que de cinq ou six lieues du port : elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière dans un canton très agréable, mais qui n'a rien d'avantageux pour sa défense, aussi fut-elle attaquée par mer et par terre. Les Hollandais ne laissèrent pas d'y trouver plus de résistance qu'ils ne s'y étaient attendus. Le roi, qui était exercé à la guerre depuis sa première jeunesse, s'y défendit avec autant de jugement que de courage. Daen-ma-allé, son frère, se distingua par des actions si surprenantes que les Hollandais en conçurent une jalousie qui leur fit jurer sa perte. Mais enfin la ruine des principaux appartemens du palais, de l'arsenal et de la meilleure partie des murailles de la ville, qu'une mine fit sauter en l'air sans que les Macassarais, à qui cette espèce d'attaque était inconnue, pussent en deviner la cause, jeta le roi dans une si vive alarme qu'il fit demander la paix. Il ne put obtenir qu'une suspension d'armes, pendant laquelle on convint des conditions suivantes : « Que la ville, la forteresse et le port d'Ion-

pandam demeureraient en propriété à la Compagnie hollandaise avec leurs dépendances, qui furent étendues par les vainqueurs à trois ou quatre lieues dans les terres, et que le roi renoncerait à tous ses droits sur ces trois possessions pour lui et ses successeurs.

« Que les jésuites seraient chassés du royaume, tous leurs biens confisqués au profit de la Compagnie pour la dédommager des frais d'une ambassade qu'on les accusait d'avoir fait manquer à la cour de la Chine; leurs maisons rasées et leurs églises démolies.

« Que les Portugais seraient privés des gouvernemens, des charges et des dignités dont il avait plu au roi de les honorer, leurs magasins fermés et leurs fortifications détruites; qu'ils sortiraient incessamment du royaume, s'ils n'aimaient mieux y demeurer à condition de n'y faire aucun commerce, et que pour leur en ôter tous les moyens ils seraient relégués dans quelque village éloigné des villes.

« Que le roi ferait partir incessamment un ambassadeur pour Batavia avec des présens proportionnés à ses richesses pour obtenir du conseil la ratification du traité.

« Que les Hollandais s'obligeraient de leur part aussi long-temps que le roi et ses successeurs seraient fidèles à leurs promesses de ne leur causer aucun trouble dans la possession de ses états; d'entrer dans tous les intérêts, et de les

assister dans les guerres étrangères ou domestiques; de continuer le commerce qu'ils avaient commencé avec leurs sujets, c'est à dire de vendre ou d'acheter d'eux au prix ordinaire les marchandises qu'ils apporteraient ou qu'ils trouveraient dans le port. »

Daen-ma-allé refusa de signer un traité qui lui parut humiliant pour sa patrie; mais le roi n'en accepta pas moins toutes les conditions, et nomma un des principaux seigneurs de sa cour pour le porter à Batavia avec deux cents pains d'or et d'autres présens de la même richesse. Après la ratification les jésuites et la plus grande partie des Portugais sortirent du royaume : ceux que la pauvreté ou d'autres raisons obligèrent d'y rester se virent honteusement relégués dans un village nommé *Borobassou*, où ils mènent encore une vie obscure et languissante.

Depuis cette révolution les Hollandais ont satisfait assez fidèlement aux lois qu'ils se sont imposées : ils sont attachés à leurs engagemens par l'avantage qu'ils trouvent continuellement dans le commerce de l'île, et par la crainte de perdre un des meilleurs ports des Indes. Daen-ma-allé périt dans la suite à Siam.

CHAPITRE X.

Iles Philippines. Iles Marianes.

Avant de passer au continent il nous reste à parcourir le grand archipel des Philippines et des Marianes, placé dans la vaste mer des Indes, vis-à-vis les côtes des royaumes de Malacca, de Siam, de Camboge, de Cochinchine, de Tonkin et de la Chine. On sait que le fameux Magellan découvrit ces îles dans le voyage qu'il entreprit aux Indes orientales par le sud-ouest et par le détroit de la Terre-de-Feu, qui a depuis porté son nom : ce voyage mémorable, dont nous parlerons dans la suite, devait lui être aussi fatal qu'il fut depuis utile aux Espagnols, et même à toutes les nations de l'Europe; il fut tué dans l'île de Zébu, une des Philippines, en combattant contre les ennemis de cette île. Il avait nommé d'abord les Philippines et les Marianes *îles de Saint-Lazare* parce qu'il y avait jeté l'ancre en 1521, le samedi avant le dimanche de la Passion, auquel les Espagnols donnent le nom de *Saint-Lazare*. Vingt-deux ans après Louis Lopez de Villalobos les nomma *Philippines* en l'honneur du prince Philippe, héritier présomptif de la monarchie d'Espagne.

D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après sous le règne de Philippe II lorsque Michel Lopez-Légaspi en fit la conquête pour l'Espagne.

On ignore leur ancien nom ; quelques-uns veulent néanmoins qu'elles s'appelassent autrefois *Luçonnes*, du nom de la principale, qui est *Luçon* ou *Manille :* le mot de Luçon signifiant un mortier en langue tagale on aurait voulu dire par ce nom le pays des Mortiers : en effet les insulaires font certains mortiers de bois, d'un demi-pied de profondeur et d'autant de largeur, dans lesquels ils pilent le riz, qu'ils passent ensuite avec des cribles nommés *biloas :* il n'y a personne qui n'en ait un devant sa porte, et plusieurs en creusent trois dans un même tronc pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de Manille, que les Portugais donnent aux mêmes îles, est le premier nom, connu, disent-ils, depuis Ptolémée.

Les vaisseaux qui viennent de l'Amérique à l'archipel de Saint-Lazare, ou des Philippines, voient nécessairement lorsqu'ils commencent à découvrir la terre une des quatre îles suivantes : Mindanao, Leyte, Ibabao et Manille, depuis le cap du Saint-Esprit, parce qu'elles forment une espèce de demi-cercle de six cents milles de longueur du nord au sud. Manille se présente au nord-est, Ibabao et Leyte au sud-est, et Min-

danao au sud. L'on ne compte dans cet archipel que dix îles remarquables par leur grandeur; mais outre ces dix grandes il s'en trouve dix autres de moindre étendue, qui ont aussi leurs habitans : en total on en compte plus de cinquante sans parler d'une infinité de petites qui ne sont d'aucune considération.

La situation de toutes ces îles est sous la zone torride entre l'équateur et le tropique du cancer, car la pointe de Sarrangan, ou le cap de Saint-Augustin dans Mindanao, se trouve à la latitude de 5° 30′, et les Babuyanes avec le cap d'El-Engano au vingtième, et la ville de Manille au quatorzième et quelques minutes.

Les différentes opinions sur la manière dont les îles Philippines ont pu se former n'ont rien qu'on ne puisse appliquer à toutes les îles du monde; cependant on remarque particulièrement que les Philippines ont beaucoup de volcans et des sources d'eau chaude au sommet des montagnes; les tremblemens de terre y sont fréquens, et quelquefois si terribles qu'à peine y laissent-ils subsister une maison : les ouragans, que les insulaires nomment *bagouyos*, déracinent les plus grands arbres, et jettent dans les terres une si grande quantité d'eau que des pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond est rempli de bancs entre les îles, surtout proche de la terre, et l'embarras est extrême à chercher les canaux qui ne laissent pas de s'y trouver

pour la communication. Ces observations font juger que si dans l'origine du monde toutes ces îles, ou quelques-unes d'entre elles, étaient jointes à la terre ferme il n'est pas besoin de recourir au déluge universel pour expliquer leur séparation.

Les Espagnols y trouvèrent trois sortes de peuples : sur les côtes c'étaient des Maures-Malais, qui venaient, comme ils le disaient eux-mêmes, de Bornéo et de la terre ferme de Malacca; d'eux étaient sortis les Tagales, qui étaient les naturels de Manille et des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui ressemble beaucoup au malais, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, et surtout à leurs usages, qu'ils ont pris des Malais et des autres nations des Indes.

Les peuples qu'on nomme *Bisayas* et *Pintados* dans les îles de Camérines, de Leyte, de Samar, Panay et plusieurs autres sont venus vraisemblablement de l'île Célèbes, dont les habitans dans plusieurs cantons ont comme eux l'usage de se peindre le corps. A l'égard de Mindanao, Xolo, Bool, et une partie de Zébu ceux que les Espagnols ont trouvés maîtres de ces îles paraissent venus de Ternate, qui n'est pas éloigné; on en juge par leur commerce et leur religion, qui sont les mêmes, et surtout par les liaisons qu'ils conservent encore avec les habitans de cette île.

Les noirs qui vivent dans les rochers et les bois épais dont l'île de Manille est remplie, n'ont aucune ressemblance avec les autres habitans; ce sont des barbares qui se nourrissent des fruits et des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, et des animaux qu'ils prennent à la chasse; ils mangent des singes, des serpens et des rats. Leur unique vêtement est un morceau d'écorce d'arbre au milieu du corps, comme celui de leurs femmes est de tapisse, toile tissue de fil d'arbre, avec quelques bracelets de jonc et de cannes. Cette race de sauvages n'a ni lois, ni lettres, ni d'autre gouvernement que celui de la parenté; chacun obéit au chef de sa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des besaces d'écorce d'arbre, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les surprend, soit dans le creux d'un arbre ou dans des nattes d'écorce qu'ils disposent en forme de hutte. Leur passion pour la liberté va si loin que les noirs d'une montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leur terrain, et cette indépendance mutuelle fait naître entre eux de sanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Espagnols; lorsqu'ils en tuent un ils célèbrent leur joie par une fête, dans laquelle ils boivent entre eux dans son crâne. Leurs armes sont l'arc et les flèches, dont ils empoisonnent la pointe, et qu'ils percent à l'extrémité afin qu'elles se rompent

dans le corps de leurs ennemis ; avec la zagaie ils portent une espèce de poignard attaché à leur ceinture, et un petit bouclier de bois. Ces noirs n'ayant pas laissé de s'allier avec des Indiens aussi sauvages qu'eux il en est sorti des Manghians, autre race de noirs qui habitent les îles de Mindoro et de Mundos : quelques-uns ont des cheveux aussi crépus que les nègres d'Angola ; d'autres les ont assez longs. La couleur de leur visage est celle des Ethiopiens. Carreri, voyageur italien, qui tenait ce détail des jésuites et de plusieurs autres missionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter sur leur témoignage qu'on a vu à plusieurs de ces barbares des queues des quatre ou cinq pouces de long.

Il paraît suivant l'opinion la plus commune que les premiers habitans de ces îles ont été les noirs, et que leur lâcheté naturelle ne leur ayant pas permis de défendre leurs côtes contre les étrangers qui sont venus de Sumatra, de Bornéo, de Macassar et d'autres pays ils les ont abandonnées pour se retirer dans d'autres montagnes; aussi dans toutes les îles où cette race de noirs subsiste encore les Espagnols ne possèdent que les côtes; ils ne les possèdent pas même entièrement. Depuis Maribèles jusqu'au cap de Bolinéa, dans l'île même de Manille, on n'ose descendre au rivage pendant cinquante lieues dans la crainte des noirs, qui sont les plus cruels

ennemis des Européens : ils occupent tout l'intérieur de l'île, et l'épaisseur des bois est seule capable de les défendre contre les plus fortes armées. On lit dans les relations mêmes des Espagnols que de dix habitans de l'île à peine l'Espagne en compte un dans sa dépendance. Passons avec Carreri et Dampier à la description particulière des îles.

L'île Manille passe pour la principale des Philippines : son extrémité méridionale est au 12° 30', et celle du nord touche presque au 19°. On compare sa figure à celle d'un bras plié, inégal néanmoins dans son épaisseur puisque du côté de l'orient on peut la traverser en un jour, et que de celui du nord elle s'élargit si fort que sa moindre largeur d'une mer à l'autre est de trente à quarante lieues : toute sa longueur est de cent soixante lieues espagnoles, et son circuit d'environ trois cent cinquante.

Dans le coude de ce bras la mer reçoit une grande rivière qui forme une baie de trente lieues de circuit ; les Espagnols l'appellent *Bahia* parce qu'elle sort d'un grand lac nommé *Bahi*, qui est à dix-huit milles de leur capitale. C'était dans le même lieu, c'est à dire dans l'angle formé par la mer et la rivière, que les insulaires avaient leur principale habitation, composée d'environ trois mille huit cents maisons : elle était environnée de plusieurs marais qui la fortifiaient natu-

rellement, et d'un terrain qui produisait en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, deux raisons qui la firent choisir à Lopez-Légaspi pour en faire la capitale espagnole sous l'ancien nom de *Manille*. Ce dessein fut exécuté le jour de Saint-Jean 1571, cinq jours après la conquête; mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Espagne le jour de Saint-Potentiane, qui est le 19 du même mois, cette sainte fut choisie pour la patrone de l'île.

La principale province est celle des Camarines, qui comprend Bondo, Passacao, Ibalon, capitale de la juridiction de Catanduanes, Boulan, Sorzokon, port où l'on construit les gros vaisseaux du roi, et la baie d'Albaly, qui est hors du détroit, et proche laquelle est un volcan très haut, qu'on aperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle-Espagne : la montagne du volcan a quelques sources d'eau chaude, une entre autres dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles et l'étoffe même qu'on y jette. Carreri raconte qu'on présenta au gouverneur des Philippines, don François Tellon, une écrevisse dont la moitié seulement était pétrifiée parce que dans la vue de rendre ce phénomène plus sensible on avait pris soin qu'elle ne le fût pas entièrement. Dans un village nommé Troui, à deux lieues du pied de la montagne, on trouve une grande source d'eau tiède qui a la même pro-

priété, surtout pour les bois de Malaye, de Binannio et de Naga.

De la province de Camarines on entre dans celle de Parécala, qui a de riches mines d'or et d'autres métaux, surtout d'excellentes pierres d'aimant : on y compte environ sept mille Indiens, qui paient tribut à l'Espagne. Le terroir en est plat et fertile; il produit particulièrement des cacaotiers et des palmiers, dont on tire beaucoup d'huile et de vin. Après trois jours de chemin le long de la côte on trouve la baie de Meuban dans le pli du bras; au dehors de cette baie est le port de Lampon.

Depuis Lampon jusqu'au cap d'El-Engano la côte n'a pour habitans que des barbares. C'est là que commence la province et la juridiction de Cagayan; elle s'étend l'espace de quatre-vingts lieues en longueur et de quarante en largeur : sa capitale est la Nouvelle-Ségovie, fondée par le gouverneur don Consalve de Ronquille, avec une église cathédrale, dont le premier évêque fut Michel de Bénavidès, en 1598. La ville est située sur le bord d'une rivière du même nom, qui vient des montagnes de Santor dans Pampagna, et qui traverse presque toute la province; c'est la résidence d'un alcade-major avec une garnison; on y a construit un fort de pierre soutenu par d'autres ouvrages pour se défendre des montagnards. Des paroisses de cette province ont été confiées aux Dominicains. Les Ca-

gayans tributaires sont au nombre d'environ neuf mille. Toute la province est fertile, et ses habitans, dont on vante la vigueur, se partagent entre l'agriculture et la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les montagnes y fournissent une si grande quantité de cire qu'étant à très vil prix les pauvres s'en servent au lieu d'huile à brûler. On trouve dans le même lieu quantité de bois estimés, tels que le brésil et l'ébène.

La province d'Iloccos, qui confine à celle de Cagayan, passe pour une des plus peuplées et des plus riches de toutes ces îles; elle a quarante lieues de côtes, et sa situation est sur les bords de la rivière de Bigan. Guido de Laccazaris, gouverneur espagnol, y fonda en 1674 une ville qu'il nomma *Fernandine*. Cette province ne s'étend pas à plus de huit lieues dans les terres, parce qu'on trouve à cette distance des montagnes et des forêts habitées par les Igolottes, nation guerrière et de haute stature, et par des noirs qui n'ont pas encore été subjugués. Une armée espagnole qui attaqua les Igolottes en 1623 connut l'étendue de ces montagnes dans une marche de vingt-une lieues, qu'elle n'y put faire qu'en sept jours : elle passa continuellement sous des muscadiers sauvages et sous des pins; ce ne fut qu'au sommet des montagnes qu'elle trouva les principales habitations des Igolottes. Ces lieux sauvages leur fournissent de l'or qu'ils échangent

avec les tributaires d'Iloccos et de Pangasinan pour du tabac, du riz et d'autres commodités.

On passe ensuite dans la province da Pangasinan, dont la côte a quarante lieues de longueur. et la même largeur à peu près que celle d'Iloccos : ses montagnes produisent beaucoup d'une espèce de bois que les Indiens nomment *siboucao*, renommé pour teindre en rouge et en bleu. Tout le fond de cette province est habité par des sauvages qui vont errans dans les forêts et les montagnes, aussi nus, aussi féroces que les animaux de ces mêmes lieux; ils sèment néanmoins quelques grains dans leurs vallées, et le reste de leur travail consiste à ramasser dans le lit des rivières de petits morceaux d'or qu'ils donnent pour ce qui leur manque aux Indiens tributaires.

La province de Pampangan, qui fait la séparation du diocèse de la Nouvelle-Ségovie et de l'archevêché de Manille, suit celle de Pangasinan : cette province, qui a beaucoup d'étendue, est d'une extrême importance pour les Espagnols par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conservation de l'île : les habitans, qu'ils ont pris soin d'accoutumer à leurs usages, servent non seulement à les défendre, mais à les seconder dans toutes leurs entreprises. D'ailleurs son terroir est très fertile, surtout en riz, et Manille en tire ses provisions; elle fournit aussi du bois pour les vaisseaux avec d'autant plus de fa-

cilité que les forêts sont sur la baie et peu éloignées du port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis qui paient le tribut en riz : ses montagnes sont habitées par les Zambales, peuple féroce, et par des noirs aux cheveux crépus, qui sont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs juridictions sauvages, et s'interdire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété.

Bahi est une autre province à l'orient de Bahia, qui n'est pas moins importante aux Espagnols pour la construction des vaisseaux : on recueille autour du lac de son nom et des villages voisins les meilleurs fruits de l'île, surtout de l'arec, que les habitans nomment *bonga,* et du bétel, qu'ils appellent *bouys*. Le bétel de Manille l'emporte sur celui du reste des Indes, aussi les Espagnols mêmes en mâchent-ils du matin au soir. Les habitans tributaires de cette province, qui sont au nombre d'environ six mille, sont employés sans cesse à couper ou scier du bois pour le port de Cavite : le roi leur donne pour ce travail une piastre par mois, et leur provision de riz.

Entre Pampangan et Tondo on trouve une petite province nommée *Boulacan,* qui abonde en riz et en vin de palmier; elle est habitée par les Tagales, dont on ne compte que trois mille qui paient le tribut.

Enfin l'on met au nombre des provinces de

Manille plusieurs îles voisines de l'embouchure du canal, telles que Catandouanes, Masbate et Bouras.

La ville de Manille est dans une position qui la fait jouir d'un équinoxe presque continuel; pendant toute l'année la longueur des jours et celle des nuits ne diffèrent pas d'une heure; mais les chaleurs sont excessives : elle est située sur une pointe de terre que la rivière forme en se joignant à la mer; son circuit est d'environ deux milles, et sa longueur d'un tiers, dans une forme si peu régulière qu'elle est fort étroite aux deux bouts et large au milieu. On y compte six portes; celle de Saint-Dominique, de Parian, de Sainte-Lucie, la Royale et une poterne.

Ses maisons, quoique de simple charpente depuis le premier étage jusqu'au sommet, tirent assez d'agrément de leurs belles galeries : les rues sont larges, mais on y voit quantité d'édifices ruinés par les tremblemens de terre, et peu d'empressement pour les rebâtir : c'est la même raison qui fait que la plupart des maisons sont de bois. On comptait à la fin du dernier siècle trois mille habitans dans Manille, mais nés presque tous de tant d'unions différentes qu'il a fallu des noms bizarres pour les distinguer : on y donne le nom de créole à celui qui est né d'un Espagnol et d'une Américaine, ou d'un Américain et d'une femme espagnole; le métis vient d'un Espagnol et d'une Indienne, le castis,

ou terceron, d'un métis et d'une métisse, le quarteron d'un noir et d'une Espagnole, le mulâtre, d'une femme noire et d'un blanc, le grifo, d'une noire et d'un mulâtre, le sambo d'une mulâtre et d'un Indien, et le cabra d'une Indienne et d'un sambo.

Les femmes de qualité dans Manille sont vêtues à l'espagnole; mais celles du commun n'ont pour tout habillement que deux pièces de toile des Indes, le saras, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas pour servir de jupe, et le chinina, qui leur sert de manteau. Dans un pays si chaud elles n'ont besoin ni de bas ni de souliers. Les Espagnols de la ville sont habillés à la manière d'Espagne; mais ils ont pris l'usage des hautes sandales de bois dans la crainte des pluies; ceux dont la condition est aisée font porter par un domestique un large parasol pour les garantir des ardeurs du soleil. Les femmes se servent de belles chaises ou d'un hamac, qui n'est comme ailleurs qu'une espèce de filet soutenu par une longue barre de bois, et porté par deux hommes, dans lequel on est fort à l'aise.

Quoique la ville soit également petite par l'enceinte de ses murs et par le nombre de ses habitans elle devient très grande si l'on y comprend ses faubourgs. A cent pas de la porte de Parian on en trouve une du même nom, qui est le quartier des marchands chinois; on les appelle *sangleys* : cette habitation a plusieurs rues, toutes

bordées de boutiques remplies d'étoffes de soie, de belles porcelaines et d'autres marchandises; on y trouve toutes sortes d'artisans et de métiers. Les Espagnols dédaignant de vendre et d'acheter tout leur bien est entre les mains des sangleys, auxquels ils abandonnent le soin de le faire valoir; on en compte près de trois mille dans Parian sans y comprendre ceux des autres parties de l'île qui sont en même nombre. Ils étaient autrefois environ quarante mille, mais la plupart périrent dans diverses séditions qu'ils avaient eux-mêmes excitées, et qui attirèrent d'Espagne une défense à tous les autres de demeurer dans l'île : cet ordre est mal observé; il en arrive tous les ans quelques-uns dans quarante ou cinquante chiampans, qui apportent à Manille quantité de marchandises sur lesquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent espérer à la Chine : ils demeurent cachés quelque temps pour éluder la loi; ensuite l'habitude de les voir et l'intérêt même des Espagnols font fermer les yeux sur leur hardiesse.

Les sangleys de Parian sont gouvernés par un alcade ou un prevôt, auxquels ils paient une somme considérable. Ils ne sont pas moins libéraux pour l'avocat fiscal, qui est leur protecteur déclaré, pour l'intendant et les autres officiers, sans parler des impôts et des tributs qu'ils paient au roi : pour la seule permission de jouer au commencement de la nouvelle année ils donnent

au roi dix mille piastres; on ne leur laisse néanmoins cette liberté que très peu de jours pour ne pas les exposer à perdre le bien d'autrui. D'ailleurs ils sont contenus rigoureusement dans le devoir; on ne leur permet pas de passer la nuit dans les maisons des chrétiens, et leurs boutiques ne doivent jamais demeurer sans lumière.

Il y a dans l'île un grand nombre de maisons religieuses comme dans toutes les possessions espagnoles; les jésuites y avaient un couvent magnifique.

Le lac de Manille, qui donne son nom à la rivière et à la baie, est fort long, mais fort étroit; son circuit est d'environ quatre-vingt-dix milles. En allant de Manille au lac de Bahi, qui en est à dix-huit milles dans les terres, on rencontre quelques belles fermes et plusieurs couvens. Un autre lac, petit, mais profond, qui se trouve sur une montagne à peu de distance du grand, est rempli d'eau saumâtre, tandis que celle du grand lac est fort douce, ce qu'on attribue aux minéraux qui peuvent être dessous. Les arbres dont il est environné sont chargés d'une infinité de grandes chauves-souris, qui pendent attachées les unes aux autres, et qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit pour chercher leur nourriture dans des bois fort éloignés : elles volent quelquefois en si grand nombre et si serrées qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes ailes, qui ont quelquefois six palmes d'étendue. Elles sa-

vent discerner dans l'épaisseur des bois les arbres dont les fruits sont mûrs ; elles les dévorent pendant toute la nuit avec un bruit qui se fait entendre de deux milles, et vers le jour elles retournent à leurs retraites. Les Indiens qui voient manger leur meilleurs fruits par ces animaux leur font la guerre non seulement pour s'en venger mais pour se nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin : un coup de flèche en abat infailliblement plusieurs.

Dans un des couvens qu'on rencontre sur cette route on admire une source dont l'eau est si chaude qu'on n'y saurait mettre la main et que si l'on y met une poule on lui voit tomber non seulement les plumes, mais la chair même de dessus les os : elle fait mourir un crocodile qui en approche, et tomber ses plus dures écailles : la fumée qu'elle exhale ressemble à celle d'une fournaise ardente. Cette source, qui est dans une montagne voisine du couvent, forme un grand ruisseau qui vient la traverser et qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans lesquels on le retient : l'eau en est excellente à boire lorsqu'elle est refroidie. Une demi-lieue plus loin on voit avec la même admiration une petite rivière qui sort aussi de la même montagne, et dont les eaux sont excessivement froides, mais sur le bord de laquelle on ne peut creuser tant soit peu le sable sans en faire sortir une eau fort chaude.

Les deux grandes îles de Manille et de Mindanao ont entre elles celles de Leyte et de Samar, dont la première est la plus proche de Manille; la seconde est nommée *Samar* du côté des îles, et Ibabao du côté de la grande mer.

Il arrive souvent que la tempête jette des barques inconnues sur la côte de Samar; vers la fin du dernier siècle on y vit arriver des sauvages qui firent entendre que les îles d'où ils étaient partis n'étaient pas fort éloignées; qu'une de ces îles n'était habitée que par des femmes. Les Espagnols sans la connaître mieux l'ont nommée l'*île des Amazones*. On apprit des mêmes sauvages que la mer apportait sur leurs côtes une si grande quantité d'ambre gris qu'ils s'en servaient comme de poix pour leurs barques, récit fort vraisemblable puisque les tempêtes en jettent beaucoup aussi sur la côte de Samar. Plusieurs jésuites des Philippines se persuadèrent que ces îles, qui ne sont pas encore découvertes, étaient celles de Salomon que les Espagnols cherchent depuis si long-temps et qu'on croit également riches en or et en ambre.

Le tour de l'île de Leyte est d'environ quatre-vingt-dix ou cent lieues; elle est très peuplée du côté de l'est, c'est à dire depuis le détroit de Panamao jusqu'à celui de Panahan et les plaines y sont si fertiles qu'elles rendent deux cents pour un : de hautes montagnes qui la divisent en deux parties causent tant de différence dans l'air que

l'hiver règne d'un côté pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle saison; une moitié de l'île fait la moisson et l'autre sème, ce qui procure chaque année deux abondantes récoltes aux insulaires. D'ailleurs les montagnes sont remplies de cerfs, de vaches, de sangliers et de poules sauvages. La pierre jaune et bleue s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines et les cocos y croissent sans aucun soin. Le bois de construction pour les édifices et les vaisseaux n'y est pas moins commun; et la mer, aussi favorable que la terre aux heureux habitans de l'île, leur fournit quantité d'excellent poisson. On compte neuf mille personnes qui paient le tribut en cire, en riz et en toiles : on vante aussi la douceur de leur naturel et deux de leurs usages; l'un d'exercer entre eux la plus parfaite hospitalité lorsqu'ils voyagent; l'autre de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la disette. Enfin l'on ajoute à tant d'avantages que l'air est plus frais à Leyte et à Samar que dans l'île de Manille.

Quoiqu'on ait à peine subjugué la douzième partie des Philippines le nombre des sujets de la couronne d'Espagne, Espagnols ou Indiens, monte à deux cent cinquante mille âmes. Les Indiens mariés paient dix piastres de tribut, et tous les autres cinq depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante : de ce nombre le roi n'a que cent mille tributaires, le reste dépend des sei-

gneurs; et les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cent mille piastres qui ne suffisent pas pour l'entretien des quatre mille soldats répandus dans les îles, et pour les gages excessifs des ministres, aussi la cour est-elle obligée d'y en joindre deux cent cinquante mille qu'elle envoie de la Nouvelle-Espagne.

On compte Mindanao et Solou entre les Philippines quoique la première soit à deux cents lieues de Manille au sud-est; sa situation est depuis 6° jusqu'à 10° 30' entre les caps de Saint-Augustin, de Suliago et de Samboen-gan : elle forme aussi comme un triangle, dont ces trois caps font les pointes.

Outre les productions communes aux autres îles Mindanao a le durion, fruit estimé sur toute la côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou quatre amandes couvertes d'une substance molle et blanchâtre avec un noyau semblable à celui des prunes qui se mange rôti comme les marrons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'Orient, c'est à dire qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à sa maturité; on en trouve beaucoup depuis Dapitan jusqu'à Samboengan dans une étendue de soixante lieues, particulièrement dans les cantons élevés, mais surtout dans les îles de Solou et de Basilan. On assure que l'arbre est vingt ans à donner ses premiers fruits. La cannelle est une autre production propre à l'île de Mindanao : l'arbre dont elle est l'écorce y croît

sans culture sur les montagnes, et n'a pas d'autre maître que celui qui s'en saisit le premier; de là vient apparemment que dans la crainte d'être prévenu par son voisin chacun se hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle soit mûre; et quoiqu'elle soit d'abord aussi piquante que celle de Ceylan elle perd en moins de deux ans son goût et sa vertu.

Les habitans de l'île y trouvent de fort bon or en creusant assez avant dans la terre; ils en trouvent dans les rivières en y faisant des fosses avant l'arrivée du flot. Les volcans leur donnent beaucoup de soufre, surtout celui de Sanxile, qui est dans le voisinage de Mindanao : il s'y éleva en 1640 une haute montagne qui vomit tant de cendres que cette éruption fit craindre la ruine entière de l'île.

On pêche de grosses perles dans les îles voisines : le père de Combes, jésuite, qui a publié l'histoire de Mindanao, raconte que dans un endroit très profond on en connaît une qui est de la grosseur d'un œuf, et qu'on a tenté inutilement de la trouver. Avec toutes les autres espèces d'oiseaux qui sont dans les autres îles Mindanao produit *le charpentier*, auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuse quantité de sangliers, de chèvres, de lapins et de singes.

Les insulaires sont divisés en quatre nations

principales ; les Mindanaos, les Caragos, les Loutaos et les Soubanos : on vante les Caragos pour leur bravoure ; les Mindanaos sont renommés pour leur perfidie ; les Loutaos, nation établie depuis peu dans les trois îles de Mindanao, de Solu et de Balilan, vivent dans des maisons bâties sur des pieux au bord des rivières, et leur nom signifie *nageur*. Ces peuples aiment si peu la terre que ne s'embarrassant jamais du soin de semer ils ne vivent que de leur pêche; cependant ils entendent fort bien le commerce, et la liaison qu'ils entretiennent avec les habitans de Bornéo les engage à porter le turban comme eux. Les Soubanos, dont le nom signifie habitans des rivières, sont regardés des autres avec mépris; ils passent pour les vassaux de Loutaos. Leur usage est de bâtir leurs maisons sur des pieux si hauts qu'on n'atteindrait pas avec une pique à cette espèce de nid : ils s'y retirent la nuit à l'aide d'une perche qui leur sert d'échelle. Les Dapitans, qui font aussi comme une nation séparée, surpassent toutes les autres par le courage et la prudence; ils ont puissamment assisté les Espagnols dans la conquête des îles voisines.

L'intérieur du pays est habité par des montagnards qui ne descendent jamais sur les côtes; on y trouve aussi quelques noirs : tous ces insulaires sont idolâtres ou mahométans; plusieurs n'ont aucune religion. Leurs maisons de bois sont couvertes de joncs; la terre leur sert de sié-

ges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vases et les cocos de tasses.

Les usages des nations qui habitent les montagnes sont beaucoup plus barbares que ceux des mahométans : un père qui rachète son fils de l'esclavage en fait son propre esclave, et les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur père. Le moindre bienfait donne droit parmi eux sur la liberté d'autrui, et pour le crime d'un seul ils réduisent toute une famille à l'esclavage. Ils ne connaissent point l'humanité pour les étrangers. Ils ont le vol en horreur; mais l'adultère leur paraît une faute légère qui s'expie par quelque amende. Ils punissent l'inceste au premier degré en mettant le coupable dans un sac, et le jetant au fond des flots. Jamais une nation ne s'arme contre une autre; mais les particuliers qui ont à venger quelque injure s'efforcent par toutes sortes de voies d'ôter la vie à ceux dont ils se croient offensés sans autres lois dans leurs querelles que le pouvoir ou la force des adversaires : le plus faible a recours aux présens pour arrêter les poursuites. Celui qui se propose de commettre un meurtre commence par amasser une somme d'argent pour se mettre à couvert de la vengeance s'il redoute les parens de l'ennemi dont il veut se défaire. Après cette expédition il est mis au rang des braves avec le droit de porter le turban rouge : cette cruelle distinction, qui est établie parmi les Soubanos, a plus d'éclat encore

dans la nation des Caragos, où pour obtenir l'honneur de porter la marque des braves, c'est à dire le baxacho, turban de diverses couleurs, il faut avoir tué sept hommes.

Les deux rois maures de Mindanao administrent la justice par la main d'un gouverneur, qui porte le nom de *zarabandal* ou *sabandar :* cette charge est la première dignité dans les deux cours; on y distingue les degrés de noblesse : *touam* est le titre des grands; *orancaie* est celui des personnes riches qui sont seigneurs d'un certain nombre de vassaux; les princes du sang royal se nomment *cacites*. En général les simples sujets ont beaucoup à souffrir de l'oppression des grands parce que l'autorité souveraine est trop faible pour réprimer cette tyrannie.

On vante la magnificence et la piété des mahométans de l'île aux funérailles des morts; leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils possèdent pour vêtir d'habits neufs le parent ou l'ami qu'ils ont perdu, et pour le couvrir des plus riches toiles : ils plantent autour du sépulcre des arbres et des fleurs; ils brûlent des parfums, et s'il est question d'un prince ils enferment son tombeau dans un beau pavillon avec quatre étendards blancs aux côtés. Anciennement ils tuaient un grand nombre d'esclaves pour servir de cortége au mort; mais leur usage le plus singulier est celui qui les oblige à faire leur cercueil pendant leur vie, et à le tenir en vue

dans leurs maisons pour ne jamais oublier que la condition humaine les destine à la mort.

Ceux qui les croient venus originairement de Bornéo en apportent pour preuve un autre usage qui leur est commun avec les habitans de cette île; c'est celui de la sarbacane : ils lancent par la seule force du souffle de petites flèches empoisonnées, qui causent infailliblement la mort si le remède n'est pas appliqué sur-le-champ; l'expérience a fait reconnaître que l'excrément humain est le plus sûr.

A trente lieues de l'île, vers le sud-est, on rencontre celle de Solou, qui est gouvernée par un roi particulier, et que la multitude des navires maures, qui ne cessent pas d'y aborder, fait nommer justement la foire de toutes les îles voisines. C'est la seule des Philippines qui offre des éléphans; les insulaires n'ayant pas l'usage d'apprivoiser ces animaux comme dans la plus grande partie des Indes ils s'y sont extrêmement multipliés. On y trouve des chèvres dont la peau n'est pas moins mouchetée que celle des tigres. La salaugane, espèce d'hirondelle, si renommée aux Indes par l'usage qu'on fait de ses nids pour la bonne chère, est le plus curieux des oiseaux de Solou. Entre les fruits on compte beaucoup de poivre, que les habitans recueillent vert, des durions en abondance, et l'espèce de pomme que les Espagnols ont nommée *le fruit du roi* parce qu'elle ne se trouve que dans son jardin : sa gros-

seur est celle d'une pomme commune, et sa couleur un assez beau pourpre; ses pepins blancs, de la grosseur d'une gousse d'ail, sont couverts d'une écorce aussi épaisse que la semelle d'un soulier, et le goût en est très agréable. On vante dans cette île une herbe nommée *ubosbamban*, dont la vertu est d'exciter l'appétit. Les perles qui se pêchent sur les côtes sont distinguées par leur beauté : c'est une méthode singulière des plongeurs de Solou de se frotter les yeux avec le sang d'un coq blanc avant de s'enfoncer dans l'eau. La mer jette beaucoup d'ambre gris sur le rivage, principalement depuis mai jusqu'en septembre, temps pendant lequel on n'y connaît pas les vents de sud et de sud-ouest.

Les Espagnols possèdent le fort d'Illigan dans la province de Dapitan, qu'ils continuent de faire garder avec soin quoique les habitans de cette province ne se soient jamais relâchés de la fidélité qu'ils ont promise à l'Espagne : on sait qu'une crainte puérile avait eu beaucoup de part à leur soumission; en voyant les Espagnols l'épée au côté manger du biscuit et fumer du tabac ils les avaient pris pour des monstres redoutables qui avaient une queue, qui mangeaient des pierres et qui vomissaient de la fumée. Les Espagnols ont des relations à Solou, mais point d'établissement.

L'administration ecclésiastique est entre les mains de l'archevêque de Manille, qui est nommé

par le roi : outre l'archevêque et ses trois suffragans, qui sont les évêques de Zébu, de Camarines et de Cagayan, il y a toujours à Manille un évêque titulaire ou un coadjuteur, que les Espagnols nomment évêque à l'anneau : il prend le gouvernement de la première église vacante afin que tous les devoirs soient remplis sans interruption. On n'a pu trouver de meilleur expédient pour conserver au roi le droit de nomination, et pour assurer le repos des fidèles, qui seraient six ans sans pasteur s'il fallait attendre celui qui leur vient de Madrid. Le commissaire de l'inquisition est nommé par le tribunal du Mexique.

L'administration civile et militaire a pour chef un gouverneur, qui joint à ce titre celui de capitaine général : son office dure huit ans : il est président du tribunal suprême, qui est composé de quatre auditeurs ou juges, et d'un procureur fiscal.

Les voyageurs observent que si les îles Philippines étaient moins éloignées de l'Espagne il n'y aurait pas un seigneur dans cette cour qui ne briguât un gouvernement, où le gain est immense, la justice fort étendue, l'autorité sans bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuses, et les honneurs plus distingués que dans la vice-royauté des Indes. Outre le gouvernement civil, et l'administration de la justice avec le conseil, le gouverneur donne tous les em-

plois militaires, nomme vingt-deux alcades qui gouvernent autant de provinces, dispose du gouvernement des îles Mariancs lorsqu'il vaque par la mort jusqu'à ce que le gouvernement y ait pourvu. Il disposait aussi de ceux de Formose et de Ternate tandis que ces îles appartenaient à l'Espagne. Il distribue des seigneuries sur les villages indiens aux soldats espagnols qu'il juge dignes de cette récompense : ces fiefs se donnent ordinairement pour deux vies, c'est à dire avec droit de succession pour la femme et les enfans; après quoi la terre revient au domaine royal. Les seigneurs reçoivent la plupart des droits qui seraient payés au roi, surtout le tribut de dix piastres pour chaque marié, et de cinq pour les autres; mais ils sont obligés aussi de fournir pour l'entretien de la milice deux piastres de chaque tribut, et quatre cavans[1] de riz à chaque soldat de leur district. Outre les dix piastres le roi tire dans les terres de son domaine deux cavans de riz par tête.

Le gouverneur des Philippines nomme à tous les canonicats vacans de l'église archiépiscopale, et n'est obligé qu'à le faire savoir au roi, qui confirme sa nomination. Pour remplir les paroisses séculières et les bénéfices royaux l'archevêque nomme trois sujets, entre lesquels le gouverneur en choisit un. Les paroisses des réguliers sont pourvues par le supérieur provincial

[1] Le cavan pèse cinquante livres d'Espagne.

de l'ordre, dont le choix n'a pas besoin de confirmation; mais un religieux n'a droit d'entendre que les confessions des Indiens sans la permission des évêques. Enfin le gouverneur nomme le général du galion, qui va tous les ans à la Nouvelle-Espagne, emploi qui rapporte plus de cinquante mille écus; il nomme les commandans des places de guerre, et plus de capitaines et d'officiers qu'il n'y en a dans toute l'Espagne, parce qu'il a pouvoir de distribuer aux Indiens des commissions de colonels, de majors et de capitaines pour les attacher à la nation espagnole par des distinctions qui les exemptent de la moitié du tribut.

Mais cette grandeur et cette étendue d'autorité ont leur contre-poids dans la recherche que les habitans des Philippines font de la conduite d'un gouverneur après son administration; le droit de plainte est accordé à tout le monde, et se publie dans chaque province; ce droit dure soixante jours, pendant lesquels l'oreille du juge est ouverte. C'est ordinairement le gouverneur qui succède : il apporte une commission expresse du roi et du conseil des Indes. Cependant la cour se réserve le jugement d'un certain nombre de chefs que le juge envoie en Espagne après avoir reçu les informations; mais il prononce sur les cas qui ne sont pas réservés. Les auditeurs qui sont chargés de l'administration après la mort d'un gouverneur, ou qui passent à

quelque poste dans un autre pays, sont soumis à la même recherche avec cette différence qu'ils peuvent partir en laissant un procureur qui répond pour eux. On assure que depuis la conquête on ne compte que deux gouverneurs qui soient revenus de l'Espagne, et que les autres sont morts ou de chagrin, ou de la fatigue du voyage. La recherche des crimes vaut toujours cent mille écus à celui qui succède; et le prédécesseur est obligé de tenir cette somme prête pour se délivrer des embarras dont il est menacé.

La chaleur et l'humidité sont les deux qualités générales de toutes ces îles : l'humidité vient du grand nombre de rivières, de lacs, d'étangs et de pluies abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On observe comme une propriété particulière aux Philippines que les orages y commencent par la pluie et les éclairs, et que le tonnerre ne s'y fait entendre qu'après la pluie. Pendant les mois de juin, de juillet, d'août et une partie de septembre on y voit régner les vents de sud et d'ouest : ils amènent de si grandes pluies et des tempêtes si violentes que toutes les campagnes se trouvant inondées on n'a point d'autre ressource que de petites barques pour la communication. Depuis octobre jusqu'au milieu de décembre c'est le vent du nord qui règne pour faire place ensuite jusqu'au mois de mai à ceux d'est et d'est-sud-est. Ainsi les mers

des Philippines ont deux moussons comme les autres mers des Indes; l'une sèche et belle, que les Espagnols nomment la *brise;* l'autre, humide et orageuse, qu'ils appellent *vandaral.*

On remarque encore que dans ce climat les Européens ne sont pas sujets à la vermine, quelque sales que soient leurs habits et leurs chemises, tandis que les Indiens en sont couverts. La neige n'y est pas plus connue que la glace, aussi n'y boit-on jamais de liqueur froide à moins que sans aucun égard pour sa santé on ne se serve de salpêtre pour rafraîchir l'eau. L'avantage d'un continuel équinoxe fait qu'on ne change jamais l'heure des repas ni celle des affaires; on ne prend point d'habits différens, et l'on n'en porte de drap que pour se garantir de la pluie. Ce mélange de chaleur et d'humidité ne rend par l'air fort sain; il retarde la digestion, il incommode les jeunes Européens plus que les vieillards; mais aussi les alimens y sont légers. Le pain ordinaire n'étant que de riz a moins de substance que celui de l'Europe. Les palmiers, qui croissent en abondance dans une terre humide, fournissent l'huile, le vinaigre et le vin. Comme on a le choix de toutes sortes de viandes les personnes riches se nourrissent de gibier le matin et de poisson le soir; les pauvres ne mangent guère que du poisson mal cuit, et gardent la viande pour les jours de fêtes. Une autre cause de la mauvaise qualité de l'air est la rosée

qui tombe dans les jours les plus sereins ; elle est si abondante qu'en secouant un arbre on en voit tomber une sorte de pluie ; cependant elle n'incommode point les habitans naturels du pays, qui vivent quatre-vingts et cent ans ; mais la plupart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort et l'on ne mange point à Manille sans être humide de sueur ; mais elle est beaucoup moindre dans les lieux plus ouverts parce que l'air y est plus agité, aussi toutes les personnes riches ont des maisons de campagne, où elles se retirent depuis le milieu du mois de mars jusqu'à la fin de juin. Quoique la chaleur se fasse sentir avec plus de force dans le mois de mai qu'en aucun temps on ne laisse pas alors de voir souvent pendant la nuit des pluies épouvantables accompagnées de tonnerre et d'éclairs.

On a déjà fait observer que Manille est particulièrement sujette à d'effroyables tremblemens de terre, surtout dans la plus belle saison : elle en ressentit un si violent au mois de septembre de l'année 1627 qu'une des montagnes qui se nomment *Carvallos* dans la province de Cagayan en fut aplatie. En 1645 le tiers de la capitale fut ruiné par le même accident, et trois cents personnes furent ensevelies sous les ruines de leurs maisons. Les vieux Indiens assuraient que ces malheurs avaient été plus fréquens, et que de là était venu l'usage de ne bâtir qu'en bois. Les Espagnols ont suivi cet exemple, du moins

pour les étages au-dessus du premier : leurs alarmes sont continuelles à la vue d'un grand nombre de volcans qui vomissent des flammes autour d'eux, remplissent de cendres tous les lieux voisins, et envoient des pierres fort loin avec un bruit semblable à celui du canon. D'un autre côté tous les voyageurs nous représentent le terroir comme un des plus agréables et des plus fertiles du monde connu : en toute saison l'herbe croît, les arbres fleurissent, et dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toujours les fleurs. On voit rarement tomber les vieilles feuilles avant que les nouvelles soient venues : de là vient que les habitans des montagnes n'ont pas de demeure fixes et suivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable et des alimens; lorsqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne ou d'un bois ils passent dans une autre lieu; les orangers, les citronniers et tous les arbres connus en Europe donnent régulièrement du fruit deux fois l'année, et si l'on plante un rejeton il en porte l'année suivante. Villalobos, Dampier et Carreri s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vu de campagnes si couvertes de verdure, ni de bois si remplis d'arbres vieux et épais, ni d'arbres qui fournissent plus de secours et de commodités pour la subsistance des hommes.

Ajoutons avec les mêmes écrivains que Manille se trouvant placée entre les plus riches royaumes

de l'orient et de l'occident cette situation en fait un des lieux du monde où le commerce est le plus florissant. Les Espagnols venant par l'occident, et d'autres nations de l'Europe et des Indes par l'orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du monde aboutissent, et d'où elles reprennent de nouvelles routes : on y trouve l'argent du Pérou et de la Nouvelle-Espagne, les diamans de Golconde, les topazes, les saphirs et la cannelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle et les noix muscades des Moluques, les rubis et le camphre de Bornéo, les perles et les tapis de Perse, le benjoin et l'ivoire de Camboge, le musc de Lequios, les toiles de coton et les étoffes de soie de Bengale, les étoffes, la porcelaine et toutes les raretés de la Chine. Lorsque le commerce était ouvert avec le Japon Manille en recevait tous les ans deux ou trois vaisseaux qui laissaient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soie et des cabinets d'un admirable vernis en échange pour du cuir, de la cire et des fruits du pays. Pour faire juger en un mot de tous les avantages de Manille il suffit d'ajouter qu'un vaisseau qui en part pour Acapulco revient chargé d'argent avec un gain de quatre pour un.

La fécondité d'un climat se faisant observer jusque dans la propagation des animaux on voit naître dans les campagnes des Philippines une si grande quantité de buffles sauvages qu'un bon

chasseur en peut tuer vingt à coups de lance dans l'espace d'un jour : les Espagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, et les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des sangliers et des chèvres est surprenant dans les forêts. On n'a pas manqué d'apporter à Manille et dans quelques autres îles des chevaux et des vaches de la Nouvelle-Espagne, qui n'ont pas cessé d'y multiplier; mais l'excessive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons.

On ne parle point des singes pour en faire admirer le nombre quoiqu'il soit incroyable dans les montagnes; mais ils y sont d'une grandeur monstrueuse, et d'une hardiesse qui les rend capables de se défendre contre des hommes. Lorsqu'ils ne trouvent plus de fruits dans leurs retraites ils descendent sur le rivage de la mer pour s'y nourrir d'huîtres et de crabes : entre plusieurs espèces d'huîtres on en distingue une qu'on appelle *taclo*, et qui pèse plusieurs livres.

On voit dans ces îles une espèce de chats de la grandeur des lièvres et de la couleur des renards, auxquels les insulaires donnent le nom de *taguans* : ils ont des ailes comme les chauve-souris, mais couvertes de poil, dont ils se servent pour sauter d'un arbre sur un autre, à la distance de trente palmes. On trouve dans l'île de Leyte un animal qui n'est pas moins singulier,

et qui se nomme *mango* : sa grandeur est celle d'une souris; il a la même queue, mais sa tête est deux fois plus grosse que son corps avec de longs poils sur le museau. L'iguana se trouve aux Philippines comme en Amérique : sa figure ressemble beaucoup à celle du crocodile; mais il a la peau rougeâtre, parsemée de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds et doublés de corne. Quoiqu'il passe pour un animal terrestre il traverse facilement les plus grandes rivières. Les Indiens et les Espagnols mangent sa chair, et lui trouvent le goût de celle des tortues.

L'humidité, jointe au ferment continuel de la chaleur, produit dans toutes les îles des serpens d'une grandeur extraordinaire, entre autres l'ibitin, qui dévore les plus gros animaux tout entiers; l'assagua ne fait la guerre qu'à la volaille; l'olopang jette un venin fort dangereux. Les bobas, qui sont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

De plusieurs oiseaux singuliers des îles le plus admirable par ses propriétés est le tavon; c'est un oiseau de mer, noir et plus petit qu'une poule, mais qui a les pieds et le cou assez longs. Il fait ses œufs dans des terres sablonneuses; leur grosseur est à peu près celle des œufs d'oie : ce qu'il y a de surprenant c'est qu'après que les petits sont éclos on y trouve le jaune entier sans aucun blanc, et qu'alors ils ne sont pas moins

bons à manger qu'auparavant, d'où l'on conclut qu'il n'est pas toujours vrai que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rôtit les petits sans attendre qu'ils soient couverts de plume; ils sont aussi bons que les meilleurs pigeons. Les Espagnols mangent souvent dans le même plat la chair des petits et le jaune de l'œuf. Mais ce qui suit est beaucoup plus remarquable : La femelle rassemble ses œufs jusqu'au nombre de quarante ou cinquante dans une petite fosse qu'elle couvre de sable, et dont la chaleur de l'air fait une espèce de fourneau; enfin lorsqu'ils ont la force de secouer la coque et d'ouvrir le sable pour en sortir elle se perche sur les arbres voisins; elle fait plusieurs fois le tour du nid en criant de toute sa force, et les petits, excités par le son, font alors tant de mouvemens et d'efforts que forçant tous les obstacles ils trouvent le moyen de se rendre auprès d'elle. Les tavons font leur nid aux mois de mars, d'avril et de mai, temps auquel, la mer étant plus tranquille, les vagues ne s'élèvent point assez pour leur nuire. Les matelots cherchent avidemment ces nids le long du rivage : lorsqu'ils trouvent la terre remuée ils l'ouvrent avec un bâton, et prennent les œufs et les petits, qui sont également estimés.

On voit aux Philippines une sorte de tourterelles dont les plumes sont grises sur le dos et blanches sur l'estomac, au milieu duquel la nature a tracé une tache si rouge qu'on la pren-

drait pour une plaie fraîche dont le sang paraît sortir.

Le xolin est un oiseau de la grosseur d'une grive, de couleur noire et cendrée, qui n'a sur la tête au lieu de plumes qu'une espèce de couronne ou de crête de chair. Le palomatorcas est à peu près de la même grosseur : son plumage est varié de gris, de vert, de rouge et de blanc avec une tache fort rouge au milieu de l'estomac; mais sa principale distinction consiste dans son bec et ses pates, qui sont aussi d'un plus beau rouge. La salangane est commune dans les îles de Calamianes, de Solou et dans quelques autres; sa grosseur est celle d'une hirondelle : elle bâtit son nid sur les rochers qui touchent au bord de la mer, et l'attache au rocher même à peu près comme l'hirondelle attache le sien aux murailles. L'herrero est un oiseau vert de la grosseur d'une poule, auquel la nature a donné un bec si dur qu'il perce le tronc des plus grands arbres pour y faire son nid : son nom, qui signifie forgeron, lui vient des Espagnols pour exprimer le bruit de son travail, qui se fait entendre d'assez loin. On lui attribue la propriété de connaître une herbe qui rompt le fer. Un autre oiseau, nommé *colocolo*, a celle de nager sous l'eau avec autant de vitesse qu'il vole dans l'air : ses plumes sont si serrées qu'elles deviennent sèches aussitôt qu'il les a secouées hors de l'eau. Il est de couleur noire et plus petit

que l'aigle; mais son bec, qui n'a pas moins de deux palmes, est si dur et si fort qu'il prend et qu'il enlève toutes sortes de poissons.

On trouve quantité de paons dans les îles de Calamianes. Au lieu de faisans et de perdrix les montagnes y fournissent d'excellens coqs sauvages. Les cailles sont de la moité plus petites que les nôtres; elles ont le bec et les pieds rouges. Toutes les îles sont remplies d'une sorte d'oiseaux verts qui se nomment *volanos*, de plusieurs espèces de perroquets, et de cacatoës blancs, dont la tête est ornée d'une touffe de plumes. Les Espagnols avaient porté aux Philippines des dindons qui n'y ont pas multiplié : ils y suppléent par une poule singulière, qui se nomme *camboge* parce qu'elle vient de cette région, et qui a les pieds si courts que ses ailes touchent la terre. Les coqs au contraire ont de longues jambes, et ne cèdent en rien aux coqs d'Inde. On estime une autre sorte de poules qui ont la chair et les os noirs, mais d'excellent goût. Les grosses chauves-souris dont on a déjà parlé sont fort utiles à Mindanao par la quantité de salpêtre qu'on y tire de leurs excrémens.

A l'égard des poissons Pline n'en a nommé presque aucun qui ne se trouve dans ces mers; mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le dougon, que les Espagnols ont nommé *pescemuger*. Ses os ont la propriété d'étancher le sang et de guérir le rhume. Sa chair a le goût de celle

du porc. Les poissons qu'on nomme *épées* ne sont différens des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites barques. Les crocodiles seraient les plus redoutables ennemis des insulaires par leur abondance et leur voracité si la Providence n'y avait mis comme un double frein qui arrête leur multiplication et leurs ravages : les femelles sont si fécondes qu'elles font jusqu'à cinquante petits ; mais lorsqu'ils doivent éclore de leurs œufs qu'elles font à terre elles se mettent dans l'endroit par lequel ils doivent passer, et, les avalant l'un après l'autre, elles ne laissent échapper que ceux à qui le hasard fait prendre un autre chemin. On n'a jamais ouvert un de ces monstres dans le ventre duquel on n'ait trouvé des os et des crânes d'hommes. Les Espagnols comme des Indiens mangent les petits crocodiles : on trouve quelquefois sous leurs mâchoires de petites vessies pleines d'un excellent musc. Les lacs des îles ont une autre espèce de lézards monstrueux, que les Indiens nomment *bouhayas*, et qui ne paraissent point différens de ceux que les Portugais ont nommés *caïmans*. Ils n'ont pas de langue, ce qui leur ôte non seulement le pouvoir de faire du bruit, mais encore celui d'avaler dans l'eau ; aussi ne dévorent-ils leur proie que sur le rivage. Ils seraient les plus redoutables de tous les monstres s'ils n'avaient une extrême difficulté à se tourner. On

croit à tort qu'ils ont quatre yeux, deux en haut et deux en bas, avec lesquels on prétend qu'ils aperçoivent dans l'eau toutes les espèces de poissons qui leur servent de proie, quoiqu'à terre ils aient la vue fort courte. On ajoute que le mâle ne peut sortir de l'eau qu'à moitié, et que les femelles vont chercher seules de quoi vivre dans les campagnes voisines de leurs retraites. Carreri semble confirmer cette opinion lorsqu'il assure que les chasseurs ne tuent jamais que les femelles : il donne pour préservatif éprouvé contre les surprises des bouhayas ou des caïmans, le bonga ou nangkauvagan, fruit qui vient, dit-il, d'une sorte de canne, et dont l'odeur apparamment éloigne ces terribles animaux; mais il affaiblit un peu la confiance qu'il demande pour ce fruit en assurant qu'il a la même vertu contre les sortiléges.

Les mers de Mindanao et de Solou sont remplies de grandes baleines et des grands phoques. Il se trouve de si grandes huîtres dans ces îles qu'on se sert de leurs écailles pour abreuver les buffles : les Chinois en font de très beaux ouvrages. On y distingue deux sortes de tortues; l'une dont la chair se mange et dont l'écaille est négligée; l'autre au contraire dont on recherche beaucoup l'écaille, et dont on ne mange point la chair. Les raies y sont d'une grandeur extraordinaire : leur peau, qui est fort épaisse, se vend aux Japonais pour en faire des fourreaux de cimeterre.

Passons aux fruits qui ne sont connus ou qui n'ont de propriétés remarquables que dans les îles Philippines : on en distingue deux également estimés des Espagnols et des Indiens; ils croissent naturellement dans les bois. On a déjà vanté le premier, qui se nomment *santor*, et dont on fait d'excellentes confitures dans un pays où le quintal de sucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte description : il a la figure et même la couleur d'une pêche; mais il est un peu plus plat; son écorce est douce : en l'ouvrant on y trouve cinq pepins aigres et blancs. Il se confit également au sucre et au vinaigre; et pour troisième propriété il donne un fort bon goût au potage. L'arbre ressemblerait parfaitement au noyer s'il n'avait les feuilles plus larges : elles ont une vertu médicinale, et le bois est excellent pour la sculpture.

L'autre fruit, qui se nomme *mabol*, est un peu plus gros que le premier, mais cotonneux et de la couleur de l'orange : l'arbre est de la hauteur d'un poirier, chargé de branches et de feuilles qui ressemblent à celles du laurier; le bois, coupé dans sa saison, approche de la beauté de l'ébène.

On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille et dans les autres îles; les figuiers mêmes, les grenadiers et le raisin muscat qu'on y transporte n'y parviennent jamais à maturité.

Carreri s'étend beaucoup sur une autre espèce

d'arbres qui font le principal revenu des insulaires, et qui leur procurent, dit-il, autant de plaisir que d'utilité : on en distingue jusqu'à quarante espèces, qu'il range toutes sous le nom de palmiers, et dont les principales fournissent les îles de pain. Celle que les Tagales nomment *yoro*, et les montagnards *laudau*, porte le nom de *sagou* aux Moluques.

Une autre espèce qui donne du vin et du vinaigre se nomme *sasa* et *nipa* : elle n'est point assez grande pour mériter le nom d'arbre. Son fruit ressemblerait aux dattes; mais il n'arrive point à sa maturité parce que les insulaires coupent la branche aussitôt qu'ils voient paraître la fleur : il en sort une liqueur qu'ils reçoivent dans des vaisseaux, et dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une seule nuit. L'écorce du *calinga*, qui est une sorte de cannelle, sert à la préparer, et l'empêche de s'aigrir. On emploie les feuilles du même palmier à couvrir les maisons, et, cousues avec du fil très fin, elles durent environ six ans. On en tire aussi du vin de coco et de l'huile qui est fort bonne dans sa fraîcheur. De la première écorce des cocotiers on fait des cordages et du calfat pour les navires; l'écorce intérieure sert à faire des vases et d'autres ustensiles.

Carreri met au nombre des palmiers jusqu'à l'arbre qui produit l'arec, petite noix de la grosseur d'un gland, qui entre avec la chaux dans la composition du bétel : cet arbre se

nomme *bonga*; ses feuilles sont aussi larges que celles du bourias; le tronc est haut, mince, droit et tout couvert de nœuds. Enfin une quatrième espèce, dont les insulaires tirent beaucoup d'avantages, est celle qu'ils nomment l'*yonota* : elle leur fournit une sorte de laine qu'on appelle *baios*, dont on fait des matelas et des oreillers; du chanvre noir, nommé *jonor* ou *gamouto*, pour les câbles de navire, et de petits cocos moins bons à la vérité que les grands. Ses fils sont de la longeur et de la grosseur du chanvre; ils sont noirs comme les crins du cheval, et l'on assure qu'ils durent long-temps dans l'eau. La laine et le chanvre s'enlèvent d'autour du tronc. On tire aussi des branches un vin doux, et leurs bouts se mangent tendres. Il n'y a point de palmiers dont les feuilles ne puissent servir à couvrir les maisons ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les navires, et d'autres ouvrages utiles. Ainsi ce n'était pas sans raison que Pline écrivait il y a seize cents ans que les pauvres trouvent de quoi manger, boire, se vêtir et se loger. Nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de relever les avantages de cet arbre, l'un des trésors de la zone torride.

L'arbre qui porte la casse est en si grande abondance aux Philippines que pendant les mois de mai et de juin les insulaires en engraissent leurs pourceaux. Les tamariniers, ou plutôt les sampales, dont le fruit se nomme *tamarin*, n'y

sont pas moins communs; le bois sert à divers ouvrages comme l'ébène. On voit sur les montagnes diverses sortes de grands arbres qui servent également à la construction des vaisseaux et des maisons, et dont le feuillage est toujours vert; tels sont l'ébène noir, le balayon rouge, l'asana ou le naga, dont on fait des vases qui donnent à l'eau une couleur bleue et qui la rendent plus saine; le calinga, qui jette une odeur fort douce, et dont l'écorce est aromatique; le tiga, dont le bois et si dur qu'il ne peut être scié qu'avec la scie à l'eau comme le marbre, ce qui le fait nommer aussi *l'arbre de fer*. La difficulté de pénétrer dans ces épaisses forêts ne permet pas aux insulaires même de connaître toutes les richesses qu'ils tiennent de la nature. Ils ont sur quelques montagnes de Manille quantité de muscadiers sauvages, dont ils ne recueillent rien. On a déjà fait observer que Mindanao produit de très grands arbres dont l'écorce est une espèce de cannelle.

Mais ce qui doit passer pour un phénomène des plus extraordinaires c'est que dans ces îles les feuilles de certains arbres n'arrivent, dit-on, à leur maturité que pour se transformer en animaux vivans, qui se détachent des branches et qui volent en l'air sans perdre la couleur de feuilles; leur corps se forme des fibres les plus dures; la tête est à l'endroit par où la feuille tenait à l'arbre, et la queue à l'autre extrémité;

les fibres des côtés forment les pieds, et le reste se change en ailes. Il est évident que cette observation n'a d'autre fondement que la crédulité des voyageurs.

On a porté de la Nouvelle-Espagne aux Philippines la plante du cacao; quoiqu'il n'y soit pas aussi bon il s'y est assez multiplié pour dispenser les habitans d'en faire venir de l'Amérique. L'arbre qu'on appelle *aimir* est moins remarquable par ses fruits qui pendent en grappes, et qui sont d'un fort bon goût, que par la propriété qu'il a de se remplir d'une eau très-claire, que les chasseurs et les sauvages tirent en perçant le tronc. L'espèce de roseau qu'on nomme bambou, et que les Espagnols appellent *vexuco*, croît au milieu de tous ces arbres, les embrasse comme le lierre, et monte jusqu'à la cime des plus grands : il est couvert d'épines qu'on ôte pour le polir. Lorsqu'on le coupe il en sort autant d'eau claire qu'un homme en a besoin pour se désaltérer; de sorte que les montagnes en étant remplies on ne court jamais risque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes est connue par toutes les relations.

On ne parle point des bananes, des cannes à sucre, des ananas, que les Espagnols appellent *potias;* du gingembre, de l'indigo, ni d'un grand nombre de plantes et de racines qui sont communes à la plupart des régions de l'Orient; mais c'est aux Philippines qu'il faut chercher les

camotes, espèce de grosses raves qui flattent l'odorat comme le goût; les glabis, dont les insulaires font une sorte de pain, et que les Espagnols mangent cuits comme des navets; l'ubis, qui est aussi gros qu'une courge, et dont la plante ressemble au lierre; les xicamas, qui se mangent confits ou crus, au poivre et au vinaigre; des carottes sauvages, qui ont le goût des poires, et le teylan, qui a celui des patates. Toutes ces racines croissent en si grande abondance que la plupart des sauvages ne pensent point à se procurer d'autre aliment.

Ils n'apportent pas plus de soin à la culture des fleurs parce que la nature en fait tous les frais, et que leurs champs en sont toujours parsemés : on donne le premier rang au zampaga, qui ressemble au magorin des Portugais; c'est une petite fleur de couleur blanche à trois rangs de feuilles, dont l'odeur est beaucoup plus agréable que celle de notre jasmin. On en distingue deux autres; le solafi et le locoloco, qui ont l'odeur du girofle. La fleur qui porte les noms de *balanoy torongil* et *damoro* donne une petite semence de l'odeur de baume, qui est très bonne pour l'estomac, et que les personnes délicates mêlent avec le bétel. Le daso jette une odeur aromatique jusque dans sa racine. Le cablin qui est plein d'odeur lorsqu'il est cueilli en rend encore plus lorsqu'il est sec. La sarafa, nommée par les Espagnols *oja de Saint-Juan*,

est une très belle fleur, dont les feuilles sont larges et mêlées de vert et de blanc. Outre le gingembre commun dont les campagnes sont remplies on y en trouve une espèce plus chaude et plus forte, qui se nomme *langeovas*.

On assure qu'il n'y a point d'îles au monde qui produisent plus d'herbes médicinales. Celles qui se trouvent en Europe ont aux Philippines les mêmes vertus dans un degré fort supérieur; mais on vante encore plus celles qui sont propres au terrain et au climat. Le pollo, herbe fort commune et semblable au pourpier, guérit en très peu de temps toutes sortes de blessures. Le pansipane en est une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la féve; appliquée sur les plaies après avoir été pilée elle en chasse toute la corruption. La golondrine a la vertu de guérir presque sur-le-champ la dyssenterie. Quantité d'autres herbes guérissent les blessures si l'on en boit la décoction. Une autre sert comme l'opium à faire perdre la raison dans un combat pour ne plus craindre les armes de l'ennemi, et l'on assure que ceux qui en sont pris ne rendent point de sang par leurs blessures. Carreri donne pour garant de cette vertu un gouverneur portugais et plusieurs missionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes; l'une qui, étant appliquée sur les reins, empêche de sentir aucune lassitude, l'autre qui, gardée dans la bouche, soutient les forces, et

rend un homme capable de marcher deux jours sans manger.

Les mêmes qualités de l'air qui produisent beaucoup d'animaux venimeux dans les îles y font croître quantité d'herbes, de fleurs et de racines de la même qualité; quelques-unes portent un venin si subtil que non seulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs jusqu'à répandre une contagion mortelle lorsqu'elles sont en fleur. D'un autre côté on trouve dans les mêmes lieux d'excellens contre-poisons. Le *camandag*[1] est un arbre si vénéneux que ses feuilles mêmes sont mortelles; la liqueur qui distille de son tronc sert aux insulaires pour empoisonner la pointe de leurs flèches. L'ombre seule de l'arbre fait périr l'herbe aux environs; s'il est transplanté il détruit tous les arbres voisins à l'exception d'un arbrisseau qui est son contre-poison, et qui l'accompagne toujours. Ceux qui voyagent dans les lieux déserts portent dans la bouche un petit morceau de bois ou une feuille de cet arbrisseau pour se garantir de la pernicieuse vertu du camandag.

Le maca-bulay, dont le nom signifie *ce qui donne la vie*, est une espèce de lierre de la grosseur du doigt qui croît autour d'un arbre; il produit quelques filets dont les insulaires font

[1] Cet arbre ressemble beaucoup par ses qualités vénéneuses au mancenilier des Antilles.

des bracelets pour les porter comme un antidote contre toutes sortes de poissons. La racine du bubay, prise du côté qui regarde l'orient, et pilée pour être appliquée sur les plaies, guérit plus souverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croît parmi les bâtimens, et les pénètre de ses racines jusqu'à renverser de grands édifices; il vient aussi dans les montagnes, où il est fort honoré des Indiens.

La différence des nations que le hasard ou leur propre choix a rassemblées aux Philippines entraîne aussi celle des langues : on en compte six dans la seule île de Manille; celles des Tagales, des Pamgangas, des Bisayas, des Cagayans, des Iloccos et des Pangasinans : celles des Tagales et des Bisayas sont les plus usitées. On n'entend point la langue des noirs, des Zambales et des autres nations sauvages. Carreri ne fait pas difficulté d'assurer que les anciens habitans ont reçu leur langage et leur caractère des Malais de la terre ferme, auxquels il prétend qu'ils ressemblent aussi par la stupidité : dans leur écriture ils ne se servent que de trois voyelles quoiqu'ils en prononcent différemment cinq; ils ont treize consonnes. Leur méthode est d'écrire de bas en haut en mettant la première ligne à gauche et continuant vers la droite contre l'usage des Chinois et des Japonais, qui écrivent de haut en bas et de droite à gauche. Avant que les Espagnols leur eussent communiqué l'usage du

papier ils écrivaient sur la partie polie de la canne, ou sur les feuilles de palmier avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens maures des Philippines ont oublié leur ancienne écriture, et se servent de l'espagnole.

La première loi parmi eux est de respecter et d'honorer les auteurs de leur naissance. Toutes les causes sont jugées par le chef du barangué, assisté d'un conseil des anciens : dans les causes civiles on appelle les parties, on s'efforce de les accommoder, et si ce prélude est sans succès on les fait jurer de s'en tenir à la sentence des juges, après quoi les témoins sont examinés. Si les preuves sont égales on partage la prétention : si l'un des deux prétendans se plaint le juge devient sa partie, et, s'attribuant la moitié de l'objet contesté, il distribue le reste entre les témoins. Dans les causes criminelles on ne prononce point de sentence juridique : si le coupable manque d'argent pour satisfaire la partie offensée le chef et les principaux du barangué lui ôtent la vie à coups de lance : quand le mort est lui-même un des principaux toute sa parenté fait la guerre à celle du meurtrier jusqu'au jour où quelque médiateur propose une certaine quantité d'or, dont la moitié se donne aux pauvres, et l'autre à la femme, aux enfans ou aux parens du mort.

A l'égard du vol si le coupable n'est pas connu on oblige toutes les personnes suspectes de mettre quelque chose sous un drap dans l'espérance

que la crainte portera le voleur à profiter d'une si belle occasion pour restituer sans honte ; mais si rien ne se retrouve par cette voie les accusés ont deux manières de se purger : ils se rangent sur le bord de quelque profonde rivière, une pique à la main, et chacun est obligé de s'y jeter ; celui qui sort le premier est déclaré coupable, d'où il arrive que plusieurs se noient dans la crainte du châtiment. La seconde épreuve consiste à prendre une pierre au fond d'un bassin d'eau bouillante : celui qui refuse de l'entreprendre paie l'équivalent du vol.

Après le paiement l'honneur est rendu à l'offensé. Dans les mariages l'homme promet la dot avec des clauses pénales pour les cas de répudiation, qui ne passe pas pour un déshonneur lorsqu'on s'assujettit aux conditions réglées. Les frais de la noce sont toujours excessifs, et ils sont à la charge du mari.

La noblesse parmi tous ces peuples n'était point une distinction héréditaire ; elle s'acquérait par l'industrie ou par la force, c'est à dire en excellant dans quelque profession. Ceux du plus bas ordre n'avaient d'autres exercices que l'agriculture, la pêche ou la chasse ; depuis qu'ils sont soumis aux Espagnols ils ont contracté la paresse de leurs maîtres quoiqu'ils soient capables de travailler avec beaucoup d'adresse : ils excellent à faire de petites chaînes et des chapelets d'or d'une invention fort délicate ;

dans les Calamianes et quelques autres îles ils font des boîtes, des caisses et des étuis de diverses couleurs avec leurs belles cannes, qui ont jusqu'à cinquante palmes de longueur. Les femmes font des dentelles qui approchent de celles de Flandre, et la broderie en soie cause de l'admiration aux Européens.

On a remarqué depuis long-temps que jamais ces insulaires ne mangent seuls, et qu'ils veulent du moins un compagnon. Un mari qui perd sa femme est servi pendant trois jours par des hommes veufs : les femmes après la mort de leurs maris reçoivent le même service de trois veuves. La sépulture des pauvres n'est qu'une simple fosse dans leur propre maison. Les personnes riches sont renfermées dans un coffre de bois précieux avec des bracelets d'or et d'autres ornemens : ce coffre ou ce cercueil est placé dans un coin de leur demeure à quelque distance de la terre ; on l'entoure d'une espèce de treillage, et dans la même enceinte on met un autre coffre, qui contient les meilleurs habits ou les armes du mort si c'est un homme, et les outils du travail si c'est une femme. Avant l'arrivée des Espagnols le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des morts c'était de bien traiter l'esclave qu'ils avaient le mieux aimé, et de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil est noir parmi les Tangales, et blanc chez les Bisayas : ils se rasent alors la tête et les

sourcils. Autrefois après la mort des principaux on gardait le silence pendant plusieurs jours; on ne frappait d'aucun instrument, et la navigation cessait sur les rivières voisines : certaines marques apprenaient au public qu'on était dans un temps de silence, et portaient défense de les passer sous peine de la vie. Si le mort avait été tué par quelque trahison tous les habitans de son barangué attendaient pour quitter le deuil et pour rompre le silence que ses parens en eussent tiré vengeance non seulement contre les meurtriers, mais contre tous les étrangers qu'ils regardaient comme ennemis.

Ils se saluent entre eux fort civilement en ôtant de dessus leur tête leur manpouton, espèce de bonnet : s'ils rencontrent quelqu'un d'une plus haute qualité ils plient le corps assez bas en se mettant une main ou toutes les deux sur les joues, et levant en même temps le pied en l'air avec le genou plié; cependant quand c'est un Espagnol qu'ils voient passer ils font simplement leur révérence en ôtant le manpouton, baissant le corps et tendant les mains jointes.

Ils sont assis en mangeant, mais fort bas, et leur table est fort basse aussi : il y a toujours comme à la Chine autant de tables que de convives; on y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'est qu'un peu de riz bouilli dans l'eau; la plupart ne mangent de viande que les jours de fête. Leur musique et leurs danses res-

semblent aussi à celles des Chinois : l'un chante, et les autres répètent le couplet au son d'un tambour de métal. Ils représentent dans leurs danses des combats feints avec des pas et des mouvemens mesurés ; ils expriment divers actions avec les mains, et quelquefois avec une lance, qu'ils manient avec beaucoup de grâce ; aussi les Espagnols ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compositions dans leur langue ne manquent ni d'agrément ni d'éloquence ; mais ils mettent leur principal amusement dans le combat des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent à se servir.

On n'a rien trouvé jusqu'à présent qui puisse jeter du jour sur la religion et l'ancien gouvernement des insulaires naturels ; les seules lumières qu'on ait tirées d'eux leur sont venues par une espèce de tradition dans des chansons qui vantent la généalogie et les faits héroïques de leurs dieux : on sait qu'ils en avaient un auquel ils portaient un respect singulier, et que les chansons tagales nomment *barhala-may-capal*, c'est à dire *dieu fabricateur*. Ils adoraient les animaux, les oiseaux, le soleil et la lune ; il n'y avait point de rocher, de cap et de rivière qu'ils n'honorassent par des sacrifices, ni surtout de vieil arbre auquel ils ne rendissent quelques honneurs divins, et c'était un sacrilége de le couper. Cette superstition n'est pas tout à fait

détruite : rien n'engagera un insulaire à couper certains vieux arbres dans lesquels ils sont persuadés que les âmes de leurs ancêtres ont leur résidence ; ils croient voir sur la cime de ces arbres divers fantômes qu'ils appellent *tibalang*, avec une taille gigantesque, de longs cheveux, de petits pieds, des ailes très étendues et le corps peint ; ils reconnaissent, disent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange c'est qu'ils prétendent les voir, et qu'ils le soutiennent avec toutes les marques d'une forte persuasion, tandis que les Espagnols n'aperçoivent rien.

Chaque petit état portait le nom de *barangué*, qui signifie *barque*, apparemment parce que les premières familles y étant venues dans une barque elles étaient demeurées soumises aux capitaines, qui étaient peut-être les chefs des familles, et ce titre s'était conservé.

Dampier qui était à Mindanao en 1686 y fit dans un assez long séjour quelques observations qui méritent d'être recueillies.

Ces Indiens ont une manière de mendier qui est particulière à leur île, et dont Dampier trouve la source dans le peu de commerce qui s'y fait : lorsqu'il y arrive des étrangers les insulaires se rendent à bord, les invitent à descendre, et demandent à chacun s'il a besoin d'un camarade, terme qu'ils ont emprunté des Espagnols : ils entendent par là un ami familier. On est obligé

d'accepter cette politesse, de la payer par un présent et de la cultiver par la même voie. Chaque fois que l'étranger descend à terre il est bien reçu chez son camarade. Il y mange, il couche pour son argent, et l'unique faveur qu'on lui accorde *gratis* est le tabac et le bétel, qui ne lui sont point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converser publiquement avec leur hôte, de lui offrir leur amitié et de lui envoyer du bétel et du tabac.

La capitale de l'île porte aussi le nom de Mindanao; sa situation est dans le midi de l'île, à 7° 20′ de latitude septentrionale, sur les bords d'une petite rivière qui n'est qu'à deux milles de la mer : les maisons y sont d'une forme extrêmement singulière; on les élève sur des pilotis qui ont jusqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, suivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'édifice; aussi n'ont-elles qu'un étage divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés.

Le palais du sultan est distingué par sa grandeur; il est assis sur cent quatre-vingts gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des maisons ordinaires, avec de grands et larges degrés par lesquels on y monte : on trouve dans la première chambre une vingtaine de canons de fer placés sur leurs affûts; le général et les grands ont comme le roi de l'artillerie dans leurs hôtels. A vingt pas du palais, on distingue un pe-

tit bâtiment élevé aussi sur des piliers, mais à trois ou quatre pieds seulement; c'est la salle du conseil et celle où l'on reçoit les ambassadeurs et marchands étrangers; elle est couverte de nattes fort propres, sur lesquelles tous les conseillers sont assis les jambes croisées.

Il y a peu d'artisans dans cette ville; les principaux sont les orfévres, les forgerons et les charpentiers, quoiqu'à peine y trouve-t-on trois orfévres : ils travaillent en or et en argent, et tout ce qu'on leur commande est fort bien exécuté; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandises en vente. Les forgerons travaillent aussi bien qu'il est possible avec de mauvais outils; Dampier eut souvent occasion d'admirer leur adresse : ils n'ont point d'étaux ni d'enclumes; ils forgent sur une pierre fort dure ou sur un morceau de vieux canon; cependant ils ne laissent pas de faire des ouvrages achevés, surtout des meubles ordinaires et des ferremens pour les vaisseaux. Presque tous les habitans sont charpentiers; ils savent tous manier la hache droite et la courbe; mais ils n'ont point de scies : pour faire une planche il fendent l'arbre en deux, et de chaque moitié ils font une seule planche, qu'ils polissent avec la hache. Ce travail est pénible; mais le bois, conservant tout son grain, est d'une force qui les dédommage de la peine et des frais.

Le P. Le Clain, missionnaire jésuite, donne le nom de *Palaos* à d'autres îles qui ne sont pas

éloignées des Marianes quoiqu'elles n'y aient aucune communication, et dont il raconte ainsi la découverte.

En faisant la visite des établissemens de son ordre il arriva dans une bourgade de l'île de Samar, la dernière et la plus meridionale des Pintados : il y trouva vingt-neuf Palaos; c'est le nom qu'il donne aussi aux habitans des îles nouvellement découvertes. Les vents d'est qui règnent sur ces mers depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai les avaient jetés à trois cents lieues de leurs îles dans la baie de cette bourgade, qui se nomme *Guivam*. Ils s'étaient embarqués dans leur patrie sur deux barques, au nombre de trente-cinq, pour passer dans une île voisine; un vent impétueux les avait emportés en haute mer : tous leurs efforts n'ayant pu les rapprocher de terre ils avaient vogué au gré des vents pendant soixante-dix jours avec si peu de provision qu'ils avaient souffert long-temps la faim et la soif; enfin ils s'étaient trouvés à la vue de l'île de Samar. Un Guivamois qui était au bord de la mer les avait aperçus, et, jugeant à la forme de leurs bâtimens qu'ils étaient étrangers, il les avait exhortés par des signes à passer par le canal qu'il leur montrait pour éviter des bancs de sable et des écueils sur lesquels ils allaient échouer : ces malheureux, effrayés de voir un inconnu, s'étaient efforcés de retourner vers la haute mer, mais le vent n'avait pas cessé de les repousser au rivage;

alors le Guivamois, touché de compassion pour leur perte qu'il voyait infaillible, s'était jeté à la mer, et n'avait pas balancé à s'avancer à la nage vers les deux barques pour s'en faire le pilote. Ceux qu'il voulait secourir avaient mal expliqué ses intentions; dans leur crainte les hommes, et même les femmes chargées de leurs petits enfans, s'étaient jetés au milieu des flots pour gagner l'autre barque : il était monté dans celle qu'ils avaient abandonnée, et les ayant suivis jusqu'à l'autre il les avait sauvés comme malgré eux en les conduisant au port.

Ils avaient pris terre le 28 décembre 1696. Tous les habitans du bourg, dont la plupart étaient chrétiens, les avaient reçus avec beaucoup d'humanité : ils avaient mangé fort avidemment des cocos; mais lorsqu'on leur avait présenté du riz cuit à l'eau, qui est la nourriture de toute l'Asie, ils l'avaient regardé avec admiration, et prenant les grains pour des vermisseaux ils avaient refusé d'y toucher. Rien n'avait tant satisfait leur goût que les grosses racines, surtout celles qu'on nomme *salavans*. On avait fait venir d'un autre bourg de l'île deux femmes que les vents avaient jetées autrefois sur la même côte : elles les avaient aussitôt reconnues à leur langage, et, s'étant fait reconnaître aussi pour être des mêmes îles, ils s'étaient mis tous à pleurer de tendresse et de joie. Les respects qu'ils avaient vu rendre au missionnaire du bourg leur avait fait juger qu'il

était le maître du pays, et que leur vie était entre ses mains ; ils s'étaient jetés à terre pour implorer sa miséricorde et lui demander la vie : sa compassion pour leurs peines et les caresses qu'il avait faites à leurs enfans avaient achevé de leur inspirer de la confiance. Il les avait distribués dans les maisons des habitans avec ordre de leur fournir des habits et des vivres ; mais il avait voulu qu'on ne séparât point ceux qui étaient mariés, et qu'on n'en prît point moins de deux ensemble dans la crainte de causer trop de chagrin à ceux qui se verraient seuls. De trente-cinq qu'ils étaient à leur départ il n'en restait plus que trente ; la faim et les incommodités d'une longue navigation en avaient fait mourir cinq pendant le voyage, et quelques jours après leur arrivée il en mourut un autre qui reçut heureusement le baptême.

C'est sur leur récit que le P. Le Clain donne la description de leurs îles ; elles sont au nombre de trente-deux : il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles sont plus au midi que les îles Marianes, vers 11 ou 12 degrés de latitude septentrionale, et sous le même parallèle que Guivam, puisque ces étrangers, venant de l'est à l'occident, avaient abordé au rivage de cette bourgade. Le missionnaire se persuade aussi que c'est une de ces îles qu'on avait découvertes de loin quelques années auparavant. Un vaisseau des

Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui est de l'est à l'ouest sous le troisième parallèle, et s'étant un peu écarté du sud-ouest, l'aperçut pour la première fois : les uns la nommèrent Caroline, du nom de Charles II, roi d'Espagne, et d'autre l'île de Saint-Barnabé parce qu'elle fut découverte le jour de cette fête. Depuis moins d'un an elle avait été vue d'un autre vaisseau, que la tempête avait fait changer de route en allant de Manille aux Marianes. Le gouverneur des Philippines avait donné ordre au vaisseau qui fait presque tous les ans cette route de chercher la même île et d'autres qu'on n'en croit pas éloignées; mais toutes ces recherches avaient été sans succès.

Les étrangers ajoutaient que de leurs trente-deux îles il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que toutes les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demandait quel peut être le nombre des habitans ils montraient un monceau de sable pour marquer que la multitude en est innombrable. Lamurec, qui est la plus considérable de leurs îles, est celle où le roi tient sa cour; les autres ne lui sont pas moins soumises. Il se trouvait parmi ces trente étrangers un des principaux seigneurs du pays avec sa femme, qui était fille du roi : quoiqu'ils fussent à demi nus la plupart avaient un air de grandeur et des manières qui marquaient la distinction de leur naissance. Le seigneur avait tout

le corps peint de certaines lignes dont l'arrangement formait diverses figures; les autres hommes avaient aussi quelques-unes de ces lignes, mais les femmes et les enfans n'en avaient aucune. Par le tour et la couleur du visage ils avaient quelque ressemblance avec les insulaires des Philippines; mais les hommes n'avaient pas d'autre habit qu'une espèce de ceinture, qui leur couvrait les reins et les cuisses, et qui se répliait plusieurs fois autour du corps; ils avaient sur les épaules plus d'une aune et demie de grosse toile, dont ils se faisaient une sorte de capuchon qu'ils liaient par devant et qu'ils laissent pendre négligemment par derrière. Les femmes étaient vêtues de même à l'exception d'un linge qui leur descendait un peu plus bas de la ceinture sur les genoux.

Leur langue n'a rien de semblable à celle des Philippines, ni même à celle des îles Marianes : il parut au P. Le Clain que leur manière de prononcer approchait de la prononciation des Arabes. La plus distinguée de leurs femmes avait plusieurs anneaux et plusieurs colliers, les uns d'écaille de tortue, les autres d'une matière inconnue aux missionnaires, qui ressemble assez à de l'ambre gris, mais qui n'est pas transparente.

Ces insulaires n'ont pas de vaches dans leurs îles; ils parurent effrayés lorsqu'ils en virent quelques-unes qui broutaient l'herbe, aussi

bien que des aboiemens d'un petit chien qu'ils entendirent dans la maison d'un missionnaire : ils n'ont pas non plus de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules dont ils se nourrissent, mais ils n'en mangent point les œufs. On ne s'aperçut pas qu'ils eussent aucune connaissance de la divinité, ni qu'ils adorassent des idoles; toute leur vie paraissait animale, c'est-à-dire uniquement bornée au soin de boire et de manger. Ils n'ont pas d'heure réglée pour le repas; la faim et la soif les déterminent lorsqu'ils trouvent de quoi se satisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, et leurs plus grands repas ne suffisent point pour le cours d'une journée.

Leur civilité ou la marque de leur respect consiste à prendre, suivant qu'ils sont assis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, et à s'en frotter doucement le visage. Ils avaient entre leurs petits meubles quelques scies d'écaille, qu'ils aiguisaient en les frottant sur des pierres. Leur étonnement parut extrême à l'occasion d'un vaisseau marchand qu'on bâtissait à Guivam de voir la multitude des instrumens de charpenterie qu'on y employait; ils les regardaient successivement avec une vive admiration. Les métaux ne sont pas connus dans leur pays : le missionnaire leur ayant donné à chacun un assez gros morceau de fer ils marquèrent plus de joie que s'ils eussent

reçu la même quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce présent ils le mettaient sous leur tête pendant la nuit. Ils n'avaient pas d'autres armes que des lances et des traits garnis d'ossemens humains; mais ils paraissaient d'un naturel pacifique; leurs querelles se terminaient par quelques coups de poing qu'ils se donnaient sur la tête, et ces violences même étaient d'autant plus rares qu'à la moindre apparence de colère leurs amis s'entremettaient pour apaiser le différend. Cependant loin d'être stupides ou pesans ils ont beaucoup de vivacité; avec moins d'embonpoint que les habitans des îles Marianes ils sont bien proportionnés et de même taille que les Philippinois. Les hommes et les femmes laissent également croître leurs cheveux, qui leur tombent sur les épaules. Lorsqu'ils voulaient paraître avec un peu d'avantage ils se peignaient le corps d'une couleur jaune dont ils connaissaient tous la préparation. Leur joie était continuelle de se trouver dans l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie; ils promettaient de revenir de leurs îles, d'engager leurs compatriotes à les suivre.

Deux jésuites, nommés le P. Cortil et le P. Du Béron, entreprirent en 1710 de porter l'Evangile aux îles Palaos avec divers secours qu'ils avaient obtenus de la cour d'Espagne. Joseph Somera, dont on a publié une courte relation dans le onzième recueil des Lettres édifiantes, nous ap-

prend qu'étant descendus dans une de ces îles tandis qu'après leur débarquement le vaisseau fut emporté au large par les courans et les vents, ils demeurèrent abandonnés à la merci des insulaires; mais Somera et les autres gens du vaisseau ne débarquèrent point. L'unique éclaircissement qu'ils rapportèrent c'est qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'île; ils se trouvèrent par 5° 16′ de latitude nord, et la variation au lever du soleil fut trouvée de 5° nord-est, Ensuite s'étant approchés d'une autre île, à cinquante lieues de celle qu'ils avaient quittée, ils se trouvèrent par 7° 14′ minutes du nord à une lieue au large de cette île.

L'année suivante le P. Serano tenta la même entreprise, muni de brefs du pape et d'autres pièces : il partit de Manille le 15 décembre avec un autre jésuite et l'élite de la jeunesse du pays; le troisième jour de leur navigation le vaisseau fut brisé par une violente tempête, et tous périrent à la réserve de deux Indiens et d'un Espagnol, qui échappèrent du naufrage pour en porter la triste nouvelle à Manille. Ainsi tout ce qui regarde les îles Palaos est encore dans une véritable obscurité.

Si nous avions suivi la marche des Espagnols qui, partant de l'hémisphère occidental, passèrent par les Marianes avant de découvrir les Philippines nous n'aurions fait mention de celles-ci qu'après avoir parlé des premières; mais

nous suivons comme on l'a vu une route opposée.

Depuis plus de deux siècles que les Espagnols passent entre les Marianes dans leurs voyages aux Philippines ils ont trouvé qu'elles forment une chaîne qui s'étend du sud au nord, c'est à dire depuis l'endroit où elle commence vis à vis de la Nouvelle-Guinée, jusqu'au 36e degré qui les approche du Japon : elles sont renfermées par conséquent entre cet empire et la ligne équinoxiale, vers l'extrémité de la mer Pacifique, à près de quatre cents lieues à l'est des Philippines; et dans cette position elles occupent environ cent cinquante lieues de mer depuis Guahan, qui en est la plus grande et la plus méridionale, jusqu'à Urac, qui est la plus proche du tropique.

Magellan, qui les découvrit le premier en 1521, les nomma *îles des larrons* dans le chagrin de s'être vu enlever par les insulaires quelques morceaux de fer et quelques instrumens de peu de valeur. Ensuite la multitude de petits bâtimens qui viennent à voiles déployées au-devant des navires de l'Europe leur fit donner le nom d'îles de *Las-Velas*, qu'elles ont perdu vers la fin du dernier siècle pour recevoir celui d'îles *Marianes* en l'honneur de la reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV.

Michel Lopez-Légaspi en prit possesion pour

cette couronne en 1565; mais n'y trouvant pas toutes les commodités qu'il désirait il n'y fit pas un long séjour; après avoir traité fort humainement les insulaires il alla faire la conquête des Philippines, où les Espagnols tournèrent assez long-temps tous leurs soins. Les îles Marianes furent oubliées jusqu'à ce que le zèle des missionnaires en réveillât l'idée : le P. de Sanvitores, célèbre jésuite, excita la reine, veuve de Philippe IV et mère de Charles II, à faire répandre les lumières de l'Evangile dans ces régions sauvages. Cette princesse, qui gouvernait alors l'Espagne en qualité de régente, envoya des ordres aux gouverneurs de Manille : les Espagnols se rendirent facilement maîtres de l'île de Guahan ; ils y introduisirent des missionnaires, et par degrés ils subjuguèrent toutes les autres.

L'île de Guahan étant la principale ils y bâtirent un bon château, dans lequel ils n'ont pas cessé d'entretenir une garnison d'environ cent hommes. Les Jésuites y ont bâti deux colléges pour l'instruction des jeunes Indiens de l'un et de l'autre sexe, et la cour d'Espagne donne chaque année trois mille piastres à ce religieux établissement; un vaisseau de Manille, envoyé aussi tous les ans, y apporte de l'étoffe et d'autres provisions. Carreri se trompe lorsqu'il ne donne qu'environ dix lieues de tour à l'île de Guahan ; elle en a quarante : elle est agréable et fertile. En général quoique les îles Marianes soient sous

la zone torride le ciel y est fort serein; on y respire un air pur, et la chaleur n'y est jamais excessive; les montagnes chargées d'arbres presque toujours verts, et coupées par un grand nombre de ruisseaux qui se répandent dans les vallées et dans les plaines, rendent le pays fort agréable.

Avant que les Espagnols eussent paru dans ces îles les habitans y vivaient dans une parfaite liberté; ils n'avaient pas d'autres lois que celles qu'ils voulaient s'imposer; séparés de toutes les nations par les vastes mers dont ils sont environnés ils ignoraient qu'il existât d'autres terres, et se regardaient comme les seuls habitans du monde; cependant ils manquaient de la plupart des choses que nous croyons nécessaires à la vie; ils n'avaient point d'animaux à l'exception de quelques oiseaux, et presque d'une seule espèce, assez semblable à nos tourterelles; ils ne les mangeaient pas, mais ils se faisaient un amusement de les apprivoiser et de leur apprendre à parler. Ce qu'il y a de plus étonnant c'est qu'ils n'avaient jamais vu de feu; cet élément, sans lequel on ne s'imaginerait pas que les hommes pussent vivre, leur était tellement inconnu qu'ils n'en purent deviner les propriétés en le voyant pour la première fois dans une descente de Magellan, qui brûla quelques-unes de leurs maisons. Ils prirent d'abord le feu pour un animal qui s'attachait au bois, et qui s'en nourrissait : les

premiers qui s'en approchèrent trop s'étant brûlés leurs cris inspirèrent de la crainte aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de loin; ils appréhendèrent la morsure d'un si terrible animal qu'ils crurent capable de les blesser par la seule violence de sa respiration, car c'est l'idée qu'ils se formèrent de la flamme et de la chaleur : mais cette fausse imagination dura peu; ils s'accoutumèrent bientôt à se servir du feu comme nous.

Quoiqu'on ignore dans quel temps les Marianes ont été peuplées, et de quel pays ses habitans tirent leur origine leurs inclinations, qui ressemblent à celles des Japonais, et les idées de leur noblesse, qui n'est pas moins fière et moins hautaine qu'au Japon, font juger qu'ils peuvent être venus de ces grandes îles d'autant plus qu'ils n'en sont éloignés que de six à sept journées : quelques-uns se persuadent néanmoins qu'ils sont sortis des Philippines et des îles voisines parce que la couleur de leur visage, leur langue, leurs coutumes et la forme de leur gouvernement ont beaucoup de rapport avec ce qu'on a dit des Tagales, anciens habitans des Philippines : peut-être viennent-ils des uns et des autres, et leurs îles se sont-elles peuplées par quelque naufrage des Japonais et des Tagales que la tempête aura jetés sur leurs côtes.

Les Marianes sont fort peuplées; on compte plus de trente mille habitans dans la seule île

de Guahan ; celle de Saypan en contient moins, et les autres à proportion. Toutes ces îles sont remplies de villages répandus dans les plaines et sur les montagnes, dont quelques-uns sont composés de cent et cent cinquante maisons : les habitans sont basanés, mais leur teint est d'un brun plus clair que celui des Philippinois. Ils sont plus robustes que les Européens : leur taille est haute et bien proportionnée; quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines, de fruits et de poissons ils ont tant d'embonpoint qu'ils en paraissent enflés; mais il ne les empêche pas d'être souples et agiles. Rien n'est moins rare parmi eux que de vivre cent ans; leur historien assure que la première année qu'on leur prêcha l'Evangile on en baptisa plus de cent vingt qui passaient cet âge, et qui ne paraissaient pas au-dessus de leur cinquantième année. La plupart arrivent à une extrême vieillesse sans avoir jamais été malades; ceux qui le deviennent se guérissent avec des simples dont ils connaissent la vertu.

Les hommes sont entièrement nus; mais les femmes ne le sont pas tout à fait. Elles font consister la beauté à se rendre les dents noires et les cheveux blancs; ainsi la plus importante de leurs occupations est de se noircir les dents avec certaines herbes, et de blanchir leur chevelure avec des eaux préparées pour cet usage : elles la portent fort longue, au lieu que les hommes se

la rasent presque entièrement, et ne conservent au sommet de la tête qu'un petit flocon de cheveux long d'un doigt à la manière du Japon.

Leur langue a beaucoup de rapport avec celle des Tagales, qu'on parle aux Philippines : elle est assez agréable ; la prononciation en est douce et aisée. Un des agrémens de cette langue est de transposer les mots, et quelquefois même les syllabes du même mot, ce qui donne occasion à des équivoques que ces peuples aiment beaucoup. Quoiqu'ils n'aient aucune connaissance des sciences ni des beaux-arts ils ne laissent pas d'avoir des histoires remplies de fables, et même quelques poésies dont ils se font honneur. Un poète est respecté de toute la nation ; mais jamais peuple ne fut rempli d'une vanité plus sotte et d'une plus ridicule présomption ; tous les pays dont on leur parle ne paraissent qu'exciter leur mépris ; ils n'entendent ces récits qu'avec des marques de pitié. Leur nation est distinguée en trois états ; la noblesse, le peuple et ceux qui forment comme l'état moyen. La noblesse est d'une fierté que leur historien traite d'incroyable ; elle tient le peuple dans un abaissement qu'il est impossible, dit-il, de s'imaginer en Europe : c'est la dernière et la plus criminelle infamie pour les nobles de s'allier aux filles du peuple ; une famille qui le souffre est perdue de réputation. Avant qu'ils eussent embrassé le christianisme s'il arrivait

qu'un noble se dégradât par une alliance si révoltante tous les parens s'assemblaient, et de concert ils lavaient cette tache dans le sang du coupable. Enfin ce fol entêtement va si loin que c'est un crime pour les personnes du peuple d'approcher de la maison des nobles, et s'ils désirent quelque chose les uns des autres il faut qu'ils se le demandent de loin.

Ces nobles sont distingués par le titre de *chamorris;* ils ont des fiefs héréditaires dans leurs familles : ce ne sont pas les enfans qui succèdent aux pères, mais les frères et neveux du mort, dont ils prennent le nom ou celui du chef de la famille. Cet usage est si bien établi qu'il ne cause jamais aucun trouble. La noblesse la plus estimée est celle d'Adgadna, capitale de l'île de Guahan. Une situation avantageuse et l'excellence des eaux ont attiré dans cette ville plus de cinquante familles nobles qui jouissent d'une grande considération dans l'île entière : leurs chefs président aux assemblées; on les respecte, on les écoute; mais la déférence pour leur jugement n'est jamais forcée; chacun prend le parti qui lui convient sans y trouver d'opposition parce que ces peuples n'ont proprement aucun maître, ni d'autres lois que certains usages dont ils n'observent religieusement un petit nombre que par la force de l'habitude.

Dans une si profonde barbarie on remarque entre les chamorris quelque apparence de poli-

tesse : lorsqu'ils se rencontrent ou qu'ils passent les uns devant les autres ils se saluent par quelques termes civils; ils s'invitent mutuellement à manger; ils se présentent une herbe qu'ils ont toujours à la bouche, et qui leur tient lieu de tabac. Une de leurs civilités les plus ordinaires est de passer la main sur l'estomac de ceux qu'ils veulent honorer : c'est une extrême incivilité parmi eux de cracher devant ceux à qui on doit du respect; leur délicatesse va là-dessus jusqu'à la superstition. Ils crachent rarement, et jamais sans beaucoup de précautions; ils ne crachent jamais près de la maison d'un autre ni le matin : les plus graves en apportent quelques raisons qu'on n'a pas bien pénétrées, et qui n'en valent pas trop la peine.

Leur occupation la plus commune est la pêche; ils s'y exercent dès l'enfance, aussi nagent-ils comme des poissons. Leurs canots sont d'une légèreté surprenante, et d'une propreté qui ne déplairait pas en Europe. Carreri en fait une description curieuse : ils ne sont pas faits d'un seul tronc d'arbre comme en Afrique et dans d'autres lieux, mais de deux troncs cousus et joints avec de la canne des Indes; leur longueur est de quinze ou dix-huit pieds, et comme ils pourraient chavirer facilement parce que leur largeur n'est que de quatre palmes ils joignent aux côtés des pièces de bois solides qui les tiennent en équilibre. Ce bâtiment ne pou-

vant guère contenir que trois matelots ils font un plancher dans le milieu qui s'avance des deux côtés sur l'eau, et qui est la place des passagers: des trois matelots l'un est sans cesse occupé à jeter l'eau qui entre également par dehors et par les fentes, tandis que les autres sont aux extrémités pour gouverner. La voile, qui ressemble à celles qu'on nomme *latines*, est de nattes et de la longueur du bâtiment, ce qui les expose à se voir renverser lorsqu'ils n'évitent pas soigneusement d'avoir le vent en poupe. Mais rien n'est égal à leur vitesse ; ils font dans une heure dix et douze milles. Pour revenir d'un lieu à un autre ils ne font que changer la voile sans tourner le bâtiment; alors la proue devient la poupe. S'ils ont besoin d'y faire quelque réparation ils mettent les marchandises et les passagers sur la voile, et leur manœuvre est si prompte que les Espagnols, qui en sont témoins tous les jours, ont peine à en croire leurs yeux. C'est dans ces frêles machines qu'ils ont quelquefois traversé une mer de quatre cents lieues jusqu'aux Philippines.

Leurs édifices ne sont pas sans agrémens : ils sont bâtis de cocotiers et de maria, espèce de bois qui est particulier à ces îles; chaque maison est composée de quatre appartemens séparés par des cloisons de feuilles de palmiers qui sont entrelacées en forme de natte; le toit est de la même matière. Ces appartemens sont propres et desti-

nés chacun à leur usage : on couche dans le premier; on mange dans le second; le troisième sert à garder les fruits et les autres provisions, et le quatrième au travail.

On ne connaît aucun peuple qui vive dans une plus grande indépendance : chacun se trouve maître de soi-même et de ses actions aussitôt qu'il est capable de se connaître; le respect même et la soumission pour les parens, qui semble la première inspiration de la nature, est un sentiment qu'ils ignorent; ils n'ont de rapport avec leurs pères et leurs mères qu'autant qu'ils ont besoin de leurs secours. Chacun se fait justice dans les démêlés qui naissent entre eux : s'il survient quelque différend entre les villages et les peuples ils le terminent par la guerre. Ils ont une facilité extrême à s'irriter; ils se hâtent de courir aux armes ; mais ils les quittent aussi promptement qu'ils les prennent, et jamais leurs guerres ne sont de longue durée. Lorsqu'ils se mettent en campagne ils poussent de grands cris, moins pour effrayer leurs ennemis que pour s'animer eux-mêmes, car la nature ne les a pas faits braves. Ils marchent sans chef, sans discipline et sans ordre; ils partent sans provisions; ils passent deux ou trois jours sans manger uniquement attentifs aux mouvemens de l'ennemi, qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piége : c'est un art dans lequel peu de nations les égalent. La guerre parmi eux ne consiste qu'à

se surprendre; ils n'en viennent aux mains qu'avec peine. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire. Ils paraissent saisis de peur à la vue du sang, et prenant la fuite ils se dissipent aussitôt. Les vaincus envoient des présens au parti victorieux, qui les reçoit avec une joie insolente, telle qu'est toujours celle des caractères timides qui voient leurs ennemis à leurs pieds : il insulte aux vaincus; il compose des vers satiriques qui se chantent ou qui se récitent dans les fêtes.

Une singularité qui distingue encore cette nation est de n'avoir point d'arcs, de flèches ni d'épées; les armes des Marianais sont des bâtons garnis du plus gros os d'une jambe, d'une cuisse ou d'un bras d'homme : ces os, qu'ils travaillent assez proprement, ont la pointe fort aigue, et sont si venimeux par leur propre nature que la moindre esquille qui reste dans une blessure cause infailliblement la mort avec des convulsions, des tremblemens et des douleurs incroyables sans qu'on ait pu trouver jusqu'à présent de remède à la force d'un poison si puissant : chaque insulaire a quantité de ces redoutables traits. Les pierres sont une autre partie de leurs munitions; ils les lancent avec tant d'adresse et de roideur qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres. On ne leur connaît point d'armes défensives; ils ne parent les coups qu'on leur porte que par la souplesse et l'agilité de leurs mouve-

mens. Mais s'ils sont mauvais guerriers ils entendent si bien la dissimulation que les étrangers y ont été toujours trompés avant d'avoir appris à les connaître.

La vengeance est une de leurs plus ardentes passions : s'ils reçoivent une injure leur ressentiment n'éclate jamais par des paroles ; toute leur aigreur et leur amertume se renferment dans leur cœur : ils sont si maîtres d'eux-mêmes qu'ils laissent passer tranquillement des années entières pour attendre l'occasion de se satisfaire ; alors ils se dédommagent d'une si longue violence en se livrant à tout ce que la haine et la trahison leur inspirent de plus noir et de plus affreux.

Leur inconstance et leur légèreté sont sans exemple : comme ils vivent sans contrainte et dans l'habitude continuelle de suivre tous leurs caprices ils passent aisément d'une inclination à l'autre ; ce qu'ils désirent avec le plus d'ardeur ils cessent de le vouloir le moment d'après. Les missionnaires regardent cette mobilité d'humeur comme le plus grand obstacle qu'ils aient trouvé à la conversion de ces barbares. Elle est accompagnée d'un goût fort vif pour le plaisir : ils ont naturellement de la gaîté ; ils l'exercent agréablement par des railleries mutuelles et par des bouffonneries qui ne laissent point languir la joie. S'ils sont sobres c'est moins par inclination que par nécessité : ils s'assemblent souvent ; ils

se traitent en poissons, en fruits, en racines, avec une liqueur qu'ils composent de riz et de cocos râpés; ils se plaisent dans ces fêtes à danser, à courir, à lutter, à raconter les aventures de leurs ancêtres, et souvent à réciter des vers de leurs poètes, qui ne contiennent que des extravagances et des fables. Les femmes ont aussi leurs amusemens : elles y viennent fort parées, autant du moins qu'elles peuvent l'être avec des coquillages, de petits grains de jais et des morceaux d'écaille de tortue qu'elles laissent pendre sur leur front; elles y entrelacent des fleurs pour relever ces bizarres ornemens. Leurs ceintures sont des chaînes de petites coquilles, qu'elles estiment plus que nous ne faisons en Europe les perles ou les pierres précieuses; elles y attachent de petits cocos assez proprement travaillés. Elles ajoutent à toutes ces parures des tissus de racines d'arbres, ce qui ne sert qu'à les défigurer, car ces tissus ressemblent plus à des cages qu'à des habits.

Dans leurs assemblées elles se mettent douze ou treize en rond, debout et sans se remuer : c'est dans cette attitude qu'elles chantent les vers fabuleux de leurs poètes avec un agrément et une justesse qui plairaient en Europe; l'accord de leurs voix est admirable, et ne cède rien à la musique la mieux concertée. Elles ont dans les mains des petites coquilles qu'elles font jouer comme nos castagnettes. Mais les Européens sont sur-

pris de la manière dont elles soutiennent leurs voix et dont elles animent leur chant, avec une action si vive et tant d'expression dans les gestes qu'au jugement même des missionnaires elles charment ceux qui les voient et qui les entendent.

Les hommes prennent le nombre de femmes qu'ils jugent à propos, et n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté; cependant l'usage commun est de n'en avoir qu'une. Elles sont parvenues dans les îles Marianes à jouir des droits qui sont ailleurs le partage des maris : la femme commande absolument dans chaque maison; elle est la maîtresse; elle est en possession de toute l'autorité, et le mari n'y peut disposer de rien sans son consentement. S'il n'a pas toute la déférence que sa femme se croit en droit d'exiger; si sa conduite n'est pas réglée, ou s'il est de mauvaise humeur, sa femme le maltraite ou le quitte, et rentre dans tous les droits de la liberté. Ainsi le mariage des Marianais n'est pas indissoluble : mais de quelque côté que vienne la séparation la femme ne perd pas ses biens; ses enfans la suivent, et considèrent le nouvel époux qu'elle choisit comme s'il était leur père. Un mari a quelquefois le chagrin de se voir en un moment sans femme et sans enfans par la mauvaise humeur et la bizarrerie d'une femme capricieuse.

Mais ce n'est pas le seul désagrément des maris : si la conduite d'une femme donne quelque sujet

de plainte à son mari il peut s'en venger sur l'amant; mais il n'a pas droit de la maltraiter, et son unique ressource est le divorce. Il n'en est pas de même de la mauvaise conduite des maris: une femme convaincue qu'elle est trahie par le sien en informe toutes les femmes de l'habitation, qui conviennent aussitôt d'un rendez-vous : elles s'y rendent la lance à la main, et le bonnet de leur mari sur la tête. Dans cet équipage guerrier elles s'avançent en corps de bataille vers la maison du coupable : elles commencent par désoler ses terres, arracher ses grains et les fouler aux pieds, dépouiller ses arbres, et ravager tous ses biens; ensuite fondant sur la maison, qu'elles ne traitent pas avec plus de ménagement, elles l'attaquent lui-même, et ne lui laissent de repos qu'après l'avoir chassé. D'autres se contentent d'abandonner le mari dont elles se plaignent, et de faire savoir à leurs parens qu'elles ne peuvent plus vivre avec lui : toute la famille, brûlant d'envahir le bien d'autrui, s'assemble pour en saisir l'occasion. Le mari se croit trop heureux lorsque après avoir vu piller ou saccager tout ce qu'il possède il ne voit pas aller la fureur jusqu'à renverser sa maison. Cet empire des femmes éloigne quantité de jeunes gens du mariage : le libertinage est la seule chose qu'on leur reproche. L'homicide et même le vol sont en horreur dans toute la nation, du moins entre eux : leurs maisons ne sont point fermées, et

l'on n'apprend jamais que personne ait volé son voisin.

Avant l'arrivée des missionnaires, ils étaient sans temples, sans culte et sans prêtres; on n'a trouvé parmi eux qu'un petit nombre d'imposteurs distingués par le nom de Mancanas, qui s'attribuaient le pouvoir de commander aux élémens, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons, et de procurer une récolte abondante ou d'heureuses pêches; mais ils ne laissaient pas d'attribuer à l'âme une sorte d'immortalité, et de supposer dans une autre vie des récompenses ou des peines. Ils nommaient l'enfer *zazarraguan*, ou *maison de Chassi*, c'est à dire d'un démon auquel ils donnaient le pouvoir de tourmenter ceux qui tombaient entre ses mains; leur paradis était un lieu de délices, mais dont ils faisaient consister toute la beauté dans celle des cocotiers, des cannes à sucre et des autres fruits qu'ils y croyaient d'un goût merveilleux; et ce n'était pas la vertu ou le crime qui les conduisait dans l'un ou l'autre de ces lieux; tout dépendait de la manière dont on sortait de ce monde. Ceux qui mouraient d'une mort violente avaient le zazarraguan pour partage, et ceux qui mouraient naturellement allaient jouir des arbres et des fruits délicieux du paradis.

Peu de nations sont plus éloquentes dans la douleur : rien n'est aussi lugubre que leurs enterremens; ils y versent des torrens de larmes : leurs

cris ne peuvent être représentés. Ils s'interdisent toute sorte de nourriture; ils s'épuisent par leur abstinence et par leurs larmes. Leur deuil dure sept ou huit jours, et quelquefois plus long-temps; ils le proportionnent à la tendresse qu'ils avaient pour le mort. Tout ce temps est donné aux pleurs et aux chants lugubres L'usage commun est de faire quelques repas autour du tombeau, car on en élève toujours un dans le lieu de la sépulture. On le charge de fleurs, de branches de palmiers, de coquillages et de ce qu'on a de plus précieux. La douleur des mères s'exprime encore par des marques plus touchantes : après s'y être abandonnées long-temps tous leurs soins se tournent à l'entretien de leur tristesse : elles coupent les cheveux des enfans qu'elles pleurent pour les conserver précieusement; elles portent au cou pendant plusieurs années une corde à laquelle elles font autant de nœuds qu'il s'est passé de nuits depuis leur perte. Si le mort est du nombre des chamorris, ou si c'est une femme de qualité, on ne connaît plus de bornes; le deuil est une véritable fureur : on arrache les arbres, on brûle les édifices, on brise les bateaux, on déchire les voiles, qu'on attache par lambeaux au-devant des maisons; on jonche les chemins de branches de palmiers, et l'on élève des machines lugubres en l'honneur du mort. S'il s'est illustré par la pêche ou par les armes on couronne son tombeau de rames et de lances; s'il est également renommé

dans ces deux professions on entrelace les rames et les lances pour en faire une espèce de trophée.

Le P. Gobien représentant la douleur des Marianais la nomme non seulement vive et touchante, mais fort spirituelle. Il traduit quelques-unes de leurs expressions : « Il n'y a plus de vie pour moi, dit l'un; ce qui m'en reste ne sera qu'ennui et qu'amertume. Le soleil qui m'animait s'est éclipsé; la lune qui m'éclairait s'est obscurcie; l'étoile qui me conduisait a disparu. » On reconnaît le goût des Orientaux dans cette profusion de figures toujours tirées des mêmes objets.

D'autres voyageurs, s'attachant moins aux mœurs et aux usages, sont entrés dans quelques détails sur les productions naturelles de ces îles : quoique les arbres n'y soient pas si grands ni de la même épaisseur que ceux des Philippines le terroir produit tout ce qui est nécessaire aux habitans. Elles n'avaient autrefois, dit Carreri, que les fruits du pays et quelques poules; mais les Espagnols y ont introduit le riz et les légumes; ils y ont porté des chevaux, des vaches et des porcs, qui ont assez heureusement mulplié dans les montagnes; on n'y voyait pas même de souris avant que les vaisseaux d'Europe en eussent apporté; il ne s'y trouve d'ailleurs aucun animal venimeux.

Le fond du terroir est rougeâtre et d'une aridité qui ne l'empêche pas d'être assez fertile :

les ananas, les melons d'eau, les melons musqués, les oranges, les citrons et les cocos y croissent abondamment; mais le plus merveilleux fruit de ces îles, et qui leur est particulier, est le rima. Dampier l'appelle le fruit à pain parce qu'il tient lieu de pain aux insulaires, et qu'il est en effet très nourrissant : la plante est épaisse et bien garnie de branches et de feuilles noirâtres; le fruit qui croît aux branches, comme les pommes, est de figure ronde et de la grosseur de la tête humaine; il est revêtu d'une forte écorce hérissée de pointes; sa couleur est celle d'une datte : on le mange bouilli ou cuit au four; dans cet état il se garde quatre et six mois; mais frais il ne peut être gardé plus de vingt-quatre heures sans devenir sec et de mauvais goût. Comme il n'a ni pepins ni noyaux, tout est substance, et ressemble à la mie tendre et blanche de notre meilleur pain. Carreri en compare le goût à celui de la figue d'Inde ou banane. Dampier se contente d'assurer qu'il est fort agréable avant que d'être rassis, et qu'il ne l'a vu qu'aux îles Marianes. C'est une faveur de la nature, mais on la trouve ailleurs.

CHAPITRE XI.

Voyages et Aventures de Mendez-Pinto, Portugais.

Nous croyons devoir placer ici cette relation très attachante par la singularité des événemens et l'intérêt des situations; elle pourra reposer l'attention de nos lecteurs, que nous venons d'occuper de détails qui ne sont pas toujours amusans s'ils sont toujours instructifs. Si après avoir trouvé dans les derniers articles de quoi exercer leur raison et leur curiosité ils désirent des objets faits pour intéresser leur sensibilité et leur imagination ils pourront se satisfaire en lisant les aventures de Pinto et celles de Bonthékoë, qui les suivront : les premières ont quelquefois un air fabuleux, et il est permis sans doute de s'en défier sans que cette espèce d'incrédulité nuise au plaisir qu'on y peut prendre ; mais il faut observer aussi que tout ce qui paraît incroyable n'est pas toujours impossible. Il est plusieurs choses sur lesquelles on devient moins incrédule à mesure qu'on devient plus savant. C'est surtout, en fait d'histoire profane, aux récits des voyageurs, à l'histoire des mœurs et à la description des objets lointains que cette assertion peut-être appliquée, et d'ailleurs elle est prouvée par une infinité d'exemples.

Comme dans le détail des événemens personne ne s'exprime avec plus d'intérêt que celui qui était acteur ou témoin nous laisserons le plus souvent parler Pinto lui-même, et nous ne prendrons sa place que lorsqu'il faudra abréger son récit.

« J'avais éprouvé, dit-il, pendant dix ou douze ans la misère et la pauvreté dans la maison de mon père lorsqu'un de mes oncles, formant quelque espérance de mes qualités naturelles, me conduisit à Lisbonne, où il me mit au service d'une très illustre maison : ce fut la même année que se fit la pompe funèbre de don Emmanuel, le 13 décembre 1521, et je ne trouve rien de plus ancien dans ma mémoire. Cependant le succès répondit si mal aux intentions de mon oncle qu'après un an et demi de service je me trouvai engagé dans une malheureuse aventure qui exposa ma vie au dernier danger : je pris la fuite avec une si vive épouvante qu'étant arrivé sans aucun autre dessein que d'éviter la mort, au gué de Pedra, petit port où je trouvai une caravelle qui partait chargée de chevaux pour Setuval, je m'y embarquai le lendemain : mais à peine fûmes-nous éloignés du rivage qu'un corsaire français, nous ayant abordé, se rendit maître de notre bâtiment sans la moindre résistance; nous fit passer dans le sien avec toutes nos marchandises, qui montaient à plus de six mille ducats, et coula notre caravelle à fond. Nous ré-

connûmes bientôt que nous étions destinés à la servitude, et que l'intention de nos maîtres était de nous aller vendre à Larache en Barbarie : ils y portaient des armes dont ils faisaient commerce avec les mahométans. Pendant treize jours entiers qu'ils conservèrent ce dessein ils nous traitèrent avec beaucoup de rigueur; mais le soir du treizième jour ils découvrirent un navire auquel ils donnèrent la chasse pendant toute la nuit, et qu'ils joignirent à la pointe du jour : l'ayant attaqué avec beaucoup de courage ils le forcèrent de se rendre après avoir tué six Portugais et dix ou douze esclaves. Ce bâtiment, que plusieurs marchands de Lisbonne avaient chargé de sucre et d'esclaves, fit passer entre les mains des corsaires un butin de quarante mille ducats. Ils abandonnèrent le dessein d'aller à Larache, et ne pensant qu'à faire voile vers la France avec une partie de leurs prisonniers, qu'ils jugèrent propres à les servir dans leur navigation, ils laissèrent les autres pendant la nuit dans une rade nommée *Mélides*. J'étais de ce dernier nombre, nu comme tous mes compagnons, et couvert de plaies, qui nous restaient des coups de fouet que nous avions reçus les jours précédens. Dans ce triste état nous arrivâmes à Saint-Jacques de Caçon, où nos misères furent soulagées par les habitans : après y avoir rétabli mes forces je pris le chemin de Setuval; ma bonne fortune m'y fit trouver presque en arrivant l'occasion de m'em-

ployer pendant plusieurs années. Mais l'essai que j'avais fait de la mer ne m'avait pas dégoûté de cet élément : je considérai qu'en Portugal mes plus hautes espérances se réduiraient à me mettre à couvert de la pauvreté : j'entendais parler sans cesse des trésors qui venaient des Indes, et je voyais souvent arriver des vaisseaux chargés d'or ou de précieuses marchandises ; le désir de mener une vie aisée plutôt que le courage et l'ambition me fit tourner les yeux vers la source de tant de richesses, et je pris la résolution de m'embarquer sur ce seul principe qu'à quelque fortune que je fusse réservé je ne devais pas craindre de perdre beaucoup au changement.

« Ce fut le onzième jour de mars de l'année 1537 que je partis avec une flotte de cinq navires, dont chaque vaisseau était commandé par un capitaine indépendant. Le plus considérable était sous les ordres de don Pedro de Sylva, fils du fameux amiral don Vasco de Gama. C'était dans ce même navire que don Pedro avait apporté les os de son père qui était mort aux Indes, et le roi, qui se trouvait alors à Lisbonne, les avait fait recevoir avec une pompe dont le Portugal n'avait jamais vu d'exemple.

« En arrivant au port de Mozambique nous y trouvâmes un ordre de Nugno d'Acugna, vice-roi des Indes, par lequel tous les vaisseaux portugais qui devaient arriver cette année étaient obligés de se rendre à Diu, où la forteresse était

menacée de l'attaque des Turcs. Trois des cinq navires de la flotte prirent aussitôt cette route : j'étais sur *le Saint-Roch*, qui mit le premier à la voile, et je fus nommé entre ceux qui demeureraient à Dieu pour la défense du fort ; cependant dix-sept jours après mon arrivée deux flûtes partant pour la mer Rouge, dans la vue d'y prendre des informations sur le dessein des Turcs, je ne pus résister aux instances d'un des deux capitaines avec lequel je m'étais lié d'amitié, et qui me proposa de l'accompagner dans ce voyage.

« Nous partîmes par un temps fort orageux, qui ne nous empêcha point d'arriver heureusement à la hauteur de Maçoua : là vers la fin du jour nous découvrîmes en pleine mer un navire auquel nous donnâmes si vivement la chasse que nous l'abordâmes d'assez près Nous l'avions pris pour un indien, et, ne pensant qu'à remplir notre commission, nous nous étions avancés jusqu'à la portée de la voix pour demander civilement au capitaine si l'armée turque était partie de Suez ; mais pour unique réponse on nous tira douze volées de petits canons et de pierriers, qui n'incommodèrent que nos voiles, et nous entendîmes retentir l'air de cris confus ; que cette hostilité nous fit regarder comme des bravades. Bientôt elles furent accompagnées d'un grand cliquetis d'armes et de menaces distinctes, avec lesquelles on nous pressait d'approcher et de nous rendre. Cet accueil nous causa moins

d'effroi que d'étonnement : il était trop tard pour s'abandonner à la vengeance ; on tint conseil, et on s'attacha au parti le plus sûr, qui était de les battre à grands coups d'artillerie jusqu'au lendemain matin, qu'à l'arrivée du jour on pourrait les investir et les combattre plus facilement. Ainsi toute la nuit fut employée à leur donner la chasse en les foudroyant de notre canon, et leur navire se trouva si maltraité à la pointe du jour qu'il prit pour lui-même le conseil qu'il nous avait donné de se rendre. Il avait perdu soixante-quatre hommes dans cette rude attaque ; la plupart des autres, se voyant réduits à l'extrémité, se jetèrent dans la mer ; de sorte que de quatre-vingts qu'ils étaient il n'en échappa que cinq fort blessés, entre lesquels était leur capitaine. La force des tourmens auxquels il fut exposé aussitôt par l'ordre de nos deux commandans lui fit confesser qu'il venait de Djedda, et que l'armée turque était déjà partie de Suez dans le dessein de prendre Aden avant que de porter la guerre aux Portugais dans les Indes. Il ajouta lorsqu'on eut redoublé les tortures qu'il était chrétien renégat, Majorquin de naissance, fils de Paul Andrez, marchand de la même île, et qu'ayant souhaité d'épouser une jeune mahométane, Grec que de nation, il avait embrassé la loi de Mahomet pour l'obtenir en mariage. Nous lui proposâmes de quitter cette secte pour rentrer dans les engagemens de son baptême ; il répondit

avec plus de brutalité que de courage qu'il voulait mourir dans la religion de sa femme. Nos capitaines, irrités de son obstination, lui firent lier les pieds et les mains, et, lui ayant attaché de leurs propres mains une grosse pierre au cou, ils le précipitèrent dans la mer. Après cette exécution nous fîmes passer nos prisonniers dans une de nos fustes, et leur vaisseau fut coulé à fond. Il ne portait que des balles de teinture, qui nous étaient alors inutiles; et quelques pièces de camelot dont nos soldats se firent des habits.

« Nos commandans résolurent de descendre à Gottor, une lieue au-dessous de Maçoua, dans l'espérance d'y prendre de nouvelles informations : nous y reçûmes des habitans un accueil fort civil. Un Portugais, nommé Vasco Martinez de Seixas, y séjournait depuis trois semaines par l'ordre de Henri Barbosa pour y attendre l'arrivée de quelques navires portugais, et lui remettre une lettre d'avis sur l'état de l'armée turque.

« Nous remîmes à la voile le 6 novembre 1537 : un évêque abyssin, qui se proposait de faire le voyage de Portugal et de Rome, avait demandé passage à nos deux commandans jusqu'à Diu : il était une heure avant le jour lorsque nous quittâmes le port, et, suivant la côte avec le vent en poupe, nous avions doublé vers midi la pointe de Goçam lorsqu'en approchant près de l'île des Ecueils nous découvrîmes trois vaisseaux, que nous prîmes dans l'éloignement pour des galères

ou des *terrades*, nom des bâtimens ordinaires du pays. Le seul désir de recevoir quelques nouvelles informations nous fit gouverner vers eux : un calme qui survint tout d'un coup était peut-être une faveur du ciel qui voulait nous dérober au danger ; mais nous nous obstinâmes si fort à suivre la même route qu'ayant joint la rame à nos voiles nous fûmes bientôt assez près des trois navires pour reconnaître que c'étaient des galiotes turques. Nous prîmes aussitôt la fuite avec un effroi qui nous fit tourner nos voiles vers la terre : c'était avancer notre malheur en donnant à nos ennemis l'avantage d'un vent soudain, dont nous avions cru pouvoir profiter ; ils nous poursuivirent à toutes voiles jusqu'à la portée du fusil, et lâchant toutes leurs bordées à cette distance, ils mirent nos fustes dans un état déplorable. Cette décharge nous tua neuf hommes et nous en blessa vingt-six, ensuite ils nous joignirent de si près que de leur poupe ils nous blessaient aisément avec le fer de leurs lances. Cependant quarante-deux bons soldats qui nous restaient encore sans blessures, reconnaissant aisément que notre conservation dépendait de leur valeur, résolurent de combattre jusqu'au dernier soupir ; ils attaquèrent courageusement la principale des trois galères, sur laquelle était Solyman Dragut : leur premier effort fut si furieux de poupe à proue qu'ils tuèrent vingt-sept janissaires ; mais cette galiote recevant aussitôt le secours des deux au-

tres, nos deux fustes furent remplies en un instant d'un grand nombre de Turcs, et le carnage s'échauffa si vivement que de cinquante-quatre que nous étions encore nous ne restâmes que onze vivans, encore nous en mourut-il deux le lendemain, que les Turcs coupèrent par quartiers, et qu'ils pendirent pour trophée au bout de leurs vergues. Ils nous conduisirent à Moka, dont le gouverneur était père de ce même Dragut, qui nous avait pris. Tous les habitans reçurent les vainqueurs avec des cris de joie. Nous fûmes présentés à cette multitude emportée, chargés de chaînes et si couverts de blessures que l'évêque abyssin mourut le jour suivant des siennes : nos souffrances furent beaucoup augmentées par les outrages que nous reçûmes dans toutes les rues de la ville où nous fûmes menés comme en triomphe. Le soir lorsque nous eûmes perdu la force de marcher on nous précipita dans un noir cachot : nous y passâmes dix-sept jours entiers sans autre secours qu'un peu de farine d'avoine, qui nous était distribuée le matin pour le reste du jour.

« Nous perdîmes dans cet intervalle deux autres de nos compagnons, qui furent trouvés morts le matin, tous deux gens de naissance et de courage. Le geôlier, qui nous appartait notre nourriture, n'ayant osé toucher à leur corps, se hâta d'avertir la justice, qui vint les prendre avec beaucoup d'appareil pour les traîner par toutes

les rues : après y avoir été déchirés par toutes sortes de violences ils furent jetés en pièces dans la mer. Enfin la crainte de nous voir périr successivement dans notre horrible prison porta nos maîtres à nous faire conduire sur la place publique pour y être vendus : là, tout le peuple s'étant assemblé, ma jeunesse apparemment m'attira l'honneur d'être le premier qu'on mit en vente. Tandis qu'il se présentait des marchands un cacis de l'ordre supérieur, qui passait pour un saint, parce qu'il était nouvellement arrivé de la Mecque, demanda que nous lui fussions donnés par aumône, et fit valoir en sa faveur l'intérêt même de la ville, à laquelle il promettait la protection du prophète. Les gens de guerre, au profit desquels nous devions être vendus, s'opposèrent si brusquement à cette prétention que, le peuple prenant parti pour le cacis, il s'éleva un affreux désordre, qui ne finit que par le massacre du cacis même et par la mort d'environ six cents hommes. Nous ne trouvâmes point d'autre expédient pour sauver notre vie dans ce tumulte que de retourner volontairement à notre cachot, où nous regardâmes comme une grande faveur d'être reçus du geôlier.

« Dragut ayant moins réussi par l'autorité que par la douceur à calmer la sédition nous fûmes reconduits sur la même place, et vendus avec notre artillerie et le reste du butin. Le malheur de mon sort me fit tomber entre les mains d'un

renégat grec, dont je détesterai toujours le souvenir : pendant trois mois que je fus son esclave il me traita si cruellement qu'étant réduit au désespoir je pris plusieurs fois la résolution de m'empoisonner. Je n'eus l'obligation de ma délivrance qu'au soupçon qu'il eut de mon dessein ; la crainte de perdre l'argent que je lui avais coûté si j'abrégeais volontairement mes jours lui fit prendre le parti de me vendre à un juif du Tor. Je partis avec ce nouveau maître pour Cassan, où son commerce l'appelait; mon esclavage n'aurait pas été plus doux entre les mains d'un chrétien; de là il me conduisit à Ormuz, où j'appris, avec des transports de joie, que don Fernand de Lima, dont j'étais connu, était gouverneur du fort portugais. J'obtins de mon maître la permission de me présenter à lui : ce généreux seigneur et don Pedro Fernandez, commissaire général des Indes, qui se trouvait alors dans l'île d'Ormuz, firent les frais de ma liberté : elle leur coûta deux cents pardos, c'est à dire environ cent vingt écus de notre monnaie. »

Pinto continue de s'étendre sur quantité d'aventures qui n'ont rien d'intéressant : il se trouve à Malaca, où le gouverneur, don Pedro de Faria, prend de l'affection pour lui.

« Don Pedro de Faria cherchant l'occasion de m'avancer, m'envoya dans une *lanchare* au royaume de Pan avec dix mille ducats, qu'il me chargea de remettre à Thomé Lobo, son facteur dans

cette contrée. De là ses ordres devaient me conduire à Patane, qui est cent lieues plus loin : il me donna une lettre et un présent pour le roi de Patane avec une ample commission pour traiter avec lui de la liberté de cinq Portugais qui étaient esclaves de son beau-frère : je partis dans les plus douces espérances. Le septième jour de notre navigation, étant à la vue de l'île de Timan, qui est à la distance d'environ quatre-vingt-dix lieues de Malaca, et à dix ou douze lieues de l'embouchure du Pan, nous entendîmes sur mer avant le lever du soleil de grandes plaintes dont l'obscurité ne nous permit pas de connaître la cause. J'en fus tellement touché que je fis mettre la voile au vent, et tourner avec le secours des rames vers le lieu d'où elles paraissaient partir en baissant tous les yeux pour voir et entendre plus facilement. Après avoir continué longtemps nos observations nous découvrîmes fort loin de nous quelque chose de noir qui flottait sur l'eau : il nous était impossible de distinguer ce qui commençait à frapper nos yeux ; nous n'étions que quatre Portugais dans la lanchare, et les avis n'en furent pas moins partagés. On me représentait qu'au lieu de m'arrêter à des recherches dangereuses je ne devais penser qu'à suivre les ordres du gouverneur; mais n'ayant pu me rendre à ces timides conseils, et me croyant autorisé par ma commission à faire respecter mes ordres, je persistai dans la résolution d'appro-

fondir un événement si singulier. Enfin les premiers rayons du jour nous firent apercevoir plusieurs personnes qui flottaient sur des planches : l'effroi de mes compagnons faisant place alors à la pitié ils furent les premiers à faire tourner la prouc vers ces misérables, que nous entendîmes crier six ou sept fois : Seigneur Dieu, miséricorde ! Je pressai nos matelots de les secourir : ils tirèrent successivement du milieu des flots quatorze Portugais et neuf esclaves, tous si défigurés que leur visage nous fit peur, et si faibles qu'ils ne pouvaient se soutenir. On se hâta de leur donner des secours, qui rappelèrent leurs forces : lorsqu'ils furent en état de parler l'un d'eux nous dit qu'il se nommait Fernand Gil Porcalho ; qu'ayant été dangereusement blessé à la tranchée de Malaca dans la seconde attaque que les Portugais avaient soutenue contre les Achémois don Etienne de Gama, qui commandait alors dans cette ville, et qui avait cru devoir quelque récompense à son courage, l'avait envoyé aux Moluques avec divers encouragemens pour sa fortune ; que le ciel avait béni ses entreprises jusqu'à le mettre en état de partir de Ternate dans une jonque chargée de mille barres de poivre qui valaient plus de cent mille ducats ; mais qu'à la hauteur de Surabaya, dans l'île de Joa, il avait eu le malheur d'essuyer une furieuse tempête, qui avait abîmé sa jonque et tout son bien ; que de cent quarante-sept personnes qu'il

avait à bord il ne s'en était sauvé que les vingt-trois qui se trouvaient sur le nôtre ; qu'ils avaient déjà passé quatorze jours sur leurs planches sans autre nourriture que la chair d'un esclave cafre qui leur était mort, et qui avait servi pendant huit jours à soutenir leurs forces.

« La satisfaction d'avoir sauvé la vie à tant de malheureux me rendit la suite du voyage fort agréable jusqu'à la ville de Pan, où je remis à Thomé Lobo les marchandises dont j'étais chargé; mais lorsque je me disposais à continuer mon voyage vers Patane un accident fort tragique fit perdre au gouverneur de Malaca toutes les richesses qu'il avait entre les mains de Lobo. Coja Géinal, ambassadeur du roi de Bornéo, qui résidait depuis trois ou quatre ans à la cour de Pan, tua le roi, qui reposait sur son lit. Le peuple s'étant soulevé à cette occasion, commit d'affreuses violences, et pilla le comptoir des Portugais, qui perdirent onze hommes dans leur défense. Thomé Lobo n'échappa au massacre qu'avec six coups d'épée, et n'eut pas d'autre ressource que de se retirer dans ma lanchare sans avoir pu sauver la moindre partie de ses marchandises : elles montaient à cinquante mille ducats en or et en pierreries seulement. Cette sédition, qui avait coûté la vie à plus de quatre mille personnes dans l'espace d'une seule nuit, se ralluma le lendemain si furieusement que pour éviter le danger d'y périr nous mîmes à la

voile pour Patane, où la faveur du vent nous fit arriver en six jours.

« Les Portugais, dont le nombre était assez grand dans cette cour, prirent d'autant plus de part à l'infortune de Lobo qu'un si terrible exemple de la perfidie des Indiens leur remettait vivement devant les yeux ce qu'ils avaient à redouter pour eux-mêmes : ils se rendirent tous au palais du roi, et, lui ayant fait leurs plaintes au nom du gouverneur de Malaca, ils lui demandèrent avec beaucoup de fermeté la permission d'user de représailles sur toutes les marchandises du royaume de Pan qui se trouvaient dans ses états : cette proposition lui parut juste. Neuf jours après on reçut avis qu'il était entré dans la rivière de Calantan trois jonques fort riches, qui revenaient de la Chine pour divers marchands panois : aussitôt, quatre-vingts Portugais s'étant joints à ceux de ma lanchare, nous équipâmes deux fustes et un navire rond de tout ce qui nous parut nécessaire à notre entreprise, et nous partîmes avec assez de diligence pour prévenir les informations que nos ennemis pouvaient recevoir des mahométans du pays. Notre chef fut Jean Fernandez d'Abreu, fils du père nourricier de don Juan, roi de Portugal : il montait le navire rond avec quarante soldats. Les deux fustes étaient commandées par Laurent de Goez et Vasco Sermento, tous deux d'une valeur et d'une expérience reconnues.

« Nous arrivâmes le lendemain dans la rivière Calantan, où les trois jonques étaient à l'ancre. Leur résistance fut d'abord aussi vive que l'attaque; mais en moins d'une heure nous leur tuâmes soixante-quatorze hommes sans avoir perdu plus de trois des nôtres. Nos blessés, quoiqu'en grand nombre, ne laissant pas d'agir ou de se montrer les armes à la main, l'ennemi, consterné de sa perte tandis qu'il croyait encore nous voir toutes nos forces, se rendit en demandant la vie pour unique grâce. Nous retournâmes triomphans à Patane avec un butin qui ne passa que pour le juste dédommagement des cinquante mille ducats de don Pédro, mais qui montait à plus de deux cent mille taels, c'est à dire à trois cent mille ducats de notre monnaie. Le roi de Patane exigea seulement que les trois jonques fussent rendues à leurs capitaines, et nous lui donnâmes volontiers cette marque de reconnaissance et de soumission.

« Peu de temps après on vit arriver à Patane une fuste commandée par Antonio de Faria Sousa, parent du gouverneur de Malaca, qui venait de sa part avec une lettre et des présens considérables sous prétexte de remercier le roi de la protection qu'il accordait à la nation portugaise; mais au fond pour achever dans ses états l'établissement de notre commerce. Antonio Faria, dont le nom est devenu célèbre par ses fureurs autant que par ses exploits, était un

gentilhomme sans fortune qui était venu la chercher aux Indes sous la protection d'un homme de son sang et de son nom; il apportait à Patane pour dix ou douze mille écus de drap et de toiles des Indes qu'il avait pris à crédit de quelques marchands de Malaca. Cette espèce de marchandise ne lui promettant pas beaucoup de profit dans cette cour on lui conseilla de l'envoyer à Légor, grande ville de la dépendance du royaume de Siam, où l'on publiait qu'à l'occasion de l'hommage que quatorze rois y devaient rendre à celui de Siam il s'était assemblé une prodigieuse quantité de jonques et de marchands. Faria choisit pour son facteur un Portugais, nommé Christophe Borralho, qui entendait parfaitement le commerce, et lui confia ses marchandises dans un petit vaisseau qu'il loua au port de Patane. Seize autres Portugais, soldats et marchands, s'embarquèrent avec Borralho dans l'espérance qu'un écu leur en rapporterait six ou sept. Je me laissai vaincre aussi par ces magnifiques promesses, et je m'engageai dans ce fatal voyage. Nous partîmes avec un vent favorable, et étant arrivés en trois jours dans la rade de Légor nous mouillâmes à l'entrée de la rivière pour y prendre des informations : on nous assura qu'en effet il se trouvait déjà dans le port de cette ville plus de quinze cents bâtimens, tous chargés de précieuses marchandises.

« Nous étions à dîner, dans la joie d'une si

bonne nouvelle et prêts à faire voile avant la fin du jour, lorsque nous vîmes sortir de la rivière une grande jonque, qui, nous ayant reconnus pour des Portugais, se laissa dériver sur nous sans aucune apparence d'hostilité, et nous jeta aussitôt des grapins attachés à deux longues chaînes de fer : à peine fûmes-nous accrochés que nous vîmes sortir de dessous le tillac de la jonque soixante-dix ou quatre-vingts Maures, qui, poussant de grands cris, firent sur nous un feu prodigieux : de dix-huit Portugais que nous étions quatorze furent tués en un instant avec trente-six Indiens de l'équipage. Mes trois compagnons et moi nous prîmes de concert l'unique voie de salut qui semblait nous rester ; ce fut de nous jeter dans la mer pour gagner la terre, dont nous n'étions pas éloignés : un des trois n'en eut pas moins le malheur de se noyer ; j'arrivai sur la rive avec les deux autres. Tout blessés que nous étions nous traversâmes heureusement la vase, où nous enfoncions jusqu'au milieu du corps. Enfin nous nous approchâmes d'un bois qui nous promit quelque sûreté, et d'où nous eûmes le spectacle de la barbarie des Maures : ils achevèrent de tuer six ou sept matelots déjà blessés, qui restaient de notre équipage; après quoi, s'étant hâtés de transporter nos marchandises dans leur jonque, ils firent une grande ouverture à notre vaisseau, qui le fit couler à fond devant nos yeux, et dans la

crainte d'être reconnus ils mirent aussitôt à la voile.

Dans la douleur profonde où je demeurai avec mes deux compagnons blessés, sans espérance de remède, l'imagination troublée de tout ce qui s'était passé à notre vue dans l'espace d'une demi-heure, nous ne pûmes retenir nos larmes, et tournant notre fureur contre nous-mêmes, nous commençames à nous outrager le visage. Cependant après avoir considéré notre situation la crainte des bêtes farouches qui pouvaient nous attaquer dans le bois, et la difficulté de sortir avant les ténèbres des marécages dont nous étions environnés, nous firent prendre le parti de rentrer dans la fange et d'y passer la nuit, enfoncés jusqu'à l'estomac. Le lendemain à la pointe du jour nous suivîmes le bord de la rivière jusqu'à un petit canal que sa profondeur et la vue de quantité de grands lézards nous ôtèrent la hardiesse de passer : il fallut demeurer la nuit dans le même lieu. Le jour suivant ne changea rien à notre misère parce que l'herbe était si haute et la terre si molle dans les marais que le courage nous manqua pour tenter le passage. Nous vîmes expirer ce jour-là un de nos compagnons, nommé Sébastien Enriquez, homme riche, qui avait perdu huit mille écus dans le vaisseau. Il ne restait que Christophe Borralho et moi qui nous mîmes à pleurer au bord de la rivière le corps à demi enterré; car nous étions si faibles

qu'à peine avions-nous la force de parler, et nous comptions déjà achever dans ce lieu notre misérable vie. Le troisième jour vers le soir nous aperçûmes une grande barque chargée de sel qui remontait à la rame : notre premier mouvement fut de nous prosterner, et l'espérance nous rendant la voix, nous suppliâmes les rameurs, qui nous regardaient avec étonnement, de nous prendre avec eux; mais ils paraissaient disposés à passer sans nous répondre, ce qui nous fit redoubler nos cris et nos gémissemens. Alors une vieille femme sortie du fond de la barque fut si touchée de notre douleur et des plaies que nous lui montrions qu'elle prit un bâton dont elle frappa quelques matelots, et les faisant approcher de la rive, elle les força de nous prendre sur leurs épaules, et de nous apporter à ses pieds. Sa figure n'était distinguée que par un air de gravité qui faisait reconnaître le pouvoir qu'elle avait sur eux : elle nous fit donner tous les secours qui convenaient à notre misère : tandis que nous mangions avidement ce qu'elle nous présentait de sa propre main elle nous consolait par ses exhortations. Je savais assez le malais pour l'entendre : elle nous dit que notre désastre lui rappelait tous les siens; que son âge n'étant que de cinquante ans il n'y en avait pas six qu'elle s'était vue esclave et volée de cent mille ducats de son bien; que cette infortune avait été suivie du supplice de son mari et de ses trois fils,

que le roi de Siam avait fait mettre en pièces par ses éléphans; et que depuis des pertes si cruelles elle n'avait mené qu'une vie triste et languissante. Après nous avoir fait le récit de ses peines elle voulut être informée des nôtres. Ses gens, qui écoutèrent aussi notre malheureuse histoire, nous dirent que la grande jonque dont nous leur fîmes la peinture ne pouvait être que celle de Coja-Achem, Guzarate de nation, qui était sorti le matin du port pour aller à l'île d'Ainan. La dame indienne, confirmant leur idée, ajouta qu'elle avait vu à Légor ce redoutable mahométan, qu'il se vantait d'avoir donné la mort à quantité de Portugais, et d'avoir promis à son prophète de les traiter sans pitié parce qu'il accusait un capitaine de leur nation, nommé Hector de Sylvéira, d'avoir tué son père et deux de ses frères dans un navire qu'il leur avait pris au détroit de la Mecque.

« Nous apprîmes ensuite que cette dame était veuve d'un capitaine général qui s'était attiré la disgrâce du roi et le châtiment qu'elle déplorait. Sa fortune, qu'elle avait réparée par une sage conduite, la mettait en état de faire un riche commerce de sel. Elle venait d'une jonque qui lui était arrivée dans la rade, mais qui était trop grande pour passer la barre, ce qui l'obligeait d'employer une barque pour transporter son sel dans ses magasins : elle s'arrêta le soir dans un petit village où elle fit prendre soin de nous pen-

dant la nuit. Le lendemain elle nous conduisit à Légor, qui est à cinq lieues plus loin dans les terres. Nous lui étions redevables de la vie; mais ne se bornant point à cette faveur elle nous donna une retraite dans sa maison : nous y passâmes vingt-trois jours, pendant lesquels nos blessures furent pansées avec des témoignages d'affection dignes de la charité chrétienne. Lorsqu'elle nous vit en état de retourner à Patane elle mit le comble à ses bienfaits en nous recommandant au patron d'un navire indien qui nous y conduisit en sept jours, et qui ne nous traita pas avec moins d'humanité.

« Notre retour était attendu avec d'autant plus d'impatience par tous les Portugais de Patane que la plupart avaient profité d'une si belle occasion pour envoyer quelques marchandises à Légor; aussi la perte de notre vaisseau fut-elle estimée soixante-dix mille ducats, qui suivant les espérances communes devaient produire six ou sept fois la même somme. Antonio de Faria, plus ardent que les autres par son caractère, et parce qu'il avait regardé le succès de notre voyage comme le fondement de sa fortune, tomba dans une consternation inexprimable en apprenant de notre bouche le sort de son vaisseau : il garda un profond silence pendant plus d'une demi-heure; ensuite, comme s'il eût employé ce temps à former ses résolutions, il répondit à ceux qui entreprirent de le consoler

qu'il n'avait pas la force de retourner à Malaca pour paraître aux yeux de ses créanciers et qu'ayant le malheur de se trouver insolvable il lui semblait plus juste de poursuivre ceux qui lui avaient enlevé ses marchandises que de porter de frivoles excuses à d'honnêtes négocians dont il avait trahi la confiance. Là-dessus s'étant levé d'un air furieux il jura de chercher par mer et par terre celui qui lui avait ravi son bien, et de se le faire restituer au centuple. Tous ceux qui furent témoins de son serment louèrent cette téméraire résolution : il trouva parmi eux quantité de jeunes gens qui s'engagèrent à l'accompagner; d'autres lui offrirent de l'argent. Il accepta leurs offres; et ses préparatifs se firent avec tant de diligence que dans l'espace de huit jours il équipa un vaisseau, et s'associa cinquante-cinq hommes qui jurèrent à leur tour de vaincre ou de périr avec lui. Je fus de ce nombre, car j'étais sans un sou et je ne connaissais personne qui fût disposé à me prêter : je devais à Malaca plus de cinq cents ducats que j'avais empruntés de plusieurs amis; enfin je ne possédais que mon corps[1] qui avait même été blessé de trois coups de javelot et d'un coup de pierre à la tête, pour lequel j'avais souffert deux opérations qui avaient exposé ma vie au dernier danger.

« Après avoir fait ses préparatifs Faria mit à la voile un samedi 9 de mai 1540 vers le royaume

[1] Et son âme, n'en avait-il pas? G....

de Tsiampa dans le dessein de visiter les ports de cette côte, où son espérance était d'enlever des vivres et des munitions de guerre. Quelques jours de navigation nous firent arriver à la vue de Poulo Condor, île située vers 8° 20′ du nord, à l'embouchure de la rivière de Camboge : nous y découvrîmes à l'est un bon havre nommé Bralapisan, à six lieues de la terre ferme, où se trouvait à l'ancre une jonque de Lequios qui menait à Siam un ambassadeur du Nautaquin de Lindau, prince de l'île de Tosa. Ce bâtiment ne nous eut pas plus tôt aperçus qu'il fit voile sur nous ; l'ambassadeur nous dépêcha sa chaloupe, envoya complimenter Faria, et lui offrir un coutelas de grand prix, dont la poignée et le fourreau étaient d'or, avec vingt-six perles dans une boîte du même métal. Quoique ce présent même nous fît prendre une haute idée des richesses de la jonque, et que notre premier dessein eût été de l'attaquer, la générosité prit le dessus dans le cœur de Faria. Il regretta de ne pouvoir répondre aux civilités de l'ambassadeur par d'autres marques de reconnaissance que la liberté qu'il lui laissa de continuer sa route. Nous descendîmes au rivage, où nous employâmes trois jours à nous pourvoir d'eau et de poisson : de là, nous étant approchés de la terre ferme, nous entrâmes le dimanche, dernier jour de mai, dans la rivière qui divise les royaumes de Camboge et de Tsiampa : l'ancre fut jetée vis-à-vis d'un

grand bourg nommé Catimparu, à trois lieues dans les terres. Pendant douze jours que nous y passâmes à faire des provisions Faria, naturellement curieux, prit des informations sur le pays et ses habitans : on lui apprit que la rivière naissait d'un lac nommé Pinator, à deux cent cinquante lieues de la mer, dans le royaume de Quirivan; que ce lac était environné de hautes montagnes, au pied desquelles on trouvait sur le bord de l'eau trente-deux villages; que près d'un des plus grands, qui se nommait Chincaleu, il y avait une mine d'or très riche, d'où l'on tirait chaque année la valeur de vingt-deux millions de notre monnaie; qu'elle faisait le sujet d'une guerre continuelle entre quatre seigneurs d'une même famille, à qui la naissance y donnait les même droits; que l'un d'eux, nommé Raja-Hittau, avait sous terre dans la cour de sa maison six cents bahars d'or en poudre; enfin que près d'un autre de ces villages nommé Buaquirim on tirait d'une carrière quantité de diamans fins plus précieux que ceux de Lave et de Taninpoura. Faria jugea, après avoir observé la situation et les forces du pays, qu'avec un peu de courage trois cents Portugais lui auraient suffi pour se rendre maître de toutes ces richesses; mais ses forces présentes ne lui permettaient pas d'entreprendre une si belle expédition.

« Nous reprîmes la côte du royaume de Tsiampa jusqu'au port de Saley-Jacan, qui est à dix-sept lieues de la rivière : la fortune ne nous offrit rien

dans cette route; nous comptâmes dans la rade de Saley-Iacan six bourgs, dans l'un desquels on découvrait plus de mille maisons environnées d'arbres fort hauts, et d'un grand nombre de ruisseaux qui descendaient d'une montagne du côté du sud. Le jour suivant nous arrivâmes à la rivière de Toobazoy, où le pilote n'osa s'engager parce qu'il n'en connaissait pas l'entrée; mais ayant jeté l'ancre à l'embouchure nous découvrîmes une grande jonque qui venait de la haute mer vers ce port. Faria résolut de l'attendre sur l'ancre, et pour se donner le temps de la reconnaître il arbora le pavillon du pays, qui est un signe d'amitié dans ces mers; mais les Indiens au lieu de répondre par le même signe ne nous eurent pas plus tôt reconnus pour des Porgais qu'ils firent un grand bruit de tambours, de trompettes et de cloches. Faria, vivement offensé, n'attendit pas plus d'éclaircissement pour leur faire tirer une volée de canons : ils y répondirent de cinq petites pièces qui composaient toute leur artillerie. Cette audace nous faisant juger de leurs forces Faria, qui voyait la nuit fort proche, prit la résolution d'attendre le lendemain pour ne rien donner au hasard dans l'obscurité. Les Indiens sans rien perdre de leur confiance jetèrent l'ancre à l'entrée de la rivière.

« Vers deux heures après minuit nous vîmes flotter sur la mer quelque chose qu'il nous fut impossible de distinguer. Faria dormait sur le

tillac; il fut éveillé, et ses yeux, plus perçans que les nôtres, lui firent découvrir trois barques à rames qui s'avançaient vers nous. Il ne douta pas que ce ne fût l'ennemi du jour précédent, qui faisait plus de fond sur la perfidie que sur la valeur : il ordonna de prendre les armes et de préparer les pots à feu, recommandant de cacher les mèches pour faire croire que nous étions endormis. Les trois barques s'approchèrent à la portée de l'arquebuse, et s'étant séparées pour nous environner, deux s'attachèrent à notre poupe, et l'autre à la proue. Les Indiens montèrent si légèrement à bord que dans l'espace de quelques minutes ils y étaient au nombre de quarante. Alors Faria, sortant de dessous le demi-pont avec une troupe d'élite, fondit si furieusement sur eux en invoquant Jésus-Christ et S. Jacques qu'il en tua d'abord un grand nombre; ensuite les pots à feu, qui furent jetés fort adroitement, achevèrent de les défaire, et de forcer le reste de se précipiter dans les flots. Nous sautâmes dans les trois barques, où il restait peu de monde; elles furent prises sans résistance. Entre les prisonniers qui tombèrent vivans entre nos mains étaient quelques nègres, un Turc, deux Achémois et le capitaine de la jonque, nommé Similau, grand corsaire et mortel ennemi des Portugais. Faria donna ordre que la plupart fussent mis à la torture pour en tirer des connaissances qu'il croyait importantes à nos entreprises. Un

nègre qu'on se disposait à tourmenter demanda grâce, et déclara qu'il était chrétien : il nous apprit volontairement qu'il se nommait Sébastien ; qu'il avait été captif de don Gaspar de Mello, capitaine portugais, que Similau avait massacré deux ans auparavant à Liampo sans avoir épargné un seul Portugais de l'équipage; que ce corsaire s'était flatté de nous faire subir le même sort, et qu'ayant pris tous ses hommes de guerre dans les trois barques il n'avait laissé dans sa jonque que trente matelots chinois. Faria, qui n'ignorait pas le malheur de Mello, remercia le ciel de l'avoir choisi pour le venger : il fit sauter sur-le-champ la cervelle à Similau avec un frontail de cordes, supplice qui avait été celui de Mello. Ensuite s'étant mis avec trente soldats dans les mêmes barques où l'ennemi était venu il se rendit à bord de la jonque, dont il n'eut pas de peine à se saisir : quelques pots à feu qu'il fit jeter sur le tillac firent sauter tous les matelots dans la mer; mais le besoin qu'il avait d'eux pour la manœuvre l'obligea d'en sauver une partie. Dans l'inventaire de cette prise, qu'il fit faire le matin, il se trouva trente-six mille taëls d'argent du Japon, qui valent cinquante mille ducats de monnaie portugaise, avec plusieurs sortes de marchandises. Quantité de feux qui s'étaient allumés sur la côte nous faisant juger que les habitans se disposaient peut-être à nous attaquer nous ne pensâmes qu'à faire voile en diligence.

« On nous avait appris que si Coja-Achem exerçait le commerce c'était dans l'île d'Aynan qu'il le fallait chercher parce que tous les vaisseaux marchands s'y rassemblaient dans cette saison : nous allâmes droit à l'île d'Aynan, où, passant l'écueil de Poulo-Capas, nous commençâmes à ranger la terre dans la seule vue de reconnaître les ports et les rivières de cette côte. Quelques soldats qui furent envoyés à terre sous la conduite de Borralho rapportèrent qu'ayant pénétré jusqu'à la ville, qui leur avait paru composée de plus de dix mille maisons, et revêtue de murs avec un fossé plein d'eau, ils avaient vu dans le port un si grand nombre de navires qu'ils en avaient compté jusqu'à deux mille. A leur retour ils découvrirent à l'embouchure de la rivière une grosse jonque à l'ancre, qu'ils crurent reconnaître pour celle de Coja-Achem : cette conjecture qu'ils se hâtèrent d'apporter à Faria lui causa tant de satisfaction que sans perdre un moment, et laissant son ancre en mer, il donna ordre de mettre à la voile en répétant que son cœur l'avertissait qu'il touchait à l'heure de la vengeance.

« Nous nous approchâmes de la jonque avec une tranquillité qui nous fit passer pour des marchands. Outre le dessein de tromper notre ennemi par les apparences nous appréhendions d'être entendus de la ville, et de voir tomber sur nous tous les navires qui étaient dans le port :

aussitôt que nous fûmes près du bord de l'Indien vingt de nos soldats, qui n'attendaient que cet instant, y sautèrent avec une impétuosité qui leur épargna la peine de combattre : la plupart de nos ennemis, effrayés de ce premier mouvement, se jetèrent dans les flots : cependant quelques-uns des plus braves se rassemblèrent pour faire tête; mais Faria, survenant aussitôt avec vingt autres soldats, fit un furieux carnage de ceux qui avaient entrepris de résister; il en tua plus de trente, et d'un équipage assez nombreux le feu n'épargna que ceux qui s'étaient jetés dans la mer, et qu'on en fit retirer autant pour servir à la navigation de nos propres vaisseaux que pour déclarer quel était leur chef. On en mit quatre à la torture; mais ils souffrirent la mort avec *une constance brutale*. On allait exposer aux mêmes tourmens un petit garçon qu'on espérait de faire parler plus facilement lorsqu'un vieillard qui était couché sur le tillac s'écria la larme à l'œil que c'était son fils, et qu'il demandait d'être entendu avant que ce malheureux enfant fût livré aux supplices; Faria fit arrêter l'exécuteur; mais après avoir promis au père la vie et la liberté s'il s'expliquait de bonne foi avec la restitution de toutes les marchandises qui étaient à lui il jura que pour le punir de la moindre imposture il le ferait jeter dans la mer avec son fils. Ce vieillard, que nous prenions encore pour un mahométan, répondit qu'il acceptait cette condition;

que s'il remerciait Faria de la vie qu'il accordait à son fils il lui offrait la sienne dont il faisait peu de cas à son âge; mais qu'il ne s'en fierait pas moins à sa parole quoique la profession qu'il lui voyait exercer fût peu conforme à la loi chrétienne dans laquelle ils étaient nés tous deux.

« Une réponse si peu attendue parut causer un peu de confusion à Faria : il fit approcher le vieillard, et, le voyant aussi blanc que nous il lui demanda s'il était Turc ou Persan. La curiosité nous avait rassemblés tous autour de lui pour écouter son histoire : il nous dit qu'il était Arménien d'origine, et né au mont Sinaï d'une fort bonne famille; que son nom était Thomas Moustangen; que se trouvant en 1538 au port de Djedda avec un vaisseau qui lui appartenait, Soliman pacha, vice-roi du Caire, qui allait faire le siége de Diu, l'avait fait prendre avec d'autres vaisseaux marchands pour servir au transport de ses vivres et de ses munitions; qu'après avoir rendu ce service aux Turcs, et lorsqu'il leur avait demandé le salaire qu'on lui avait promis, non seulement ils lui avaient manqué de parole, mais qu'ils lui avaient pris sa femme et sa fille, et qu'ils avaient jeté son fils dans la mer pour leur avoir reproché cette injure; qu'ensuite, s'étant vu enlever son vaisseau et la valeur de six mille ducats qui faisaient la meilleure partie de son bien, le désespoir l'avait conduit à Surate avec le fils qui était à bord, et le seul qui lui

restât; que de là ils s'étaient rendus à Malaca dans le navire de don Garcie de Saa, gouverneur de Bacaïm, d'où il était parti pour la Chine avec Christophe de Sardinha, qui avait été facteur aux Moluques; mais qu'étant à l'ancre dans le détroit de Sincapar Quiay-Tajana, maître de la jonque dont nous venions de nous saisir, avait surpris le vaisseau portugais pendant la nuit; qu'il s'en était rendu maître par la mort du capitaine et de tout l'équipage, et que de vingt-sept chrétiens il était le seul à qui la vie eût été conservée avec celle de son fils, parce que le corsaire avait reconnu qu'il n'était pas mauvais canonnier.

« Faria ne put entendre ce récit sans se frapper le front d'étonnement : « Mon Dieu! mon « Dieu! dit-il, il me semble que ce que j'en- « tends est un songe. » Ensuite se tournant vers ses soldats il leur raconta l'histoire du corsaire, qu'il avait apprise en arrivant aux Indes; c'était un des plus cruels ennemis du nom portugais : il en avait tué de sa propre main plus de cent, et le butin qu'il avait fait sur eux montait à plus de cent mille ducats. Quoique son nom fût Quiay-Tajana sa vanité lui avait fait prendre celui de capitaine Sardinha depuis qu'il avait massacré cet officier. Nous demandâmes à l'Arménien ce qu'il était devenu : il nous dit qu'étant fort blessé il s'était caché dans la soute entre les câbles avec six ou sept de ses gens. Faria s'y

rendit aussitôt, et nous ouvrîmes l'écoutille des câbles : alors ce brigand, désespéré, sortit par une autre écoutille à la tête de ses compagnons, et se jeta si furieusement sur nous que malgré l'extrême inégalité du nombre le combat dura près d'un quart d'heure ; ils ne quittèrent les armes qu'en expirant. Nous ne perdîmes que deux Portugais et sept Indiens de l'équipage ; mais vingt furent blessés, et Faria reçut lui-même deux coups de sabre sur la tête et un troisième sur le bras. Après cette sanglante victoire il fit mettre à la voile dans la crainte d'être poursuivi : nous allâmes mouiller le soir sous une petite île déserte, où le partage du butin se fit tranquillement. On trouva dans la jonque cinq cents bahars de poivre, soixante de sandal, quarante de noix de muscade et de macis, quatre-vingts d'étain, trente d'ivoire, et d'autres marchandises qui montaient, suivant le cours du commerce, à la valeur de soixante-dix mille ducats. La plus grande partie de l'artillerie était portugaise. Entre quantité de meubles et d'habits de notre nation nous fûmes surpris de voir des coupes, de chandeliers, de cuillers et de grands bassins d'argent doré ; c'était la dépouille de Sardinha, de Juhan Oliveyra et de Barthélemi de Matos, trois de nos plus braves officiers, dont les vaisseaux avaient été la proie du corsaire. Mais la vue de tant de richesses ne diminua point notre compassion pour neuf

petits enfans âgés de six à huit ans, qui furent trouvés dans un coin enchaînés par les mains et les pieds.

« Le lendemain Faria, prenant plus de confiance que jamais à sa fortune, ne fit pas difficulté de retourner vers la côte d'Aynan, où il ne désespérait pas encore de rencontrer Coja-Achem; cependant quelques pêcheurs de perles dont il reçut des rafraîchissemens dans la baie de Camoy lui annoncèrent l'approche d'une flotte chinoise, et, le prenant d'ailleurs pour un négociant malgré quelques soupçons qu'ils ne purent cacher à la vue des étoffes et des meubles précieux qu'ils voyaient entre les mains de ses soldats, ils lui firent une peinture si rebutante des obstacles qu'il trouverait à la Chine, où son dessein était d'aller vendre effectivement ses marchandises, qu'il résolut de chercher quelque autre port. Ses vaisseaux étaient déjà si chargés qu'il leur arrivait souvent d'échouer sur des bancs de sable dont cette mer est remplie. Cependant il était encore attendu par de nouveaux obstacles, à l'embouchure de la rivière de Tanauquir.

« Pendant qu'il s'efforçait d'y entrer sur l'espérance qne les pêcheurs de Camoy lui avaient donnée d'y trouver un bon port il fut attaqué par deux grandes jonques qui descendaient cette rivière à la faveur du vent et de la marée : leur première salve fut de vingt-six pièces d'artillerie,

et, se trouvant presque sur nous avant que nous eussions pu les découvrir, elles nous abordèrent avec une redoutable nuée de dards et de flèches. Nous n'évitâmes cette tempête qu'en nous retirant sous le demi-pont, d'où Faria nous fit amuser les ennemis à coups d'arquebuse pendant l'espace d'une demi-heure pour leur donner le temps d'épuiser leurs munitions; mais quarante de leurs plus braves gens sautèrent enfin sur notre bord, et nous mirent dans la nécessité de les recevoir : le combat devint si furieux que le tillac fut bientôt couvert de morts. Faria fit des prodiges de valeur. Les Indiens, commençant à se refroidir par leur perte, qui était déjà de vingt-six hommes, vingt Portugais prirent ce moment pour se jeter dans la jonque de leurs ennemis, où cette attaque imprévue leur fit trouver peu de résistance. Ainsi la victoire se déclarant pour eux sur l'un et l'autre bord ils pensèrent à secourir Borralho, qui était aux prises avec la seconde jonque : Faria lui porta sa fortune avec l'exemple de son courage; enfin les deux jonques tombèrent en son pouvoir. Il en avait coûté la vie à quatre-vingts Indiens, et par une faveur extraordinaire du ciel il ne se trouva parmi les morts qu'un seul Portugais et quatorze hommes d'équipage quoique les blessés fussent en très grand nombre. Les deux jonques appartenaient aux corsaires chinois.

« Le butin fut estimé environ quarante mille taëls. On trouva dans les deux jonques dix-sept pièces d'artillerie de bronze aux armes de Portugal. Quoique ces deux bâtimens fussent très bons Faria se vit obligé d'en faire brûler un faute de matelots pour le gouverner. Le lendemain il voulut tenter encore une fois d'entrer dans la rivière; mais quelques pêcheurs qu'il avait pris pendant la nuit l'avertirent que le gouverneur de cette province avait toujours été d'intelligence avec le corsaire qui lui cédait le tiers de ses prises pour obtenir sa protection, dont il jouissait depuis long-temps. Cette nouvelle nous fit prendre le parti de chercher un autre port; on se détermina pour Mutipinam, qui est plus éloigné de quarante lieues à l'est, et fréquenté par les marchands de Laos, de Pafuaas et de Gueos.

« Nous fîmes voile avec trois jonques et le premier vaisseau sur lequel nous étions partis de Patane jusqu'à Tillanumera, où la force des courans nous obligea de mouiller : après nous y être ennuyés trois jours à l'ancre la fortune nous y amena vers le soir quatre lantées, espèce de barques à rames, dont l'une portait la fille du gouverneur de Colem, mariée depuis peu au fils d'un seigneur de Pandurée : elle allait joindre pour la première fois son mari, qui devait venir au-devant d'elle avec un cortége digne de leur rang; mais ceux qui la conduisaient ayant pris nos jonques pour celles qu'ils espéraient de rencon-

trer vinrent tomber entre nos mains. Faria fit cacher tous les Portugais. La jeune mariée paraissant elle-même demandait déjà son mari lorsque pour réponse une troupe de nos gens sautèrent dans les lantées et s'en rendirent maîtres. Nous fîmes passer aussitôt notre prise à bord : Faria se contenta de retenir la jeune mariée et deux de ses frères qui étaient jeunes, blancs et de fort bonne mine, avec vingt matelots qui nous devinrent fort utiles pour la manœuvre de nos jonques. Sept ou huit hommes qui formaient le cortége, et plusieurs femmes âgées, de celles qui se louent pour chanter et jouer des instrumens, furent laissés sur la côte. Le lendemain étant partis de ce lieu nous rencontrâmes la petite flotte du seigneur Pandurée, qui passa près de nous avec des bannières de soie, et faisant retentir l'air du bruit des instrumens sans se défier que nous enlevions sa femme. Dans le dessein où nous étions de nous rendre à Mutipinam Faria ne jugea point à propos d'arrêter cette troupe joyeuse, et n'avait même été déterminé que par l'occasion à troubler la joie qui régnait aussi dans les lantées.

« Trois jours après étant arrivés à la vue de ce port nous mouillâmes sans bruit dans une anse à l'embouchure de la rivière pour nous donner le temps d'en faire sonder l'entrée et de prendre des informations pendant la nuit. Douze soldats qui furent envoyés dans une barque sous la conduite de Martin Dalpoem nous amenèrent deux

hommes du pays, qu'ils avaient enlevés avec beaucoup de précaution. Faria défendit d'employer les tourmens pour tirer d'eux les éclaircissemens qui convenaient à notre sûreté : ils nous apprirent naturellement que tout était tranquille dans le port, et que depuis neuf jours il était arrivé qnantité de marchands des royaumes voisins. Une si belle occasion de nous défaire de nos marchandises nous fit tourner notre reconnaissance vers le ciel; nous récitâmes avec beaucoup de dévotion les litanies de la Vierge, et nous promîmes de riches présens à *Notre-Dame du Mont*, qui est proche de Malaca pour l'embellissement de son église. A la pointe du jour Faria rendit la liberté aux Indiens, et leur fit quelques présens, ensuite, ayant fait orner les hunes de nos vaisseaux, déployer nos bannières et nos flammes avec pavillon de marchandise, suivant l'usage du pays, il alla jeter l'ancre dans le port sous le quai de la ville.

« Nous fûmes reçus comme des marchands de Siam, dont nous avions pris le nom et sans autre difficulté que celle des droits qui furent réglés à cent pour mille nous nous défîmes en peu de jours de tout le butin que nous avions acquis au prix de notre sang : on en fit la somme de cent trente mille taëls en lingots d'argent. Malgré toute la diligence qu'on y avait apportée les habitans furent informés avant le départ de Faria du traitement qu'il avait fait au corsaire dans la

rivière de Tanauquir : ils commencèrent alors à nous regarder d'un œil si différent que n'osant plus nous fier à leurs intentions nous nous hâtâmes de remettre à la voile.

« Faria s'était mis dans la plus grande de nos jonques avec le titre et le pavillon de général; mais on s'aperçut qu'elle puisait beaucoup d'eau. Diverses informations nous faisaient regarder la rivière de Madel dans l'île d'Aynan comme un lieu convenable à nos besoins par la facilité que nous y devions trouver pour échanger cette jonque et pour la radouber; nous n'étions arrêtés que par l'éclat de nos expéditions, qui devaient nous y avoir fait beaucoup d'ennemis : cependant deux considérations nous firent passer sur cette crainte; l'une fut celle de nos forces, qui nous mettaient à couvert de la surprise, et qui nous rendaient capables de nous mesurer avec toutes les puissances qui ne seraient pas celles des rois et des mandarins; l'autre une juste confiance aux motifs de notre général autant qu'à sa valeur, car son intention n'était que de rendre le change aux corsaires qui avaient ôté la vie et les biens à quantité de chrétiens, et jusqu'alors toutes nos richesses nous paraissaient bien acquises. Après avoir lutté pendant douze jours contre les vents nous arrivâmes au Cap de Poulo-Hindor, nom indien de l'île des Cocos; de là étant retournés vers la côte du sud, où nous fîmes quelques nouvelles prises, nous entrâmes dans la rivière le 8

septembre. Le ciel, chargé de nuages depuis trois ou quatre jours, annonçait une de ces tempêtes qui portent le nom des *typhons*, et qui sont fréquentes dans ces mers aux nouvelles lunes : nous vîmes plusieurs jonques qui cherchaient une retraite, et qui mouillaient dans les anses voisines.

« Un fameux corsaire chinois, redouté des marchands, sous le nom d'Hinimilau entra dans la rivière après nous; sa jonque était grande et fort élevée : en s'approchant du lieu où nous étions à l'ancre il nous salua, suivant l'usage du pays, sans nous avoir reconnus pour des Portugais. Nous le prenions aussi pour un marchand chinois qui redoutait l'approche du typhon; mais tandis qu'il passait à la portée de la voix nous entendîmes crier distinctement dans notre langue : Seigneur Dieu, miséricorde! Ce cri répété plusieurs fois nous fit juger qu'il venait de quelques malheureux esclaves de notre nation. Faria qui pouvait se faire entendre des matelots chinois leur ordonna d'amener leurs voiles : ils passèrent sans lui répondre, et, jetant l'ancre un quart de lieue plus loin, ils commencèrent alors à jouer du tambour et faire briller leurs cimeterres. Quoique ces bravades semblassent marquer du courage et de la confiance dans quelques secours que nous ignorions Faria dépêcha vers eux une barque bien équipée : elle revint bientôt avec un grand nombre de blessés qui n'avaient pu se

défendre contre une nuée de dards et de pierres qu'on leur avait lancés du bord. Ce spectacle irrita si vivement Faria que faisant lever aussitôt les ancres il s'approcha de l'ennemi jusqu'à la portée de l'arquebuse : à cette distance il le salua de trente-six pièces de canon, entre lesquelles il y en avait quelques-unes de batterie qui tiraient des balles de fonte. Toute la résolution des corsaires ne les empêcha point de couper leurs câbles pour se faire échouer sur la rive; mais Faria n'eut pas plus tôt reconnu leur dessein qu'il les aborda furieusement. Le combat devint terrible : ils étaient en si grand nombre que pendant plus d'une demi-heure les forces se soutinrent de part et d'autre avec beaucoup d'égalité; mais enfin les corsaires, las, blessés ou brûlés, se jetèrent tous dans les flots, tandis que poussant des cris de joie nous continuâmes de presser une si belle victoire. Notre général voyant périr un grand nombre de ces misérables, qui ne pouvaient résister à l'impétuosité du courant, fit passer quelques soldats dans deux barques avec ordre de sauver ceux qui voudraient accepter leurs secours : on en sauva seize, entre lesquels était Hinimilau, capitaine de la jonque.

« Il fut amené devant Faria, qui fit d'abord panser ses plaies; ensuite il lui demanda ce qu'étaient devenus les Portugais que nous avions entendus sur son bord. Le corsaire répondit fièrement qu'il n'en savait rien; mais la vue des tour-

mens lui fit changer de langage. Il demanda un verre d'eau parce que la sécheresse de son gosier lui ôtait l'usage de la voix en promettant de voir ce qu'il aurait à répondre. On lui apporta de l'eau, dont il but avidement une excessive quantité : alors, paraissant reprendre sa fierté avec ses forces, il dit à Faria qu'on trouverait ces Portugais dans la chambre de proue ; ils y étaient effectivement, mais égorgés. Ceux qui s'y étaient rendus pour finir leur captivité apportèrent huit corps sur le tillac, une femme avec deux enfans de six, sept ou huit ans, à qui l'on avait coupé brutalement la gorge, et cinq hommes fendus du haut en bas, et les boyaux hors du corps. Faria, touché jusqu'aux larmes d'un si triste spectacle, demanda au corsaire ce qui l'avait pu porter à cette cruauté : il répondit que c'était une juste punition pour des traîtres qui lui avaient attiré sa disgrâce en se montrant à nous, et que pour les enfans il suffisait qu'ils fussent de race portugaise pour avoir mérité la mort. Ses réponses à d'autres questions ne furent pas moins remplies d'extravagance et de fureur : il se vanta d'avoir massacré un grand nombre de Portugais avec des circonstances si barbares qu'elles nous firent lever les mains d'étonnement et d'horreur. L'indignation saisit Faria, qui sans l'honorer du moindre reproche le fit tuer à ses yeux. Il trouva dans la jonque, en soie, en étoffes, en musc, en porcelaine, etc., la valeur de quarante mille

taëls, dont nous nous vîmes forcés de brûler une partie avec le corps même de la jonque, parce qu'ayant perdu quantité de braves matelots il nous en restait trop peu pour la gouverner.

« Tant d'exploits commençaient à rendre le nom de Faria si terrible que les capitaines des jonques qui se trouvaient dans le port de Madel, apprenant bientôt cette dernière victoire et se croyant menacés de la visite du vainqueur lui firent offrir vingt mille taëls pour obtenir sa protection. Il reçut fort civilement leurs députés, et s'engageant par un serment redoutable non seulement à les épargner mais à les défendre dans l'occasion contre les corsaires dont ces mers étaient remplies, il leur accorda des passeports réguliers, qu'il signa de son nom. Outre la somme qui lui avait été proposée, et qui fut payée fidèlement, un de ses gens, nommé Costa, qu'il revêtit de la qualité de son secrétaire, acquit plus de quatre mille taëls pour la simple expédition des patentes. Après avoir passé quatorze jours dans le port de Madel nous achevâmes de parcourir toute cette contrée dans la seule vue de découvrir Coja-Achem; nuit et jour Faria n'était rempli que de cette idée : il employa six mois entiers à prendre des informations, dont il ne tira pas d'autre fruit que d'avoir visité un grand nombre de havres et de ports.

« Nous tenions la mer depuis si long-temps

que les soldats, ennuyés du travail, prièrent Faria de faire un partage exact du butin comme il s'y était engagé à Patane, chacun dans le dessein de quitter le métier des armes, et d'aller jouir tranquillement de sa fortune. Cette proposition fit naître de fâcheux différends; cependant on convint de choisir Siam pour y passer l'hiver, et pour y vendre les marchandises qui restaient à partager. Après avoir juré cet accord on alla mouiller dans une île assez éloignée de l'anse qu'on abandonnait, et pendant douze jours on y attendit le vent qui devait nous conduire au repos : il se leva aussi favorable que nous l'avions désiré; mais la nouvelle lune d'octobre le fit changer pour notre malheur en une si furieuse tempête que nous fûmes repoussés avec une violence incroyable contre l'île que nous avons quittée. Nous manquions de câbles, et ceux que nous avions encore étaient à demi pourris : aussitôt que la mer avait commencé à s'enfler, et que le vent du sud nous eut pris à découvert en traversant la côte, l'idée du péril qui nous menaçait nous avait fait couper les mâts, et jeter dans les flots quantité de marchandises; mais la nuit devint si obscure, le temps si froid et l'orage si violent que n'espérant plus rien de nos propres efforts nous fûmes réduits à tout attendre de la miséricorde du ciel : elle n'était pas due sans doute à nos péchés. Vers deux heures après minuit un épouvantable tourbillon jeta nos quatre

vaisseaux contre la côte, et les brisa sans y laisser une planche entière.

« Il y périt cent quatre-vingt-six hommes. A la pointe du jour nous nous trouvâmes sur le rivage au nombre de cinquante-trois, entre lesquels nous n'étions que vingt-trois Portugais, moins étonnés de notre naufrage que de nous voir à terre sans savoir à quel hasard nous avions l'obligation de notre salut : heureusement Faria fut un de ceux à qui le ciel avait conservé la vie. Nous vîmes avec autant d'effroi que de pitié les cadavres de nos compagnons et de nos amis, dont le bord de la mer était couvert. Faria, déguisant sa douleur, nous exhorta par une courte harangue à ne pas perdre l'espérance : quoique l'île fût déserte il nous promit que le bois et le rivage nous fourniraient de quoi nous défendre contre la faim, et loin de renoncer à la fortune il nous représenta que la misère même devant être un aiguillon pour le courage nous ne pouvions trop attendre de l'avenir en proportionnant cette attente à notre situation.

« Nous employâmes deux jours à donner la sépulture aux morts. Quelques provisions mouillées que nous tirâmes des flots servirent à nous soutenir pendant ce triste office; mais comme ces vivres étaient trempés la pourriture qui s'y mit bientôt ne nous permit pas d'en faire un long usage; en moins de cinq jours il nous devint impossible d'en soutenir l'odeur et le goût.

Nous nous vîmes forcés d'entrer dans les bois, où nous trouvant sans armes, il nous servit peu de voir passer quantité de bêtes sauvages que nous ne pouvions espérer de prendre à la course. Le froid et la faim nous avaient déjà si fort affaiblis que plusieurs de nos compagnons tombaient morts en nous parlant. Faria continuait de nous ranimer par ses exhortations; mais un sombre silence, dans lequel il tombait souvent malgré lui, nous apprenait assez qu'il ne jugeait pas mieux que nous de notre sort. Un jour qu'il s'était assis pour nous faire manger à son exemple quelques plantes sauvages que nous connaissions peu, un oiseau de proie qui s'était élevé derrière la pointe que l'île forme au sud laissa tomber près de lui un poisson de la longueur d'un pied : il le prit, et l'ayant fait rôtir aussitôt il nous pénétra de tendresse et d'admiration lorsqu'au lieu de le manger lui-même il le distribua de ses propres mains entre les plus faibles ou les plus malades.

« Ensuite jetant les yeux vers la pointe d'où l'oiseau était parti il en découvrit plusieurs autres qui s'élevaient et se baissaient dans leur vol, ce qui lui fit juger qu'il y avait peut-être dans ce lieu quelque proie dont ces animaux se repaissaient : nous y marchâmes en procession pour attendrir le ciel par nos prières et par nos larmes : en arrivant au sommet de la colline nous découvrîmes sous nos pieds une vallée fort basse, qui

nous parut remplie d'arbres chargés de fruits, et traversée par une rivière d'eau douce. La joie nous avait déjà fait rompre notre procession pour y descendre lorsque nous aperçûmes un cerf fraîchement égorgé qu'un tigre commençait à dévorer. Nos cris firent aussitôt fuir le tigre, qui nous abandonna sa proie : étant descendus dans la vallée nous y fîmes un grand festin de la chair du cerf et des fruits qui s'y offraient en abondance. Nous y prîmes aussi quantité de poissons, soit par notre industrie, soit avec le secours des oiseaux de proie, qui, s'abaissant sur l'eau et se relevant avec un poisson dans leur bec ou dans leurs serres, le laissaient souvent tomber lorsqu'ils étaient épouvantés par nos cris.

Ces rafraîchissemens rétablirent un peu nos forces, et pendant plusieurs jours l'expérience augmenta notre habileté pour la pêche. Le samedi suivant à la pointe du jour nous crûmes découvrir une voile qui s'avançait vers l'île; mais l'air étant fort tranquille il y avait peu d'apparence qu'elle y dût aborder; cependant Faria nous fit retourner au rivage où nos vaisseaux s'étaient brisés, et nous n'y fûmes pas une demi-heure sans reconnaître que c'était un véritable bâtiment. Après avoir délibéré sur nos espérances nous prîmes le parti d'entrer dans un bois voisin pour nous dérober à la vue de ceux qui paraissaient approcher : ils arrivèrent sans

défiance, et nous les reconnûmes pour des Chinois. Leur bâtiment était une belle lantée à rames, qu'ils amarrèrent avec deux câbles de poupe et de proue pour descendre plus facilement par une planche : environ trente personnes, qui sautèrent aussitôt sur le sable, s'employèrent à faire leur provision d'eau et de bois ; quelques-uns s'occupèrent aussi à préparer les alimens, à lutter et à d'autres exercices. Faria, les voyant sans crainte et sans ordre, jugea qu'il n'était resté personne dans le vaisseau qui fût capable de nous résister : il nous donna ses ordres après nous avoir expliqué son dessein, et sur le signe dont il nous avait avertis nous prîmes notre course ensemble vers la lantée, où nous entrâmes sans aucune opposition. Les deux câbles furent aussitôt lâchés, et tandis que les Chinois accouraient au rivage dans la surprise de cet événement nous eûmes le temps de nous éloigner de la portée de l'arbalète. Quoiqu'il nous restât peu de crainte à cette distance nous tirâmes sur eux un fauconneau qui se trouvait dans la lantée : ils prirent tous la fuite vers le bois pour y déplorer sans doute leur infortune comme nous y avions passé quinze jours à pleurer la nôtre.

« Ils n'avaient laissé à bord qu'un vieillard avec un enfant de douze ou treize ans. Notre premier soin fut de visiter les provisions, qui étaient en abondance : après avoir satisfait notre faim

nous fîmes l'inventaire des marchandises; elles consistaient en soie torse, en damas et en satins, dont la valeur montait à quatre mille écus; mais le riz, le sucre, le jambon et les poules nous parurent la plus précieuse partie du butin pour le rétablissement de nos malades, qui étaient en fort grand nombre. Nous apprîmes du vieillard que le bâtiment et sa charge appartenaient au père de l'enfant, qui venait d'acheter ces marchandises à Quouanam pour les aller vendre à Combay, et qu'ayant eu besoin d'eau son malheur l'avait amené pour en faire dans l'île des Larrons. Faria s'efforça par ses caresses de consoler le jeune Chinois en lui promettant de le traiter comme son propre fils; mais il n'en put tirer que des larmes et des marques de mépris pour ses offres.

« Dans un conseil, où tout le monde fut appelé nous prîmes la résolution de nous rendre à Liampo: ce port de la Chine était éloigné de deux cent soixante lieues vers le nord; mais nous espérions en suivant la côte nous emparer d'un vaisseau plus commode et plus grand que le nôtre, ou si la fortune s'obstinait à nous maltraiter Liampo nous offrait une ressource dans quelqu'un des navires portugais qui s'y rassembleraient dans cette saison. Le lendemain nous découvrîmes une petite île nommée Quintoo, où nous enlevâmes dans une barque de pêcheurs quantité de poissons frais et huit hommes pour

le service de notre lantée. De là nous étant avancés vers la rivière de Camboy, Faria, qui se défiait de notre lantée pour un long voyage, résolut de se saisir d'une petite jonque qu'il vit seule à l'ancre : ce dessein ne lui coûta que la peine d'y passer avec vingt hommes, qui trouvèrent sept ou huit matelots endormis; il leur fit lier les mains avec menace de les tuer s'ils jetaient le moindre cri; et sortant de la rivière il conduisit sa prise à Poulo-Quirim, qui n'est qu'à neuf lieues de Tchamoy. Trois jours après il se rendit à Lutchitai, dont on lui avait vanté l'air pour le rétablissement de ses malades, et les commodités pour calfater les deux bâtimens : quinze jours ayant suffi pour l'exécution de ses vues il gouverna vers Liampo.

« Le vent et les marées semblaient s'accorder en sa faveur lorsqu'il rencontra une jonque de Patane, commandée par un Chinois nommé Quiay-Panjam, si dévoué à la nation portugaise qu'il avait à sa solde trente Portugais choisis dont il s'était fait autant d'amis par ses caresses et ses bienfaits; c'était d'ailleurs un vieux corsaire exercé depuis long-temps au brigandage. La vue de deux bâtimens plus faibles que le sien le disposa aussitôt à les attaquer : son habilité lui fit gagner le dessus du vent, et s'étant approché à la portée du mousquet il les salua de quinze pièces d'artillerie. Malgré l'extrême inégalité des forces Faria ne put se résoudre à la

soumission; mais lorsqu'il se préparait au combat un de ses gens aperçut une croix dans la bannière des ennemis, et sur le chapiteau de leur poupe quantité de ces bonnets rouges que les Portugais portaient alors dans leurs expéditions militaires. Après cette découverte quelques signes furent bientôt entendus; de part et d'autre on ne pensa plus qu'à se prévenir par des témoignages de joie et d'amitié. Quiay Panjam, qui aimait le faste, passa sur le bord de Faria, dont il connaissait le mérite par l'éclat de ses actions, avec un cortége de vingt Portugais richement vêtus, et des présens qui furent estimés deux mille ducats. Faria dans l'abaissement où le sort l'avait réduit ne put répondre à cette ostentation de richesses; mais son nom faisant toute sa grandeur présente il raconta ses malheurs avec une simplicité noble qui lui attira plus d'admiration que le souvenir de sa fortune. Le corsaire après avoir entendu ses nouveaux projets lui offrit de l'accompagner dans toutes ses entreprises avec cent hommes qu'il avait dans sa jonque, quinze pièces d'artillerie, et les trente Portugais qui s'étaient attachés à son service, sans autre condition que d'entrer en partage du butin pour un tiers. Cette offre fut acceptée; Faria ne fit pas difficulté de s'engager par une promesse de sa main, qu'il confirma sur les saints Evangiles, et qui fut signée par les principaux Portugais en qualité de témoins.

« Aussitôt les deux chefs prirent la résolution d'entrer dans la rivière d'Anay, dont ils n'étaient éloignés que de cinq lieues, pour s'y pourvoir de vivres et de munitions. Panjam s'était ménagé par un tribut la protection du gouverneur. De là leur projet n'était pas moins de se rendre à Liampo; mais Faria se procura près d'Anay une partie des avantages qu'il s'était proposés dans cette route en s'attachant par ses promesses trente-six soldats qui prirent confiance à sa fortune. Ils remirent à la voile malgré le vent contraire qu'ils eurent à combattre pendant cinq jours : le sixième au soir ils rencontrèrent une barque de pêcheurs, dans laquelle ils furent extrêmement surpris de trouver huit Portugais, tous fort blessés et dans le plus triste état. Faria les fit passer sur son bord, où, se jetant à ses pieds, ils lui racontèrent qu'ils étaient partis de Liampo depuis dix-sept jours pour se rendre à Malaca; que s'étant avancés jusqu'à l'île de Sumbor ils avaient eu le malheur d'être attaqués par un corsaire guzarate, nommé Coja-Achem, qui avait sur trois jonques et quatre lantées environ cent hommes, mahométans comme lui; qu'après un combat de trois heures, dans lequel ils lui avaient brûlé une de ses jonques, ils avaient enfin perdu leur vaisseau et la valeur de cent mille taëls en marchandises, avec dix-huit Portugais de leurs parens ou de leurs amis, dont la captivité leur faisait compter pour rien

le reste de leur infortune, et la perte même de quatre-vingt-deux hommes qui composaient leur équipage; que par un miracle du ciel ils s'étaient sauvés au nombre de dix dans la même barque où nous les avions rencontrés, et que de ce nombre deux étaient déjà morts de leurs blessures.

« Après avoir écouté ce récit avec admiration Faria, plein de ces idées, leur demanda si le corsaire avait été fort maltraité dans le combat parce qu'il lui semblait qu'ayant perdu une de ses jonques, et celles des Portugais devant être dans un grand désordre, il était impossible que ses forces ne fussent pas beaucoup diminuées. Ils l'assurèrent que la victoire avait couté cher à leur ennemi; que dans l'incendie de sa jonque la plupart des soldats qui montaient ce bâtiment avaient trouvé la mort dans les flots, et qu'il n'était entré dans une rivière voisine que pour y réparer ses pertes. Alors Faria témoigna une joie si vive de voir son ennemi entre ses mains que le même transport se communiquant à ceux qui l'entendirent ils se mirent à crier : Aux armes! aux armes! comme si le corsaire eût été présent. Dans cette noble ardeur ils mirent aussitôt la voile au vent de poupe pour retourner dans un port qu'ils avaient laissé huit lieues en arrière, et s'y équiper sans ménager les frais de tout ce qui leur était nécessaire pour un mortel combat. Un présent de mille ducats leur fit obtenir du gouverneur non seulement la liberté d'acheter

toutes sortes de munitions, mais celle même de se procurer deux grandes jonques, qui furent échangées contre celles de Faria, et d'engager cent soixante hommes pour le gouvernement des voiles. Tous les volontaires, à qui l'espérance du butin fit offrir leurs services, furent reçus et payés libéralement : Quiay-Panjam n'épargna point ses trésors. Ainsi dans la revue générale qui se fit avant de lever l'ancre nous nous trouvâmes au nombre de cinq cents hommes, soldats et matelots, entre lesquels on compta quatre-vingt-quinze Portugais.

« Treize jours nous avaient suffi pour ce redoutable armement; nous partîmes dans le meilleur ordre : trois jours après nous arrivâmes aux Pêcheries, où le corsaire avait enlevé la jonque de notre nation. Quelques espions qu'on envoya sur la rivière nous rapportèrent qu'il était deux à lieues de là dans une autre rivière nommée Tinlan, et qu'il y faisait réparer la jonque portugaise. Faria fit vêtir à la chinoise un de ses plus braves et de ses plus sages soldats avec ordre de s'avancer dans une barque de pêcheur pour observer la contenance et la situation des ennemis : on apprit bientôt qu'ils étaient sans défiance et dans un désordre qui nous ferait trouver peu de peine à les aborder. Nos deux chefs résolurent d'aller mouiller le soir à l'embouchure de la rivière, et de commencer l'attaque à la pointe du jour.

« La mer fut si calme et le vent si favorable que Faria crut devoir profiter de l'obscurité pour s'avancer presque à la hauteur du corsaire : cette manœuvre eut le succès qu'il s'en était promis; et dans l'espace d'une heure nous arrivâmes à la portée de l'arquebuse sans avoir été découverts; mais les premiers rayons du jour ne tardèrent point à nous trahir : plusieurs sentinelles qui étaient distribuées sur les bords de la rivière sonnèrent l'alarme avec des cloches, et quoique la lumière ne permît point encore de distinguer les objets il s'éleva un si furieux bruit parmi les corsaires qui étaient au rivage et ceux qu'ils avaient laissés à la garde de leur flotte qu'il nous devint presque impossible de nous entendre. Faria saisit cet moment pour les saluer de toute notre artillerie, qui augmenta le tumulte; ensuite, le jour étant devenu plus clair pendant qu'on rechargeait les pièces, et que les corsaires nous observaient sur leurs ponts, il fit faire une seconde décharge qui en fit tomber un grand nombre. Cent-soixante mousquetaires qu'il tenait prêts à tirer ne firent pas feu moins heureusement sur ceux qui s'étaient mis dans des barques pour retourner à leurs jonques. Ce prélude parut leur causer tant d'épouvante qu'on n'en vit plus paraître un seul sur les tillacs.

« Alors nos deux jonques les abordèrent avec la même vigueur : la mêlée fut effroyable, et se soutint pendant plus d'un quart d'heure jus-

qu'au départ de quatre lantées qui se détachèrent du rivage pour venir secourir les corsaires avec des gens frais. A cette vue un Portugais nommé Diégo Meyrelez, qui était dans la jonque de Quiay-Panjam, poussa rudement un canonnier dont il avait remarqué l'ignorance, et pointant lui-même la pièce qui était chargée à cartouches, il y mit le feu avec tant d'habileté ou de bonheur qu'il coula le première lantée à fond : du même coup plusieurs balles, qui passèrent par dessus la première, tuèrent le capitaine de la seconde, et six ou sept soldats qui étaient proches de lui. Les deux autres demeurèrent si effrayées de ce spectacle qu'elles s'efforçaient de retourner à terre lorsque deux barques portugaises, chargées de pots-à-feu, s'avancèrent fort à propos pour y en jeter un fort grand nombre : elles y mirent le feu avec une violence qui les fit brûler en un instant jusqu'à fleur d'eau. En vain les corsaires se jetèrent dans l'eau pour éviter les flammes ; ils y trouvèrent la mort par les mains de nos gens qui les tuaient à coups de pique. Il n'en périt pas moins de deux cents dans les quatre lantées, car celle qui avait perdu son capitaine étant tombée sous la jonque de Quiay-Panjam il ne s'en sauva qu'un petit nombre, qui se jetèrent dans les flots.

« Ceux qui combattaient sur ces jonques ne se furent pas plus tôt aperçus de la ruine des lantées qu'ils commencèrent à faiblir, et plusieurs ne

pensèrent qu'à chercher leur salut à la nage; mais Coja-Achem, qui ne s'était pas encore fait reconnaître, accourut alors pour les encourager : il portait une cotte d'armes écaillée de lames de fer, doublée de satin cramoisi et bordée d'une frange d'or. Sa voix, qui se fit entendre avec une invocation de son prophète et des imprécations contre nous, ranima si vivement les plus timides que s'étant ralliés ils nous firent tête avec une valeur surprenante. Faria, dont cette résistance ne fit qu'échauffer le courage, excita le nôtre par quelques mots *pleins de foi*, et se précipitant vers le chef des corsaires, qu'il regardait comme le principal objet de sa haine, il lui déchargea sur la tête un si grand coup de sabre qu'il fendit son bonnet de maille : ce coup l'abattit à ses pieds. Aussitôt lui en portant un autre sur les jambes il le mit hors d'état de se relever. Nos ennemis, qui virent tomber leur chef, poussèrent un grand cri : ils fondirent si impétueusement sur Faria qu'ils faillirent l'abattre à son tour, tandis que nous serrant autour de lui nous redoublâmes nos efforts pour sauver une vie à laquelle chacun de nous attachait la sienne. Le combat devint si furieux que dans l'espace d'un demi-quart d'heure nous vîmes tomber sur le corps de Coja-Achem quarante-huit de ces désespérés, et nous perdîmes nous-mêmes quatorze chrétiens, entre lesquels nous eûmes la douleur de compter cinq Portugais.

Alors nos ennemis, commençant à perdre courage, se retirèrent en désordre vers la proue, dans le dessein de s'y fortifier; mais Quiay-Panjam, qui venait de ruiner les lantées, se présenta devant eux pour leur couper cette retraite : ainsi pressés des deux côtés avec la même furie il ne leur resta plus d'autre ressource que de se jeter dans les flots. Les nôtres, encouragés par la victoire, achevèrent de les exterminer à mesure qu'ils se précipitaient les uns sur les autres : il en périt cent-cinquante par le fer ou par le feu; la plupart des autres se noyèrent dans leur fuite ou furent assommés à coups d'aviron. On ne fit que cinq prisonniers, qui furent jetés à fond de cale, pieds et poings liés, dans le dessein d'en tirer diverses lumières par la force des tourmens; mais ils se rendirent entre eux le service de s'égorger à belles dents. Le nombre de nos morts ne monta qu'à cinquante-deux, dont huit étaient de notre nation.

« Après avoir employé une partie du jour à leur rendre les honneurs de la sépulture Faria fit le tour de l'île pour y chercher ce qui pouvait avoir appartenu au corsaire : il découvrit dans une vallée fort agréable un village d'environ quarante maisons, et plus loin sur les bords d'un ruisseau une pagode, où Coja-Achem avait mis ses malades; c'était dans le même lieu que ceux qui avaient échappé aux flots avaient pris parti de se retirer. A la vue de Faria, qu'ils aperçu-

rent de loin, ils lui députèrent quelques-uns d'entre eux pour implorer sa miséricorde; mais fermant l'oreille à leurs prières il répondit qu'il ne pouvait faire grâce à ceux qui avaient massacré tant de chrétiens. Ces misérables étaient au nombre de quatre-vingt-seize : nous mîmes le feu à six ou sept endroits de la pagode, qui, n'étant composée que de bois sec et couverte de feuilles de palmier, fut bientôt réduite en cendres. Les corsaires, attaqués par les flammes et la fumée, jetèrent des cris pitoyables, et quelques-uns se précipitèrent du haut des fenêtres; mais ils furent reçus sur les pointes de nos piques et de nos dards, et nous eûmes la satisfaction de rassasier notre vengeance.

« La jonque que le corsaire avait enlevée depuis peu de jours aux Portugais de Liampo leur fut restituée avec toutes leurs marchandises, ce qui n'empêcha point que le reste du butin ne montât à plus de cent trente mille taëls. Nous passâmes vingt-quatre jours dans la rivière de Tinlau pour y guérir nos blessés. Faria même avait besoin de ce repos; il avait reçu trois coups dangereux dont il avait négligé de se faire panser dans les premiers soins qu'il avait donnés au bien commun, et dont il eut beaucoup de peine à se rétablir. Mais son courage infatigable s'occupa dans cet intervalle du projet d'une autre expédition, qu'il avait communiqué à Quiay-Panjam, et qu'il ne remettait pas plus loin qu'à l'entrée du printemps :

il se proposait de retourner dans l'anse de la Cochinchine pour s'approcher des mines de Quanjaparu, où nous avions appris qu'on tirait quantité d'argent, et qu'il y avait actuellement sur les bords de la rivière six maisons remplies de lingots.

« Nous levâmes l'ancre pour nous avancer vers la pointe de Micuy, d'où notre premier dessein était toujours de nous rendre à Liampo : un orage du nord-ouest, qui nous surprit à cette hauteur, exposa toute la flotte au dernier danger; la plus petite de nos jonques, commandée par Nunno-Preto, périt avec sept Portugais et cinquante autres chrétiens. Celle de Faria, qui était la plus grande, et dans laquelle nous avions rassemblé nos plus précieuses marchandises, n'évita le même sort qu'en abandonnant aux flots quantité de richesses : et ceux qui furent chargés de ce triste sacrifice apportèrent si peu d'attention au choix qu'ils jetèrent dans la mer douze grande caisses pleines de lingots d'argent. Mais rien ne causa plus d'affliction à Faria que la perte d'une lantée qui s'était brisée sur la côte, et dans laquelle il y avait cinq Portugais qui furent enlevés pour l'esclavage par les habitans d'une ville voisine. Tandis qu'il paraissait insensible à la ruine de sa fortune il ne pouvait se consoler de voir cinq hommes de sa nation dans la misère : tous ses soins après la tempête se tournèrent à les secourir, et lorsqu'il eut appris que

la ville où ils avaient été conduits se nommait Noudaï, et qu'elle n'était pas éloignée du rivage, il promit au ciel d'employer sa vie pour leur rendre la liberté.

« Le reste de ses forces consistait en trois jonques avec une seule lantée : il ne balança point à s'engager dans la rivière de Noudaï, où il mouilla vers le soir. Deux petites barques, qui portent sur cette côte le nom de *baloès*, furent employées à sonder le fond avec ordre de prendre des informations sur la situation de la ville : elles lui amenèrent huit hommes et deux femmes, dont elles s'étaient saisies, et qui furent regardés aussitôt comme des otages suffisans pour la sûreté des Portugais : mais la confiance diminua beaucoup lorsque ces dix prisonniers eurent déclaré que les Portugais captifs passaient dans la ville pour les voleurs qui avaient causé divers dommages sur les côtes, et qu'ils étaient destinés au supplice. Faria, plein d'une vive inquiétude, se hâta d'écrire au mandarin : sa lettre était civile ; il y joignit un présent de deux cents ducats, qui lui parut une honnête rançon ; et chargeant de ses ordres deux des prisonniers il retint à bord les huit autres.

« La réponse qu'il reçut le lendemain sur le dos de sa lettre était courte et fière : « Que ta « bouche vienne se présenter à mes pieds ; après « t'avoir entendu je te ferai justice. » Il comprit que le succès de son entreprise était fort incer-

tain, et, rejetant toute idée de violence avant d'avoir tenté les voies de la douceur et les motifs de l'intérêt, il offrit par une autre députation jusqu'à la somme de deux mille taëls. Dans sa seconde lettre il prenait la qualité de marchand étranger, Portugais de nation, qui allait exercer le commerce à Liampo, et qui était résolu de payer fidèlement les droits. Il ajoutait « que le roi de Portugal son maître, étant lié « d'une amitié de frère avec le roi de la Chine, « il espérait la même faveur et la même justice « que les Chinois recevaient constamment dans « les villes portugaises des Indes. » Cette comparaison des deux rois parut si choquante au mandarin que sans aucun égard pour le droit des gens il fit cruellement fouetter ceux qui lui avaient apporté la lettre. Les termes de sa réponse n'ayant pas été moins insultans Faria, poussé par sa colère autant que par ses promesses, résolut enfin d'attaquer la ville. Il fit la revue de ses soldats, qui montaient encore au nombre de trois cents : le lendemain s'étant avancé dans la rivière jusqu'à la vue des murs il y jeta l'ancre après avoir arboré le pavillon marchand à la manière des Chinois pour s'épargner de nouvelles explications. Cependant le doute du succès lui fit écrire une troisième lettre au mandarin, dans laquelle, feignant de n'avoir aucun sujet de plainte, il renouvelait l'offre d'une grosse somme et d'une amitié perpétuelle;

mais le malheureux Chinois qu'il avait employé pour cette députation fut déchiré de coups, et renvoyé avec de nouvelles insultes. Alors nous descendîmes au rivage, et marchâmes vers la ville sans être effrayés d'une foule de peuple qui faisait voltiger plusieurs étendards sur les murs, et qui paraissait nous braver par ses cris : nous n'étions qu'à deux cents pas des portes lorsque nous en vîmes sortir mille ou douze cents hommes à cheval qui entreprirent d'escarmoucher autour de nous dans l'espérance apparemment de nous causer de l'épouvante; mais nous voyant avancer d'un air ferme ils se rassemblèrent en un corps entre nous et la ville. Nos jonques avaient ordre de faire jouer l'artillerie au signal que Faria devait leur donner; aussitôt qu'il vit l'ennemi dans cette posture il fit tirer tout à la fois et ses mousquetaires et ses joneques : le bruit seul fit tomber une partie de cette cavalerie. Nous continuâmes de marcher tandis que les uns fuyaient vers le pont de la ville, où leur embarras fut extrême au passage, et que les autres se dispersaient dans les champs voisins : ceux que nous trouvâmes encore serrés proche du pont essuyèrent une décharge de notre mousqueterie, qui fit mordre la poussière au plus grand nombre sans qu'un seul eût osé mettre l'épée à la main. Nous approchions de la porte avec un extrême étonnement de la voir si mal défendue; mais nous y rencontrâmes le mandarin qui sortait à

la tête de six cents hommes de pied, monté sur un fort beau cheval, et revêtu d'une cuirasse : il nous fit tête avec assez de vigueur, et son exemple animait ses gens lorsqu'un coup d'arquebuse, tiré par un de nos valets, le frappa au milieu de l'estomac. Sa chute répandit tant de consternation parmi les Chinois que chacun ne pensant qu'à fuir sans avoir la présence d'esprit de fermer les portes nous les chassâmes devant nous à grands coups de lance comme une troupe de bestiaux. Ils coururent dans ce désordre le long d'une grande rue qui conduisait vers une autre porte, par où nous les vîmes sortir jusqu'au dernier. Faria eut la prudence d'y laisser une partie de sa troupe pour se mettre à couvert de toute sorte de surprise, tandis que se faisant conduire à la prison il alla délivrer de ses propres mains les cinq Portugais, qui n'y attendaient que la mort; ensuite, nous ayant tous rassemblés et jugeant de l'effroi de nos ennemis par la tranquillité qui régnait autour des murs, il nous accorda une demi-heure pour le pillage. Ce temps fut si bien employé que le moindre de nos soldats partit chargé de richesses. Enfin l'approche de la nuit pouvant nous exposer à quelque désastre Faria fit mettre le feu à la ville : elle était bâtie de sapin et d'autres bois si faciles à s'embraser que la flamme s'y étant bientôt répandue nous nous retirâmes tranquillement dans nos jonques à la faveur de cette lumière.

« Après une si glorieuse expédition Faria prit deux partis, qui font autant d'honneur à sa conduite que tant d'exploits doivent en faire à sa valeur; l'un d'enlever toutes les provisions que nous pûmes trouver dans les villages qui bordaient la rivière, parce qu'il était à craindre qu'on nous en refusât dans tous les ports; l'autre d'aller passer l'hiver dans un île déserte nommée Poulo-Hinhor, où la rade et les eaux sont excellentes, parce que nous ne pouvions aller droit à Liampo sans causer beaucoup de préjudice aux Portugais qui venaient hiverner paisiblement dans ce port avec leurs marchandises. Le premier de ces deux projets fut exécuté le jour suivant, mais le second fut retardé par un obstacle qui devint pour nous une nouvelle source de richesse et de gloire : nous fûmes attaqués entre les îles de Comolem et la terre par un corsaire nommé Prémata Goundel, ennemi juré de notre nation, qui nous prenant néanmoins pour des Chinois avait compté sur une victoire facile. Ce combat, où nous enlevâmes une de ses jonques, nous valut quatre-vingt mille taëls; mais il coûta la vie à quantité de nos plus braves gens, et Faria y reçut trois dangereuses blessures. Nous nous retirâmes dans la petite île de Buncalon, qui n'était qu'à trois ou quatre lieues vers l'ouest, et nous y passâmes dix-huit jours, pendant lesquels nos blessés furent heureusement rétablis.

« On se détermina à gouverner vers les ports

de Liampo. Le Portugal avait alors dans cette ville le même établissement que nous eûmes ensuite à Macao, c'est à dire qu'ayant obtenu la liberté d'y exercer le commerce la nation y jouissait d'une parfaite tranquillité sous la protection des lois; on comptait déjà dans le quartier portugais plus de mille maisons qui étaient gouvernées par des échevins, des auditeurs, des consuls et des juges, avec autant de confiance et de sûreté qu'à Lisbonne.

« Faria vit bientôt arriver sur la flotte tout ce qu'il y avait de Portugais distingués dans la ville avec des présens considérables et les mêmes témoignages de respect qu'ils auraient pu rendre à leur propre roi : ses malades furent logés dans les maisons les plus riches et magnifiquement traités. Mais ce n'était que le prélude des honneurs qu'on lui destinait; le sixième jour, qu'il n'avait pas attendu sans impatience parce qu'il ignorait le motif du retardement, une flotte *galante,* composée de barques tendues d'étoffes précieuses, vint le prendre au bruit des instrumens, et le conduisit comme en triomphe au port de la ville; il y fut reçu avec une pompe qui surprit les Chinois, et cette fête dura plusieurs jours. Après les avoir passés dans la joie et l'admiration son dessein était de retourner à bord; mais on le força d'accepter une des plus belles maisons de la ville, où pendant cinq mois entiers il fut traité avec la même considération.

«L'expédition des mines de Quanjaparu n'ayant pas cessé de l'occuper nous avions employé ce temps aux préparatifs, et la saison commençait à presser notre départ lorsqu'une maladie mit en peu de jours Quiay-Panjam au tombeau. Faria parut regretter beaucoup un homme qu'il avait jugé digne de son amitié : cette perte lui fit prêter l'oreille aux conseils des principaux Portugais, qui le dégoûtèrent de l'entreprise des mines : on publiait que ce pays était désolé par les guerres des rois de Chammay et de Tsiampa; il y avait peu d'apparence que les trésors qu'il se proposait d'enlever eussent été respectés. Un corsaire nommé Similau, ami des Portugais, que sa qualité de Chinois n'avait pas empêché d'exercer long-temps ses brigandages sur sa propre nation, et qui était venu jouir de sa fortune à Liampo, lui raconta des merveilles d'une île nommée Calempluy, où il l'assura que dix-sept rois de la Chine étaient ensevelis dans des tombeaux d'or : il lui fit une si belle peinture des idoles du même métal et d'une infinité d'autres trésors que les monarques chinois avaient rassemblés dans cette île que s'étant offert à lui servir de pilote il le détermina facilement à tenter une si grande aventure. En vain ses meilleurs amis lui en représentèrent le danger; la guerre qui occupait les Chinois lui parut un temps favorable. Similau lui conseilla d'abandonner ses jonques, qui étaient de trop haut bord, et trop découvertes pour ré-

sister aux courans du golfe de Nankin; d'ailleurs ce corsaire ne voulait ni beaucoup de vaisseaux ni beaucoup d'hommes dans la crainte de se rendre suspect ou d'être reconnu sur des rivières très fréquentées. Il lui fit prendre deux panoures, qui sont une espèce de galiotes, mais un peu plus élevées : l'équipage fut borné à cinquante-six Portugais, quarante-huit matelots et quarante-deux esclaves.

« Au premier vent que Similau jugea favorable nous quittâmes le port de Liampo; le reste du jour et la nuit suivante furent employés à sortir des îles d'Angitour, et nous entrâmes dans des mers où les Portugais n'avaient point encore pénétré. Le vent continua de nous favoriser jusqu'à l'anse des pêcheries de Nankin : de là nous traversâmes un golfe de quarante lieues, et nous découvrîmes une haute montagne qui se nomme Nangafo, vers laquelle, tirant au nord, nous avançâmes encore pendant plusieurs jours. Les marées qui étaient fort grosses, et le changement du vent obligèrent Similau à entrer dans une petite rivière, dont les bords étaient habités par des hommes fort blancs et de belle taille, qui avaient les yeux petits comme les Chinois, mais qui leur ressemblaient peu par l'habillement et le langage Nous ne pûmes les engager dans aucune communication; ils s'avançaient en grand nombre sur le bord de la rivière, d'où ils semblaient nous menacer par

d'affreux hurlemens. Le temps et la mer nous permettant de remettre à la voile Similau, dont toutes les décisions étaient respectées, leva aussitôt l'ancre pour gouverner à l'est-nord-est; nous ne perdîmes point la terre de vue pendant sept jours; ensuite, traversant un autre golfe à l'est, nous entrâmes dans un détroit large de dix lieues, qui se nomme Sileupaquin, après lequel nous avançâmes encore l'espace de cinq jours sans cesser de voir un grand nombre de villes et de bourgs. Ces parages nous présentaient aussi quantité de vaisseaux. Faria, commençant à craindre d'être découvert, paraissait incertain s'il devait suivre une si dangereuse route : Similau, qui remarqua son inquiétude, lui représenta qu'il n'avait pas dû former un dessein de cette importance sans en avoir pesé les dangers; qu'il les connaissait lui-même, et que les plus grands le menaçaient, lui qui était Chinois et pilote, d'où nous devions conclure qu'indépendamment de son inclination il était forcé de nous être fidèle; qu'à la vérité nous pouvions prendre une route plus sûre, mais beaucoup plus longue; qu'il nous en abandonnait la décision, et qu'au moindre signe il ne ferait pas même difficulté de retourner à Liampo. Faria lui sut bon gré de cette franchise; il l'embrassa plusieurs fois, et, le faisant expliquer sur cette route qu'il nommait la plus longue, il apprit de lui que cent soixante lieues plus loin, vers le nord, nous pourrions trouver une rivière

assez large, qui se nommait Sumhepadano, sur laquelle il n'y avait rien à redouter parce qu'elle était peu fréquentée; mais que ce détour nous retarderait d'un mois entier. Nous délibérâmes sur cette ouverture : Faria parut le premier disposé à préférer les longueurs au péril, et Similau reçut ordre de chercher la rivière qu'il connaissait au nord. Nous sortîmes du golfe de Nankin, et pendant cinq jours nous rangeâmes une côte assez déserte; le sixième jour nous découvrîmes à l'est une montagne fort haute, dont Similau nous dit que le nom était Fanjus : l'ayant abordée de fort près nous entrâmes dans un beau port, qui, s'étendant en forme de croissant, peut contenir deux mille vaisseaux à couvert de toutes sortes d'orages. Faria descendit au rivage avec dix ou douze soldats; mais il ne trouva personne qui pût lui donner les moindres lumières sur sa route : son inquiétude renaissant avec ses doutes il fit de nouvelles questions à Similau sur une entreprise que nous commencions à traiter d'imprudente : « Seigneur capitaine, lui dit cet au-
« dacieux corsaire, si j'avais quelque chose de plus
« précieux que ma tête je vous l'engagerais volon-
« tiers; le voyage que je m'applaudis de vous avoir
« fait entreprendre est si certain pour moi que je
« n'aurais pas balancé à vous donner mes propres
« enfans si vous aviez exigé cette caution; cepen-
« dant je vous déclare encore que si les discours de
« vos gens sont capables de vous inspirer quelque

« défiance je suis prêt à suivre vos ordres; mais « après avoir formé un si beau dessein serait-il « digne de vous d'y renoncer? et si l'effet ne ré- « pondait pas à mes promesses ma punition n'est- « elle pas entre vos mains? »

« Ce langage était si propre à faire impression sur Faria que promettant de s'abandonner à la conduite du corsaire il menaça de punir ceux qui le troubleraient par leurs murmures. Nous nous remîmes en mer : treize jours d'une navigation assez paisible, pendant lesquels nous ne perdîmes point la terre de vue, nous firent arriver dans un port nommé Buxipalem, à 49° de hauteur. Ce climat nous parut un peu froid : nous y vîmes des poissons et des serpens d'une si étrange forme que ce souvenir me cause encore de la frayeur. Similau, qui avait déjà parcouru tous ces lieux, nous fit des peintures incroyables de ce qu'il y avait vu et de ce qu'il y avait entendu pendant la nuit, surtout aux pleines lunes de novembre, décembre et janvier, qui sont le temps des grandes tempêtes, et nous vérifiâmes par nos propres yeux une partie des merveilles qu'il nous avait racontées : nous vîmes dans cette mer des raies auxquelles nous donnâmes le nom de *peixes mantas*, qui avaient plus de quatre brasses de tour et le museau d'un bœuf; nous en vîmes d'autres qui ressemblaient à de grands lézards, moins grosses et moins longues que les autres, mais tachetées

de vert et de noir, avec trois rangs d'épines fort pointues sur le dos, de la grosseur d'une flèche. Elles se hérissent quelquefois comme des porcs-épics, et leur museau, qui est fort pointu, est armé d'une sorte de crocs d'environ deux pans de longueur, que les Chinois nomment *puchissucoens*, et qui ressemblent aux défenses d'un sanglier. D'autres poissons que nous aperçûmes ont le corps tout à fait noir et d'une prodigieuse grandeur : pendant deux nuits que nous passâmes à l'ancre nous fûmes continuellement effrayés par la vue des baleines et des serpens qui se présentaient autour de nous, et par les hennissemens d'une infinité de chevaux marins dont le rivage était couvert. Nous nommâmes ce lieu la rivière des Serpens. Quinze lieues plus loin Similau nous fit entrer dans une baie beaucoup plus belle et plus profonde, qui se nomme Calindamo, environnée de montagnes fort hautes et d'épaisses forêts, au travers desquelles on voit descendre quantité de ruisseaux dans quatre grandes rivières qui entrent dans la baie : il nous apprit que suivant les histoires chinoises deux de ces rivières tirent leur source d'un grand lac nommé Moscobia, et les deux autres d'une province qui se nomme Alimania, où les montagnes sont toujours couvertes de neige.

« C'était dans une de ces rivières que nous devions entrer; elle se nomme Paatebenam. Il fallait dresser notre route à l'est pour retourner vers le

port de Nankin, que nous avions laissé derrière nous à deux cent soixante lieues, parce que dans cette distance nous avions multiplié notre hauteur fort au-delà de l'île que nous cherchions. Similau, qui s'aperçut de notre chagrin, nous fit souvenir que ce détour nous avait paru nécessaire à notre succès. On lui demanda combien il emploierait de temps à retourner jusqu'à l'anse de Nankin par cette rivière : il nous répondit que nous n'avions pas besoin de plus de quatorze ou quinze jours, et que cinq jours après il nous promettait de nous faire aborder dans l'île de Calempluy, où nous trouverions enfin le prix de nos peines.

« A l'entrée d'une nouvelle route qui nous engageait fort loin dans des terres inconnues Faria fit disposer l'artillerie et tout ce qu'il jugea convenable à notre défense; ensuite nous entrâmes dans l'embouchure de la rivière avec le secours des rames et des voiles. Le lendemain nous arrivâmes au pied d'une fort haute montagne nommée Bonitafau, d'où coulaient plusieurs ruisseaux d'eau douce : pendant six jours que nous employâmes à la côtoyer nous eûmes le spectacle d'un grand nombre de bêtes farouches, qui ne paraissaient pas effrayées de nos cris. Cette montagne n'a pas moins de quarante ou cinquante lieues de longueur; elle est suivie d'une autre qui se nomme Gangitanou, et qui ne nous parut pas moins sauvage. Tout ce pays est cou-

vert de forêts si épaisses que le soleil n'y peut communiquer ses rayons ni sa chaleur; Similau nous assura néanmoins qu'il était habité par des peuples difformes nommés Gigohos, qui ne se nourrissaient que de leur chasse et du riz que les marchands chinois leur apportaient en échange pour leurs fourrures. Il ajouta qu'on tirait d'eux chaque année plus de deux mille peaux, pour lesquelles on payait des droits considérables aux douanes de Pocasser et de Lantau, sans compter celles que les Gigohos emploient eux-mêmes à se couvrir et à tapisser leurs maisons. Faria, qui ne perdait pas une seule occasion de vérifier les récits de Similau pour se confirmer dans l'opinion qu'il avait de sa bonne foi le pressa de lui faire voir un de ces difformes habitans dont il exagérait la laideur. Cette proposition parut l'embarrasser; cependant après avoir répondu à ceux qui traitaient ces discours de fables que son inquiétude ne venait que du naturel farouche des barbares, il promit à Faria de satisfaire sa curiosité à condition que Faria ne descendrait point à terre comme il y était souvent porté par son courage. L'intérêt du corsaire était aussi vif pour la conservation de Faria que celui de Faria pour celle du corsaire : ils se croyaient nécessaires l'un à l'autre, l'un pour éviter les mauvais traitemens de l'équipage, qui l'accusait de nous avoir exposés à des dangers insurmontables; l'autre pour se conduire dans une entreprise incertaine,

où toute sa confiance était dans son guide.

« Nous ne cessions pas d'avancer à voiles et à rames entre des montagnes fort élevées et des arbres fort épais, souvent étourdis par le bruit d'un si grand nombre de loups, de renards, de sangliers, de cerfs et d'autres animaux que nous avions peine à nous entendre : enfin derrière une pointe qui coupait le cours de l'eau nous vîmes paraître un jeune garçon qui chassait devant lui six ou sept vaches. On lui fit quelques signes, auxquels il ne fit pas difficulté de s'arrêter. Nous nous approchâmes de la rive en lui montrant une pièce de taffetas vert par le conseil de Similau, qui connaissait le goût des Gigohos pour cette couleur. On lui demanda par d'autres signes s'il voulait l'acheter. Il entendait aussi peu le chinois que le portugais. Faria lui fit donner quelques aunes de la même pièce et six petits vases de porcelaine, dont il parut si content que sans marquer la moindre inquiétude pour ses vaches il prit aussitôt sa course vers le bois : un quart d'heure après il revint d'un air libre portant sur ses épaules un cerf en vie; huit hommes et cinq femmes, dont il était accompagné, amenaient trois vaches liées, et marchaient en dansant au son du tambour, sur lequel ils frappaient cinq coups par intervalle. Leur habillement était de différentes peaux, qui leur laissaient les bras et les pieds nus avec cette seule différence pour les femmes qu'elles portaient au milieu du bras de

gros bracelets d'étain, et qu'elles avaient les cheveux beaucoup plus longs que les hommes : ceux-ci portaient de gros bâtons armés par le bout, et garnis jusqu'au milieu de peaux semblables à celles dont ils étaient couverts; ils avaient tous le visage farouche, les lèvres grosses, le nez plat, les narines larges et la taille haute. Faria leur fit divers présens, pour lesquels ils nous laissèrent leurs trois vaches et leur cerf. Nous quittâmes la rive; mais ils nous suivirent pendant trois jours sur le bord de l'eau.

« Après avoir fait environ quarante lieues dans ce pays barbare nous poussâmes notre navigation pendant seize jours sans découvrir aucune autre marque d'habitation que des feux, que nous apercevions quelquefois pendant la nuit; enfin nous arrivâmes dans l'anse de Nankin, moins promptement à la vérité que Similau ne l'avait promis, mais avec la même espérance de nous voir en peu de jours au terme de nos désirs. Il fit comprendre à tous les Portuguais la nécessité de ne pas se montrer aux Chinois, qui n'avaient jamais vu d'étrangers dans ces lieux : nous suivîmes un conseil dont nous sentîmes l'importance, tandis qu'avec les matelots de sa nation il se tenait prêt à donner les explications qu'on pourrait lui demander. Il proposa aussi de gouverner par le milieu de l'anse plutôt que de suivre les côtes, où nous découvrîmes un grand nombre de lantées : on se conforma pendant six

jours à ses intentions. Le septième nous découvrîmes devant nous une grande ville nommée Sileupemor, dont nous devions traverser le havre pour entrer dans la rivière. Similau, nous ayant recommandé plus que jamais de nous tenir couverts, y jeta l'ancre à deux heures après minuit : vers la pointe du jour il en sortit paisiblement au travers d'un nombre infini de vaisseaux qui nous laissèrent passer sans défiance, et traversant la rivière, qui n'avait plus que six ou sept lieues de largeur, nous eûmes la vue d'une grande plaine que nous ne cessâmes point de côtoyer jusqu'au soir.

« Cependant les vivres commençaient à nous manquer, et Similau, qui paraissait quelquefois effrayé de sa propre hardiesse, ne jugeait point à propos d'aborder au hasard pour renouveler nos provisions : nous fûmes réduits pendant treize jours à quelques bouchées de riz cuit dans l'eau, qui nous étaient mesurées avec une extrême rigueur. L'éloignement de nos espérances, qui paraissaient reculer de jour en jour, et le tourment de la faim nous auraient portés à quelque résolution violente si notre fureur n'eût été combattue par d'autres craintes. Le corsaire, qui les remarquait dans nos yeux, nous fit débarquer pendant les ténèbres auprès de quelques vieux édifices, qui se nommaient Tanamadel, et nous conseilla de fondre sur une maison qui lui parut éloignée des autres : nous y trouvâmes beaucoup

de riz et de petites fèves, de grands pots pleins de miel; des oies salées, des ognons, des aulx et des cannes à sucre dont nous fîmes une abondante provision; c'était le magasin d'un hôpital voisin, et ce religieux dépôt n'était défendu que par la piété publique. Quelques Chinois nous apprirent dans la suite qu'il était destiné à la subsistance des pélerins qui visitaient les tombeaux de leurs rois; mais ce n'est pas à ce titre que nous rendîmes grâce au ciel de nous y avoir conduits.

« Un secours qu'il semblait nous avoir ménagé dans sa bonté rétablit un peu le calme et l'espoir sur les deux vaisseaux : nous continuâmes encore d'avancer pendant sept jours. Quelle différence néanmoins entre le terme que Similau nous avait fixé et cette prolongation qui ne finissait pas! La patience de Faria n'avait pas eu peu de force pour soutenir la nôtre; mais il commençait lui-même à se défier de tant de longueurs et d'incertitudes : quoique son courage l'eût disposé à tous les événemens il confessa publiquement qu'il regrettait d'avoir entrepris le voyage. Son chagrin croissant d'autant plus qu'il s'efforçait de le cacher, un jour qu'il avait demandé au corsaire dans quel lieu il croyait être il en reçut une réponse si mal conçue qu'il le soupçonna d'avoir perdu le jugement, ou d'ignorer le chemin dans lequel il nous avait engagés : cette idée le rendit furieux; il l'aurait tué d'un poignard qu'il avait toujours à sa ceinture

si quelques amis communs n'eussent arrêté son bras en lui représentant que la mort de ce malheureux assurait notre ruine. Il modéra sa colère; mais elle fut encore assez vive pour le faire jurer *sur sa barbe* que si dans trois jours le corsaire ne levait tous ses doutes il le poignarderait de sa propre main. Cette menace causa tant de frayeur à Similau que la nuit suivante tandis qu'on s'était approché de la terre il se laissa couler du vaisseau dans la rivière, et son adresse lui ayant fait éviter la vue des sentinelles on ne s'aperçut de son évasion qu'en renouvelant la garde.

« Un si cruel événement mit Faria comme hors de lui-même; il s'en fallut peu que les deux sentinelles ne payassent leur négligence de leur vie; à l'instant il descendit au rivage avec la plus grande partie des Portugais; toute la nuit fut employée à chercher Similau; mais il nous fut impossible de découvrir ses traces, et notre embarras devint encore plus affreux lorsqu'étant retournés à bord nous trouvâmes que de quarante-six matelots chinois qui étaient sur les deux vaisseaux trente-quatre avait pris la fuite pour se dérober apparemment aux malheurs dont ils nous croyaient menacés. Nous tombâmes dans un étonnement qui nous fit lever les mains et les yeux au ciel sans avoir la force de prononcer un seul mot : cependant comme il était question de délibérer sur une situation si terrible on tint con-

seil, mais avec une variété de sentimens qui retarda long-temps la conclusion : enfin nous résolûmes à la pluralité des voix de ne pas abandonner un dessein pour lequel nous avions déjà bravé tant de dangers; mais consultant aussi la prudence nous pensâmes à nous saisir de quelques habitans du pays, de qui nous pussions savoir ce qui nous restait de chemin jusqu'à l'île de Calempluy. Si nos informations nous apprenaient qu'il fût aussi facile de l'attaquer que Similau nous en avait flattés nous promîmes au ciel d'achever notre entreprise, ou si les difficultés nous paraissaient invincibles nous devions nous abandonner au fil de l'eau, qui ne pouvait nous conduire qu'à la mer où son cours la portait naturellement.

« L'ancre fut levée néanmoins avec beaucoup de crainte et de confusion, et la diminution de nos matelots ne nous permit pas d'avancer beaucoup le jour suivant. Mais ayant mouillé le soir assez près de la rive on découvrit à la fin de la première garde une barque à l'ancre au milieu de la rivière : nous nous en approchâmes avec de justes précautions, et nous y prîmes six hommes que nous trouvâmes endormis. Faria les interrogea séparément pour s'assurer de leur bonne foi par la conformité de leurs réponses : ils s'accordèrent à lui dire que le pays où nous étions se nommait Temquilem, et que l'île de Calempluy n'était éloignée que de dix lieues. On leur fit

d'autres questions, auxquelles ils ne répondirent pas moins fidèlement. Faria les retint prisonsonniers pour le service des rames; mais la satisfaction qu'il reçut de leur éclaircissement ne l'empêcha pas de regretter Similau, sans lequel il n'espérait plus recueillir tout le fruit qu'il s'était promis d'une si grande entreprise. Deux jours après nous doublâmes une pointe de terre nommée *Quinai-Taraon*, après laquelle nous découvrîmes enfin cette île que nous cherchions depuis quatre-vingts jours, et qui nous avait paru fuir sans cesse devant nous.

« C'est une belle plaine située à deux lieues de cette pointe au milieu d'une rivière : nous jugeâmes qu'elle n'avait pas plus d'une lieue de circuit. La joie que nous ressentîmes à cette vue fut mêlée d'une juste crainte en considérant à quels périls nous allions nous exposer sans les avoir reconnus. Vers trois heures de nuit Faria fit jeter l'ancre assez près de l'île : il y régnait un profond silence; cependant comme il n'était pas vraisemblable qu'un lieu tel que Similau nous l'avait représenté fût sans défense et sans garde on résolut d'attendre la lumière pour en faire le tour et pour juger des obstacles : à la pointe du jour nous nous approchâmes fort près de la terre, et, commençant à tourner, nous observâmes soigneusement tout ce qui se présentait à nos yeux. L'île était environnée d'un mur de marbre d'environ douze pieds de hauteur, dont

toutes les pierres étaient jointes avec tant d'art qu'elle paraissaient d'une seule pièce ; il avait douze autres pieds depuis le fond de la rivière jusqu'à fleur d'eau. Autour du sommet régnait un cordon en saillie qui joint à l'épaisseur du mur formait une galerie assez large : elle était bordée d'une balustrade de laiton, qui de six en six brasses se joignait à des colonnes du même métal, sur chacune desquelles on voyait une figure de femme avec une boule à la main. Le dedans de la galerie offrait une chaîne de monstres ou de figures monstrueuses de fonte ; qui se tenant par la main, semblaient former une danse autour de l'île : entre ce rang d'idoles s'élevait un autre rang d'arcades, ouvrage somptueux et composé de pièces de diverses couleurs. Les ouvertures laissant un passage libre à la vue on découvrait dans l'intérieur de l'île un bois d'orangers, au milieu duquel étaient bâtis trois cent soixante-cinq ermitages dédiés aux dieux de l'année ; un peu plus loin, à l'est, sur une petite élévation, la seule qui fût dans l'île, on voyait plusieurs grands édifices, séparés les uns des autres, et sept façades semblables à celles de nos églises : tous ces bâtimens, qui paraissaient dorés, avaient des tours fort hautes, que nous prîmes pour des clochers ; ils étaient entourés de deux grandes rues dont les maisons avaient aussi beaucoup d'éclat. Un spectacle si magnifique nous fit prendre une haute idée de cet

établissement et des trésors qui devaient être renfermés dans un lieu dont les murs étaient si riches.

« Nous avions reconnu avec le même soin les avenues et les entrées : pendant une partie du jour que nous avions donnée à ces observations il ne s'était présenté personne dont la rencontre eût pu nous alarmer. Nous commençâmes à nous persuader ce que nous avions eu peine à croire sur le témoignage de Similau et de nos prisonniers chinois, c'est à dire que l'île n'était habitée que par des bonzes, et qu'elle n'avait pour défense que l'opinion établie de sa sainteté. Quoique l'après-midi fût assez avancé Faria prit la résolution de descendre par une des huit avenues que nous avions observées pour prendre langue dans les ermitages, et régler notre conduite sur ses informations : il se fit accompagner de trente soldats et de vingt esclaves; j'étais de cette escorte. Nous entrâmes dans l'île avec le même silence qui ne cessait pas d'y régner, et, traversant le petit bois d'orangers, nous arrivâmes à la porte du premier ermitage; il n'était qu'à deux portées de mousquet du lieu où nous étions descendus. Faria marchait le sabre à la main : n'apercevant personne il heurta deux ou trois fois pour se faire ouvrir. On lui répondit enfin que celui qui frappait à la porte devait faire le tour de l'édifice, et qu'il trouverait une autre entrée. Un Chinois que nous

avions amené pour nous servir d'interprète et de guide après lui avoir imposé des lois redoutables fit tout aussitôt le tour de l'ermitage, et vint nous ouvrir la porte, où il nous avait laissés.

« Faria sans autre explication entra brusquement, et nous ordonna de le suivre : nous trouvâmes un vieillard qui paraissait âgé de plus de cent ans, et que la goutte retenait assis, il était vêtu d'une longue robe de damas violet. La vue de tant de gens armés lui causa un mouvement de frayeur qui le fit tomber presque sans connaissance : il remua quelque temps les pieds et les mains sans pouvoir prononcer un seul mot; mais ayant retrouvé l'usage de ses sens, et nous regardant d'un air plus tranquille, il nous demanda qui nous étions et ce que nous désirions de lui. L'interprète lui répondit, suivant l'ordre de Faria, que nous étions des marchands étrangers; que naviguant dans une jonque fort riche pour nous rendre au port de Liampo nous avions eu le malheur de faire naufrage; qu'un miracle nous avait sauvés des flots, et que notre reconnaissance pour cette faveur du ciel nous avait fait promettre de venir en pélerinage dans la sainte île de Calempluy; que nous y étions arrivés pour accomplir notre vœu; que notre seule intention en le troublant dans sa solitude était de lui demander particulièrement quelque aumône comme un soulagement nécessaire à

notre pauvreté, et que nous nous engagions à lui rendre dans trois ans le double de ce qu'il nous permettait d'enlever.

« L'ermite parut méditer un moment sur ce qu'il venait d'entendre; ensuite regardant Faria, qu'il crut reconnaître pour notre chef, il eut l'audace de le traiter de voleur et de lui reprocher sa criminelle entreprise, ce ne fut pas néanmoins sans joindre à ses injures des prières et des exhortations. Faria loua sa piété, et feignit même d'entrer dans ses vues; mais après l'avoir supplié de modérer son ressentiment parce que nous n'avions pas d'autre ressource dans notre misère, il n'en ordonna pas moins à ses gens de visiter l'ermitage et d'enlever tout ce qu'ils y trouveraient de précieux : nous parcourûmes toutes les parties de cette espèce de temple qui était rempli de tombeaux, et nous en brisâmes un grand nombre, où nous trouvâmes de l'argent mêlé parmi les os des morts. L'ermite tomba deux fois évanoui : pendant que Faria s'efforçait de le consoler, nous portâmes à bord toutes les richesses que nous avions pu découvrir. La nuit qui s'approchait nous ôta la hardiesse de pénétrer plus loin dans un lieu que nous connaissions si peu; mais comme l'occasion seule nous avait décidés à profiter sur-le-champ de ce qui s'était offert nous emportâmes l'espérance de parvenir le lendemain à d'autres sources de richesses. Faria ne quitta pas l'ermite sans

l'avoir forcé de lui apprendre quels ennemis nous avions à redouter dans l'île. Son récit augmenta notre confiance : le nombre des solitaires, qu'il nommait *talagrépos*, était de trois cent soixante-cinq, mais tous dans un âge fort avancé; ils avaient quarante valets, nommés *ménigrépos*, pour leur fournir les secours nécessaires ou pour les assister pendant leurs maladies. Le reste des édifices, qui était éloigné d'un quart de lieue, n'était peuplé que de bonzes, non seulement sans armes mais sans barques pour sortir de l'île, où toutes leurs provisions leur étaient apportées des villes voisines. Faria conçut qu'en y retournant à la pointe du jour après avoir fait une garde exacte pendant la nuit nous pouvions espérer qu'il n'échapperait rien à nos recherches, et que six ou sept cents moines chinois, qui devaient être à peu près le nombre des bonzes, n'entreprendraient pas de se défendre contre des soldats armés.

« Quelque témérité qu'il y eût dans ce dessein peut-être n'aurait-il pas manqué de vraisemblance si nous avions eu la précaution de nous défaire de l'ermite, ou de l'emmener sur nos vaisseaux; il pouvait arriver que les ménigrépos laissassent passer cette nuit sans visiter son ermitage, et nous serions descendus le lendemain avec l'avantage de surprendre tous les autres bonzes; mais il ne tomba dans l'esprit à personne que notre première expédition pût

être ignorée comme le jour suivant, et chacun se reposa sur la facilité qu'on se promettait à réduire une troupe de moines sans courage et sans armes.

« Faria donna ses ordres pour la nuit; ils consistaient principalement à veiller autour de l'île pour observer toutes les barques qui pouvaient en approcher; mais vers minuit nos sentinelles découvrirent quantité de feux sur les temples et sur les murs : nos Chinois furent les premiers à nous avertir que c'était sans doute un signal qui nous menaçait. Faria dormait d'un profond sommeil; il ne fut pas plus tôt éveillé qu'au lieu de suivre le conseil des plus timides qui le pressaient de faire voile aussitôt il se fit conduire à rames droit à l'île. Un bruit effroyable de cloches et de bassins confirma bientôt l'avis des Chinois; cependant Faria ne revint à bord que pour nous déclarer qu'il ne prendrait point la fuite sans avoir approfondi la cause de ce mouvement; il se flattait encore que les feux et le bruit pouvaient venir de quelque fête suivant l'usage commun des bonzes : mais avant que de rien entreprendre il nous fit jurer sur l'Evangile que nous attendrions son retour. Ensuite repassant dans l'île avec quelques-uns de ses plus braves soldats, il suivit le son d'une cloche qui le conduisit dans un ermitage différent du premier : là deux ermites, dont il se saisit, et que ses menaces forcèrent de

parler, lui apprirent que le vieillard auquel nous avions fait grâce de la vie avait trouvé la force de se rendre aux grands édifices; que sur le récit de son aventure l'alarme s'était répandue parmi tous les bonzes; que dans la crainte du même sort pour leurs maisons et pour leurs temples ils avaient pris le seul parti qui convenait à leur profession, c'est à dire celui d'avertir les cantons voisins par des feux et par le bruit des cloches, et qu'ils espéraient un prompt secours du zèle et de la piété des habitans. Les gens de Faria profitèrent du temps pour enlever sur l'autel une idole d'argent qui avait une couronne d'or sur la tête et une roue dans la main; ils prirent aussi trois chandeliers d'argent avec leurs chaînes, qui étaient fort grosses et fort longues. Faria se repentant trop tard du ménagement qu'il avait eu pour le premier ermite emmena ceux qui lui parlaient, et les fit embarquer avec lui. Il mit aussitôt à la voile *en s'arrachant la barbe*, et se reprochant d'avoir perdu par son imprudence une occasion qu'il désespérait de retrouver.

« Son retour jusqu'à la mer fut aussi prompt que le cours d'une rivière fort rapide aidé du travail des rames et de la faveur du vent : après sept jours de navigation il s'arrêta dans un village nommé Susequerim, où, ne craignant plus que le bruit de son entreprise eût pu le suivre, il se pourvut de vivres, qui recommençaient à lui

manquer; cependant il n'y passa que deux heures, pendant lesquelles il prit aussi quelques informations sur sa route, qui servirent à nous faire sortir de la rivière par un détroit beaucoup moins fréquenté que celui de Sileupamor, par lequel nous y étions entrés. Là nous fîmes cent quarante lieues pendant neuf jours, et, rentrant ensuite dans l'anse de Nankin, qui n'avait dans ce lieu que dix ou douze lieues de large, nous nous laissâmes conduire pendant treize jours par le vent d'ouest jusqu'à la vue des monts de Conxinacau.

« Cette chaîne de montagnes stériles, qui forment une perspective effrayante, l'ennui d'une longue route, la diminution de nos vivres, et surtout le regret d'avoir manqué nos plus belles espérances, jetèrent dans les deux bords un air de tristesse qui fut comme le présage de l'infortune dont nous étions menacés; il s'éleva tout d'un coup un de ces vents du sud, que les Chinois nomment typhons, avec une impétuosité si surprenante que nous ne pûmes le regarder comme un événement naturel. Nos panoures étaient des bâtimens de rames, bas de bords, faibles et presque sans matelots. Un instant rendit notre situation si triste que désespérant de pouvoir nous sauver nous nous laissâmes dériver vers la côte, où le courant de l'eau nous portait. Notre imagination nous offrait plus de ressource en nous brisant contre les rochers qu'en nous lais-

sant abymer au milieu des flots ; mais ce projet désespéré ne put nous réussir. Le vent, qui changea bientôt au nord-ouest, éleva des vagues furieuses qui nous jetèrent malgré nous vers la haute mer : alors nous commençâmes à soulager nos vaisseaux de tout ce qui pouvait les appesantir sans épargner nos caisses d'or et d'argent ; nos mâts furent coupés, et nous nous abandonnâmes à la fortune pendant le reste du jour. Vers minuit nous entendîmes dans le vaisseau de Faria les derniers cris du désespoir : on y répondit du nôtre par d'affreux gémissemens. Ensuite n'entendant plus d'autre bruit que celui des vents et des vagues nous demeurâmes persuadés que notre généreux chef et tous nos amis étaient ensevelis dans l'abyme : cette idée nous jeta dans une si profonde consternation que pendant plus d'une heure nous demeurâmes tous muets. Quelle nuit la douleur et la crainte nous firent passer ! Une heure avant le jour notre vaisseau s'ouvrit par la contre-quille, et se trouva bientôt si plein d'eau que le courage nous manqua pour travailler à la pompe : enfin nous allâmes choquer contre la côte, et, déjà presque noyés comme nous l'étions, les vagues nous roulèrent jusqu'à la pointe d'un écueil qui acheva de nous mettre en pièces. De vingt-cinq Portugais quatorze se sauvèrent ; le reste, avec dix-huit esclaves chrétiens et sept matelots chinois, périt misérablement à nos yeux.

« Nous nous rassemblâmes sur le rivage, où

pendant tout le jour et la nuit suivante nous ne cessâmes point de pleurer notre infortune. Le pays était rude et montagneux; il y avait peu d'apparence qu'il fût habité dans les parties voisines; cependant le lendemain au matin nous fîmes six ou sept lieues au travers des rochers dans la triste espérance de rencontrer quelque habitant qui voulût nous recevoir en qualité d'esclaves, et qui nous donnât à manger pour prix de notre liberté. Mais après une marche si fatigante nous arrivâmes à l'entrée d'un immense marécage, au-delà duquel notre vue ne pouvait s'étendre, et dont le fond était si humide qu'il nous fut impossible d'y entrer; il fallut retourner sur nos traces parce qu'il ne se prétentait pas d'autre passage. Nous nous retrouvâmes le jour suivant dans le lieu où notre vaisseau s'était perdu, et, découvrant sur le rivage les corps que la mer y avait jetés, nous recommençâmes nos plaintes et nos gémissemens : après avoir employé le troisième jour à les ensevelir dans le sable sans autre instrument que nos mains nous prîmes notre chemin vers le nord par des précipices et des bois que nous avions une peine extrême à pénétrer; cependant nous descendîmes enfin sur le bord d'une rivière, que nous résolûmes de traverser à la nage; mais les trois premiers qui tentèrent ce passage furent emportés par la force du courant : comme ils étaient les plus vigoureux nous désespérâmes

d'un meilleur sort. Nous prîmes le parti de retourner à l'est en suivant le bord de l'eau, sur lequel nous passâmes une nuit fort obscure, aussi tourmentés par la faim que par le froid et la pluie. Le lendemain avant le jour nous aperçûmes un grand feu, vers lequel nous nous remîmes à marcher; mais le perdant de vue au lever du soleil nous continuâmes jusqu'au soir de suivre la rivière. Le pays commençait à s'ouvrir : notre espérance était de rencontrer quelque habitant sur la rive; d'ailleurs nous ne pouvions nous éloigner d'une route où l'eau, qui était excellente, servait du moins à soutenir nos forces. Le soir nous arrivâmes dans un bois, où nous trouvâmes cinq hommes qui travaillaient à faire du charbon.

« Un long commerce avec leur nation nous avait rendu leur langue assez familière : nous nous approchâmes d'eux; nous nous jetâmes à leurs pieds pour diminuer l'effroi qu'ils avaient pu ressentir à la vue de onze étrangers. Nous les priâmes au nom du ciel, dont la puissance est respectée de tous les peuples du monde, de nous adresser dans quelque lieu où nous pussions trouver du remède au plus pressant de nos maux. Ils nous regardèrent d'un œil de pitié : « Si « votre unique mal était la faim, nous dit l'un « d'entre eux, il nous serait aisé d'y remédier; « mais vous avez tant de plaies que tous nos sacs « ne suffiraient pas pour les couvrir. » En effet les

ronces, au travers desquelles nous avions marché dans les montagnes, nous avaient déchiré le visage et les mains, et ces plaies, que l'excès de notre misère nous empêchait de sentir, étaient déjà tournées en pourriture.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Chap. Ier. Voyages et infortunes de François Pyrard	1
Chap. II. Iles Maldives	55
Chap. III. Ile de Ceylan	78
Chap. IV. Ile de Sumatra	119
Chap. V. Ile de Java	132
Chap. VI. Batavia	156
Chap. VII. Bornéo	166
Chap. VIII. Iles Moluques	170
Chap. IX. Timor. Ile Célèbes	211
Chap. X. Iles Philippines. Iles Marianes	253
Chap. XI. Voyages et Aventures de Mindez-Pinto, Portugais	338

FIN DE LA TABLE.

ronces, au travers desquelles nous avions marché dans les montagnes, nous avaient déchiré le visage et les mains, et ces plaies, que l'excès de notre misère nous empêchait de sentir, étaient déjà tournées en pourriture.

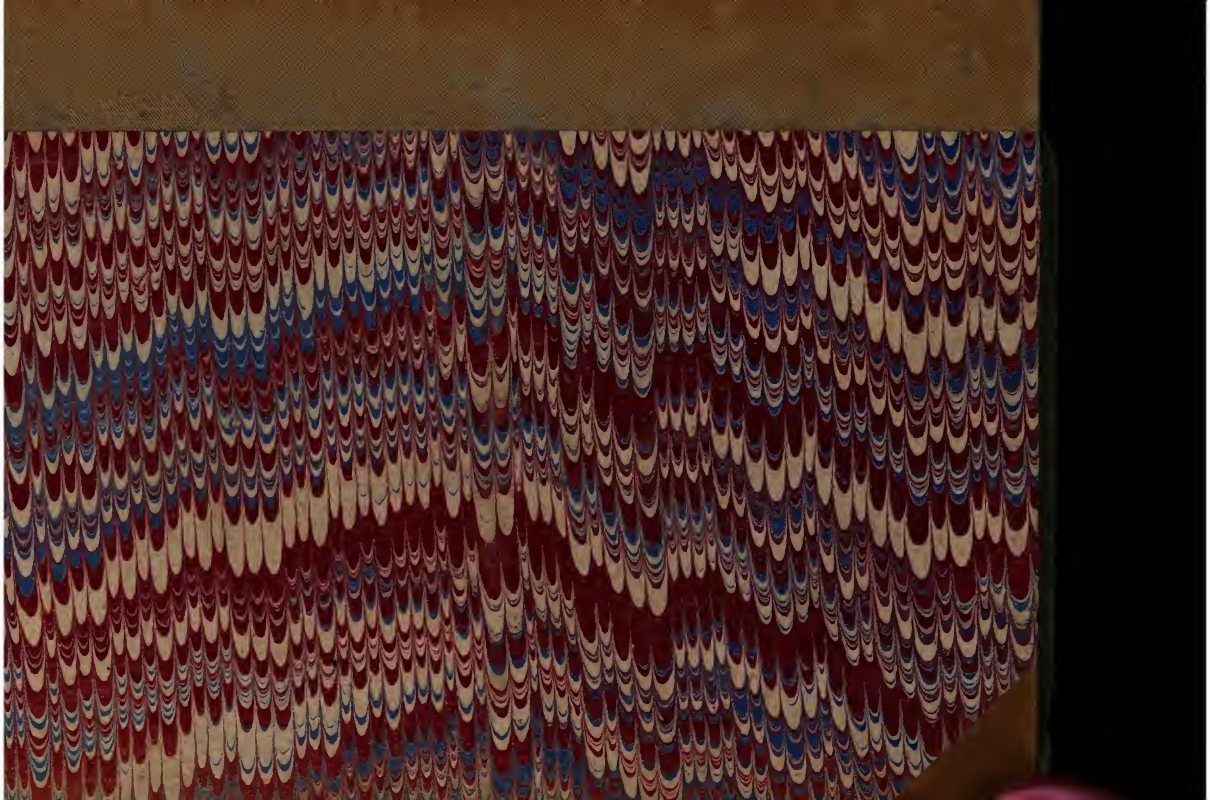
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Chap. Ier. Voyages et infortunes de François Pyrard	1
Chap. II. Iles Maldives	55
Chap. III. Ile de Ceylan	78
Chap. IV. Ile de Sumatra	119
Chap. V. Ile de Java	132
Chap. VI. Batavia	156
Chap. VII. Bornéo	166
Chap. VIII. Iles Moluques	170
Chap. IX. Timor. Ile Célèbes	211
Chap. X. Iles Philippines. Iles Marianes	253
Chap. XI. Voyages et Aventures de Mindez-Pinto, Portugais	338

FIN DE LA TABLE.

504,004

Uiderico Donnini & C,
LEGATORI DI LIBRI
ROMA
Via del Corso N. 5